

Bibliothèque numérique

medic@

**Cullen, William. Institutions de
médecine pratique, traduite sur la
quatrième & dernière édition de
l'ouvrage... par M. Pinel. Tome 2**

Paris, chez Pierre J. Duplain, 1785.

Cote : 31729



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?31729x02>

INSTITUTIONS

D E

MÉDECINE PRATIQUE,

*Traduites sur la quatrième & dernière Edition
de l'Ouvrage Anglois de M. CULLEN,
Professeur de Médecine-Pratique dans l'Uni-
versité d'Edimbourg, des Sociétés Royales de
Londres, d'Edimbourg, &c. Premier Médecin
du Roi pour l'Ecosse.*

Par M. PINEL, Docteur en Médecine.



TOME SECOND.



31729

A PARIS,

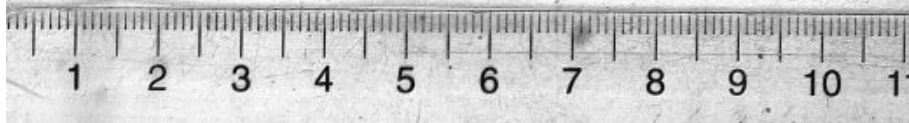
Chez PIERRE-J. DUPLAIN, Libraire, Cour du
Commerce, rue de l'ancienne Comédie Française.

& à VERSAILLES,

Chez ANDRÉ, Libraire, rue du Vieux-Versailles.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





INSTITUTIONS

MÉDECINE PRATIQUE.
PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE VI.

*De la Ménorrhagie , ou de l'écoulement
immodéré des Menstrues.*

DCCCCLXVI. **L**E sang qui sort du vagin peut provenir de diverses sources : mais je ne me propose de traiter ici , & je ne comprends sous le titre d'hémorrhagie de l'utérus , que celles qu'on présume n'avoir point une origine différente de l'évacuation menstruelle considérée dans son

Tome II.

A

état naturel. Le titre général de métrorrhagie ou d'hémorrhagie utérine , a beaucoup plus d'étendue.

DCCCCLXVII. On peut considérer deux sortes de ménorrhagie , celle qui survient aux femmes grosses ou en couches , ou celle des femmes qui ne sont ni grosses ni récemment accouchées. Je ne considère point ici la première espèce , qui tient aux circonstances de la grossesse ou de l'accouchement , dont il ne sera point question dans ce cours. Je me borne à la seconde espèce de ménorrhagie.

DCCCCLXVIII. Le flux menstruel pèche par excès , quand il revient plus fréquemment , quand il continue plus longtems , ou quand , à son époque ordinaire , il est plus abondant qu'il n'a coutume de l'être pour la même personne , considérée dans d'autres périodes de la même évacuation.

DCCCCLXIX. Comme plusieurs femmes sont sujettes à des variations dans les périodes , la durée ou la quantité de leurs menstrues , on ne doit point regarder comme maladie toute irrégularité pareille , mais seulement les déviations portées à un trop haut degré , qui sont permanentes , & qui produisent un état manifeste de foiblesse.

DCCCCLXX. Les circonstances rapportées ci-dessus (DCCCCLXVIII, DCCCCLXIX) , constituent sur-tout la ménorrhagie ; mais il est bon d'observer que , quoique j'accorde que la fréquence,

la durée & la quantité des menstrues doivent être jugées par le cours ordinaire de l'évacuation périodique dans le même individu, cependant il y a, dans les cas particuliers, une telle uniformité dans toutes les personnes du sexe, que, si dans un individu il survient une déviation considérable du cours ordinaire, on peut la considérer comme se rapprochant de l'état morbifique, & comme demandant des précautions, que je rapporterai dans la suite, pour les personnes qui sont dans un pareil état.

DCCCCLXXI. Quelqu'induction qu'on tire des articles DCCCCLXVIII, DCCCCLXIX, il est manifeste que l'évacuation trop abondante des menstrues doit être sur-tout déterminée par les symptômes qui affectent d'autres fonctions du corps, & qui accompagnent ou qui suivent cette évacuation.

Quand le flux menstruel, plus abondant qu'à l'ordinaire, a été précédé par des maux de tête, des vertiges, de la difficulté de respirer; quand il a débuté par un sentiment de froid, & qu'il a été accompagné de douleurs dans le dos & les lombes, avec un pouls fréquent, de la chaleur & de la soif, on peut alors le considérer comme s'éloignant de l'état naturel.

avec pyrexie

DCCCCLXXII. Si à la suite des circonstances détaillées ci-dessus, articles DCCCCLXVIII, DCCCCLXXI, sur-tout si elles sont réitérées, la face devient pâle, le pouls foible; si on supporte

le mouvement du corps avec plus de peine qu'à l'ordinaire ; si l'exercice le plus modéré nuit à la respiration ; quand le dos devient douloureux , après avoir resté debout quelque tems ; quand les extrémités deviennent souvent froides , & que sur le soir les pieds paroissent affectés d'un gonflement œdémateux , on peut conclure avec assurance , de ces symptomes , que l'écoulement des menstrues a été immodéré , & qu'il a déjà produit un état dangereux de foiblesse.

DCCCCLXXIII. Cet état se découvre aussi lui-même par des affections de l'estomac ; comme , des dégoûts , ou d'autres symptomes de mauvaises digestions ; par une palpitation du cœur & de fréquentes défaillances , par une foiblesse de l'ame sujette à être fortement émue par les causes les plus légères , sur-tout quand elles ne sont pas prévues.

DCCCCLXXIV. L'évacuation menstruelle qui est accompagnée de stérilité dans les femmes mariées , peut être en général considérée comme immodérée & morbifique.

DCCCCLXXV. En général , on peut aussi considérer comme immodéré le flux menstruel qui est précédé ou suivi de fleurs blanches.

DCCCCLXXVI. Je traite ici de la ménorrhagie comme d'une hémorrhagie active , parce que je crois que telle est la menstruation dans son état naturel ; & quoiqu'il y ait des cas de ménorrhagie qui doivent être considérés comme purement

*pour
modéré*

naturellement

ménorrhagie

une

ménorrhagie

active

passifs, il me paroît qu'ils doivent trouver ici leur place.

DCCCCCLXXVII. La ménorrhagie (art. DCCCCCLXVIII & suiv.) a pour cause prochaine ou un effort hémorrhagique des vaisseaux utérins, augmenté outre nature, ou un relâchement des extrémités des artères utérines, l'effort hémorrhagique restant le même & dans son état naturel.

DCCCCCLXXVIII. Les causes éloignées de la ménorrhagie peuvent être, 1°. celles qui augmentent l'état pléthorique des vaisseaux utérins : Telles sont une nourriture succulente & prise en abondance, des liqueurs fortes, l'habitude de s'enivrer. 2°. Celles qui déterminent le sang plus copieusement & d'une manière forcée dans les vaisseaux utérins; comme, les efforts de toute l'habitude du corps, des chûtes violentes, des coups ou des contusions sur le bas-ventre, un exercice violent, sur-tout celui de la danse, des passions vives de l'ame. 3°. Celles qui irritent particulièrement les vaisseaux utérins; comme, l'excès dans les plaisirs de l'amour, l'acte vénérien durant la menstruation, une constipation habituelle, qui donne lieu à des efforts violens, & le froid qu'on éprouve aux pieds. 4°. Celles qui ont dilaté outre mesure & d'une manière forcée les extrémités des vaisseaux utérins; comme, des avortemens fréquens, des grossesses répétées & sans avoir allaité, des accouchemens laborieux. 5°. Celles qui produisent

*Cause
proche*

*Cause
Éloignée*

un relâchement général; comme, de vivre beaucoup dans des chambres chaudes, de prendre beaucoup de boissons chaudes & énervantes, comme le thé & le café.

DCCCCLXXIX. Les effets de la ménorrhagie ont été exposés ci-dessus, articles DCCCCLXXII, DCCCCLXXIII. J'ai fait mention des divers symptômes qui accompagnent cette maladie, & il est facile d'en tirer des inductions pour la pratique.

Vitamen DCCCCLXXX. Le traitement & la cure de la ménorrhagie doivent différer, suivant les causes qui l'ont produite.

Dans tous les cas, on doit donner la première attention à éviter les causes éloignées, toutes les fois qu'on peut le faire. On guérit souvent la maladie par ce seul moyen.

Quand les causes éloignées ne peuvent être évitées, ou quand cette attention a été négligée, & qu'il est survenu une menstruation trop abondante, on doit la modérer autant qu'il est possible, en s'abstenant de tout exercice, soit à l'approche, soit durant la menstruation; en évitant même de rester debout, autant qu'il est possible; en fuyant toute chaleur étrangère, & par conséquent les chambres chaudes, & d'être couché trop mollement; en usant d'une nourriture légère & rafraîchissante; en prenant des boissons froides, autant que l'habitude contractée peut le permettre; en évitant l'acte vénérien; en prévenant la consti-

pation, ou en y remédiant par des laxatifs qui soient légèrement stimulans.

Le sexe néglige ordinairement d'éviter les causes éloignées, ou de modérer les commencemens de la maladie : c'est par une pareille négligence qu'elle devient souvent violente & d'une cure difficile. Une répétition fréquente d'une menstruation abondante, peut être considérée comme la cause d'un grand relâchement dans l'extrémité des vaisseaux utérins.

relaxa

DCCCCLXXXI. Quand la menstruation a été précédée par quelque dérangement dans d'autres parties du corps, & qu'elle est accompagnée de douleurs au dos, semblables à celles de l'enfantement, & quand en même tems l'écoulement semble être abondant, alors une saignée au bras peut convenir ; mais souvent elle n'est pas nécessaire ; & dans le plus grand nombre des cas, il suffira d'employer avec soin & de mettre en œuvre les moyens calmans indiqués dans le dernier article.

DCCCCLXXXII. Quand l'écoulement immodéré des menstrues a lieu, on peut conclure qu'il dépend du relâchement des vaisseaux de l'utérus ; de l'état général de relâchement & de foiblesse de toute l'habitude du corps ; de la nature des causes éloignées qui ont occasionné la maladie (DCCCCLXXXVIII) ; de l'absence des symptômes qui dénotent un accroissement d'action dans les vaisseaux de l'utérus (DCCCCLXXI) ; du retour

A 4

fréquent de la maladie, & sur-tout si, dans les intervalles de la menstruation, la personne est sujette aux fleurs-blanches, il faut, dans un tel cas, traiter la maladie, non-seulement en employant tous les moyens décrits ci-dessus (DCCCCLXXX), pour remédier à l'hémorrhagie, mais aussi en évitant toute irritation, qui a d'autant plus d'effet, que les vaisseaux sont plus relâchés & plus souples. Si quelque degré d'irritation concourt avec un pareil cas de relâchement, les narcotiques peuvent être employés pour modérer l'écoulement; mais il faut en user avec beaucoup de prudence.

Si nonobstant les mesures qu'on aura prises, l'évacuation est très-abondante, on peut recourir aux astringens, soit internes, soit externes. Dans des cas pareils, ne pourroit-on pas employer de petites doses d'émétique?

*Emétique
propre à
petites doses*

DCCCCLXXXIII. Quand la ménorrhagie dépend du relâchement des vaisseaux utérins, il conviendra, dans les intervalles de la menstruation, d'employer des toniques, comme le bain froid & les martiaux. L'exercice de la gestation peut être aussi très-utile, en fortifiant toute l'habitude du corps, & en changeant la direction du sang qui se porte à l'intérieur.

DCCCCLXXXIV. Les remèdes exposés dans les deux derniers articles, peuvent être employés dans tous les cas de ménorrhagie, de quelque cause qu'elle vienne, si la maladie a déjà produit un affaiblissement de toute l'habitude du corps.

CHAPITRE VII.

De la Leucorrhée , ou des Fleurs-blanches.

DCCCCLXXXV. ON a compris sous ces dénominations, tout écoulement séreux ou puriforme qui sort du vagin ; de telles évacuations offrent cependant des variétés, & peuvent avoir des sources qui ne sont pas encore bien connues. Je me borne ici à traiter de celles qu'on peut présumer venir de mêmes vaisseaux, qui dans l'état naturel donnent lieu aux menstrues.

DCCCCLXXXVI. Ce qui doit porter à tirer un semblable induction c'est 1°. Quand elles surviennent à des femmes sujettes d'ailleurs à un écoulement immodéré des menstrues, par des causes qui affoiblissent les vaisseaux de l'utérus. 2°. Quand elles paroissent sur-tout un peu avant ou immédiatement après l'écoulement des menstrues. 3°. Par la diminution du flux menstruel à mesure que la leucorrhée augmente. 4°. Par le retour de la leucorrhée après la cessation des menstrues, observant par-là une apparence de révolution périodique 5°. Si la leucorrhée est accompagnée des effets de la ménorrhagie DCCCCLXXII, DCCCCLXXIII. 6°. Si l'évacuation des fleurs blanches n'a été pré-

*flam
blanch
Salem
Vainc
inter
fourn
labyle*

cédée d'aucun symptôme d'une affection locale de l'utérus, 7°. Si la leucorrhée n'a point paru aussitôt après un commerce avec une personne suspecte d'infection, ou si la maladie n'a point été accompagnée d'aucune affection inflammatoire des organes sexuels.

DCCCCLXXXVII. La matière qui sort dans la leucorrhée, varie beaucoup relativement à la consistance & à la couleur; aussi ne peut-on point sur ces qualités sensibles rien déterminer sur la nature particulière ou sur son origine.

Le leucorrhée
DCCCCLXXXVIII. La leucorrhée dont il est ici question comme déterminée par les circonstances décrites ci-dessus DCCCCLXXXVI, semble provenir des mêmes causes que l'espèce de ménorrhagie que je suppose provenir du relâchement de l'extrémité des vaisseaux de l'utérus. Elle suit par conséquent ou accompagne souvent une telle ménorrhagie; mais quoique la leucorrhée dépende sur tout du relâchement mentionné, elle peut aussi provenir des irritations qui produisent le relâchement, & semble toujours être augmentée par tout ce qui peut irriter l'utérus.
irritation

DCCCCLXXXIX. Quelques Auteurs ont prétendu que des affections d'autres parties du corps peuvent concourir à produire ou à faire continuer les fleurs-blanches; mais je ne puis convenir avec eux de la réalité de ces causes, & il me semble que la leucorrhée, excepté celle qui dépend d'un

P R A T I Q U E.

la leucorrhée
II en l'environnement
effet local
le côté de
interne
ou l'effet de
l'organe
l'organe
froidement
l'organe

état débile de toute l'habitude du corps, est toujours une affection primitive & locale de l'utérus, & que les affections des autres parties du corps qui peuvent l'accompagner, doivent en être considérées plutôt comme l'effet que comme la cause qui la produit.

DCCCCXC. Les effets de la leucorrhoeé sont presque les mêmes que ceux de la ménorrhagie ; elles produisent une débilité générale, sur-tout dans les fonctions de l'estomac. Si cependant la leucorrhoeé est modérée & qu'elle ne soit point accompagnée d'aucun degré considérable de ménorrhagie, elle peut continuer souvent long tems sans affoiblir beaucoup ; ses effets ne sont bien remarquables que quand l'évacuation est très-abondante & qu'elle persévère.

DCCCCXCI. Mais lors même que ses effets sur toute l'habitude du corps ne sont pas très-considérables, on peut encore supposer qu'elle affoiblit les organes de la génération, & il paroît qu'elle peut souvent contribuer à produire la stérilité.

DCCCCXCII. La matière qui s'évacue dans la leucorrhoeé est d'abord douce en général ; mais elle devient quelquefois âcre si la maladie dure quelque tems ; elle irrite ou cause même des érosions sur les parties par où elle passe, & produit par-là des dérangemens douloureux.

DCCCCXCIII. Comme nous avons supposé que la leucorrhoeé vient des mêmes causes que l'espèce

de ménorrhagie qui est dûe sur-tout au relâchement des vaisseaux utérins, on doit la traiter & tâcher de la guérir par les moyens exposés ci-dessus DCCCCLXXXII pour la cure de la ménorrhagie, & avec la même réserve à l'égard de l'usage des astringens.

DCCCCXCIV. Comme la leucorrhoeë dépend en général d'une grande perte de ton dans les vaisseaux de l'utérus, on a souvent diminué & quelquefois guéri la maladie par des stimulans, dont on dirige l'action sur les voies urinaires, & par communication à l'utérus qui en est voisin. Tels sont par exemple les cantharides, la thérébenthine & d'autres baumes de semblable nature.

*Stimulans
sur les parties
voisines*



C H A P I T R E V I I I.

*De l'Aménorrhée, ou interruption
du flux menstruel.*

DCCCCXCV. **Q**UELQUE place qu'on doive assigner à l'aménorrhée dans un système de Nosologie méthodique, il est à propos de la traiter ici comme objet de pratique, après avoir considéré la ménorrhagie.

DCCCCXCVI. Il y a deux sortes d'aménorrhée; l'une consiste en ce que les menstrues ne commencent pas au période de la vie où elles ont coutume de paroître; l'autre a lieu quand cette évacuation ayant été répétée quelque tems, elle cesse de revenir à l'époque ordinaire, pour d'autres causes que la conception. Le premier de ces cas se nomme rétention, & l'autre suppression des menstrues.

DCCCCXCVII. Comme le flux menstruel dépend de la force des artères utérines qui poussent le sang à leurs extrémités, & les ouvrent de manière à l'évacuer, l'interruption du même écoulement dépend ou du défaut d'une force convenable dans l'action des artères utérines, ou de quelque résistance outre nature à leurs extrémités. Je pense que le premier cas est la cause la plus ordinaire de la rétention, & le dernier, celle de la suppression.

2 Aménorrhée

il y a un
faux flux, dans
lequel on voit
un flux de sang
de couleur rouge
à l'entrée de l'utérus

Je n'insisterai point plus particulièrement sur ces deux points

DCCCCXCVIII. La rétention des menstrues, appelée *emansio mensium* par les Ecrivains latins, ne doit point être considérée comme une maladie, purement par cela seul que cette évacuation n'a pas lieu au période ordinaire aux autres femmes; cette époque varie tant dans les divers individus, qu'on ne peut précisément fixer aucun tems qui convienne au sexe en général. Dans ce climat les menstrues paroissent ordinairement à quatorze ans; mais dans plusieurs autres elles paroissent plutôt, & dans d'autres ce n'est qu'à la seizième année. Dans ce dernier cas, cela arrive souvent sans qu'il s'ensuive aucun dérangement. C'est pourquoi ce n'est pas par l'âge seul de la personne qu'on doit regarder la rétention comme une maladie; on doit seulement la considérer comme telle, quand environ le tems ordinaire de l'apparition des menstrues, il naît des dérangemens dans d'autres parties du corps, qu'on ne peut imputer qu'à leur rétention, ces dérangemens étant de telle nature que, quand ils ont lieu à cette période, l'expérience a appris qu'on ne peut les éloigner que par l'écoulement des menstrues.

DCCCCXCIX. Ces symptômes sont la paresse, un sentiment fréquent de lassitude & de foiblesse, avec des lésions de la digestion, & quelquefois avec un appétit qui n'est point naturel. En même tems le visage perd ses vives couleurs, devient pâle &

regles
à 14 ans
à 16 ans

retention
des
regles
symptômes de
Agoradi

quelquefois jaunâtre ; tout le corps se décolore, & le tissu des chairs est lâche & sans force. Les pieds & quelquefois aussi le reste du corps sont comme affectés d'un gonflement œdémateux. Tout exercice vif ou laborieux porte atteinte à la respiration. Le cœur est sujet à des palpitations & des défaillances. On éprouve quelquefois un grand mal de tête, mais plus constamment des douleurs au dos, aux lombes & aux hanches.

M. Ces symptômes portés jusqu'à un certain degré constituent ce que les auteurs appellent *chlorosis*, qu'on trouve à peine séparée de la rétention des menstrues ; en observant ces symptômes, on peut je crois à peine se méprendre sur la cause de cette rétention.

Tout ce qui tombe sous les sens, montre alors manifestement un relâchement considérable, & une perte de ton dans toute l'habitude du corps, & par là donne lieu à conclurre que la rétention des menstrues qui les accompagne est due à une action plus foible des vaisseaux de l'utérus qui par conséquent ne poussent point le sang à leurs extrémités avec assez de force pour les ouvrir, & pour lui offrir un passage.

MI. Il est difficile d'expliquer comment à une certaine période de la vie, il se produit dans les jeunes femmes qui ne sont point originairement affectées d'un pareil relâchement, une perte de ton dans toute l'habitude du corps, sans que rien

Il y a perte de
ton dans le
sang, autre
indication &
en général
tout le corps

ci, comme dans plusieurs autres, où on ne peut assigner la cause prochaine de la maladie, les indications à remplir se réduisent à prévenir & à éloigner les effets morbifiques ou les symptômes qui se manifestent.

MIH. Ces effets, comme on l'a dit ci-dessus M, consistent dans une perte de ton générale, & par conséquent dans une action plus foible des vaisseaux de l'utérus. L'état de débilité doit donc être considéré comme la cause immédiate de la rétention. Le traitement se réduit donc à rétablir le ton du système en général, & à exciter en particulier l'action des vaisseaux utérins.

MIV. Le ton du système en général doit être rétabli par l'exercice du corps, & au commencement de la maladie par les bains froids. En même tems les toniques peuvent être employés, & sur-tout les martiaux.

MV. L'action des vaisseaux de l'utérus peut être excitée.

1°. En y déterminant le sang plus abondamment, ou ce qui est le même, en le déterminant en général dans l'aorte descendante, par des purgatifs, par l'exercice de la promenade, par des frictions, & par le bain chaud des extrémités inférieures. Il est aussi probable qu'on peut déterminer le sang plus abondamment dans les artères hypogastriques qui vont à l'utérus, par la compression des artères

Tome II.

B

exerce u
travail
temp
maison

Donner le
ven l'inter

iliaques ; mais les essais de ce genre qu'on a faits jusqu'ici n'ont pas réussi.

MVI. 2°. En appliquant des stimulans aux vaisseaux utérins , on peut exciter leur action. Ainsi les purgatifs qui stimulent particulièrement le rectum peuvent aussi exciter les vaisseaux utérins qui lui sont unis. Les plaisirs de l'amour deviennent certainement un stimulant pour les vaisseaux de l'utérus , & ils sont par conséquent très-utiles quand les circonstances permettent d'y avoir recours. Les divers médicamens recommandés comme stimulans des vaisseaux utérins sous le titre d'Emménagogues , ne m'ont jamais paru efficaces , & je ne puis croire qu'aucun d'eux soit à cet égard un spécifique. Le mercure peut aussi agir sur l'utérus à titre de stimulant , mais on ne peut le donner en sûreté aux chlorotiques. Un des plus puissans moyens d'exciter l'action des vaisseaux dans une partie quelconque , est la commotion électrique. On l'a employée souvent avec succès pour exciter les vaisseaux utérins.

MVII. J'ai indiqué ci-dessus (MIII, MIV) les remèdes qui conviennent à la rétention des menstrues. Il me reste à parler du cas de la suppression. Mais je dois d'abord observer que toute interruption du flux menstruel après qu'elle a eu une fois lieu , ne doit point être considérée comme un cas de suppression. Car cette évacuation ne suit pas toujours , au commencement , un cours régulier , &

Neurotica

menstrues

♀ d'abord

la suppression

pression

par conséquent s'il survient une interruption aussitôt après la première apparition, ou même dans le cours de la première ou peut-être de la seconde année, on peut la considérer comme un cas de rétention, sur-tout quand la maladie paroît avec les symptômes particuliers à cet état.

MVIII. On peut regarder proprement comme des cas de suppression, ceux qui surviennent après que le flux menstruel a observé quelque temps un cours régulier, & dans lesquels l'interruption ne peut être rapportée à aucun des cas de rétention exposés ci-dessus MII, MIII; mais doit être imputée à quelque résistance dans l'extrémité des vaisseaux de la matrice. Suivant cela il arrive souvent que la suppression est produite par le froid, la peur, & d'autres causes qui peuvent produire une contraction des extrémités des vaisseaux. Quelques Médecins ont supposé qu'une lenteur obstruante des fluides occasionne la résistance dont je viens de parler; mais c'est une assertion purement hypothétique, & qui ne peut être mise en évidence par aucun fait. D'autres considérations la rendent d'ailleurs invraisemblable.

MIX. Il y a à la vérité quelques cas de suppression qui semblent dépendre d'une débilité générale de toute l'habitude du corps, & par conséquent des vaisseaux de la matrice. Mais dans des cas pareils la suppression paroît toujours comme symptôme d'une autre affection, & on n'en doit point traiter ici.

cas de suppression
après un
cours régulier
des Vais

la suppression de
sacrum de la
matrice

lorsqu'il y a une
généralité de
la cause, et
affection de

MX. Les cas idiopathiques de suppression MVIII, continuent rarement long-tems sans être accompagnés de symptômes divers ou de dérangemens dans d'autres parties du corps. Ils sont produits très-ordinairement par le sang qui auroit dû être porté à l'utérus, & qui est déterminé plus abondamment vers d'autres parties, & de manière à y produire des hémorrhagies; delà viennent celles du nez, des poumons, de l'estomac, & d'autres parties, à la suite de la suppression des menstrues. Outre cela, la même cause produit des symptômes d'hysterie & de dyspepsie, & souvent des coliques avec rétention du ventre.

MXI. Dans des cas idiopathiques de suppression MVIII, l'indication à remplir est de faire cesser la constriction qui affecte l'extrémité des vaisseaux utérins. Dans cette vue, le meilleur remède est le bain chaud sur-tout à la région de l'utérus. Ce moyen, cependant, n'est pas toujours efficace; mais je ne connois point d'autre remède plus propre à remplir cette indication. Outre cela, nous n'avons pas peut-être d'autres moyens de faire cesser la constriction vicieuse que d'augmenter l'action & la force des vaisseaux de la matrice, de manière à vaincre la résistance qu'opposent leurs extrémités. On doit par conséquent essayer les remèdes employés dans les cas de suppression comme ceux qu'on prescrit dans les cas de rétention. Les toniques cependant & le bain froid MIV, semblent être moins proprement adaptés aux cas de suppression, & m'ont toujours paru d'un effet douteux.

MXII. Il arrive ordinairement dans les cas de suppression, que quoique les menstrues ne coulent point à leur période ordinaire, il y a à cette époque quelques marques d'un effort ou d'une tendance à une évacuation sanguine. C'est par conséquent alors, quand la nature se déclare, que nous devons employer les remèdes propres à guérir la suppression, & il est ordinairement moins avantageux de les employer dans d'autres tems, à moins qu'il ne soit nécessaire de persister dans leur usage pour produire quelqu'effet.

MXIII. On peut rapprocher des cas de suppression ceux dans lesquels les menstrues se repètent en gardant de longs intervalles entr'eux, & en moindre quantité qu'à l'ordinaire; & quand ces cas sont accompagnés de dérangement dans le système, on doit les traiter en employant les mêmes remèdes que dans les cas d'une entière suppression.

MXIV. Il ne faut point omettre ici de parler de la dysménorrhée, ou des cas d'une menstruation difficile, & accompagnée de beaucoup de douleur dans le dos, les lombes & le bas-ventre. Cette irrégularité doit être attribuée à une action plus foible des vaisseaux de l'utérus, & en partie aussi, & peut-être plus spécialement, à un spasme de l'extrémité de ces vaisseaux. On procure ordinairement du soulagement en employant quelques uns des remèdes de la suppression, immédiatement avant l'approche de cette période, & en usant en même-tems des narcotiques.

B 3

Dysmenor-
rythm.

not to be

C H A P I T R E I X.

Des Hémorrhagies symptomatiques.

MXV. J'AI pensé qu'il ne convenoit pas de traiter dans cet Ouvrage des affections morbifiques, qui sont presque toujours des symptomes d'autres maladies primitives. Entr'autres raisons, on peut alléguer que cette méthode introduit une grande confusion dans la pratique de la Médecine, & fait qu'on n'emploie que des palliatifs. Je m'écarterai cependant ici de ce plan général, pour faire quelques réflexions sur les hémorrhagies symptomatiques.

MXVI. Les hémorrhagies de cette espèce qui s'offrent d'abord, sont l'hématémèse, ou vomissement du sang, & l'hématurie ou évacuation sanguine par les voies urinaires. Sur cela je dois ici remarquer, que quoiqu'en général elles soient symptomatiques, il arrive aussi quelquefois qu'elles sont des affections primitives & idiopathiques, & qu'on les a traitées de maladies primitives dans presque tous les cours de Médecine-pratique.

remarq.
symptom.

SECTION PREMIÈRE.

De l'Hématémèse, ou vomissement du sang.

MXVII. J'AI dit ci-dessus DCCCCXLIV, de quelle manière on pouvoit connoître que le sang rendu par la bouche venoit de l'estomac & non des poumons; mais le signe le plus certain est que le sang soit rejeté par le vomissement sans toux; que ce vomissement ait été précédé d'un sentiment de pesanteur, d'une anxiété & d'une douleur dans la région de l'estomac; que le sang rejeté soit noir & par grumeaux; qu'il soit manifestement mêlé à d'autres matières contenues dans l'estomac. Tous ces signes réunis ne peuvent laisser aucun doute sur la source d'où le sang procède, & sur la nature de la maladie dont il est ici question.

MXVIII. Il faut convenir qu'il est possible qu'un état pléthorique de toute l'habitude du corps, par des causes générales, soit accompagné d'une détermination particulière & d'un afflux du sang à l'estomac, de manière à occasionner un mouvement du sang, & dans un cas pareil, on doit le considérer comme une maladie primitive; mais les observations qu'on a faites laissent peu de fondement à une telle supposition, & au contraire tous les cas de vomissement qu'on trouve décrits sont manifestement des symptômes d'une autre affection primitive.

B 4

Les principaux cas de pareils vomissemens sont les suivans.

MXIX. Un des plus fréquens est celui qui paroît à la suite d'une suppression, d'une évacuation sanguine qui a continué quelque tems dans une autre partie du corps, comme celle du flux menstruel dans les femmes.

MXX. Il y a des cas de vomissement de sang qui surviennent par la rétention des menstrues; mais de tels cas sont peu ordinaires, parce que cette rétention accompagne rarement ou suit l'état pléthorique du corps, & produit par conséquent rarement l'hémorrhagie en question.

Il y a des cas de vomissement de sang, propres aux femmes grosses, & qu'on peut par conséquent attribuer à la suppression des menstrues qui survient dans cet état. Ces cas sont plus nombreux que ceux dont j'ai parlé ci-dessus, mais ils sont encore rares: car quoique le sang, qui a coutume de couler chaque mois avant la grossesse, soit retenu pendant que celle-ci dure, il est ordinairement employé à dilater les vaisseaux utérins, & sert à l'accroissement du fœtus, de sorte qu'il produit rarement un état pléthorique qui rende nécessaire une autre évacuation sanguine propre à le remplacer.

Le vomissement du sang qui tient donc lieu du flux menstruel, survient le plus ordinairement par la suppression de cet écoulement qui aura quelque-tems suivi un cours régulier.

MXXI. Quand il survient une pareille suppression, on peut supposer qu'elle agit en introduisant un état pléthorique de toute l'habitude du corps, & en occasionnant par-là une hémorrhagie par quelque autre partie. A la vérité plusieurs Médecins ont observé de pareilles hémorrhagies à la suite d'une suppression; mais elles offrent une grande variété, ce qui me fait croire qu'il doit y avoir outre l'état pléthorique, quelque circonstance particulière dans la partie où se fait l'hémorrhagie qui l'y détermine spécialement & souvent avec une espèce de singularité, & que par conséquent, de semblables hémorrhagies peuvent par un concours de ces circonstances avoir lieu indépendamment d'une pléthore générale.

MXXII. Il faut remarquer, que si on a lieu d'attendre une hémorrhagie à la suite d'une suppression des menstrues qui aura produit un pléthore générale, c'est sur-tout une hémoptysie ou une hémorrhagie des poudrons, puisque c'est sur-tout dans cette partie où la sur-abondance du sang dirige ses effets; aussi c'est cette espèce d'hémorrhagie qui a le plus souvent lieu à la suite de la suppression des menstrues; mais lors même que cela arrive, ni les circonstances ni les suites ne portent à supposer qu'il règne en même tems une pléthore considérable & dangereuse.

MXXIII. Ce que je viens de dire dans les articles précédens peut ici trouver son application, & il y a lieu de croire qu'une hématomèse peut dépendre de circonstances particulières de l'estomac, qui déterminent un afflux de sang vers cet organe, sans

poumons

qu'on puisse soupçonner aucune pléthore générale. Je ne puis déterminer ces circonstances ; mais je présume qu'elles dépendent de la connexion & de la sympathie qui règnent entre la matrice & tout le canal alimentaire, & sur-tout avec l'estomac.

MXXIV. On peut, je crois, conclure de ces réflexions.

1°. Que l'hématémèse dont nous parlons, n'est presque jamais une maladie dangereuse.

2°. Qu'elle ne demande presque jamais les remèdes propres à la cure des hémorrhagies actives, ou que du moins ceux-ci ne peuvent convenir que dans des cas extraordinaires où il y a des marques frappantes d'une pléthore générale, & dans lesquels le vomissement du sang paroît être très-actif, très-abondant, & sujet à de fréquens retours.

3°. Que le vomissement du sang à la suite de la suppression des menstrues, doit rarement détourner de l'usage des remèdes de l'aménorrhée, remèdes qui ne sauroient convenir dans le cas d'une hémorrhagie idiopathique active.

MXXV. Un autre cas d'hématémèse symptomatique presque analogue à celui dont je viens de parler, est l'hématémèse qui suit & qui semble dépendre de la suppression du flux hémorrhoidal établi, & sujet à des retours quelque tems avant.

On peut attribuer ce cas à la pléthore générale, & à la vérité on ne peut désavouer que dans un tel cas, il n'y ait quelques signes d'un pareil état. Mais cette supposition ne rend pas raison du phénomène entier, car une pléthore générale doit

*flux
hémorrhoidal*

plutôt faire attendre une hémorrhagie qu'une hématémèse, & il faut par conséquent déduire d'une autre cause la détermination particulière du sang à l'estomac.

Quelle est cette cause ? Est-ce l'accord sympathique qui règne entre les différentes parties des vaisseaux sanguins du canal alimentaire, ou bien celui de tous ces vaisseaux avec la veine-porte ? je ne saurois le déterminer. Mais en même tems, je pense qu'il vaut mieux remonter à la connexion qu'il y a entre l'état de l'estomac & l'affection hémorroïdale dont j'ai parlé dans l'article DCCCCXLV.

MXXVI. De quelque manière qu'on puisse expliquer l'hématémèse occasionnée par une suppression des hémorroïdes, les considérations des articles MXXI, MXXII, s'appliqueront ici comme à un cas analogue de l'hématémèse par une suppression des menstrues, & nous porterons aussi à conclure que cette maladie est rarement dangereuse & qu'elle demande rarement les remèdes en usage dans les hémorrhagies actives.

MXXVII. On est fondé à supposer que les cas d'hématémèse, dont nous avons fait mention, viennent du système artériel; mais il est aussi probable que l'estomac est sujet à des hémorrhagies du système veineux. DCCLXVII.

Parmi les observations de Médecine, il y a plusieurs exemples de vomissement de sang accompagné de gonflement de la rate, qui en compri-

le nerf
gastro
comme pour
avec
hémorroïdes

menstruelle
les hémorroïdes

hématém
artérielle
veineuse

anat
anatomie

mant les *vasa brevia*, a empêché le retour libre du sang veineux de l'estomach. Nous avons expliqué ci-dessus DCCLXVIII, comment une interruption du sang veineux peut occasionner une hémorrhagie par les extrémités des veines, ou par celles des artères correspondantes. Les exemples qu'on rapporte de la rate tuméfiée, & comprimant les *vasa brevia*, sont très-propres à éclaircir & à confirmer notre doctrine sur ce point, & à rendre vraisemblable que les vomissemens du sang naissent souvent de cette cause.

foie

MXXVIII. Il peut arriver aussi qu'une obstruction du foie en gênant le cours du sang dans la veine-porte, interrompe le retour du sang veineux des vaisseaux de l'estomac, & produise un vomissement du sang; mais ces cas ne sont ni fréquens, ni aussi faciles à entendre que celui de l'article précédent.

MXXIX. Outre les cas qui dépendent de l'état du foie ou de la rate, il est probable que d'autres hémorrhagies de l'estomac procèdent du système veineux.

melæna

La maladie nommée *Melæna* par M. de Sauvages, désignée communément sous le nom de *Morbus niger* par d'autres Ecrivains DCCLXXI, & qui consiste dans une évacuation par le vomissement ou par les selles, & quelquefois par les deux ensemble, d'un sang noir & grumelé, ne peut être produite que par une hémorrhagie veineuse de quelque partie de la surface intérieure du canal alimentaire.

Il pourroit arriver sans doute que la bile prit

quelquefois une apparence de couleur noire & de consistance visqueuse, & qu'elle donnât un fondement réel à ce qu'on nomme *atrabilis*; mais il est certain que ces cas sont très-rares; & il est probable que ce qui a fait admettre l'atrabile par les anciens, c'est sûrement la forme que prenoit le sang versé dans le canal alimentaire de la manière que je viens de le dire; car nous savons que c'est sous cette forme que le sang paroît toujours quand il reste quelque tems en stagnation. Je suppose qu'on rejette maintenant comme sans fondement, l'opinion qu'avoit Boerhave de l'existence d'une telle matière dans la masse du sang; puisque par des dissections faites dans des tems postérieurs, il paroît très-clairement que le *morbus niger* qui a cette ressemblance avec du sang épanché, dépend toujours de l'effusion & de la stagnation de ce dernier.

atrabilis
en latin
atrua

MXXX. Le *melæna* fait donc voir que des vomissemens du sang peuvent naître de la manière que je viens de le dire, à la suite de son effusion, ou dans la cavité de l'estomac lui-même, ou dans les portions supérieures des intestins, d'où les matières sont souvent transmises dans l'estomac.

melæna

MXXXI. Dans les deux cas de *melæna*, & dans des cas analogues qui dépendent des affections de la rate & du foie, il paroît que les vomissemens du sang qui surviennent, doivent être considérés comme des affections symptomatiques, & ne doivent point être traités comme des hémorrhagies

ce point
hémorragie
avec

actives originaires, mais par des remèdes, si toutefois on en connoît qui puissent résoudre les obstructions primitives.

Cas rares

MXXXII. Je crois avoir fait mention de toutes les causes qui produisent une hématomèse, & certainement les causes que j'ai rapportées, donnent le plus ordinairement lieu à ce symptôme; il peut cependant arriver qu'il ait une autre origine, comme dans le cas singulier que rapporte Sauvages, d'un anévrysme de l'aorte qui creva dans l'estomac. Des maladies d'autres parties contigues à l'estomac, & qui lui deviennent étroitement adhérentes, peuvent causer une rupture dans la cavité de ce viscère, & y verser du sang qui est ensuite rejeté par le vomissement. Un tel épanchement peut aussi venir quelquefois des abcès & des ulcérations de l'estomac lui-même, qui rejette ensuite ce sang par le vomissement.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire, en traitant ici des vomissements du sang symptomatiques, de parler de ceux qui viennent de quelque cause extérieure, ou de ce qui est analogue, de ceux qui viennent des efforts violens qu'on fait pour vomir. Ce dernier cas est cependant beaucoup plus rare qu'on ne devoit l'attendre. Dans tous ces cas la nature de la maladie ne peut être méconnue, & la conduite qu'on doit tenir sera facile à comprendre, si on se rappelle ce qu'on a dit ci-dessus des moyens de modérer ou d'arrêter une hémorrhagie en général.

SECTION II.

De l'Hématurie, ou évacuation du sang par les urines.

MXXXIII. **O**N a rapporté un cas d'hématurie survenue sans aucun autre symptôme des reins ou des voies urinaires; comme elle étoit alors sujette à des retours périodiques, & qu'elle attaquoit des personnes pléthoriques, on a prétendu que c'étoit un exemple d'hématurie idiopathique, & de la nature des hémorrhagies actives dont j'ai traité ci-devant.

MXXXIV. Je ne puis nier l'existence d'un tel cas; mais je dois remarquer qu'il y en a très-peu d'exemples parmi les observations recueillies par les Médecins; que je n'en ai jamais vu un pareil, non plus qu'aucun de mes amis; & que les observations qu'on en a rapportées peuvent être trompeuses; car j'ai souvent observé une hématurie sans aucun autre symptôme alors présent d'une affection des reins ou des voies urinaires, pendant que d'un autre côté, des accès de néphralgie calculieuse, survenus avant ou aussitôt après, rendoient assez vraisemblable que l'hématurie étoit due à une blessure faite par la présence d'une pierre dans les voies urinaires.

MXXXV. L'existence d'une hématurie idiopathique est d'autant moins vraisemblable, qu'une pléthore générale, comme je l'ai déjà dit, est plus propre à produire une hémopthysie MXXII, & qu'on ne connoît point de circonstances plus particulières qui puissent déterminer le sang aux reins. Une hématurie idiopathique doit être très-rare, au lieu que celles qui sont symptomatiques sont très-fréquentes.

MXXXVI. Une des plus ordinaires est celle qui accompagne la néphralgie calculuse, & qui semble évidemment due à la blessure que fait le calcul sur la face interne du bassin, des reins, ou de l'urètre. Dans des cas pareils, le sang qui sort avec l'urine est quelquefois d'une belle couleur fleurie; mais le plus souvent d'une couleur obscure: il est quelquefois comme en dissolution, & par conséquent tenu en suspension dans l'urine; mais s'il est en assez grande quantité, il se dépose au fonds du vaisseau qui le contient. Dans différentes occasions, le sang évacué prend différentes formes. Si le sang versé dans le rein vient à rester quelque tems en stagnation dans les urétères ou la vessie, il se coagule quelquefois, & la partie coagulée se brise ensuite en masses grummulées d'une couleur obscur ou noire, & fait par conséquent contracter la même couleur à l'urine, ou bien s'il y a peu de sang épanché, il donne seulement à l'urine une couleur brune & semblable au café. Il arrive aussi quelquefois

*Sang en
différents
dét*

quelquefois que le sang, qui se coagule dans les uretères, prend la forme de ces vaisseaux, & est ensuite rejeté sous la forme d'un ver; & s'il arrive, comme cela peut quelquefois avoir lieu, que le *gluten* se sépare des globules rouges, alors cette forme vermiculaire a sa surface extérieure blanchâtre, & le tout ressemble à un tube qui contient une liqueur rouge. J'ai observé quelquefois le sang, qui avoit été sans doute coagulé dans l'uretère, sortir presque sous forme sèche, & ressembler à la mèche moitié brûlée d'une chandelle.

MXXXVII. Dans l'hématurie calculuse, le sang qui procède sur-tout des reins ou des uretères, offre diverses apparences; on observe aussi plusieurs de ces mêmes qualités sensibles, quand le sang ne vient que de la vessie affectée de calcul; mais les symptômes feront ordinairement connoître le siège de la maladie.

Dans certains cas, lorsque la quantité du sang qui sort du rein ou des uretères se coagule dans la vessie, & qu'il sort de celle-ci avec difficulté, la douleur & le mal-aise peuvent se rapporter sur-tout à la vessie, quoiqu'elle ne contienne pas de calcul; mais les symptômes précédens serviront à faire connoître la nature de la maladie.

*le sang on a vu
sortir du rein
avec difficulté
de la vessie*

MXXXVIII. Dans presque aucun cas d'hématurie calculuse, il ne sera nécessaire d'employer les

Tome II.

C

*Hématurie
par une
cause
active*

remèdes qui conviennent à une hémorrhagie active, Il suffira de faire observer un régime propre à modérer l'hémorrhagie en général, & sur tout de faire éviter tout ce qui peut irriter les reins ou les urètères, comme seroit la présence des matières excrémentitielles dans le colon, qu'il faut par conséquent tenir libre par de fréquens laxatifs.

MXIX. L'hématurie calculeuse peut être proprement considérée comme un cas d'hématurie violente. Je dois donc lui joindre celle qui est déterminée par quelque violence externe, comme une contusion sur la région du rein, ou un exercice violent, & long-tems soutenu des muscles placés au dessus du rein. On peut mettre de ce dernier genre l'exercice du cheval.

MX. On peut considérer comme un cas d'hématurie violente celle qui suit l'usage intérieur de certaines substances âcres, qui portent ensuite leur impression sur les voies urinaires, & par l'inflammation & le gonflement du cou de la vessie, produisent une trop grande distension & une rupture des vaisseaux sanguins, & donnent lieu à une urine sanguinolente. Les cantharides introduites de quelque manière que ce soit dans le corps, en offrent les exemples les plus remarquables. Il peut arriver aussi que d'autres substances âcres aient le même effet.

MXI. Il y a d'autres cas d'hématurie, rapportés

par les Auteurs, qui sont encore manifestement des exemples d'hématurie symptomatique ; telle seroit une évacuation du sang par les voies urinaires à la suite d'une suppression du flux menstruel ou hémorrhoidal ; ce sont alors des cas analogues à l'hématémèse produite par la même cause ; les réflexions que j'ai faites sur ce point ci-dessus, trouvent ici leur application, & sur-tout les conclusions de l'article MXXIV. Les exemples cependant de l'un ou l'autre de ces cas, & sur-tout du premier, sont très-rares.

MXLII. Il y a un cas d'hématurie symptomatique qui mérite d'être rapporté ; c'est quand une suppression du flux hémorrhoidal, ou par une communication des vaisseaux, ou seulement par le voisinage des parties, détermine le sang dans les vaisseaux du cou de la vessie, & par les différentes anastomoses, le sang est versé ou sans urine ou avec elle. C'est ce qu'on a nommé hémorrhoides de la vessie, & sans doute avec fondement, puisque cette évacuation tient lieu de celle qui se faisoit ordinairement par le rectum. A l'égard de la conduite qu'on doit tenir dans les hémorrhoides de la vessie, on doit observer les règles que j'ai données ci-dessus sur le traitement des affections hémorrhoidales.

*hémorrhoides
de
la vessie
glaire*

MXLIII. Il reste encore à faire connoître ici un autre cas d'hématurie symptomatique ; c'est celle

C 2

hématurie
vergette
rouge

qui survient dans la petite-vérole confluyente ou putride, aussi bien que dans d'autres maladies putrides. On peut présumer que dans de pareils cas le sang vient des reins, sur-tout si on fait attention à l'état de fluidité qu'acquiert le sang dans de telles affections putrides. Une telle hématurie ne doit pas par conséquent être considérée comme un symptôme de quelque dérangement dans les reins, mais seulement comme une marque de l'état putrescent du sang.

MXLIV. Dans certaines maladies l'urine qu'on rend est d'un rouge si foncé, qu'on a lieu de soupçonner qu'elle est teinte de sang; c'est ce qui a fait distinguer à M. de Sauvages, parmi les autres espèces d'hématurie, celles qu'il appelle *hematuria spuria*, & *hematuria lateritia*; il suppose pourtant que ni dans l'une ni dans l'autre il n'y a point de sang contenu. Dans certains cas, il est cependant important, pour fixer la nature de la maladie, de déterminer si la couleur rouge de l'urine vient du sang qu'elle contient, ou s'il faut l'attribuer à un certain état des sels & des huiles, qui sont toujours en plus ou moins grande proportion des parties constituantes de l'urine. On peut résoudre la question par les considérations suivantes.

long écoule
dissous dans
l'urine ou
le faumeau

On a observé ci-dessus, que quand une quantité considérable du sang est évacuée avec l'urine, une portion se dépose toujours au fonds du vaisseau qui contient leur mélange; alors on ne doit

pas en faire un autre soupçon.

(urine & Dragma)

point balancer à attribuer la couleur de l'urine à une partie du sang qu'elle tient suspendu, & qui s'y trouve comme dans un état de dissolution imparfaite; mais le sang peut être contenu dans l'urine sans qu'il survienne aucun dépôt; c'est lorsqu'il est entièrement dissous dans l'urine, & qu'il y reste suspendu. On peut alors connoître ordinairement la présence du sang, 1°. par la couleur que le sang donne à l'urine, & qui la rend différente de l'état où elle se trouve par elle-même; & je crois que peu d'expérience suffit pour rendre les personnes capables de faire cette distinction. 2°. La présence du sang diminue toujours la transparence de l'urine avec laquelle il est mêlé, & il est très-rare que l'urine, celle même qui est la plus colorée, perde sa transparence; au moins cela n'arrive presque jamais, si on examine l'urine au moment où elle vient d'être rendue. 3°. Quand le sang est mêlé à l'urine, celle-ci teint en rouge une pièce de linge qu'on y plonge, ce que ne fait jamais l'urine seule quelque colorée qu'on la suppose. 4°. L'urine fortement colorée & qui ne contient point de sang, en se refroidissant par le repos dans un vaisseau, dépose presque toujours un sédiment briqueté; & si dans quelque occasion une urine sanguinolente dépose un sédiment qui puisse être la portion du sang tenu auparavant en dissolution, ce dernier sédiment ne peut être dissous de nouveau, en faisant échauffer l'urine, ce qui

*Sigra
rebon
rebon
sang dans
l'urine**Le p.**Le p.*

arrive toujours à celui de l'urine qui ne contient point de sang. Enfin l'urine qui ne contient point de sang, n'offre jamais aucune partie coagulable par une chaleur égale à celle de l'eau bouillante; au lieu qu'une pareille chaleur fait toujours coaguler le sang qui est tenu en suspension dans l'urine; ce dernier moyen ne laisse presque jamais aucun doute.



LIVRE CINQUIEME.

*Des Profluvia, ou des Fluxions,
avec fièvre.*

MXLV. **L**Es premiers Nosologiftes ont formé une classe de maladies sous le titre de fluxions ou de *profluvia* ; mais comme on a rassemblé dans cette classe un grand nombre de maladies qui n'ont rien de commun que la seule circonstance d'une évacuation augmentée des fluides , & qui sont à d'autres égards très-différentes les unes des autres , j'ai évité une méthode aussi peu convenable , & j'ai distribué d'une manière plus naturelle la plupart des maladies comprises dans une telle classe par les Nosologiftes. J'ai conservé à la vérité le titre général de *fluxion* ; mais je ne renferme sous cette dénomination que celles qui sont constamment accompagnées de fièvre , & qui par conséquent appartiennent nécessairement à la classe des maladies dont j'ai à traiter.

Il y a deux espèces de fluxions qui doivent être considérées comme étant constamment des maladies fébriles ; ce sont le catarrhe & la dysenterie dont je vais parler.

CHAPITRE PREMIER.

Du Catarrhe.

MXLVI. **L**E catharre est une excrétion augmentée de sérosité qui s'évacue par la membrane muqueuse du nez, de l'arrière-bouche & des bronches, avec fièvre.

Les Ecrivains de Médecine-pratique & les Nosologistes ont donné différens noms à cette maladie, suivant qu'elle affecte diverses parties de la membrane muqueuse, ou l'une plus ou moins que l'autre. Mais je pense que la maladie quoiqu'affectant différentes parties est toujours de la même nature, & provient de la même cause : très-ordinairement aussi les différentes parties sont affectées en même-temps, & par conséquent il est alors difficile d'établir la distinction dont je viens de parler.

On a traité souvent de cette maladie sous le titre de toux ; & celle-ci à la vérité accompagne toujours la principale espèce de catarrhe qui est une excrétion augmentée par les bronches ; mais la toux est si souvent un symptôme de plusieurs autres affections différentes les unes des autres, qu'il est peu convenable de l'employer comme une dénomination générale.

MXLVII. La cause éloignée du catarrhe est le plus

*la toux
est un symptôme
médical ou
physique*

P R A T I Q U E.

41

Cause Urya
froid

ordinairement l'action du froid sur le corps humain. On ne peut se méprendre sur cette cause la plupart du tems, & je crois qu'il en seroit toujours de même si on se rendoit compte de ses sensations, ou si on faisoit attention aux circonstances qui déterminent l'action du froid sur le corps humain. Voyez XCIII-XCV.

On peut aussi voir dans les articles que je viens de citer, ce qui dispose certaines personnes au catarrhe.

MXLVIII. La maladie dont je parle, commence en général par une certaine difficulté de respirer l'air à travers le nez, avec un sentiment de plénitude qui obstrue ce passage; elle est aussi accompagnée d'une certaine douleur & d'un sentiment de pesanteur dans le front, ainsi que d'un engourdissement dans le mouvement des yeux; on éprouve quelquefois ces légers symptômes dès le commencement, & toujours aussitôt après, il s'établit un écoulement par le nez, & quelquefois par les yeux, d'un fluide ténu qu'on trouve souvent un peu âcre, soit au goût, soit par une légère excoriation des parties par où il passe.

10 Sympt
nez

MXLIX. Ces symptômes constituent ce que les Auteurs de Médecine appellent coryza ou gravedo; ils sont ordinairement accompagnés d'un sentiment de lassitude dans tout le corps. Quelquefois on éprouve des frissons, ou du moins le corps est plus sensible qu'à l'ordinaire à la fraîcheur de l'air; &

avec cela le pouls devient , sur-tout le soir , plus fréquent qu'à l'ordinaire.

urine

ML. Ces symptômes manquent rarement d'être bientôt suivis d'un enrouement , & d'un sentiment de rudesse & de mal-aise dans la trachée-artère , & avec une certaine difficulté de respirer qu'on attribue à un resserrement de la poitrine ; il s'ensuit une toux qui semble naître d'une irritation qu'on éprouve à la glotte. En général la toux est d'abord sèche , & occasionne des douleurs dans la poitrine ; quelquefois il survient dans différentes parties du corps , & sur-tout au cou & à la tête , des douleurs qui ressemblent à celles d'un rhumatisme ;

urine

en même-tems l'appétit est diminué ; on éprouve quelque peu de soif , & on sent une lassitude générale dans tous les membres.

Toux

MLI. Ces symptômes MXLVIII, ML , marquent la violence & le degré de la maladie qui cependant n'est point ordinairement longue. Par degrés , la toux est accompagnée d'une excrétion abondante de mucosités qui sont d'abord ténues , mais qui devenant par degrés plus consistantes , sont rejetées avec une toux moins fréquente & moins laborieuse. L'enrouement , & le sentiment d'âpreté de la trachée-artère disparaissant , les symptômes fébriles se calment , & la toux devenant moins fréquente & avec moins d'expectoration , la maladie cesse bientôt après.

MLII. Telle est en général le cours de cette ma-

ladie, qui n'est ni longue ni dangereuse; mais dans certaines occasions, il en est autrement. Une personne affectée de catarrhe, semble être plus sujette qu'à l'ordinaire à ressentir l'impression d'un air froid; & si dans cet état elle s'expose au froid, la maladie qui sembloit être à sa fin, revient souvent avec plus de violence qu'auparavant, & devient plus longue qu'elle n'auroit été, & plus dangereuse, si elle se complique avec d'autres maladies.

MLIII. Un certain degré de ce qu'on nomme *angina tonsillaris*, accompagne souvent le catarrhe; *Angina Tonsillaris* & cette autre affection aggravée par l'action du froid peut devenir plus violente & plus dangereuse, à cause de la toux incommode dont on est tourmenté.

MLIV. Quand un catarrhe a été occasionné par une cause violente, quand il a été aggravé par un régime mal entendu, & que sur-tout il a été rendu plus violent par l'action répétée du froid, il dégénère souvent en une inflammation de poitrine, suivie du plus grand danger.

MLV. A moins cependant que les accidens rapportés dans les articles MLII, MLIV, ne surviennent; le catarrhe dans une personne saine, & qui n'est point d'un âge avancé, est toujours une maladie légère & sans danger. Mais dans les personnes qui ont une disposition à la phthisie, un catarrhe peut réellement produire un hémopthisie, ou peut-être former des tubercules aux poulmons; & plus cer-

danger

oration
ou
mation
de
mancy

tainement dans les personnes qui ont déjà ces tubercules formés, un catarrhe qui survient peut les enflammer, & produire par-là la phthisie pulmonaire.

MLVI. Dans les personnes d'un âge avancé, le catarrhe peut devenir quelquefois dangereux. Plusieurs personnes à mesure qu'elles avancent en âge, & sur-tout dans la vieillesse, rejettent par les poudrons une plus grande quantité de mucosité naturelle, ce qui les oblige à une expectoration plus fréquente. Si par conséquent un catarrhe survient à de telles personnes, & qu'il augmente l'afflux des fluides aux poudrons avec un certain degré d'inflammation, il peut produire une fausse péripleumonie, souvent funeste, CCCLXXV, CCCLXXI.

nt-progam
v. 2.
de
gange

MLVII. La cause prochaine du catarrhe semble être un afflux augmenté des fluides à la membrane muqueuse du nez, de l'arrière-bouche & des bronches, avec un certain degré d'inflammation dans ces parties. Ce qui confirme cette dernière circonstance, c'est que dans le cas de catarrhe, le sang qu'on tire de la veine offre ordinairement la croute inflammatoire qui paroît dans les phlegmasies.

MLVIII. L'impression du froid qui occasionne un catarrhe, agit sans doute en diminuant la transpiration qui a coutume de se faire par la peau, & qui est par conséquent déterminée à la membrane muqueuse des parties dont j'ai fait mention ci-dessus. Comme une partie du poids que le corps perd chaque jour par cette évacuation insensible, est

*transpiration
pulmonaire*

dûe à une émanation des poumons , il y a sans doute une connexion entre cette émanation , & la transpiration cutanée , de sorte que l'une peut être augmentée à proportion que l'autre est diminuée. On voit donc comment la diminution de la transpiration cutanée , par l'impression du froid , peut augmenter l'afflux des fluides aux poumons , & y produire un catarrhe.

cause prov

MLIX. Le Docteur James Keil rapporte , à la vérité , des observations qui peuvent rendre cette opinion douteuse ; mais il y a de l'erreur dans ses observations. Les effets évidens du froid dans la production du *coryza* ne laissent aucun doute sur ce point , & plusieurs autres circonstances font voir cette connexion entre les poumons & la surface du corps.

MLX. Le catarrhe , à la suite d'une transpiration supprimée , est-il produit seulement par un afflux augmenté d'humeurs , ou bien , la matière de la transpiration , déterminée en même temps aux glandes muqueuses , y excite-t-elle une irritation particulière ? C'est une question difficile à résoudre , mais la dernière supposition paroît assez vraisemblable.

*il paraît que
la transpiration
est supprimée
et qu'il y a
une irritation
des glandes*

MLXI. Le catarrhe dans plusieurs cas est sporadique ; & quoique , lorsqu'il est commun à plusieurs personnes , on puisse mettre en doute l'action de quelque matière morbifique sur les glandes muqueuses , il est certain cependant que les symptômes

du catarrhe dépendent souvent d'une telle cause, comme il le paroît par la rougeole, la toux convulsive, & sur-tout par les exemples fréquens de catarrhe contagieux & épidémique.

MLXII. Ce que je viens de dire, me conduit à faire observer ici qu'il y a deux espèces de catarrhes, comme je l'ai remarqué dans mon abrégé de Nosologie. Je pense que l'une d'elle est produite par le froid seul, comme je l'ai expliqué ci-dessus; & l'autre semble manifestement être due à un principe particulier de contagion.

Dans l'ouvrage que je viens de citer, j'ai remarqué plusieurs exemples de catarrhes contagieux depuis le quatorzième siècle jusqu'au jour présent.

Dans tous ces cas, les phénomènes ont été toujours les mêmes, & la maladie a eu toujours les caractères connus qui constituent une épidémie. Elle a rarement paru dans quelque contrée de l'Europe, sans se montrer successivement dans toutes les autres. Quelquefois même, elle a été transportée en Amérique, s'est étendue sur tout le continent, du moins autant qu'on a eu occasion de s'en informer.

MLXIII. Le catarrhe par contagion paroît avec les symptômes ordinaires à celui de l'autre espèce MXLVIII, ML. Il semble souvent être produit à la suite de l'impression du froid. Il y a plus de frissons que dans le catarrhe que le seul froid fait naître; les symptômes fébriles se développent plutôt, &

2 esp.
me en
Contagion

venez de
la contagion
de catarrhes

différence
de catarrhes

ils sont aussi portés à un plus haut degré. Son cours est par conséquent plus rapide, & se termine ordinairement dans peu de jours. Il finit quelquefois par une sueur spontanée, ce qui dans quelque personnes produit une éruption miliaire. Cependant ce sont sur-tout les symptômes fébriles qui finissent dans peu de jours; car la toux & ce qui constitue proprement le catarrhe, durent plus long-tems, & souvent quand on croit qu'ils vont disparaître, ils sont rappelés par une nouvelle action du froid.

*avec
&
miliarie*

MLXIV. En considérant le nombre des personnes qui sont attaquées de l'une ou de l'autre espèce de catarrhe, & qui en réchappent promptement sans aucun mal, on pourroit croire que c'est une maladie exempte de tout danger; mais il n'en est pas toujours ainsi; car dans quelques personnes il est accompagné d'une inflammation pneumonique; dans ceux qui ont une disposition à la phthisie, il en accélère le développement; & dans les personnes âgées, il devient souvent funeste comme je l'ai exposé ci-dessus, art. MLIV & MLVI.

MLXV. Le traitement du catarrhe est presque le même, soit qu'on l'ait contracté par l'action du froid ou par contagion; il y a seulement cette différence que dans le dernier cas, les remèdes sont ordinairement plus nécessaires que dans le premier.

Cure

Quand la maladie est légère, il suffit ordinairement d'éviter l'action du froid, & de s'abstenir de

viande pendant quelques jours ; peut-être aussi feroit-il bon de rester au lit , & de prendre souvent quelque boisson douce & délayante & un peu chaude , pour produire une très-légère sueur. Il faut ensuite avoir soin de s'accoutumer par degrés à l'impression de l'air libre.

MLXVI. Quand la maladie est plus violente , non-seulement il faut observer le régime antiphlogistique ; mais en outre , divers autres remèdes doivent être employés.

La diathèse phlogistique qui accompagne toujours cette maladie , doit être combattue par la saignée , faite en plus ou moins grande quantité , & répétée suivant que les symptômes pourront le demander.

Pour rétablir la détermination des fluides à la surface du corps , & en même tems pour favoriser la sécrétion du *mucus* dans les poumons , & éviter l'inflammation de ses membranes , le vomissement est un des moyens les plus efficaces.

C'est dans cette vue qu'on a mis en usage la squille , la gomme-ammoniac , l'alkali volatil & quelques autres médicamens ; mais ils ne m'ont jamais paru bien efficaces , & si la squille a été jamais utile , il semble qu'elle l'a été plutôt par sa qualité émétique , que par sa vertu expectorante.

Quand l'affection inflammatoire du poulmon paroît considérable , il convient , outre la saignée , d'appliquer

d'appliquer les vésicatoires sur quelque partie de la poitrine.

Comme la toux est souvent le symptôme le plus incommode de la maladie, les adoucissans peuvent être employés pour la diminuer. Voyez article CCCLXXII.

Mais si après que les symptômes inflammatoires ont diminué beaucoup, la toux continue encore, les opiatz fourniront les moyens les plus efficaces pour l'adoucir, & dans la circonstance dont je parle, on peut les employer en sûreté. Voyez art. CCCLXXIV.

Après que l'état inflammatoire & fébrile de la maladie a disparu, le moyen le plus efficace pour dissiper les restes de l'affection catarrhale, est quelque exercice de gestation, mis en usage avec soin & avec exactitude.



CHAPITRE II.

De la Dysenterie.

MLXVII. **L**A dysenterie est une maladie qui consiste dans des selles fréquentes, accompagnées de beaucoup de tranchées, & suivies d'un ténésme. Les selles, quoique fréquentes, sont en général en petite quantité, & la matière évacuée est sur-tout une mucoité quelquefois mêlée de sang. En même tems, il ne paroît que rarement des matières excrémentielles des alimens, & quand cela arrive, elles sont en général dures & compactes.

MLXVIII. Cette maladie survient spécialement dans l'été, ou l'automne durant le même tems que les fièvres intermittentes ou remittentes; elle en est aussi quelquefois compliquée.

MLXIX. La maladie attaque quelquefois avec des frissons & d'autres symptômes de pyrexie; mais plus ordinairement c'est par une affection locale qu'elle débute. Le ventre est constipé, avec des flatuosités extraordinaires dans les intestins. Quelquefois, quoique plus rarement, il se déclare d'abord une légère diarrhée. Dans plusieurs cas la maladie commence par des tranchées, & une envie fréquente d'aller à la selle. En faisant des efforts on évacue peu,

*La maladie commence ou dure comme par exemple
l'est, ou par une affection de la
partie le finor &c.*

car il y a toujours un peu de tenesme. Par degrés les selles deviennent plus fréquentes, les tranchées plus cruelles & le tenesme plus considérable; la perte de l'appétit accompagne toujours ces symptômes & souvent aussi des nausées & des vomissemens. Il y a en même-tems toujours plus ou moins de fièvre, quelquefois d'une nature rémittente, & observant les périodes de fièvre tierce. Quelquefois aussi la fièvre est manifestement inflammatoire, & souvent avec un caractère de putridité. Cet état fébrile accompagne la maladie durant tout son cours; surtout quand elle se termine bientôt après d'une manière funeste. Dans d'autres cas, l'état fébrile disparaît presque entièrement pendant que les symptômes dysentériques continuent long-tems après.

MLXX. Dans le cours de la maladie, soit qu'elle dure peu, ou long-tems, la matière évacuée par les selles est très-variée. Quelquefois ce ne sont que des mucosités sans aucun mélange de sang; c'est ce qui constitue la maladie que Roederer a appelée *morbus mucosus*, & d'autres *dysenteria alba*.

Le plus souvent cependant, les mucosités qui sont rejetées sont plus ou moins mêlées de sang; quelquefois ce ne sont que des stries de sang mêlées avec les mucosités; d'autrefois le sang est plus copieux, & teint en rouge toute la matière évacuée. Dans quelques occasions on évacue en grande quantité un sang pur & sans aucun mélange de toute autre matière. A d'autres égards, la matière évacuée

varie pour la couleur & la consistance, & elle est ordinairement d'une odeur forte & extrêmement fétide. Il est vraisemblable que l'on rend quelquefois un vrai pus, & souvent aussi une sanie putride qui provient des parties gangrenées. La matière liquide est aussi souvent mêlée de substances concrètes qui ont la forme des parties membraneuses, & fréquemment des petites masses qui ont la forme d'une matière sébacée.

MLXXI. Pendant que les excréments sont ainsi composés de diverses matières, il est très-rare qu'ils retiennent rien de leur forme primitive dans l'état de santé, & quand cela a lieu, ils paroissent en globules durs & séparés. Quand ils sont évacués, soit par les efforts de la nature, soit par les secours de l'art, ils produisent une rémission de tous les symptômes, sur-tout de la fréquence des selles, des tranchées & du ténésme.

MLXXII. Tel est le cours plus ou moins long de la maladie. Quand la fièvre qui l'accompagne est d'un genre inflammatoire violent, & sur-tout quand elle est d'une nature très-putride, la maladie se termine souvent d'une manière funeste dans peu de jours. Quand l'état fébrile est plus modéré ou quand il cesse, la maladie est souvent prolongée pour plusieurs semaines, & même plusieurs mois; mais alors même après plus ou moins de durée, elle se termine souvent d'une manière funeste, en général, sur-tout, à la suite d'un retour & d'une

augmentation considérable de l'état inflammatoire & putride. Dans quelques cas, la maladie cesse d'elle-même; la fréquence des selles, les tranchées & le tenesme diminuent par degrés, pendant que les selles reviennent à leur état naturel. Dans d'autres cas la maladie continue avec des symptômes modérés, & après une longue durée, elle se termine par une diarrhée souvent accompagnée de symptômes de lienterie.

MLXXIII. On a porté divers jugemens sur les causes éloignées de cette maladie; elle naît en été ou en automne, après des chaleurs longues & considérables, & sur-tout après un tems très-chaud & très-sec. Cette maladie est plus fréquente dans les climats chauds que dans les régions froides; elle a lieu par conséquent, par des circonstances, & durant des saisons qui affectent beaucoup l'état de la bile dans le corps humain; mais comme le *cholera morbus* est souvent sans aucun symptôme de dysenterie, & que d'abondantes évacuations de bile ont procuré du soulagement dans la dysenterie, il est difficile de déterminer quelle connexion a cette maladie avec l'état de la bile.

MLXXIV. On a observé que les émanations des substances animales très-putrides affectent aisément le canal alimentaire, & dans quelques occasions elles produisent certainement la diarrhée, mais je n'ai jamais pu m'assurer, si elles produisent aussi une dysenterie véritable.

elles ont en
avec de
très grandes

emanations
très fortes

fr. 8
contagion
spécifique
en
cas
de contagion

MLXXV. La dysenterie vient souvent manifestement de l'impression du froid ; mais la maladie est toujours contagieuse, & par-là indépendamment du froid & des autres causes propres à l'exciter, elle devient épidémique dans les camps & autres lieux. Il est par conséquent douteux que l'action du froid produise jamais la maladie, à moins qu'un principe de contagion n'ait déjà affecté le corps. En général, il est vraisemblable qu'une contagion spécifique est toujours la cause éloignée de la maladie.

contagion

MLXXVI. Je ne saurois déterminer si cette contagion, de même que toutes les autres, est d'une nature permanente, & si elle développe seulement ses effets dans certaines circonstances qui la rendent active, ou bien si elle peut être produite par une cause occasionnelle. Si on peut admettre la dernière supposition, je ne saurois non plus dire quels moyens peuvent y concourir. Nous ne connoissons aucune chose de cette nature, considérée en elle-même ; nous savons seulement que de même que les autres contagions, celle-ci paroît d'une nature putride, & capable de produire une tendance à la putridité dans le corps humain. Mais cela n'explique point les symptômes qui constituent proprement & essentiellement la dysenterie MLXXVII.

MLXXVII. La cause prochaine de ses symptômes est encore obscure. L'opinion commune est que la maladie dépend d'une matière âcre, qui est reçue

ou engendrée dans les intestins eux-mêmes, & qui en excitant le mouvement péristaltique, produit les selles fréquentes qui ont lieu dans cette maladie; mais cette supposition ne peut être admise, car dans tous les faits connus d'irritation par des matières acres, il y a en des selles copieuses, comme on doit toujours l'attendre de l'action des parties acres sur le long trajet des intestins; ce qui n'arrive point dans la dysenterie, dans laquelle les selles, quoique fréquentes, sont en très petite quantité, & de telle manière qu'on doit présumer que la matière ne sort que de l'intestin rectum. A l'égard des portions supérieures des intestins & sur-tout du colon, il est probable qu'elles éprouvent une constriction forte & contre nature: car comme je l'ai observé ci-dessus, les excréments naturels sont rarement évacués, & quand ils le sont, c'est sous une forme qui doit faire supposer qu'ils ont été long-tems retenus dans les cellules du colon, & par conséquent que ce dernier a été affecté d'un resserrement qui n'est point naturel. Cela est de plus confirmé par la dissection des cadavres; car dans les personnes mortes de dysenterie, quand la gangrène n'a pas entièrement détruit le tissu & la forme de ces parties, des portions considérables des gros intestins ont été trouvées très-resserrées.

MLXXVIII. Je conçois donc que la cause prochaine de la dysenterie, ou au moins la principale partie de la cause prochaine, consiste dans une

D 4

(anatomie)

l'organe principal
de la dysenterie
est qu'elle
médicamente
pend-mati
c'est le
le colon
naturel de
dysenterie
excréments
naturels long
de l'organe
naturel
le colon
de la dysenterie
de l'organe
de l'organe

Caus
propre
en la
Constriction
du Colon

est la cause
propre

propre

propre

propre

propre

propre

propre

propre

propre

propre

propre

constriction outre nature du colon; ce qui occasionne ces fréquens efforts spasmodiques qui constituent les tranchées; & ces efforts propagés en-bas vers le rectum causent l'expulsion fréquente des matières muqueuses & le tenesme. Mais qu'on admette cette explication ou non, il reste certain que les matières fécales retenues dans le colon sont la cause des tranchées, des selles fréquentes & du tenesme; car cette évacuation, qu'elle soit naturelle ou produite par le secours de l'art, soulage les symptômes. Ce qui le confirme encore plus pleinement, c'est qu'on obtient la guérison la plus sûre & la plus immédiate de la dysenterie, par une attention particulière à prévenir la constriction & la stagnation fréquente des matières fécales dans le colon.

MLXXIX. J'ai tâché de cette manière de fixer la cause prochaine de la dysenterie, & d'indiquer aussi la principale partie du traitement, qui par le défaut de la connoissance exacte de ce qui constitue la maladie, semble avoir été flottant & indéterminé parmi les Médecins.

MLXXX. Les meilleurs d'entre ces derniers, & les plus expérimentés dans le traitement de cette maladie, semblent regarder les purgatifs pris assiduellement comme les remèdes les plus efficaces. On peut en employer de diverses sortes; mais les plus doux laxatifs suffisent ordinairement; & comme il faut les répéter fréquemment, les plus doux sont les

plus sûrs , d'autant plus que la maladie est si souvent accompagnée d'un état inflammatoire. Il suffira pour la guérison , que les laxatifs produisent des déjections naturelles , & par conséquent une rémission des symptômes ; mais si les doux laxatifs ne produisent pas cet effet , il faut employer les médicaments plus puissans : je n'en trouve point de plus convenable que le tartre-émétique donné à petites doses , & dans des intervalles propres à déterminer leur opération , sur-tout par les selles. La rhubarbe si souvent employée , est à plusieurs égards le purgatif le moins convenable.

MLXXXI. Le vomissement a été regardé comme le principal remède de cette maladie , & on peut l'employer avec avantage au commencement pour rétablir l'estomac , & combattre la fièvre : mais il n'est pas nécessaire de le répéter souvent , & à moins que les émétiques employés n'agissent aussi par les selles , ils sont peu utiles. L'ipékakuanha ne paroît point avoir de vertu spécifique , & il ne semble utile qu'en opérant sur-tout par les selles.

MLXXXII. Les clystères peuvent servir à remédier à la constriction du colon , & à faire évacuer les matières qui y sont retenues ; mais ils sont rarement aussi efficaces que les laxatifs pris par la bouche. Les clystères âcres quand ils n'évacuent point le colon , peuvent nuire , en stimulant trop le rectum.

tartre emet

a petites

6 Rhubarbe

faire vomir

au commencement

l'ipékakuanha

clysters

glysters

MLXXXIII. Les tranchées fréquentes & cruelles qui accompagnent cette maladie, conduisent nécessairement à l'usage des narcotiques, & ils peuvent servir à soulager ce symptôme; mais en interrompant l'action des petits intestins, ils favorisent la constriction du colon, & par-là aggravent quelquefois la maladie; & si en même tems leur usage fait suspendre l'emploi des purgatifs, ils sont fort nuisibles. Je pense que ce n'est que la négligence des purgatifs qui rend l'usage des narcotiques très-nécessaire.

MLXXXIV. Quand les tranchées sont fréquentes & cruelles, elles peuvent être quelquefois soulagées par un demi-bain, ou par une fomentation de l'abdomen continuée quelque tems. En même tems on peut soulager les douleurs, & je pense même qu'on peut faire cesser la constriction du colon en appliquant des vésicatoires sur le bas-ventre.

MLXXXV. Au commencement de la maladie, quand la fièvre est un peu considérable, & que les malades ont assez de force, la saignée peut être convenable & nécessaire; elle doit même être répétée, si le pouls est plein & dur, avec d'autres symptômes d'une disposition inflammatoire. Mais, comme la fièvre qui accompagne la dysenterie est souvent d'un caractère putride, ou qu'elle le devient bientôt durant le cours de la maladie, la saignée ne doit être employée qu'avec précaution.

MLXXXVI. Les notions que nous avons données sur la nature de la dysenterie, font assez voir que l'usage des astringens au commencement de la maladie est absolument pernicieux.

MLXXXVII. Il est peut-être incertain qu'une matière acre soit la cause primitive de la maladie; mais la crudité & la stagnation des fluides que contient l'estomac dans cette maladie, font présumer que ce viscère, ainsi que les intestins, contient des matières acres; ce qui rend toujours avantageux l'emploi des adoucissans. Considérant en même-tems que les huiles prises en abondance, deviennent toujours laxatives, je pense que de pareils adoucissans sont toujours les plus utiles.

MLXXXVIII. Comme la maladie est si souvent d'un caractère inflammatoire ou putride, il est évident que le régime doit être végétal & acéscens. Le lait en substance est d'un usage très-doux en plusieurs cas; mais on doit souvent accorder quelque peu de crème: le petit lait est toujours convenable.

Dans le premier état de la maladie, les fruits doux & légèrement acides peuvent être non-seulement permis, mais encore recommandés. Ce n'est que dans les progrès de la maladie qu'il semble s'établir dans l'estomac une acidité morbifique, qui doit inspirer de la réserve dans l'usage des acéscens. Au commencement de la maladie, les absor-

en trop

adoucissans

huiles

régime végétal &

avec un peu de crème

fruits doux

un peu de la prime

bans semblent être superflus, & nuire même par leurs qualités astringentes & septiques.

MLXXXIX. Quand la maladie est compliquée d'une fièvre intermittente, & que cette complication sur-tout la prolonge, il faut la traiter comme une fièvre intermittente en administrant le kinkina, qu'on pourroit cependant à peine employer dans les premières périodes de la maladie.



SECONDE PARTIE.

DES MALADIES NERVEUSES.

MXC. **A** certains égards , presque toutes les maladies du corps humain doivent être appelées nerveuses ; mais dans ce cas-là cette dénomination générale ne seroit d'aucun usage. D'un autre côté , il ne paroît pas convenable de donner à ce terme une signification vague & inexacte , comme on l'a fait jusqu'ici en le bornant aux affections hystériques & hypochondriaques , qui ne sont point encore déterminées avec assez de précision.

MXCI. Je me propose de comprendre ici sous le titre de maladie nerveuses , toutes les affections préternaturelles du sentiment & du mouvement , qui ne sont point accompagnées de fièvre , comme symptôme de la maladie primitive ; j'y comprends aussi toutes celles qui ne dépendent point d'une affection locale des organes , mais d'une affection plus générale du système nerveux , & des propriétés de ce système sur lesquelles sont fondés sur-tout le sentiment & le mouvement.

MXCII. J'ai formé une classe de ces maladies , sous le nom de maladies nerveuses. Je les distingue ensuite en tant qu'elles consistent ou dans l'interrup-

*maladie
nerveuse
générale?*

4 ordres
tion, & la foiblesse des propriétés du sentiment ou du mouvement, ou dans leur irrégularité. Ce qui m'a fait admettre quatre ordres principaux, désignés par les noms de *comata*, *adynamia*, *spasmi* & *vesania*; je vais traiter de chacun en particulier.

LIVRE PREMIER.

Des Comata, ou de la perte du mouvement volontaire.

Sommeil
MXCIII. SOUS ce titre sont comprises toutes les affections qu'on nomme proprement soporeuses; à parler exactement, elles consistent dans quelque interruption ou suppression des propriétés du sentiment & du mouvement volontaire, ou plutôt, de ce qu'on appelle fonctions animales. Elles sont ordinairement suspendues durant le sommeil naturel; mais le sommeil ou même l'apparence du sommeil, ne sont point constamment des symptômes des maladies comprises sous ce titre. Je ne distingue que deux genres de celles-ci: savoir, l'apoplexie & la paralysie.



CHAPITRE PREMIER.

De l'Apoplexie.

MXCIV. L'APOPLEXIE est une maladie dans laquelle tous les sens internes & externes, ainsi que le mouvement volontaire, sont abolis à un certain degré, pendant que la respiration & l'action du cœur continuent d'avoir lieu. Par sa propriété d'être une affection du sentiment & du mouvement volontaire, on la distingue de la paralysie: la continuation de la respiration & de l'action du cœur la rend aussi différente de la syncope. Ce que j'ai dit des fonctions animales abolies jusqu'à un certain degré, restreint ma définition à la seule apoplexie; car il y a d'autres maladies qui n'en diffèrent que par le degré seulement, & dont on ne pourroit point la distinguer, soit dans la Pathologie, soit dans la pratique, d'aucune autre manière; telles sont le *carus*, le *cataphora*, le *coma* & la *létargie*.

MXCV. L'apoplexie, dans tous ces différens degrés, attaque le plus ordinairement les personnes avancées en âge, sur-tout après la soixantième année; elle attaque sur-tout les hommes qui ont une grosse tête & le cou court, ceux qui ont de l'embonpoint, ceux qui passent tous leurs jours dans l'oïiveté & la bonne chère; sur-tout ceux qui

definition

différence dans
l'apoplexie
paralyse

divers
degrés

après
60 ans

conditions

conduisant

ont fait abus des substances enivrantes. Ceux qui ont éprouvé de fréquentes & d'abondantes évacuations du sang par les vaisseaux hémorroïdaux, sont sujets à être frappés d'apoplexie, par la suppression ou la cessation spontanée de cet écoulement.

MXCVI. Cette maladie attaque souvent subitement; mais dans plusieurs cas elle est précédée de divers symptômes, comme de fréquens vertiges, des maux de tête, des hémorrhagies par le nez, des interruptions passagères de la vue & de l'ouïe, de fausses apparences de ces sensations, des engourdissemens répétés, ou des pertes du mouvement des extrémités, des bégayemens en parlant, des pertes de mémoire, des assoupissemens fréquens, & des attaques du coquemar.

MXCVII. Une attention particulière à ces symptômes, & aux circonstances prédisposantes MXCV, nous mettront souvent à même de prévoir les attaques les plus violentes de cette maladie.

MXCVIII. Quand l'apoplexie est subite & violente, on a souvent observé qu'elle avoit été immédiatement produite par un violent exercice, par une inspiration forte & trop prolongée, par un accès de colère, par une grande chaleur externe, sur-tout par celle qui vient d'une multitude assemblée, par le bain chaud, par l'ivresse, par une position renversée, c'est-à-dire, la tête en bas, & par une forte ligature du cou. On a remarqué que cette maladie est plus fréquente dans le printems.

&c

*Ce qui
précède*

*Ce qui produit
l'apoplexie
violente*

Sanon

& sur-tout durant les premières chaleurs qui succèdent au froid de l'hiver.

MXCIX. La définition que j'ai donnée de la maladie, suffit pour la faire reconnoître. Quoique la perte du sentiment & du mouvement affecte tout le corps, quelquefois un côté l'est plus que l'autre, & dans ce cas, le côté le moins affecté de paralysie éprouve quelquefois des convulsions. Dans cette maladie, la respiration est souvent stertoreuse, & on a pris ce symptôme pour la marque de l'état de la maladie le plus violent; mais cet état n'accompagne pas toujours la maladie, lors même qu'elle paroît dans sa forme la plus complète, & qu'elle est portée au plus haut degré.

MC. La cause prochaine de l'apoplexie est en général tout ce qui interrompt le cours du fluide nerveux du cerveau aux muscles, du mouvement volontaire, ou, en tant que le sentiment est affecté, tout ce qui s'oppose au cours de ce même fluide, depuis les extrémités sensibles des nerfs vers le cerveau.

MCI. Une telle interruption peut venir ou de la compression de l'origine des nerfs, ou de quelque cause qui détruit la mobilité du fluide nerveux. Il faut traiter de ces causes d'une manière plus particulière, & d'abord de celle de la compression, qui produit vraisemblablement le plus souvent l'apoplexie, & qui occasionne même peut-être toutes celles qui viennent de cause interne.

Tome II.

E

elle affecte

plus un côté

qu'un autre

quelques fois

celle en

convulsif

conspire

?

MCII. La perte du sentiment & du mouvement dans des parties déterminées, peut être occasionnée par la compression, ou de l'origine de certains nerfs seulement, ou des mêmes nerfs dans quelque partie de leur trajet depuis le cerveau jusqu'aux organes du sentiment & du mouvement. On considérera plus spécialement dans la suite ces cas de compression partielle. L'affection dont je traite étant générale, doit dépendre d'une compression très-générale de l'origine des nerfs ou d'une portion médullaire du cerveau, il convient donc de considérer ici cette compression.

MCIII. Celle qui agit sur l'origine des nerfs, ou sur la portion médullaire du cerveau, peut être produite de différentes manières.

1°. Par une cause externe & violente, qui fracture & qui comprime une partie du cerveau.

2°. Par des tumeurs quelquefois molles, d'autres fois dures, formées dans différentes parties du cerveau, ou dans ses membranes, & devenant d'un tel volume qu'elles compriment la substance médullaire du cerveau.

3°. Par le sang accumulé dans les vaisseaux sanguins du cerveau; & qui les distend à un tel point, qu'il comprime la portion médullaire du même organe.

4°. Par les fluides répandus dans différentes parties du cerveau, ou dans la cavité du crâne, & accumulés en telle quantité qu'ils occasionnent la compression dont nous parlons.

*une qui agit
sur l'origine
des nerfs*

Quant à ce dernier point, il faut remarquer que les fluides épanchés peuvent être de deux sortes, ou bien c'est une portion de la commune masse du sang, versée par les vaisseaux artériels ou veineux, ou bien une portion du *serum*, ou d'un fluide sans couleur qui provient sur-tout des vaisseaux exhalans.

Sang ou Serum

MCIV. De ces diverses causes de compression, je ne dois point ici considérer la première; la seconde peut être aussi omise, puisque dans le plus grand nombre des cas elle ne peut être ni discernée, ni traitée par aucun moyen connu jusqu'ici. La troisième & la quatrième cause de compression, comme les plus fréquentes, & plus proprement du ressort de la Médecine, méritent une attention particulière, & nous tâcherons de remonter encore plus haut à la suite des causes qui peuvent les produire.

MCV. Les deux états de distension outre-mesure, & d'épanchement, peuvent être produits par tout ce qui augmente l'afflux du sang dans les artères de la tête, comme un exercice violent, un accès de colère, une chaleur externe, ou une forte pression sur l'aorte descendante.

MCVI. L'un & l'autre état peuvent être aussi plus fréquemment produits par les causes qui empêchent le retour libre du sang veineux, des vaisseaux de la tête au ventricule droit du cœur.

tout ce qui empêche le retour du sang au ventricule

MCVII. Les vaisseaux veineux du cerveau sont d'une conformation & d'une distribution si parti-

culière, qu'il paroît que la Nature a en vue de retarder le mouvement du sang, & de l'accumuler dans ces vaisseaux; & par conséquent, les moindres résistances opposées au cours du sang, vers le ventricule droit du cœur, peuvent encore y accumuler aisément ce fluide. Une telle accumulation peut avoir sur-tout lieu dans un âge avancé, quand le système veineux en général est dans un état pléthorique, & quand cette pléthore est particulière aux vaisseaux veineux du cerveau. Pour la même raison, les personnes qui ont de grosses têtes à l'égard du reste du corps, y seront plus disposées, ainsi que celles qui ont un cou court, ce qui est une conformation peu favorable au retour du sang veineux de la tête: l'embonpoint peut aussi disposer à cette stagnation du sang, ou parce qu'on peut le considérer comme un état pléthorique, ou parce que la graisse en comprimant les vaisseaux sanguins dans d'autres parties du corps, fait remplir plus aisément ceux du cerveau qui sont entièrement libres d'une pareille compression.

MCVIII. Il y a des circonstances dans la constitution du corps qui en ralentissant le retour du sang veineux des vaisseaux de la tête, y favorisent une accumulation, & une distension de ces vaisseaux. Nous allons parler des causes occasionnelles qui, dans chaque personne, peuvent empêcher directement le retour libre du sang des vaisseaux de la tête vers le cœur. Telles sont.

1°. Une position renversée, c'est-à-dire, la tête en bas, ou d'autres situations du corps dans

embarras du
sang dans
le cerveau

de l'âge
et de la pléthore
cervicale

principale
cause
dans le
cœur.

un grand point
de vue
de la circulation
du sang de la tête.

lesquelles la tête reste pendante ; ce qui fait que la gravité du sang augmente son afflux par les artères , & s'oppose à son retour par les veines.

2°. Une ligature serrée du cou qui comprime plus fortement les veines que les artères.

3°. Une obstruction d'un nombre considérable de veines qui portent le sang de la tête , & plus spécialement une obstruction portée à un certain degré de la veine cave descendante.

4°. Tout obstacle marqué qui s'oppose au libre passage du sang des veines , dans le ventricule droit du cœur ; c'est ce qui fait que les concrétions polipeuses formées dans la veine cave , ou le ventricule droit , occasionnent l'apoplexie.

5°. Le retour du sang des veines de la tête vers le cœur est sur-tout interrompu par tout ce qui produit une transmission plus difficile du sang à travers les vaisseaux des poumons. Il est bien connu qu'à la fin de chaque expiration , le cours libre du sang à travers les poumons est interrompu , & que cette circonstance interrompt aussi le mouvement du sang des veines dans le ventricule droit du cœur. Cela paroît clairement par le refoulement du sang dans les veines , qui occasionne l'alternative d'élévation & d'abaissement qu'on apperçoit dans le cerveau des animaux vivans quand le crâne est emporté , & qu'on observe être synchrone avec les mouvemens alternatifs de la respiration. Nous voyons donc que tout ce qui rend difficile la transmission du sang à travers les poumons , peut

*anatomie
respiration
l'apoplexie*

aussi interrompre le retour libre du sang veineux des vaisseaux de la tête, & doit par conséquent favoriser, & peut-être produire une accumulation du sang, & une distension outre-mesure de ces vaisseaux.

*inspiration
anormale*

Il faut observer de plus, qu'une très-forte inspiration continuée quelque tems, empêche le sang de se transmettre à travers le tissu des poumons, produit une suffusion au visage, & une turgescence manifeste des vaisseaux sanguins de la tête & du cou, & qu'elle peut par conséquent faire accumuler le sang à un degré très-considérable dans les vaisseaux de la tête. Ainsi, comme tout effort violent dans l'action des muscles demande une inspiration très-forte & long-tems continuée, il a été souvent la cause immédiate d'une apoplexie.

*graisse
répond le sang
veins
poumons*

Il faut aussi remarquer que l'embonpoint ou la graisse, semblent opérer beaucoup plus, en rendant plus difficile la transmission du sang à travers les poumons. Il paroît que dans les personnes grasses, il arrive que par la compression des vaisseaux sanguins dans plusieurs autres parties du corps, les vaisseaux des poumons restent très-pleins, en sorte qu'à la moindre augmentation du mouvement du corps, qui fait passer plus de sang dans les poumons, une respiration plus fréquente & plus laborieuse devient immédiatement nécessaire. Cela montre que dans de telles personnes le sang ne passe pas librement à travers les poumons; cir-

constance qui, dans d'autres cas, en s'opposant au retour du sang des vaisseaux de la tête, peut y favoriser ou même y produire une accumulation de ce fluide.

Le mouvement du sang dans les vaisseaux de la tête est-il rendu plus lent par l'étude, les soins & les inquiétudes ?

MCIX. Les causes énoncées MCV, MCVIII, d'une plénitude préternaturelle dans les vaisseaux du cerveau, peut produire une apoplexie de diverses manières, suivant que cette plénitude a lieu dans les artères ou dans les veines.

MCX. Suivant cela, 1°. l'afflux du sang augmenté dans les artères du cerveau, peut occasionner une rupture à leurs extrémités, & par-là un épanchement de sang qui produise une compression, ou bien ce même afflux par un accroissement d'action peut occasionner plus d'exsudation, de leurs extrémités, d'un fluide séreux, qui, s'il n'est pas promptement réabsorbé, peut s'accumuler au point de produire une compression.

MCXI. 2°. L'état pléthorique des veines du cerveau peut agir de différentes manières.

1°. La plénitude de ces veines peut être un obstacle pour le sang qui leur vient des artères, de manière à rendre l'action de ce fluide plus vive à l'extrémité des artères, à y produire une rupture, & par conséquent une effusion du sang, ou une hémorrhagie du cerveau qu'Hoffman considère

? affecte
le sang

artère

Veine

le sang
Veine

E 4

artère plus compressible
le sang est absorbé

comme une cause fréquente d'apoplexie, & dont nous avons rendu raison ci-devant DCCLXXI.

2°. Pendant que l'action du sang aux extrémités artérielles est augmentée de la manière dont je viens de le dire, elle peut, sans causer de rupture, augmenter les émanations de leurs extrémités exhalantes, & produire un épanchement du fluide séreux, de la même manière qu'une pareille résistance dans les veines produit l'hydropisie dans d'autres parties du corps.

3°. Comme on n'a point encore découvert de vaisseaux lymphatiques dans le cerveau, on peut supposer qu'il ne s'y trouve point de vaisseaux absorbans comme ailleurs, & que les fluides évaporés sont absorbés ou repris par les extrémités des veines; cela montrera, encore plus clairement, qu'une résistance au mouvement du sang dans les veines du cerveau, peut aisément produire une accumulation de sérosité dans ses cavités, & par conséquent une compression qui cause l'apoplexie.

MCXII. Outre les cas d'apoplexie qui proviennent d'un afflux dans les artères, ou d'une résistance dans les veines, un épanchement de sérosité peut provenir de deux autres causes. L'une est le relâchement des vaisseaux exhalans, comme dans les autres cas d'une disposition à l'hydropisie, & il n'est pas hors d'exemple qu'une hydropisie générale aboutisse à l'apoplexie; l'autre est une trop grande proportion des parties aqueuses dans la masse du

relâchement, Verroux ecclésiast.
on a vu dans le ppe. aguer

les premières causes produisant une maladie idiopathique proprement dite, & l'autre une affection symptomatique.

méphitique

& froid

passion

MCXV. Outre les causes déjà rapportées d'une apoplexie par compression, je pense qu'il y en a d'autres qui produisent la même maladie en détruisant la mobilité du fluide nerveux. Tels sont les gaz méphitiques qui s'élèvent des substances en fermentation ou d'autres lieux ; la fumée qui sort du charbon de bois, celle du mercure, du plomb & d'autres substances métalliques ; l'opium, l'esprit-de-vin, & plusieurs autres poisons narcotiques. Je puis ajouter à cela, l'action du froid, une secousse, la commotion électrique, & certaines passions de l'ame.

MCXVI. Aucune de ces substances délétères ne paroissent agir d'abord sur les organes de la respiration, ou sur le système sanguin ; & je crois que leur action immédiate & directe est sur le genre nerveux dont elles font perdre la mobilité, puisque ces mêmes substances détruisent l'irritabilité des muscles, & celles des nerfs qui leur sont unis, quand les uns & les autres sont entièrement séparés du corps.

général

MCXVII. Il me paroît vraisemblable que l'état apoplectique qui accompagne, à un certain degré, au paroxysme épileptique ou qui lui succède presque toujours, ne dépend pas de la compression, mais d'un certain état d'immobilité du genre ner-

veux , produit par certaines circonstances , qui semblent être quelquefois communiquées d'une partie du corps à l'autre , & enfin au cerveau.

MCXVIII. On peut faire la même observation à l'égard de plusieurs cas du paroxysme hystérique ; & la circonstance des accès d'épilepsie & d'hystérie , qui finissent par un coma ou par un degré d'apoplexie , nous conduit à penser que l'apoplexie qui précède la goutte rétrocédente ou atonique est du même genre , ou qu'elle dépend d'une immobilité du système nerveux plutôt que d'une compression.

hystérie

pour l'apoplexie

goutte atonique

MCXIX. Il peut à la vérité arriver que des dispositions à l'apoplexie & à la goutte se trouvent réunies dans la même personne ; de sorte qu'il est possible que l'apoplexie qui survient à une personne goutteuse , dépende de la compression. Il paroît même par les dissections des cadavres , que ce cas a eu lieu ; mais dans l'espèce d'apoplexie qui suit une goutte rétrocédente ou atonique , il ne paroît distinctement aucune des circonstances antécédentes ou concomitantes qui pourroient faire présumer une compression , pendant que tous les signes dénotent une affection du genre nerveux seul.

MCXX. A l'égard de ce qu'on peut observer à la dissection des personnes mortes d'apoplexie , il est possible de se tromper , en fondant là - dessus son jugement sur la cause de la maladie ; tout ce qui diminue ou fait cesser la mobilité du genre nerveux , peut retarder le mouvement du sang

livre
mat. med.
dans les vaisseaux du cerveau, à un tel point qu'il augmente la sécrétion de sérosité, ou qu'il occasionne une rupture & un épanchement, de sorte que dans un cas pareil il y aura des marques de compression à l'ouverture du cadavre, quoique la maladie dépende réellement de la destruction de mobilité du genre nerveux. Cela paroît être éclairci & confirmé par ce qu'on observe dans plusieurs cas d'épilepsie. Dans quelques uns, après des accès répétés, & un rétablissement à l'ordinaire, la démence succède; ce qui dépend communément d'une surabondance de sérosité dans le cerveau: & dans d'autres cas d'épilepsie, quand les accès ont été souvent répétés sans aucune suite permanente, il survient enfin un paroxysme funeste; & à la dissection il paroît qu'il s'est produit un épanchement de sang. Ce dernier doit être considéré comme une cause de mort; car dans de tels cas, il semble que la maladie a diminué l'action des vaisseaux du cerveau, & par-là donné occasion à une stagnation qui produit les apparences que j'ai rapportées. Je pense que le même raisonnement peut s'appliquer au cas de goutte rétrocédente, qui en détruisant l'énergie du cerveau, peut occasionner une stagnation qui produise une rupture, un épanchement & la mort; & dans un tel cas, les apparences à la dissection, donneront lieu de penser que l'apoplexie a dépendu entièrement de la compression.

MCXXI. Les diverses causes rapportées dans.

l'art. MCXV, sont souvent d'une telle nature, qu'elles occasionnent une mort immédiate, & par conséquent, on ne les a point soupçonnées de fournir des exemples d'apoplexie; mais comme l'action de toutes ces causes est similaire & analogue, & que dans beaucoup de cas de l'action de ces causes, il s'en est suivi un état apoplectique manifeste, on doit peu balancer à considérer la plupart des exemples de leurs effets, comme des cas d'apoplexie, & par conséquent comme devant être traités ici.

MCXXII. On se rétablit quelquefois entièrement d'une apoplexie; mais le plus souvent elle se termine par la mort ou par une hémi-plégie. Quand même on se rétablit de l'attaque, la maladie est sujette à des retours; & les attaques répétées, amènent tôt ou tard les accidens que nous avons énoncés.

MCXXIII. Les diverses terminaisons de cette maladie, savoir, le rétablissement, la mort ou une autre maladie peuvent être prévus par la considération des circonstances prédisposantes MXCV; des symptômes qui ont précédé MXCVI, des causes déterminantes MXCVIII, du degré & de la violence des symptômes au moment de l'invasion MXCIV, de la durée de la maladie, & des effets des remèdes employés.

MCXXIV. Le grand danger qui accompagne cette maladie, quand elle est déclarée, doit faire porter ses soins à la prévenir; c'est ce qu'on peut obtenir en

myofitron
il mène
clapet
mas, l'en
diffuse
enrichies
debut

provenance

évitant les causes éloignées, ainsi que les causes déterminantes, dont l'énumération a été faite ci-dessus MXCVIII; mais il faut spécialement obvier aux causes prédisposantes, lesquelles dans la plupart des cas, semblent être un état pléthorique des vaisseaux sanguins du cerveau. Les principaux moyens à prendre, sont un emploi convenable de l'exercice & du régime.

MCXXV. L'exercice doit être de nature à soutenir la transpiration sans échauffer le corps, ni porter atteinte à la respiration, tel que quelque espèce de gestation. Les personnes qui ne sont point sujettes à de fréquents vertiges, & qui sont accoutumées à aller à cheval doivent préférer cet exercice comme le meilleur. La promenade & quelques autres genres d'exercice peuvent être mis en usage avec les restrictions que j'ai déjà rapportées; mais dans les personnes avancées en âge ou chargées d'embonpoint, l'exercice du corps doit être toujours très-modéré.

MCXXVI. Dans les personnes d'un moyen âge, qui montrent une disposition à l'apoplexie, il est probable que l'asservissement au régime avec beaucoup d'exercice, préviendra entièrement la maladie; mais lorsque dans un âge avancé on n'a point pris de précautions, & qu'on est en même tems pléthorique, ce qui suppose en général qu'on a été accoutumé à la bonne chère, il n'est pas prudent de se réduire à un régime sévère; c'est assez de se modérer plus qu'à l'ordinaire, sur-tout pour

la viande, dont on doit s'abstenir au souper.

Il faudra s'abstenir, pour la boisson, de toutes les liqueurs échauffantes, autant que la première habitude pourra le permettre; il faudra sur-tout éviter, avec le plus grand soin, tout état qui peut approcher de l'ivresse. La petite bière vaut mieux pour boisson ordinaire que l'eau simple, qui est propre à produire la constipation, affection que les personnes sujettes à l'apoplexie doivent éviter. L'usage abondant du tabac, de quelque manière qu'on le prenne, peut être très-nuisible, & excepté le cas où il occasionne une excrétion abondante, (car alors il est dangereux de l'interrompre), l'usage de cette substance doit être interdit, & même dans la circonstance dont je viens de parler, doit être restreint autant qu'il sera possible.

MCXXVII. Les évacuations par les selles peuvent certainement contribuer à diminuer l'état pléthorique des vaisseaux de la tête, & quand ils paroîtront dans un état de turgescence, les purgatifs seront très-convenables; mais hors de ce cas, leur répétition peut trop affaiblir le corps, & pour prévenir l'apoplexie, il suffit de tenir le ventre libre par de doux laxatifs. En été, il peut être très-avantageux de boire chaque matin, d'une eau minérale un peu laxative, mais jamais en grande quantité.

MCXXVIII. Dans le cas d'un état pléthorique général, on doit supposer que la saignée seroit le moyen le plus efficace de diminuer la pléthore, & d'en prévenir les suites; & quand on est menacé

Souper
liq. neurs

en la
Cont. j. et r.

loc. et p.
l'été le matin

de l'eau minérale
laxative

immédiatement d'une attaque d'apoplexie, la saignée doit être certainement employée ; il faut tirer le sang, si on le peut en grande quantité par la veine jugulaire ou l'artère temporale ; mais quand la maladie paroît encore éloignée, un Médecin judicieux ne doit point remédier à la pléthore par la saignée, comme j'ai tâché de le faire voir ci-dessus article DCCLXXXVI. Dans des circonstances douteuses, on peut appliquer des sangsues aux tempes, ou faire des scarifications à la partie postérieure de la tête ; ce qui est encore plus sûr que les saignées générales.

MCXXIX. Quand il y a des symptômes manifestes d'un état pléthorique dans les vaisseaux de la tête, un séton ou un cautère près de cette partie peut être très-utilement employé à titre d'évacuant.

MCXXX. Tels sont les moyens de prévenir l'apoplexie qui vient de l'état pléthorique des vaisseaux du cerveau. Si en même tems on a soin d'éviter les causes déterminantes, ces moyens en général seront suivis de succès.

Dans les cas d'apoplexie qui viennent d'autres causes MCXV, comme la maladie succède immédiatement à leur action, elles ne peuvent fournir aucune occasion pour la prévenir.

MCXXXI. Pour le traitement des apoplexies qui viennent de cause interne, & que je suppose sur-tout provenir de compression, leur violence extraordinaire & leur terminaison funeste demandent qu'on

qu'on employe immédiatement les remèdes les plus efficaces.

Il faut que le malade reste, autant qu'il est possible, en quelque sorte debout, & exposé à l'air frais, & par conséquent, ni dans une chambre chaude, ni au lit & couvert de draps, ni entouré de beaucoup de personnes.

MCXXXII. Dans tous les cas de plénitude, & quand la maladie a été précédée de toutes les marques d'un état pléthorique, une saignée copieuse doit être faite aussitôt. Selon moi elle sera plus efficace, si on tire le sang de la veine jugulaire; mais si on ne peut le faire, il faut ouvrir une veine du bras. Quand on peut ouvrir une grande branche de l'artère temporale, de manière à évacuer une quantité considérable de sang, cela peut être un remède efficace; mais l'exécution peut en être incertaine & n'être pas sans inconvénient: on peut y suppléer par les ventouses & la scarification des tempes ou de la partie postérieure de la tête. Il faudroit rarement omettre ce remède, & ces scarifications sont toujours préférables à l'application des sangsues.

À l'égard de la saignée, il faut remarquer que, quand dans un cas d'apoplexie on peut appercevoir qu'un côté du corps est plus affecté que l'autre avec perte de mouvement, la saignée, s'il est possible, doit être faite du côté opposé à celui qui est le plus affecté.

MCXXXIII. Un autre remède à employer est un

Tome II.

F

(une des plus grandes complications)

*de bœmer
ambrons*

Saignée

*au colon
ambros*

*ventouses
saignée
celle de la
profondeur
sang de*

*Saignée au
opposé de
au plus affecté*

purgatif, secondé immédiatement par des cly-
sters âcres; on y joint même, si le malade peut
avalér des drastiques pris par la bouche; ceux-
ci, cependant, de peur qu'ils n'excitent le vomisse-
ment, doivent être donnés à petites doses & en
observant des intervalles convenables.

MCXXXIV. Des Praticiens & des Auteurs ont recommandé le vomissement ; mais je n'ai jamais cherché à l'exciter, de crainte qu'il ne pousât le sang avec trop de violence dans les vaisseaux de la tête.

MCXXXV. Les vésicatoires sont un autre remède à employer ; & je pense qu'ils sont plus efficaces quand on les applique à la tête ou près de cette partie, que quand ils n'agissent que sur les extrémités inférieures. Je ne considère pas ce remède comme stimulant ou capable de produire quelque révulsion considérable ; mais appliqué à la tête, je pense qu'il sert à faire cesser la disposition à l'hémorrhagie qui a si souvent lieu.

MCXXXVI. Les Praticiens se font quelquefois bien trouvés d'employer, avec les remèdes déjà énoncés, des stimulans de diverse sorte ; mais je les regarde en général comme nuisibles, & je les crois tels, toutes les fois qu'il faut diminuer la plénitude des vaisseaux, & le cours du sang. Sur ces principes, il paroît que les stimulans sont absolument contre-indiqués dans toute apoplexie qu'on a lieu de supposer sanguine ; mais ils conviennent dans l'apoplexie sereuse. Si cependant on est fondé

à présumer que cette dernière dépend d'un état pléthorique des vaisseaux sanguins du cerveau, les stimulans doivent être rejettés dans les deux cas.

MCXXXVII. On a dit en faveur de l'emploi universel des stimulans, & de leur avantage apparent dans certaines occasions, qu'ils ne peuvent pas être aussi nuisibles que mes principes sur l'apoplexie semblent l'indiquer. Mais cette preuve est à plusieurs égards trompeuse, & sur-tout en ce qu'il n'est pas facile de fixer l'effet des médicamens dans cette maladie, qui, quelque conduite que l'on tienne, aboutit souvent avec promptitude à une terminaison funeste.

MCXXXVIII. J'ai rapporté les divers remèdes que je crois propres à la cure de l'apoplexie qui vient de la compression; je devrois maintenant passer au traitement de celles qui naissent de tout ce qui détruit directement la mobilité du système nerveux. Mais plusieurs de ces causes sont souvent si puissantes, & leurs effets funestes en sont si prompts, qu'elles laissent à peine le tems de faire usage des remèdes, & ces cas sont si rarement du ressort de la Pratique, qu'on n'a pu encore déterminer les remèdes appropriés, de manière à pouvoir en parler beaucoup ici.

MCXXXIX. Quand cependant l'action des causes énoncées ci-dessus MCXV, ne donne pas aussitôt la mort, & qu'elle ne produit qu'un état apoplectique, il faut tâcher d'en prévenir les suites & de

F 2

*cause de la mort
survenue
après*

retablir le malade , & même dans quelques cas de cette espèce , où le pouls & la respiration ont cessé , & où le froid gagne tout le corps , avec toutes les apparences de la mort , si cet état n'a pas duré long-tems , il y a des moyens de rétablir la vie & la santé. Je ne puis à la vérité , traiter cet objet d'une manière complete ; mais j'offrirai les règles générales qu'on doit suivre dans le traitement de l'apoplexie qui vient des causes énoncées ci-dessus MCXV.

pour le vomissement
 1°. Quand on a pris par la bouche un poison capable de produire une apoplexie , & qu'il a été reçu depuis peu de tems dans l'estomac , s'il naît un vomissement spontané , il faut l'exciter , ou s'il ne vient pas de lui-même , il faut que l'art le produise pour rejeter promptement le poison. Mais si cette substance a été reçue dans l'estomac long-tems avant que ses effets se soient manifestés , nous jugeons bien que dès qu'ils paroîtront , le vomissement excité sera inutile , & même très-nuisible.

pour le sang
 2°. Quand un poison a été reçu dans l'estomac , ou qu'il a agi d'une autre manière , & qu'il a déjà produit un état apoplectique , comme il a dû causer une stagnation ou un mouvement plus lent du sang dans les vaisseaux du cerveau & des poumons , il est à propos de remédier à cette congestion , en tirant du sang par la veine jugulaire ou par les veines du bras.

3°. Dans la même supposition d'une congestion dans le cerveau ou aux poumons , il convient

en général d'y remédier par des clystères âcres propres à produire une évacuation par les intestins.

4°. Quand ces évacuations par la saignée & les purgations ont été faites, les divers stimulans qu'on a communément proposés dans d'autres cas d'apoplexie, peuvent être employés ici avec plus d'assurance. Un des moyens les plus efficaces de faire revenir à eux-mêmes les apoplectiques de cette espèce, est de verser de l'eau froide sur diverses parties du corps, ou de les laver en entier avec cette même eau.

5°. Quoique le poison qui produit l'apoplexie soit quelquefois de nature à produire toutes les apparences de la mort, que j'ai rapportées, cependant si cet état n'a pas continué long-tems, le malade peut souvent se rétablir, & il faut tenter ce rétablissement par les moyens qui sont mis en usage pour les personnes noyées; ce qui est d'ailleurs très-connu.



*Antony
acir*

*confuse
à l'écrit*

*Lait de
apoplexie
bien mal
Toute rui.*

CHAPITRE II.

De la Paralyfie.

MCXL. **L**A paralyfie confifte dans la perte du mouvement volontaire, mais qui n'affecte que certaines parties du corps; & par-là on la distingue de l'apoplexie. Une de ses espèces les plus fréquentes, est celle qui affecte tous les muscles d'un des côtés du corps; & alors la maladie se nomme hémiplegie.

MCXLI. La perte du mouvement volontaire peut être due, ou à une affection morbifique des muscles ou des organes du mouvement, qui les en rend incapables; ou à une interruption du cours du fluide nerveux dans ces parties, sans lequel fluide on ne peut exécuter les mouvemens soumis à la volonté. Cette maladie, quand elle naît de la première de ces causes, doit être rapportée à la classe des affections locales, en tant qu'elle dépend d'un vice local & organique. Je ne considérerai ici que l'espèce qui dépend de l'interruption de l'influence nerveuse; & c'est la seule à qui je donnerai le nom de paralyfie. Cette dernière espèce peut à la vérité paroître purement comme une affection locale; mais comme elle dépend d'une affection plus générale du système, elle y doit être renvoyée.

MCXLII. Dans la paralysie, la perte du mouvement est souvent accompagnée de celle du sentiment, mais comme cette perte du sentiment n'est pas constante, & qu'elle n'est pas un symptôme essentiel de la paralysie, je ne l'ai pas renfermée dans ma définition : & je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'en parler davantage dans la question que je traite, parce que, d'ailleurs, si elle fait partie de l'affection paralytique, elle doit dépendre des mêmes causes, & doit être traitée par les mêmes remèdes que la perte du mouvement.

MCXLIII. On doit donc distinguer deux sortes de paralysie, l'une qui dépend de l'affection de l'origine des nerfs dans le cerveau, & l'autre qui dépend d'une affection des nerfs dans quelque partie de leur cours, entre le cerveau & les organes du mouvement. Je ne parlerai point particulièrement de cette dernière, comme paroissant être une affection partielle; je traiterai seulement des affections paralytiques plus générales, & surtout de l'hémiplégie (MCXL). En même-tems, j'espère que ce que je dirai sur cet objet s'appliquera à la Pathologie & à la Pratique, dans le cas des affections plus limitées.

MCXLIV. L'hémiplégie (MCXL), commence ordinairement ou suit une attaque d'apoplexie; & quand l'hémiplégie, après avoir subsisté quelque tems, devient funeste, c'est ordinairement en passant à l'état d'apoplexie. Il y a par conséquent

*le plus en
de l'insensibilité
nostre prin
dans la dis
de la paraly*

*De la fonction
2 parties
l'une dans le
l'autre dans le
cours de la vie
la vie.*

*l'hémiplégie
elle se termine
apoplexie*

beaucoup d'affinité entre ces deux maladies. Ce qui en est encore une forte preuve, c'est que l'hémiplégie attaque les personnes de la même constitution (MXCV), & est précédée des mêmes symptômes (MXCVIII) que l'apoplexie.

MCXLV. Quand, après une attaque d'apoplexie, il reste un état de paralysie qui ne paroît qu'une affection partielle, on doit peut-être supposer que l'origine des nerfs est beaucoup moins atteinte: mais si, comme c'est l'ordinaire, il reste encore des symptômes de la perte de la mémoire, & de quelque degré de démence, cela fait voir, je crois, que l'organe de l'intellect ou l'origine commune des nerfs est encore très-affectée.

MCXLVI. Ainsi l'hémiplégie, par sa connexion évidente & sa relation avec l'apoplexie, peut être proprement considérée, comme dépendant des mêmes causes; & par conséquent, ou d'une compression qui empêche le cours du fluide nerveux du cerveau aux organes du mouvement, ou de l'application, soit d'un narcotique, soit d'autres substances délétères, qui rendent les fonctions nerveuses incapables de s'exécuter comme auparavant.

MCXLVII. Commençons par les cas qui dépendent de la compression.

La compression qui occasionne l'hémiplégie peut être ou de même, ou de différente espèce que celles qui produisent l'apoplexie, & par conséquent être produite par une tumeur, une

distension outre-mesure, ou un épanchement. L'existence d'une tumeur qui produit une compression, peut souvent être mieux discernée dans un cas de paralysie que dans celui d'apoplexie, parce que souvent les effets paroissent alors comme une affection partielle.

MCXLVIII. Les autres sortes de compression, celles qui viennent d'une trop grande distension & d'un épanchement, peuvent avoir lieu ordinairement dans l'hémiplégie; & alors, leur manière d'agir diffère de celle qui produit l'apoplexie, en ce que leurs effets sont très-partiels, & seulement d'un côté du corps.

Il paroît difficile de concevoir qu'une trop grande distension ait seulement lieu dans les vaisseaux du cerveau; mais on peut s'en former l'idée: & dans le cas d'une paralysie partielle & passagère, on ne peut supposer peut-être que cet état dans les vaisseaux du cerveau. Dans une hémiplégie qui subsiste à la vérité depuis long-tems, il y a probablement toujours un épanchement, soit sanguin ou séreux; mais il est vraisemblable, que même ce dernier doit être maintenu par un reste de congestion dans les vaisseaux sanguins.

MCXLIX. Il peut aussi paroître douteux qu'un épanchement sanguin puisse survenir, sans être aussi-tôt général, & sans occasionner une apoplexie & la mort. Mais les dissections apprennent que, dans le fait, il peut produire seulement une paralysie. Il est vrai cependant, que celle-ci

tumeur

*distension
surtout
dans la Vessie
du Cerveau*

*mais congestion
de sang.*

*nulle distension
reproduite*

dépend plus ordinairement d'un épanchement du fluide séreux.

MCL. Une paralysie occasionnée par la compression reste-t-elle, quoique cette compression n'ait plus lieu ?

MCLI. Ce qui a été dit ci-dessus (MCXLIV), indique que l'hémiplégie peut être prévenue par les divers moyens proposés ci-dessus (MCXXV & les articles suivans), pour prévenir l'apoplexie.

MCLII. Le traitement de la paralysie est fondé presque sur les mêmes principes que celui de l'apoplexie (MCXXX & suivans); & quand la paralysie a commencé ainsi qu'une apoplexie, il est à présumer, qu'avant que de la considérer comme paralysie, tous les divers remèdes ont été employés. A la vérité, lors même qu'il arrive qu'à la première attaque de la maladie, l'état apoplectique n'est pas complet, & qu'au début de la maladie il y a une hémiplégie, l'affinité qu'il y a entre les deux maladies (MCXLIV), conduit à faire employer les mêmes remèdes. On ne doit point balancer, dans tous les cas où il est vraisemblable que la maladie vient de la compression; & il est rare qu'une hémiplégie de cause interne, ne se déclare pas avec une affection considérable des sens internes & externes, ensemble avec d'autres marques de la compression de l'origine des nerfs.

MCLIII. Lors même que la maladie peut être

attribuée à l'action de quelque substance narcotique, si elle s'offre avec les symptômes que je viens d'exposer, elle doit être traitée de la même manière que l'apoplexie (MCXXXI, MCXXXIX).

MCLIV. La cure de l'hémiplégie, par conséquent, à son début, est à peu-près la même que celle de l'apoplexie; & il semble qu'elle devrait être différente, seulement, 1°. quand la maladie a subsisté quelque tems; 2°. quand les symptômes apoplectiques, ou ceux ^{&c.} qui marquent une compression considérable de l'origine des nerfs, ont disparu; 3°. quand sur-tout il n'y a point de marques évidentes de compression, & qu'on fait en même tems que la maladie vient de quelque substance narcotique.

MCLV. On demande si, dans tous les cas, les stimulans peuvent être employés, & quel degré de confiance on doit accorder à ces remèdes? J'ai répondu à cette question, relativement à l'apoplexie, & j'ai donné sur cela mon avis (MCXXXVI). A l'égard de l'hémiplégie, je pense que les stimulans sont presque toujours également dangereux dans tous les cas d'une apoplexie complète, & sur-tout, 1°. dans tous les cas d'hémiplégie, qui succède à une apoplexie complète; 2°. dans tous les cas qui surviennent à des personnes du tempéramment rapporté ci-dessus, (MXCV), & après les mêmes symptômes que ceux de l'apoplexie (MXCVI); 3°. dans tous les

Cure

*quand la cure
diffère de celle
de l'apoplexie*

Stimulans

quand?

à éviter

cas où se manifestent les symptômes d'une apoplexie par compression.

MCLVI. C'est donc seulement dans les cas énoncés ci-dessus (MCLIV), que les stimulans doivent être employés : & même, dans les deux premiers de ces cas, dans lesquels un état pléthorique des vaisseaux sanguins du cerveau peut avoir produit la maladie ; dans ceux où une disposition à cet état peut continuer encore, & où même il reste encore un certain degré de congestion, l'usage des stimulans doit être douteux : de sorte que ce n'est peut-être que dans le troisième de ces cas, que les stimulans sont clairement indiqués & admissibles.

MCLVII. Ces doutes que je propose sur l'usage des stimulans, pourront ne pas arrêter peut-être ceux qui prétendent que les stimulans ont été employés avec avantage, même dans les cas (MCLV), dans lesquels j'ai dit qu'on doit les éviter.

MCLVIII. Pour concilier cette contrariété d'opinions, je dois observer que, même dans les cas d'hémiplégie qui dépendent de compression, quoique l'origine des nerfs soit assez comprimée pour empêcher le libre cours du fluide nerveux, qui est nécessaire pour le mouvement musculaire ; cependant il paroît, par la faculté du sentiment qui reste encore, que les nerfs sont, jusqu'à un certain degré, encore perméables ; & par consé-

*Normalis
utile
signe
des symptômes
de congestion*

quent, il est possible que l'usage des stimulans excite l'énergie du cerveau, jusqu'au point de forcer le passage des nerfs comprimés, & de produire quelque retour du mouvement dans les muscles paralytiques. De plus, on ne doit pas accorder que, si les stimulans sont tels qu'ils agissent plus sur le genre nerveux que sur le système des vaisseaux sanguins, il soit possible de les employer sans nuire beaucoup.

MCLIX. Mais encore il paroît que, quoique certains stimulans agissent sur-tout sur le système nerveux, ils agissent toujours un peu sur le système vasculaire; en sorte que quand ils produisent ce dernier effet, ils peuvent certainement produire beaucoup plus de mal; & dans une maladie qu'ils ne guérissent pas entièrement, l'effet nuisible qu'ils produisent ne peut être discerné.

MCLX. On voit que l'emploi des stimulans est souvent d'une pratique douteuse: nous pouvons encore le prouver, en considérant la nature des divers stimulans qui peuvent être employés, & quelques-unes des circonstances de leur administration. Dans cette vue, je vais faire mention des stimulans qui ont été ordinairement employés, & offrir quelques remarques sur leur nature & leur usage.

MCLXI. On doit d'abord les distinguer en externes & internes. Ceux de la première espèce doivent être encore sou-divisés, en ceux qu'on applique seulement à des parties déterminées du

*Stimulans
sont
douteux*

*leur division
en internes
externes.*

corps, ou en ceux qui agissent plus généralement sur tout le système. De la première espèce sont, 1°. les acides, concentrés de vitriol ou de nitre, combinés cependant avec quelque substance huileuse ou onctueuse, qui puisse remédier à leur effet corrosif, sans détruire leur qualité stimulante. 2°. Les alkalis volatils, sur-tout dans leur état caustique, mais combinés aussi avec des huileux, pour les raisons que je viens de rapporter. 3°. On se sert souvent des mêmes alkalis volatils pour agir sur l'organe de l'odorat; & alors ils deviennent un des plus puissans stimulans du genre nerveux: mais ils peuvent aussi devenir un fort stimulant pour les vaisseaux sanguins du cerveau. 4°. Une saumure ou forte dissolution du sel marin. 5°. Les huiles essentielles des plantes aromatiques, ou de leurs parties. 6°. L'huile essentielle de térébenthine, ou d'autres substances résineuses. 7°. Les huiles distillées d'ambre, ou des autres bitumes fossiles. 8°. Les huiles empyreumatiques, rectifiées des substances animales ou végétales. 9°. Diverses matières âcres prises du règne végétal, comme la moutarde. 10°. Les matières âcres qu'on trouve dans divers insectes, comme les cantharides. Quelques-uns de ces stimulans peuvent être ou appliqués en substance, ou dissous dans des esprits ardens, par lesquels leur qualité stimulante peut être augmentée, ou qui peuvent servir à en faire une application plus convenable.

MCLXII. La plus grande partie des substances

*Amulany
particuliers on
général*

*Amulany
particuliers
général*

*Amulany
particuliers
général*

que je viens de rapporter, deviennent des stimulans, en enflammant la peau de la partie où on les applique. Quand on en a fait long-tems usage, ils paroissent moins utiles, & l'inflammation de la partie ne semble pas d'une aussi grande utilité que la fréquente répétition d'un stimulus plus modéré.

MCLXIII. Par analogie avec les stimulans, on a souvent recommandé la piquûre faite avec des aiguilles. Parmi les autres stimulans externes, on vante avec raison les frictions faites avec la main nue, des brosse ou de la flanelle. La flanelle imprégnée de la fumée de mastic brûlé, d'oliban, &c. est-elle plus utile?

MCLXIV. A l'égard de tous ces stimulans externes, il faut observer qu'ils affectent la partie à laquelle on les applique, beaucoup plus qu'ils n'agissent sur tout le système, & ils sont par conséquent d'un usage plus sûr dans des cas douteux; mais, pour la même raison, ils sont moins efficaces pour guérir une affection générale.

MCLXV. Une manière d'agir sur toute l'habitude du corps est l'impression du chaud ou du froid, & l'électricité.

La chaleur est un des plus puissans stimulans de l'économie animale, qu'on ait employé dans la paralysie, sur-tout par un bain chaud; mais comme en stimulant les solides & en raréfiant les fluides, elle devient un fort stimulant pour le système

Stimulus estotus

*ins, de an
le ciguë
Aucun effet*

Chaud

*fr. &
electr.*

sanguin, elle peut être un remède douteux, & elle a été souvent manifestement très nuisible dans les paralysies qui dépendent d'une congestion de sang dans les vaisseaux du cerveau. L'usage le plus certain & le plus convenable des bains chauds dans les paralysies, semble être dans celles qui ont été occasionnées par l'action de substances narcotiques. Les bains naturels peuvent-ils être très-utiles par les matières dont leurs eaux sont naturellement imprégnées?

MCLXVI. Le froid, en agissant quelque tems sur le corps, est toujours nuisible aux paralytiques; mais s'il n'est pas très-vif, si son action n'est pas long-tems continuée, & si le corps est en même tems capable d'une prompte réaction, une telle impression du froid est un stimulant très-fort de tout le système, & a été souvent très-utile dans la cure de la paralysie. Mais si la réaction du corps est foible, toute impression du froid peut devenir très-nuisible.

MCLXVII. L'électricité administrée d'une certaine manière, est certainement un des plus puissans stimulans qui puissent être employés sur le système nerveux; & par conséquent, on doit en attendre beaucoup dans la cure de la paralysie. Mais comme elle stimule le système vasculaire aussi-bien que le genre nerveux, elle a été souvent très-nuisible dans les paralysies qui dépendent d'une compression du cerveau, & sur-tout quand on l'a administrée de manière à porter sur les vaisseaux

de

Electricité
Magneur le
un peu de
sur le cou
dans le cou
ou l'apoplexie

Attaque de la tête. (Cerveau de l'oreille)

de la tête. Il est plus sûr de borner son opération à des parties déterminées, un peu éloignées de la tête : & de plus, comme l'action de l'électricité, quand elle est très-forte, peut détruire la mobilité qui dépend de l'influence nerveuse, je pense qu'elle doit toujours être employée avec précaution; qu'il faut modérer son action & la faire porter sur des parties éloignées de la tête. Je pense aussi que les bons effets dépendent plus de la répétition que de la force, & qu'elle est sur tout appropriée à la cure des paralysies qui sont produites par des narcotiques.

MCLXVIII. Parmi les remèdes de la paralysie; on ne doit point omettre l'exercice. Dans une hémiplegie, l'exercice du corps ne peut être employé; & dans une affection plus limitée, si elle dépend de la compression de quelque partie du cerveau, il seroit d'un usage douteux; mais dans tous les cas où les exercices de la gestation peuvent être employés, ils conviennent: & même dans le cas de compression, un pareil exercice excite avec modération, & peut être employé en sûreté; & comme il pousse les humeurs vers la surface du corps, il convient dans tous les cas d'une congestion interne.

MCLXIX. Les stimulans internes, employés dans la paralysie, sont de différente espèce.

1°. Les alkalis volatils, ou ce qu'on appelle esprits; ce sont les stimulans les plus actifs & les plus pénétrants, & qui opèrent particulièrement sur le

Tome II.

G

*Une Dr. rend de la paralyse, à l'étranger
le Hain Tembar*

Neurot.

quel élect.
elle détruit
mobilité nerveuse

la répétition
est

répétition à
force

exercice

gestation

al. h. p.
volatile

Stimulus interius

98

M É D E C I N E

genre nerveux : & quoiqu'ils agissent sur le système vasculaire, cependant si on les donne à petite dose & souvent répétée, à cause que leur action est de peu de durée, ils sont d'un usage sûr.

2°. Les végétaux compris dans la classe de la Tétradynamie, sur-tout certains d'entr'eux, sont aussi des stimulans très-efficaces. Comme leur substance reste peu dans le corps & que leur action est passagère, on peut les employer en sûreté. Ils deviennent ordinairement diurétiques, & ils peuvent être utiles dans certains cas de paralysie séreuse.

*respirer
souvent*

3°. Divers aromatiques soit en substance, dans l'esprit-de-vin ou dans des huiles essentielles, sont sur-tout de puissans stimulans : mais leur effet étant plus durable & plus inflammatoire que celui de ceux qu'on a exposés, ils sont moins sûrs dans tous les cas douteux.

4°. On a employé d'autres végétaux âcres ; mais on n'a point encore assez déterminé leurs vertus particulières, & l'usage qu'on en peut faire.

5°. On a fait usage de certaines substances résineuses, comme le gayac & la térébenthine, ou leurs huiles essentielles ; mais elles sont sujettes à devenir trop inflammatoires. On a fait prendre aussi des décoctions de gayac & d'autres sudorifiques, dont on seconçoit l'action, en recevant dans une étuve la fumée de l'esprit-de-vin brûlé, & cette pratique a été trouvée avantageuse.

6°. On a eu recours aussi à plusieurs antispasmodiques , sur-tout à ceux qui ont une odeur fétide ; mais je ne vois point qu'ils soient appropriés à cette maladie , & je n'en ai observé de bons effets , dans aucun cas.

7°. Les vésicatoires & le kina ont aussi été employés ; mais je n'en ai jamais observé aucun avantage.

MCLXX. A l'égard de tous les stimulans internes , il faut observer qu'ils deviennent rarement très puissans , & que toutes les fois qu'il y a quelque doute sur la nature ou l'état de la maladie , ils peuvent nuire , & sont d'un usage douloureux.





LIVRE SECOND.

Des Adynamies, ou des maladies qui consistent dans une foiblesse, ou perte du mouvement dans les fonctions vitales ou animales.

CHAPITRE PREMIER.

De la Syncope ou Défaillance.

MCLXXI. C'EST une maladie dans laquelle l'action du cœur & la respiration sont beaucoup plus foibles qu'à l'ordinaire, ou dans laquelle ces fonctions restent quelque tems interrompues.

MCLXXII. Les Médecins ayant égard aux divers degrés de cette affection, ont tâché de les distinguer par différentes dénominations; mais comme il n'est pas possible de fixer ces divers degrés avec précaution, & qu'il y auroit peu d'exactitude dans les noms employés à les désigner, je comprendrai toutes ces affections sous le titre de syncope.

MCLXXIII. Quelquefois cette maladie attaque subitement, & est portée à un degré très-confidé-

Cœur & respiration

able; mais d'autrefois, elle vient par degré; & dans ce dernier cas elle vient ordinairement avec un sentiment de langueur & d'anxiété autour du cœur, accompagné ou suivi de quelque vertiges, d'un obscurcissement de la vue, & d'un tintement d'oreille. A ces symptômes se joignent un pouls & une respiration foibles; & cette foiblesse est telle qu'on peut à peine sentir le pouls, ou appercevoir la respiration; quelquefois même ces mouvemens sont entièrement suspendus. La face & toute la surface du corps deviennent pâles & plus ou moins froides, suivant le degré ou la durée du paroxysme. Au commencement de cette affection ou pendant qu'elle continue, il paroît une sueur froide au front, aussi bien que dans d'autres parties du corps. Durant ce paroxysme, les fonctions animales, le sentiment & le mouvement sont toujours diminués, & très-souvent entièrement suspendus; on revient à soi-même quelque tems après, & le paroxysme cesse; ce retablissement est en général accompagné d'une grande anxiété qu'on éprouve encore autour du cœur.

Les accès de syncope sont souvent accompagnés ou suivis de vomissement, & quelquefois de convulsions, ou d'un accès d'épilepsie.

MCLXXIV. Tels sont les phénomènes qu'on observe dans cette maladie; si on réfléchit sur la plupart d'entr'eux, on ne peut douter que la cause prochaine de cette affection ne soit une foiblesse,

G 3

*Cause pro-
cheine ou
dépendance de
cœur*

ou une cessation totale de l'action du cœur. Mais il est très difficile d'expliquer de quelle manière les diverses causes éloignées concourent à produire la cause prochaine. Je vais l'entreprendre, quoiqu'avec cette défiance que m'inspire un objet qui a été traité avec peu de succès jusqu'ici.

MCLXXIV. En premier lieu, on peut distinguer deux espèces de causes éloignées; les unes existent & agissent sur le cerveau, ou dans les parties du corps éloignées du cœur; elles ne font impression sur ce dernier que par l'intervention du cerveau; celles de l'autre espèce existent dans le cœur lui-même, ou dans les parties qui lui sont unies immédiatement, & par-là leur action sur ce viscère est plus propre à produire cette maladie.

MCLXXV. En considérant le premier ordre des causes éloignées que je viens de rapporter, je ferai usage d'une proposition que je crois pleinement établie en Physiologie; c'est celle-ci: quoique les fibres musculaires du cœur soient douées d'une certaine faculté inhérente, cependant quant à leur action nécessaire pour le mouvement du sang, elles dépendent constamment d'une influence nerveuse qui leur vient du cerveau. Il est au moins évident que certains agens dirigés primitivement & peut-être uniquement sur le cerveau, modifient diversément l'action du cœur. Je suppose par conséquent une certaine force qui s'exerce constamment dans le cerveau, à l'égard des fibres motrices

rendre de
maladies
sur le
cœur, le cerveau
ou dans
les parties
qui lui sont
unies

comme
physiologie

du cœur, aussi bien que de toute autre partie du corps, & cette force je l'appelle l'énergie du cerveau, & je suppose que dans diverses occasions elle peut être plus forte ou plus foible à l'égard du cœur.

MCLXXVI. En admettant ces propositions, il est manifeste que si je puis expliquer de quelle manière le premier ordre de causes éloignées MCLXXIV diminue l'énergie du cerveau, j'expliquerai aussi en même tems de quelle manière ces causes occasionnent une syncope.

MCLXXVII. Une de ces causes les plus évidentes, est une hémorrhagie ou une évacuation du sang, soit spontanée, soit artificielle. Et comme l'énergie du cerveau dépend d'une certaine plénitude & d'une tension de ses vaisseaux sanguins, & que telle est la conformation de ces vaisseaux, soit artériels, soit veineux, qu'ils sont propres à y retarder le cours du sang, on conçoit que ces évacuations sanguines, en faisant cesser la plénitude & la tension des vaisseaux du cerveau, & par-là en diminuant l'énergie de ce viscère à l'égard du cœur, peuvent occasionner une syncope. Dans plusieurs personnes, une petite évacuation du sang aura le même effet; ce qui prouve que c'est la manière d'opérer de ces causes, c'est qu'on prévient leur effet, en plaçant le corps dans une position horizontale, qui favorise l'afflux du sang par les artères, retarde

(L'agitation du
Cerveau
I) Sympth
reaction
tension

hémorrhagie

position hor.

Cerebrum

104

M É D E C I N E

son retour par les veines, & maintient la plénitude nécessaire des vaisseaux du cerveau.

Transpiration

Cerebrum

Dans le pectoral

dans le

Cerebrum

dans le pectoral

dans le

Cerebrum

Il faut remarquer de plus, que non-seulement une évacuation du sang cause la syncope, mais encore un changement dans la distribution du sang, ce qui fait qu'une plus grande portion de ce fluide coule dans une partie du système des vaisseaux sanguins, & moins dans une autre, d'où peut naître la syncope. C'est ainsi que j'explique la syncope qui succède souvent à l'évacuation des eaux des hydropiques, qui remplissoient auparavant les cavités de l'abdomen ou du thorax. C'est ainsi que j'explique la syncope qui survient quelquefois à la saignée, mais toujours après que la ligature a été détachée, & qu'elle admet un afflux plus abondant du sang dans les vaisseaux du bras. Ces deux cas de syncope font voir qu'une évacuation du sang ne cause pas toujours la maladie par un effet général sur tout le système, mais souvent en diminuant la plénitude requise des vaisseaux sanguins du cerveau.

MCLXXVIII. On peut expliquer par les principes suivans, la manière d'agir de certaines autres causes éloignées. Pendant que, dans certaines occasions, l'énergie du cerveau est manifestement plus forte ou plus faible, il semble que c'est toujours avec cette condition, qu'un état de faiblesse de ce viscère suit nécessairement une action plus violente à laquelle il s'est porté. On dirait que c'est

une loi générale de la constitution du genre nerveux, qu'une contraction ordinaire d'un muscle est toujours alternative avec son relâchement; que cet état ne peut être long-tems continué, à moins que le degré de contraction ne soit porté jusqu'au spasme, & il semble que c'est pour la même raison, que le mouvement volontaire qui demande toujours un accroissement d'action, produit la fatigue, la foiblesse, & enfin un sommeil irrésistible.

Cette loi du genre nerveux fait comprendre comment une action violente & soudaine de l'énergie du cerveau, est quelquefois suivie d'une telle diminution, qu'elle produit la syncope; c'est ainsi que je suppose que la joie peut causer la syncope & même la mort: une douleur vive peut aussi quelquefois exciter l'énergie du cerveau plus fortement que ne peut le supporter ce viscère, & par-là causer une diminution, d'où naît une défaillance. Ce qui confirme encore ce principe, est que la défaillance est sujette à succéder à la rémission d'une douleur considérable; c'est ce que j'ai vu arriver à la réduction d'une dislocation très-douloureuse.

MCLXXIX. Le cas que je viens de décrire est encore analogue à la syncope qui succède immédiatement à un effort violent & long-tems continué, qu'il dépende de la volonté ou autrement, & c'est ainsi qu'une femme dans le travail de l'enfantement tombe quelquefois en défaillance. On peut ajouter

Caricature. la contraction d'un muscle conduit à son relâchement

de mouvement volontaire d'après

l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

de l'effort ou l'effort

encore que dans les personnes très-affoiblies, un effort même modéré occasionne quelquefois la syncope.

MCLXXX. Pour expliquer la manière d'agir de quelques autres causes de la syncope, il faut observer que l'énergie du cerveau est mise en action sur-tout par la volonté, & que les passions de l'ame influent puissamment sur l'énergie du cerveau dans son action sur le cœur, soit en augmentant, soit en diminuant cette énergie. Ainsi la colère produit le premier effet, & la peur, le second; & par-là on peut comprendre comment la terreur occasionne souvent le plus haut degré de syncope qu'on nomme asphixie, & quelquefois la mort elle même.

MCLXXXI. Il paroît que les passions du désir augmentent l'énergie du cerveau, & que celles qui se rapportent à l'aversion, diminuent cette même énergie; par-là on conçoit comment une forte aversion, une horreur ou le sentiment qui naît d'un objet très-désagréable, peuvent occasionner la défaillance. J'ai vu plus d'une fois que le mal qu'éprouvoit une personne, caufoit la défaillance à une autre.

MCLXXXII. A cette horreur ou à ce dégoût, je rapporte la manière d'agir de certaines odeurs qui font tomber en syncope certains individus; il paroît que ces odeurs sont douées d'une qualité narcotique; mais il y a aussi d'autres personnes sur lesquelles ces odeurs font un effet contraire;

La terreur
influe sur
le cerveau.

Colère
Terreur

horreur
une des
objets effrayans
causant la syncope

odeurs

ce qui me fait présumer qu'elles n'avoient agi sur les premiers, que parce qu'elles étoient très-désagréables.

MCLXXXIII. Il est vraisemblable que parmi les causes de syncope, il y en a quelques-unes d'analogues à celles que j'ai rapportées, & qui agissent par une qualité purement affoiblissante; elles peuvent être ou répandues dans la masse du sang, & être transmises par là au cerveau, ou bien elles peuvent avoir été reçues dans l'estomac, qui communique si souvent & si facilement ses affections au cerveau.

MCLXXXIV. Après avoir exposé la plus grande partie des causes éloignées de la syncope qui agissent ou immédiatement sur le cerveau, ou dont l'action sur d'autres parties du corps est communiquée au cerveau, il est bon d'observer que la plus grande partie de ces causes opèrent sur certaines personnes plus facilement que sur d'autres; & que cette circonstance qu'on doit regarder comme une cause prédisposante de la syncope, mérite d'être recherchée.

Il est manifeste que la manière d'agir de ces causes dépend entièrement d'une idiosyncrasie dans la personne qui en éprouve l'effet, ce que toutefois je ne prétends pas expliquer; mais à l'égard d'une grande partie des autres causes, leurs effets semblent dépendre d'une constitution qui est commune à plusieurs personnes; c'est un grand degré de sensibilité

recevoir
l'estomac
le cerveau

causes
predisposantes

& de mobilité qui naît d'un état de foiblesse ; dépendant quelquefois d'une conformation primitive , & quelquefois produite par des causes accidentelles durant le cours de la vie.

Cœur
grands
Arteries
veins
Arteries
veins &c.

MCLXXXV. L'autre ordre des causes éloignées de la syncope (MCLXXIV) , ou de celles qui agissent directement sur le cœur , tient à certaines affections organiques du cœur lui-même , ou des parties qui lui sont immédiatement unies , sur-tout des grands vaisseaux qui versent immédiatement le sang dans les cavités du cœur , ou qui le reçoivent quand il en sort. Ainsi une dilatation , ou un anévrisme du cœur , un polype dans ses cavités , des abcès ou des ulcérations dans sa substance , une forte adhérence du péricarde à la surface du cœur , des anévrismes des grands vaisseaux près du cœur , un polype dans ces mêmes vaisseaux , & leur ossification ou celle des valvules du cœur ; toutes ces diverses circonstances , prises séparément , ont été découvertes à la dissection , dans les personnes sujettes durant leur vie à de fréquentes syncopes.

MCLXXXVI. Il est manifeste que ces causes sont de nature à troubler le libre cours du sang vers le cœur , ou son retour des cavités de ce même viscère ; elles peuvent troubler d'une autre manière l'action régulière du cœur , soit en interrompant quelquefois , soit en excitant une action violente & convulsive. Cette dernière est

nommée Palpitation du cœur, & a lieu ordinairement dans les mêmes personnes qui sont sujettes à la syncope.

*palpitation
de
cœur*

MCLXXXVII. Cela nous conduit, je pense, à concevoir de quelle manière les affections organiques du cœur & des grands vaisseaux peuvent produire une syncope; car on peut supposer que les efforts violens qui constituent les palpitations, peuvent ou donner occasion à un grand relâchement alternatif, ou à une contraction spasmodique, & dans l'un & l'autre cas suspendre l'action du cœur, & produire la syncope. Il me ~~paraît~~ paraît vraisemblable que c'est une contraction spasmodique du cœur qui occasionne l'intermission du pouls qu'on remarque si souvent dans la palpitation & la syncope.

*spasme
au
cœur*

MCLXXXVIII. Quoiqu'il arrive fréquemment que la palpitation & la syncope naissent, comme je l'ai déjà dit, des affections organiques déjà exposées, il est bon d'observer que ces maladies mêmes portées à un degré violent, ne dépendent pas toujours des causes qui agissent directement sur le cœur, mais qu'elles sont souvent dépendantes d'autres causes, que nous avons déjà dit agir primitivement sur le cerveau.

MCLXXXIX. J'ai tâché d'exposer la pathologie de la syncope; je vais traiter en peu de mots de sa cure.

Je regarde en général, comme incurables les

cas de syncope qui dépendent du second ordre des causes (MCLXXIV), pleinement exposées dans l'art. MCLXXXV. Ce qui me fait penser ainsi, c'est que l'art de guérir autant que je puis le connoître, n'a pas encore appris à remédier à aucun des cas exposés dans l'art. MCLXXXV. *sur les moyens*

Les cas de syncope qui dépendent du premier ordre des causes (MCLXXIV), & dont j'ai tâché d'expliquer la manière d'agir dans l'article MCLXXXVII & les suivans, sont curables en général, ou en évitant les diverses causes occasionnelles propres à les déterminer, ou en corrigeant les causes prédisposantes (MCLXXXIV). On peut à ce que je pense, remplir en général la dernière vue, en corrigeant la foiblesse ou la mobilité du système par des moyens que j'ai déjà eu occasion d'exposer dans un autre lieu.

*la cause est
si bien
fréquente.*



CHAPITRE II.

De la Dyspepsie ou Indigestion.

MCXC. UN défaut d'appétit, un dégoût & quelquefois le vomissement, des distensions soudaines & passagères de l'estomac, des renvois de diverse sorte, des ardeurs de cœur, des douleurs dans la région de l'estomac, un ventre tendu, sont les symptômes qui ont fréquemment lieu dans la même personne, & qui doivent sans doute dépendre de la même cause prochaine. On doit donc les considérer comme formant une même maladie, que nous avons désignée sous le nom de dyspepsie.

MCXCI. Mais comme cette maladie est souvent une affection secondaire ou sympathique, les symptômes sont souvent joints avec plusieurs autres; ce qui en a fait faire une description très-confuse & très-indéterminée sous le titre général de maladies nerveuses, ou de faiblesse chronique. Il est, par conséquent, à propos de la distinguer, & je pense que les symptômes que j'ai décrits ci-dessus, sont essentiels à l'affection idiopathique dont je vais traiter.

MCXCII. Il est vrai que ces symptômes sont souvent accompagnés d'un certain état de l'ame,

qu'on doit considérer comme une partie de l'affection idiopathique ; je ne traiterai point ici de ce symptôme, qui doit l'être complètement dans le chapitre suivant de l'Hypochondrie.

MCXCIII. Ce qui rend vraisemblable qu'il y a une maladie distincte toujours accompagnée d'une grande partie des symptômes ci-dessus énoncés, c'est que tous ces symptômes peuvent naître de la même cause ; c'est-à-dire, d'une foiblesse, d'une perte de ton, & d'une action plus foible dans les fibres musculaires de l'estomac : je conçois par conséquent que cette foiblesse peut être considérée comme la cause prochaine de la maladie dont je traite sous le nom de Dyspepsie.

MCXCIV. La foiblesse de l'estomac & les symptômes qui s'en suivent (MCXC), peuvent cependant dépendre quelquefois d'une affection organique de l'estomac lui-même, comme d'une tumeur, d'un ulcère, d'un tumeur, ou de quelque affection dans d'autres parties du corps, qui se communique à l'estomac, comme dans la goutte, dans l'aménorrhée & quelques autres. Dans tous ces cas cependant, les symptômes dyspeptiques doivent être considérés comme des affections secondaires ou sympathiques, qu'on doit traiter seulement en remédiant à l'affection primitive. De tels cas secondaires & sympathiques ne doivent pas être traités ici. Mais comme je présume que la débilité de l'estomac peut souvent avoir lieu sans une affection organique de cette partie ou sans un dérangement primitif

primitif dans quelque autre partie du corps , il paroît par la considération des causes éloignées , que la dyspepsie peut être souvent une affection idiopathique , qu'on doit la traiter comme telle dans tout le système de Nosologie méthodique, & qu'elle doit trouver ici sa place.

MCXCV. Il y a peu de doute , que dans la plupart des cas , l'action plus foible des fibres musculaires de l'estomac , est la cause la plus fréquente des symptômes décrits ci-dessus MCXC ; mais je ne prétends pas que ce soit la seule cause de la dyspepsie idiopathique. Il y a certainement un fluide particulier dans l'estomac des animaux , ou au moins une qualité particulière dans ces fluides , d'où dépend sur-tout la solution des alimens pris dans l'estomac , & il est en même tems vraisemblable que la qualité particulière de ces fluides dissolvans ou digestifs , peut subir des altérations , ou que leur quantité peut être quelquefois diminuée. Des changemens dans la quantité ou la qualité de ces fluides peuvent produire une différence considérable dans les phénomènes de la digestion , & peuvent sur-tout causer les apparences morbifiques énoncées ci-dessus MCXC.

MCXCVI. Ces considérations semblent établir une autre cause prochaine de la dyspepsie outre celle que l'on a déjà assignée. Mais non - obstant cela , comme la nature particulière de ce fluide digestif , les changemens qu'il peut éprouver ou les causes qui peuvent l'altérer , sont des objets

Tome II.

H

si peu connus, qu'ils ne peuvent servir de fondement à aucune doctrine pratique, & comme en même tems la débilité de l'estomac, soit qu'elle soit la cause ou l'effet du changement de ce fluide digestif, a toujours lieu, & a la plus grande influence dans les symptômes de l'indigestion; je considérerai la débilité de l'estomac comme la prochaine, & la principale cause de l'indigestion. Je suis d'autant plus porté à procéder ainsi, que mon opinion sur ce point rend complètement raison de ce que l'expérience a établi de plus avantageux dans cette maladie.

MCXCVII. Je passe maintenant aux diverses causes éloignées de la dyspepsie, autant qu'elles peuvent concourir à produire une perte de ton dans les fibres musculaires de l'estomac. On peut les rapporter à deux genres. Le premier comprend celles qui agissent directement & immédiatement sur l'estomac lui-même. Le deuxième se rapporte à celles qui agissent sur tout le corps, ou sur des parties déterminées, mais en sorte que l'estomac surtout se ressent de ces impressions.

MCXCVIII. De la première espèce sont, 1°. certaines substances affoiblissantes ou narcotiques, prises dans l'estomac; telles sont le thé, le café, le tabac, les spiritueux, l'opium, les amers, les aromatiques, les putrides & les acescens. 2°. La boisson abondante & répétée d'eau chaude ou de liquides chauds. 3°. De fréquens excès dans le manger & le boire, ou des répétitions immodérées

la débilité de
l'estomac est
la cause
principale de
l'indigestion

ne s'élèvent
seuls
un
et elle, l'indigestion

L'indigestion

de l'estomac. 4°. De fréquens vomissemens, soit spontanés, soit produits par l'art. 5°. Un crachement très-fréquent, ou l'expulsion de la salive.

MCXCIX. Les causes qui agissent sur tous le corps, ou sur d'autres parties & sur ses fonctions, sont. 1°. Une vie indolente & sédentaire. 2°. Les émotions de l'ame, ou les passions défordonnées de toute espèce. 3°. Des études profondes, ou une forte application aux affaires trop long-tems continuée, l'excès dans les plaisirs de l'amour, l'habitude de s'enivrer, ce qui est une cause qui appartient en partie à l'article dont je traite, & en partie à celui qui précède. 6°. L'exposition à un air humide & froid sans faire de l'exercice.

MCC. Quoique la maladie, quand elle provient de ces dernières causes, puisse être considérée seulement comme une affection symptomatique; cependant comme l'affection de l'estomac, est en général le premier, toujours le principal & souvent l'unique effet que ces causes produisent, je pense que l'affection de l'estomac peut être considérée comme une maladie à laquelle il faut avoir attention dans la pratique; & cela, avec d'autant plus de raison, que dans quelques cas la foiblesse générale doit être traitée en rétablissant le ton de l'estomac, & en dérivant d'abord les remèdes sur cet organe.

MCCI. Le traitement de cette maladie consiste dans trois diverses indications à remplir; une

16
 1. pro carstone
 2. la courbe
 3. la courbe
 4. la courbe
 5. la courbe
 6. la courbe
 7. la courbe
 8. la courbe
 9. la courbe
 10. la courbe
 11. la courbe
 12. la courbe
 13. la courbe
 14. la courbe
 15. la courbe
 16. la courbe
 17. la courbe
 18. la courbe
 19. la courbe
 20. la courbe
 21. la courbe
 22. la courbe
 23. la courbe
 24. la courbe
 25. la courbe
 26. la courbe
 27. la courbe
 28. la courbe
 29. la courbe
 30. la courbe
 31. la courbe
 32. la courbe
 33. la courbe
 34. la courbe
 35. la courbe
 36. la courbe
 37. la courbe
 38. la courbe
 39. la courbe
 40. la courbe
 41. la courbe
 42. la courbe
 43. la courbe
 44. la courbe
 45. la courbe
 46. la courbe
 47. la courbe
 48. la courbe
 49. la courbe
 50. la courbe
 51. la courbe
 52. la courbe
 53. la courbe
 54. la courbe
 55. la courbe
 56. la courbe
 57. la courbe
 58. la courbe
 59. la courbe
 60. la courbe
 61. la courbe
 62. la courbe
 63. la courbe
 64. la courbe
 65. la courbe
 66. la courbe
 67. la courbe
 68. la courbe
 69. la courbe
 70. la courbe
 71. la courbe
 72. la courbe
 73. la courbe
 74. la courbe
 75. la courbe
 76. la courbe
 77. la courbe
 78. la courbe
 79. la courbe
 80. la courbe
 81. la courbe
 82. la courbe
 83. la courbe
 84. la courbe
 85. la courbe
 86. la courbe
 87. la courbe
 88. la courbe
 89. la courbe
 90. la courbe
 91. la courbe
 92. la courbe
 93. la courbe
 94. la courbe
 95. la courbe
 96. la courbe
 97. la courbe
 98. la courbe
 99. la courbe
 100. la courbe

préservative, une palliative & l'autre curative. La première consiste à éviter les causes éloignées que nous avons exposées. La deuxième, à combattre les symptômes qui concourent spécialement à aggraver ou à prolonger la maladie. La troisième, est de rétablir le ton de l'estomac ; c'est-à-dire, de corriger & de faire cesser la cause prochaine de la maladie.

MCCII. On sent la nécessité de la première indication, puisque l'action continuée, ou la fréquente répétition de ces causes, peut prolonger la maladie, peut faire manquer l'effet des remèdes, ou en dépit d'eux peut occasionner le retour de la maladie. C'est ordinairement l'omission de cette indication qui rend la maladie si souvent opiniâtre. La considération des diverses causes fera connoître comment cette indication peut être remplie; mais il faut aussi que le Médecin observe combien il est difficile de la réduire en pratique, parce qu'il n'est pas aisé de faire abandonner des habitudes contractées, & de faire renoncer au plaisir, & surtout de persuader aux hommes, que ce qu'ils ont long-tems pratiqué avec une impunité apparente, est réellement nuisible.

MCCIII. Les symptômes de la maladie qui contribuent à l'aggraver ou à la prolonger, & qui demandent par conséquent qu'on y remédie, sont

crudités

1°. les crudités de l'estomac déjà produites par la maladie, & qu'on reconnoît par la perte de l'appétit, par un sentiment de pesanteur & de mal-

aisé dans l'estomac , & sur-tout par des renvois à la bouche de matières imparfaitement digérées.

Un autre symptôme auquel il faut remédier immédiatement, est une plus grande quantité d'acide qu'à l'ordinaire , ou une acidité plus développée dans l'estomac ; ce qui se démontre par le désordre de la digestion , & par d'autres effets que j'exposerai dans la suite.

Le troisième symptôme qui aggrave la maladie , & qui est urgent d'une autre manière en lui-même, est la constipation à laquelle il faut remédier.

MCCIV. On doit combattre le premier de ces symptômes en excitant le vomissement , & c'est par ce moyen qu'il convient de commencer la cure de cette maladie. On peut exciter un vomissement plus ou moins violent. Les émétiques doux sont plus appropriés à l'évacuation de l'estomac ; mais les émétiques & le vomissement peuvent aussi exciter l'action ordinaire de l'estomac , & soit par les secousses générales qu'ils impriment à tout le corps , soit en produisant une détermination à l'extérieur , ils peuvent contribuer à éloigner les causes de la maladie. Mais on ne peut obtenir ces derniers effets, que par l'usage des émétiques les plus puissans , tels que sont les préparations antimoniales.

MCCV. Le second symptôme qu'il faut pallier, est un excès d'acidité , ou en quantité, ou en qualité dans les matières que l'estomac contient. L'homme prend constamment une certaine quantité

de nourriture acescente, & je pense même qu'elle éprouve une fermentation acéteuse dans l'estomac : voilà pourquoi on trouve toujours un acide dans ce viscère, soit dans l'homme, soit dans les animaux qui se nourrissent de végétaux. Cet acide cependant est en général innocent, & ne produit point de désordre, à moins qu'il ne pèche par excès, & qu'il ne soit trop développé. Mais dans l'un & l'autre cas, l'acide occasionne divers désordres, comme des flatuosités, des renvois, des ardeurs du cœur, des douleurs rongeanes de l'estomac, des appétits irréguliers & désordonnés, le relâchement, des tranchées, l'amaigrissement & la débilité. Pour remédier à ces effets qui aggravent ou qui prolongent la maladie, il est non-seulement nécessaire de corriger l'acide présent dans l'estomac; mais sur-tout comme cet acide devient un ferment qui détermine & qui augmente l'acidité des alimens qu'on a pris, il convient aussitôt qu'il est possible, de corriger la disposition à une excessive acidité.

MCCVI. On peut corriger l'acidité qui se trouve dans l'estomac, par l'usage des alkalis ou des terres absorbantes, ou par des substances qui les contiennent, & qui peuvent être décomposées par l'acide de l'estomac. Parmi les alkalis, les caustiques sont plus efficaces que ceux qui sont saturés d'air; ce qui dépose en faveur de l'eau de chaux. Dans l'emploi des absorbans, il faut éviter l'excès d'alkali qui peut avoir lieu quel-

ab. Valsby

W

quefois. Il y a des absorbans divers , suivant qu'ils forment une substance neutre plus ou moins laxative : & delà la différence entre la magnésie blanche & les autres absorbans. Il faut observer que les alkalis & les absorbans peuvent être employés en excès ; car alors ils privent les fluides animaux de l'acide qui entre dans leur propre combinaison.

MCCVII. On prévient la disposition à l'acidité en évitant les alimens acescens , & en usant de viande peu capable d'acescence. Cependant ce moyen peut amener un état de corruption dans le sang , & comme on ne peut retrancher en entier toute nourriture végétale , on peut éviter jusqu'à un certain point l'excès d'acescence , en choisissant des végétaux les moins propres à tourner à la fermentation vineuse , tels que le pain levé , & les liqueurs qui ont bien fermenté. Il est bon aussi de substituer le vinaigre aux autres acides frais & natifs.

MCCVIII. L'acide qui naît des matières acescences dans l'état sain de l'estomac , n'est pas porté à un haut degré , ou bien il est aussitôt enveloppé & disparaît ; mais cela n'arrive pas toujours , & une acidité plus abondante ou plus développée peut être produite , soit par un changement dans les fluides digestifs , qui deviennent moins propres à modérer la fermentation , & à couvrir l'acidité , soit parce que ces fluides ne sont pas en assez grande quantité. Je ne conçois pas que le premier cas puisse avoir lieu ; mais on conçoit sans peine que le dernier ,

H 4

peut-être aussi le premier, procède d'une action plus foible des fibres musculaires de l'estomac. Dans certains cas, des passions propres à affoiblir, produisent immédiatement une apparence d'acidité dans l'estomac, ce qui n'avoit pas lieu auparavant; & l'usage des stimulans corrige souvent une acidité qui autrement se feroit déclarée. Delà je conclus que l'acidité qui se produit, & qui subsiste dans l'estomac, doit être sur tout prévenue en rétablissant, & en excitant l'action de ce viscère par divers moyens dont je parlerai ci-après.

MCCIX. Quoique l'estomac soit doué d'une faculté propre à prévenir une acidité trop abondante, ou son développement, cela ne suffit pas toujours pour empêcher l'acescence, ou pour corriger l'acidité déjà produite; & par conséquent aussi long-tems que les substances végétales resteront dans l'estomac, leur acescence peut continuer & s'accroître. Une cause spéciale d'acidité peut donc être un trop long séjour des matières acescences dans l'estomac, soit parce que ces matières sont d'une solution difficile, ou bien, parce que l'estomac est débile, & qu'il se décharge lentement du résidu de la digestion dans le duodenum, ou peut-être par d'autres obstacles à la libre évacuation de l'estomac par le pylore; de ce dernier genre seroit un squirrhe au pylore, qui produit ordinairement le plus haut degré d'acidité. J'ai toujours trouvé incurable tous ces cas de tumeur squirrheuse; mais pour remédier à la première des causes déjà rapportée, il faut

éviter les alimens d'une solution difficile ; quant à la seconde , il faut exciter l'action de l'estomac par divers stimulans.

MCCX. Le troisième symptôme qui accompagne ordinairement la dyspepsie , & auquel il faut ordinairement remédier , est la constipation. Il y a une telle connexion entre les diverses portions du canal alimentaire à l'égard du mouvement péristaltique , que si ce dernier est accéléré ou retardé dans une partie , les autres parties sont ordinairement affectées. Ainsi de même que l'action plus vive de l'estomac peut accélérer l'action des intestins , de même , l'action plus lente des intestins peut , à un certain point , retarder celle de l'estomac. Il importe donc à l'action propre de l'estomac que le mouvement péristaltique des intestins , qui détermine les matières contenues en-bas , soit régulièrement continué , & que la constipation , ou l'interruption de cette puissance déterminante soit évitée : c'est ce qu'on peut obtenir par tous les moyens qui excitent l'action des intestins ; mais comme une évacuation très-considérable des intestins affoiblit leur action , & peut produire la constipation à la suite de l'évacuation , les purgatifs qui produisent une abondante évacuation ne sont pas propres à corriger cette habitude de la constipation. Il ne faut donc employer que des médicamens qui ne font que solliciter les intestins à se débarrasser des matières contenues , sans précipiter leur

Constipation

action , ou augmenter les excrétiions qui se font dans leur cavité : effets que peut produire un purgatif. Il y a certains médicamens propres à remplir ce but , en ce qu'ils semblent exciter sur-tout les gros intestins , & agir peu sur les parties élevées du canal intestinal.

les toniques
MCCXI. Quand à la troisième indication , que nous avons dit être proprement curative , elle consiste à rétablir le ton de l'estomac , dont nous considérons la perte comme la cause prochaine de la maladie , ou au moins comme la principale partie de cette cause. On réduit à deux , les moyens de remplir cette indication ; l'un de ces moyens a une action directe & principale sur l'estomac lui-même ; & l'autre en agissant sur le système général , a des effets toniques qui se communiquent par-là à l'estomac.

MCCXII. Les médicamens qui agissent directement sur l'estomac , sont ou stimulans ou toniques.

Les stimulans sont ou salins ou aromatiques.

Les salins sont ou les acides simples , ou les sels neutres.

Les acides de toute sorte ont une propriété stimulante pour l'estomac , & augmentent l'appétit ; mais les acides naturels , comme sujets à la fermentation , peuvent nuire d'une autre manière , & sont d'un usage douteux. Les acides qu'on emploie avec le plus de succès , sont le vitriolique.

le marin, & l'acide distillé des végétaux, tel qu'on le trouve dans l'eau de goudron. Tous ces acides ont une propriété anti-fermentante.

Les sels neutres remplissent la même indication, ceux sur-tout dont un des élémens est l'acide marin; mais on présume que les sels neutres de toutes les sortes, ont plus ou moins la même vertu.

MCCXIII. Les aromatiques & quelques autres substances âcres stimulent certainement l'estomac, en ce qu'ils remédient à l'acescence, & aux flatuosités de la nourriture végétale: mais leur *stimulus* est passager, & si on les repète fréquemment & à haute dose, ils peuvent porter atteinte au ton de l'estomac.

MCCXIV. Les toniques employés à fortifier l'estomac, sont les amers, les astringens combinés avec les amers & les martiaux.

Les amers sont indubitablement des remèdes toniques à l'égard de l'estomac, & de toute l'habitude du corps; mais leur usage long-tems continué détruit le ton de l'estomac & de tout le corps; soit que cela arrive par une pure répétition de leur action tonique, soit qu'une qualité narcotique soit combinée avec leur autre vertu.

MCCXV. Les amers & les astringens combinés sont des toniques plus efficaces que chacun d'eux pris séparément, & il y a lieu de supposer qu'une telle combinaison se trouve dans le quinquina, qui par conséquent est un puissant tonique pour l'estomac & pour tout le système. Mais je suis fondé

à soupçonner que l'usage long-tems continué de cette écorce peut, de même que les autres amers, détruire le ton de l'estomac & de tout le système.

les minéraux

MCCXVI. Les martiaux peuvent être employés comme toniques sous diverses formes, & à hautes doses avec sûreté. On les a donnés sous la forme d'eau minérale & avec succès; mais l'effet étoit-il dû au fer qui entroit dans la composition de ces eaux, ou bien à quelque autre circonstance qui accompagnoit leur usage? c'est ce que je ne puis déterminer; mais cette dernière opinion me paroît plus vraisemblable.

*exercice X
froid*

MCCXVII. Les remèdes qui fortifient l'estomac, par leur action sur tout le corps, sont l'exercice & l'impression du froid.

Comme l'exercice fortifie tout le corps, il fortifie aussi l'estomac; mais il le fait aussi d'une manière particulière en favorisant la transpiration, & en excitant l'action des vaisseaux de la surface du corps, qui ont un rapport sympathique particulier avec les fibres musculaires de l'estomac. Cela explique particulièrement comment l'exercice de la gestation, quoiqu'il ne contribue pas puissamment à fortifier le corps, est cependant très-efficace pour fortifier l'estomac; ce qui est prouvé par les effets remarquables de la navigation. Comme pour rendre les forces à tout le corps il faut éviter la fatigue, l'exercice du corps est d'un usage douteux, & c'est par là peut-être que l'exercice du cheval a été

exercice du cheval

reconnu un des plus puissans moyens de fortifier l'estomac & de guérir la dyspepsie.

MCCXVIII. L'autre remède général de la dyspepsie est l'impression du froid; ce qu'on obtient de deux manières, par l'action de l'air froid ou de l'eau froide. Il est vraisemblable que dans l'atmosphère qui environne constamment nos corps, une température beaucoup au dessous de celle de notre corps, est nécessaire à la santé. Un tel degré de froid semble fortifier les vaisseaux de la surface du corps, & par-là des fibres musculaires de l'estomac. Mais de plus il est bien connu que si le corps s'est assez livré à l'exercice pour déterminer les humeurs à l'extérieur, & de manière à empêcher le froid de produire une constriction entière des pores, un certain degré de froid dans l'atmosphère, avec un pareil exercice, rendra la transpiration plus abondante. Le grand appétit que ces circonstances font naître prouve, combien par l'action du froid la force vitale de l'estomac est augmentée. L'air froid par conséquent aidé de l'exercice est un des plus puissans toniques à l'égard de l'estomac. Cela explique pourquoi l'exercice qu'on fait dans l'intérieur de la maison, ou celui qu'on prend dans une voiture fermée, n'est pas aussi utile que celui qui s'est fait en plein air.

MCCXIX. En raisonnant de même, on conçoit que l'impression que fait l'eau froide ou le bain froid, produit un effet tonique, non-seulement sur tout le corps, mais que de plus elle excite l'action

air froid
eau froide

bain froid

de l'extrémité des vaisseaux, & qu'elle devient par conséquent un des plus puissans moyens de fortifier l'estomac.

MCCXX. Tels sont les remèdes qu'on doit employer, dans la vue d'obtenir une cure radicale de la dyspepsie idiopathique; peut-être suivant quelques-uns, il auroit paru à propos de traiter ici de cette affection, lorsqu'elle n'est que sympathique; mais il est manifeste que je ne pourrois le faire sans traiter de toutes les maladies dont la dyspepsie est un symptôme, ce qui seroit ici déplacé; mais ce qui a été exposé ci-devant dans cet Ouvrage, ou qui le sera dans la suite, donnera des lumières sur ce point. En même tems, il est bon d'observer que la distinction d'idiopathique & de sympathique, par rapport à la dyspepsie, n'est pas aussi importante, que dans plusieurs cas d'autres maladies. Car comme les cas de dyspepsie sympathique sont dûs à une perte de ton dans quelqu'autre partie éloignée qui transmet son affection à l'estomac, le ton de ce viscère peut être communiqué à la partie primitivement affectée, & par conséquent les mêmes remèdes servent à guérir l'une & l'autre affection de l'estomac, soit primitive soit secondaire.

MCCXXI. Une autre partie de notre tâche consiste à enseigner, à pallier quelques-uns des symptômes les plus urgens; or les symptômes de cette nature sont, je crois, les flatuosités, les ardeurs d'estomac, les autres genres de douleur qu'on

éprouve à la région de l'estomac & le vomissement.

Ceux qui éprouvent des indigestions, sont portés à supposer que toute leur maladie consiste dans des flatuosités. En cela il est manifeste qu'ils se trompent; mais quoiqu'on ne puisse guérir entièrement les flatuosités qu'en remédiant à la débilité de l'estomac par les moyens déjà exposés, cependant les distentions flatulentes de ce viscère peuvent être soulagées par des carminatifs, car c'est le nom qu'on donne aux substances qui procurent l'expulsion des vents de l'estomac. Du genre de ces carminatifs sont les divers antispasmodiques, dont le principal est l'æther vitriolique.

Les ardeurs d'estomac peuvent être soulagées par les absorbans, les antispasmodiques & les adoucissans.

On peut remédier aux autres douleurs de l'estomac quelquefois par les carminatifs, mais avec plus de sûreté par les narcotiques.

Ces mêmes narcotiques pris en injection par l'anüs, guérissent très-efficacement le vomissement.

flatuosités

carminatifs

ardeurs d'estomac

douleurs d'estomac narcotiques

narcotiques par l'anüs

contre le vomissement



CHAPITRE III.

De l'Hypochondriafie, ou des affections hypochondriaques, connues ordinairement sous le nom de Vapeurs.

MCCXXII. IL y a un état de l'ame, dans certaines personnes, qui est distingué par le concours des circonstances suivantes. Une langueur, une indifférence & un défaut de résolution & d'activité pour tout ce qu'il faut entreprendre, une humeur sérieuse, la tristesse, la timidité, & dans les événemens de la vie, l'appréhension de tout ce qui peut arriver de pire; & par conséquent sur les plus légers fondemens, la crainte d'un grand mal. De telles personnes sont sur-tout attentives à l'état de leur propre santé, & au moindre changement qu'elles éprouvent dans leurs corps, ou à l'impression la plus légère, elles se croient dans un danger extrême & attendent la mort. Ces sentimens exagérés & ces appréhensions produisent une conviction des plus obstinées.

MCCXXIII. Cet état de l'ame est l'*hypochondriafie* que décrivent les Auteurs. Voyez Linnæi, *Genera Morborum*. Gen. 76. Sagari, *systema Symptomaticum*. Class. XIII. Gen. 5. Le même état de l'ame a été appelé *vapeurs*. Quoique le terme de *vapeurs* puisse

Tuberc

de

symptomes

vapeurs

puisse être fondé sur une fausse théorie , & par conséquent être impropre , je demande qu'il me soit permis de l'employer ici , pour des raisons qui seront bientôt exposées.

MCCXXIV. Les vapeurs , ou cet état de l'ame que j'ai décrit ci-dessus , est , de même que tout autre état moral , uni à une certaine disposition du corps , qu'il faut rechercher ici , puisque nous traitons de cette maladie comme du ressort de la Médecine.

MCCXXV. Il n'est pas cependant aisé de fixer cet état du corps ; car on observe qu'il varie beaucoup dans diverses circonstances , les vapeurs étant quelquefois combinées avec la dyspepsie , quelquefois avec l'hystérie , d'autrefois avec la mélancolie , qui sont des maladies qui dépendent vraisemblablement de divers états du corps.

MCCXXVI. La combinaison des vapeurs avec la dyspepsie est très-fréquente , & dans des circonstances qui paroissent très-différentes ; ce sont sur-tout ces diverses circonstances que je désirerois déterminer , & je remarque qu'elles sont manifestement de deux espèces. La première , en tant que la maladie attaque les jeunes personnes des deux sexes , celles d'un tempérament sanguin , & d'une habitude du corps lâche & débile. La seconde , en ce que cette même maladie est aussi le partage des personnes des deux sexes , d'un âge

Tome II.

avancé, d'un tempérament mélancolique, & d'un tissu de chairs ferme & solide.

MCCXXVII. Je considère les deux différens cas de combinaison de vapeurs & de dyspepsie, comme deux maladies distinctes, & que le tempérament, sur-tout des personnes affectées, empêche de confondre.

dyspepsie
Quant à la dyspepsie des tempéramens sanguins, elle est souvent sans vapeurs; & celles-ci, quand elles sont jointes avec la dyspepsie dans de pareils tempéramens, doivent être considérées peut-être toujours comme un symptôme de l'affection de l'estomac; je comprendrai donc cette maladie sous le nom de dyspepsie, dont j'ai traité ci-devant.

de Combinaison en Hypochondrie
Mais la combinaison de la dyspepsie, & des vapeurs dans les tempéramens mélancoliques, sont ~~des~~ *cert* ~~des~~ circonstances essentielles de la maladie, en ce que les vapeurs ou l'état de l'ame qui est propre à ce tempérament, approche de celui que nous avons décrit ci-dessus MCCXXII; & comme cette disposition particulière de l'ame n'a que peu, ou seulement de légers symptômes de dyspepsie, & que lors même qu'elle en a, ils semblent plutôt les effets du tempérament général, que d'une affection primitive & topique de l'estomac; je considère cette complication comme une maladie très-différente de la première, & je lui donne à la rigueur le nom d'hypochondrie.

par vapeurs et état de l'ame -

MCCXXVIII. Après avoir fixé la distinction de la dyspepsie & de l'hypochondrie, j'emploierai maintenant ces termes dans le sens rigoureux que je leur ai assigné, & je ferai quelques observations qui peuvent, je crois, éclaircir cet objet, & mettre dans un nouveau jour la distinction proposée.

MCCXXIX. La dyspepsie se manifeste souvent dans la jeunesse, & souvent se corrige à mesure qu'on avance vers un âge consistant; mais l'hypochondrie paroît rarement de bonne heure, & plus ordinairement dans un âge avancé seulement; & plus certainement encore, quand elle s'est une fois déclarée, elle va toujours en augmentant à mesure qu'on avance en âge, & qu'on approche de la vieillesse.

Cette marche est d'ailleurs conforme aux changemens qu'éprouve l'ame durant le cours de la vie. Dans la jeunesse, on est gai, actif, inconfidant & volage; mais par le progrès de l'âge on devient plus sérieux, plus lent, plus réservé & plus sédentaire, jusqu'à ce qu'enfin dans la vieillesse, on prenne un caractère sombre, timide, soupçonneux, ce qui est l'état opiniâtre des tempéramens mélancoliques portés au dernier degré. Il est vrai que des causes morales concourent à produire ces changemens; mais il est manifeste aussi que le tempérament physique détermine l'opération de ces causes morales à produire leurs effets plutôt ou

Tempéramens
sanguin
& le
mélancolique

plus tard , & d'une manière plus ou moins marquée. Le tempérament sanguin conserve plus long-tems le caractère de la jeunesse, pendant que le tempérament mélancolique hâte les effets de la vieillesse.

MCCXXX. Il paroît que l'état de l'ame qui accompagne & qui distingue spécialement l'hypocondrie est l'effet de la même roideur des solides, de l'engourdissement du genre nerveux, & de l'équilibre particulier entre le système artériel, & le système veineux qui s'établit dans un âge avancé, & qui en tout tems règne plus ou moins dans les tempéramens mélancoliques. S'il y a par conséquent aussi quelque chose de semblable aux symptômes de la dyspepsie durant la jeunesse, & dans un tempérament sanguin doué d'un tissu de chairs lâche, cela doit dépendre d'un état différent du corps, & probablement d'un état foible & mobile du genre nerveux.

ame peu
affectée dans
la simple
dyspepsie

MCCXXXI. Suivant cela, la dyspepsie tient plus de la nature d'une affection spasmodique, & l'état de l'ame décrit ci-dessus (MCCXXII) n'a pas lieu, ou du moins ce ne peut être qu'à un foible degré: pendant que dans l'hypocondrie l'affection de l'ame est plus constante, & les symptômes de la dyspepsie ne paroissent pas, ou ne sont que très-foibles.

Je pense que l'affection de l'ame est ordinairement

différente dans les deux maladies; dans la dyspepsie, c'est souvent une langueur, ou seulement une timidité qu'on chasse aisément; pendant que dans l'hypocondrie on est en général sombre & affecté d'une appréhension profonde de quelque malheur.

Ces deux maladies sont aussi distinguées par quelques autres circonstances. La dyspepsie, comme je l'ai déjà dit, est souvent une affection symptomatique, pendant que l'hypocondrie est peut-être toujours une maladie primitive & idiopathique.

Comme la débilité peut être produite par différentes causes, la dyspepsie est une maladie fréquente; pendant que l'hypocondrie qui dépend d'un tempérament particulier est plus rare.

MCCXXXII. Ayant ainsi tâché de distinguer les deux maladies, je présume que la nature particulière & la cause prochaine de l'hypocondrie sont bien connues, & je passe à leur traitement.

Comme les affections du corps & particulièrement de l'estomac, sont les mêmes ici que dans le cas de dyspepsie, la méthode du traitement doit aussi être supposée la même, & la pratique a été dirigée comme s'il falloit y mettre peu de différence; mais je suis persuadé qu'il faut souvent en faire la distinction.

MCCXXXIII. Une indication préservative peut

I ;

*Dyspepsie
hypocondrie*

*celle dilata
entraîne
la dyspepsie &
l'hypocondrie*

avoir ici quelque fondement , comme dans le traitement de la dyspepsie (MCCII) ; mais je ne puis traiter cet objet aussi clairement & aussi nettement que je le désirerois , parce que je n'ai pas eu occasion de déterminer les causes éloignées , & je ne puis pas faire usage des observations des autres Médecins qui n'ont presque jamais fait la distinction des deux maladies. Ce qui a été par conséquent dit à l'égard des causes éloignées de la mélancolie , sera applicable à l'hypocondrie dont je traite. Mais la doctrine de la première a été si souvent enveloppée d'une théorie douteuse , qu'il est difficile de choisir les faits qui s'appliquent proprement & strictement à la dernière. Je renvoie donc cet objet à un autre lieu ; mais en même temps je pense que ce que j'ai dit sur la nature de la maladie , & quelques remarques que j'ai faites sur la méthode du traitement , peuvent suppléer à ce qui reste à éclaircir sur les causes éloignées.

MCCXXXIV. La seconde indication exposée dans la cure de la dyspepsie (MCCI) , a proprement lieu ici ; mais il faut y mettre quelque distinction.

MCCXXXV. Le défaut d'appétit , & l'accumulation des crudités de l'estomac , ne sont pas si ordinairement un symptôme de l'hypocondrie que de la dyspepsie , & par conséquent le vo-

niement (MCCIV) n'est pas si souvent nécessaire dans la première que dans la dernière.

MCCXXXVI. Le symptôme d'excès d'acidité, par la lenteur de l'évacuation de l'estomac dans les tempéramens mélancoliques, est porté quelquefois à un très-haut degré dans l'hypocondrie; il faut donc y remédier avec le plus grand soin, pour les raisons alléguées dans l'art. MCCV. C'est aussi pour cela que les divers remèdes propres à combattre l'acidité, doivent être employés dans l'hypocondrie, suivant les attentions & les considérations exposées dans l'article MCCVI, & les suivans; avec cette restriction cependant que le moyen d'exciter l'action de l'estomac, doit être un peu différemment entendu, comme nous l'expliquerons ci-après.

MCCXXXVII. Comme la constipation, celle sur-tout qui est portée à un degré considérable, accompagne très-constamment l'hypocondrie, elle est aussi nuisible que dans la dyspepsie. On doit y remédier par les mêmes moyens dans l'un & l'autre cas, & avec les restrictions exposées dans l'art. MCCX.

MCCXXXVIII. C'est spécialement à l'égard de la troisième indication⁽¹⁾, que j'ai fait connoître dans le traitement de la dyspepsie (MCCI), qu'il faut varier la pratique dans la cure de l'hy-

(1) C'est celle qui
concerne la
constipation
ou l'indolence

ulmen de
me. ~~autres~~
hypochondrie
monique dans
Vegens

pocondriaſie , & ſouvent même ſuivre une méthode directement oppoſée à celle que demande la dyſpepſie.

MCCXXXIX. Dans la dyſpepſie les principaux remèdes ſont les toniques qui ſemblent n'être ni néceſſaires , ni ſalutaires dans l'hypocondriaſie ; car dans celle-ci , il n'y a pas une perte de ton , mais un défaut d'activité , auquel il faut remédier.

clump
marbols

On a employé les eaux martiales dans l'hypocondriaſie , & ſans doute avec ſuccès. Mais on doit l'attribuer probablement à l'amuſement & à l'exercice qui accompagne ordinairement l'uſage de ces eaux , plutôt qu'à la propriété tonique d'une petite quantité de fer qu'elles contiennent. L'eau par elle même peut auſſi en favoriſant les excré- tions , avoir une grande part au ſoulagement de la maladie.

Ram fin
Ram

MCCXL. Le bain froid eſt ſouvent très-utile aux dyſpeptiques , & en qualité de ſtimulant général , peut quelquefois paroître avantageux aux hypocondriaques ; mais ce dernier cas n'eſt pas ſi ordinaire , pendant que d'un autre côté le bain chaud , ſi nuifible aux dyſpeptiques , eſt ſouvent extrêmement utile aux hypocondriaques.

MCCXLI. Un autre exemple d'une pratique contraire , néceſſaire dans les deux maladies , & propre à éclaircir leur nature reſpective , eſt que

la boisson du thé & du café est toujours nuisible aux dyspeptiques; mais elle est extrêmement avantageuse aux hypocondriaques.

Café utile

MCCXLII. L'exercice, en ce qu'il fortifie le système en général, & par conséquent l'estomac en augmentant la transpiration, est un remède des plus utiles dans la dyspepsie; c'est aussi par la même raison, qu'il est un remède puissant dans l'hypocondrie; cependant dans ce dernier cas, comme je le ferai voir, il est efficace en agissant plutôt sur l'ame que sur le corps.

*amp
hypocondria*

exercice

MCCXLIII. Je passe maintenant au point le plus important de la pratique dans cette maladie, qui est le traitement de l'ame dont l'affection est quelquefois un symptôme de la dyspepsie, & toujours la circonstance principale de l'hypocondrie: ce que je dirai doit s'entendre des deux maladies; mais c'est sur-tout à l'hypocondrie que je le rapporte.

*Traitement
de
l'ame*

MCCXLIV. La conduite qu'on a à tenir à l'égard du moral des hypocondriaques est souvent délicate & difficile: la ferme persuasion où sont ces malades en général, ne permet pas de traiter d'imaginaires les sentimens qu'ils éprouvent, ni de vaines, les craintes qu'ils ont de quelque danger, quoique le Médecin en soit bien persuadé lui-même. Il ne faut donc point employer à l'égard de ces malades, ni les railleries, ni le raisonnement.

moral

Les hypocondriaques , dit-on , changent souvent de Médecin , & c'est assez constamment vrai ; car un Médecin qui ne croit pas à la réalité de leur maladie , ne doit pas être supposé fort soigneux de la guérir , ou de détourner un danger dont il n'a aucune crainte.

Si jamais une complaisance feinte est permise , c'est sans doute dans le traitement des hypocondriaques , qui toujours dans l'attente du soulagement sont passionnés pour les médicamens , & quoiqu'ils soient souvent trompés , ils prennent encore avec avidité chaque nouvelle drogue qu'on leur offre.

MCCXLV. Comme la nature de l'homme est de se livrer à chaque passion qui les affecte pour le présent , les hypocondriaques chérissent leurs craintes , & trouvent dans les choses les plus frivoles , une forte confirmation de leurs appréhensions. La cure dépend par conséquent sur-tout de l'interruption de leur attention , ou du soin de la fixer sur d'autres objets que ceux qui les occupent.

MCCXLVI. Quelqu'aversion pour toute sorte d'application que montrent les hypocondriaques , il n'y a rien de plus pernicieux pour eux qu'une indolence absolue , & le défaut d'un objet sérieux qui les occupe. Comme c'est le propre de la richesse de produire l'oïveté , & de porter à pour-

suivre des amusemens passagers & frivoles, ou des plaisirs qui s'épuisent bientôt, ce siècle est très-fécond en hypocondriaques.

Il faut toujours faire persister ces malades dans les occupations & les affaires où les engagent les circonstances de la vie, & leur situation particulière, pourvu qu'il n'en résulte point des émotions de l'ame, des anxiétés, ni un sentiment de fatigue. Mais quand ce sont des occupations d'où dépend la fortune d'un homme, & qui sont toujours des objets de chagrin pour les mélancoliques, & plus particulièrement quand ces affaires sont exposées à des interruptions accidentelles, à des revers, à des faillites, il faut en dérober la connoissance aux hypocondriaques.

*distraire
affaires*

MCCXLVII. Un pareil malade qui par les circonstances ou l'habitude n'est point nécessairement engagé dans les affaires, doit être détourné de l'attention à ses propres sentimens par quelque amusement.

Les diverses espèces de jeu & de chasse, si on s'y livre avec quelque ardeur, & si elles sont accompagnées de quelque exercice qui ne soit pas trop violent, sont des plus utiles.

exercice

Tous les amusemens qu'on prend en plein air, si on y joint un exercice modéré, & qui demande quelque adresse, sont en général utiles.

Ces malades se trouveront toujours bien de

fréquenter une compagnie qui fixe leur attention ; à laquelle ils se livrent volontiers , & qui soit en même tems propre à inspirer la gaieté.

On peut permettre le jeu où il faut déployer un peu d'habileté , si on ne le prolonge pas trop long - tems , & si l'enjeu n'est pas assez considérable , pour tenir dans une perplexité pénible.

Dans les dyspeptiques cependant les jeux de hasard , propres à tenir l'ame dans des agitations violentes & soudaines , sont dangereux , & ils affoiblissent beaucoup s'ils sont long-tems prolongés , sur-tout durant la nuit , & qu'ils engagent dans des longues veilles. Mais dans les mélancoliques qui sont ordinairement d'une habileté peu commune , & moins susceptibles d'émotions violentes , ces jeux peuvent être permis , & ils sont souvent le seul amusement qui puisse plaire,

La musique , pour une oreille délicate , est un amusement qui peut nuire par l'attention fatigante qu'elle produit.

MCCXLVIII. Il arrive souvent que les hypochondriaques rejettent tout amusement , & dans ce cas là tous les moyens physiques propres à faire diversion à la pensée doivent être recherchés.

On doit mettre de ce nombre un exercice vif & animé qui demande un certain degré d'attention.

La promenade est rarement de cette espèce : quoiqu'elle favorise la mobilité des hypocondriaques, on l'a trouvée quelquefois très-utile.

Le meilleur moyen de faire diversion, est l'exercice du cheval, ou le soin de conduire une voiture.

On retire peu d'utilité de la navigation, à moins que ce ne soit dans un bateau ouvert, & où les sens puissent être frappés d'une variété d'objets.

L'exercice des voitures que le voyageur ne dirige pas lui-même, à moins que ce ne soit sur des chemins rudes, ou que le mouvement de ces voitures ne soit très-rapide, & long-tems continué, cet exercice, dis-je, est peu utile.

M C C X L I X. Quelqu'exercice qu'on préfère, il sera plus efficace si on le fait durant le cours d'un voyage. 1°. Parce qu'il dérobe la personne à plusieurs objets de soin & d'inquiétude qui peuvent l'agiter dans sa maison. 2°. En ce qu'il engage dans un mouvement plus constant & plus considérable que celui qu'on feroit aux environs de sa maison. 3°. Enfin, parce qu'il présente sans cesse de nouveaux objets qui attirent & fixent l'attention.

M C C L. Dans mon système de Nosologie, j'ai placé à la suite de l'hypocondrie, le chlorosis ou pâles-couleurs, parce que je pensois autre-

*exercice
cheval*

Voyage

*chlorosis
pâles-couleurs*

fois que celle-ci devoit être considérée comme un genre qui comprenoit outre le chlorosis de l'aménorrhée, quelques espèces de cachexie ; mais je ne trouve pas maintenant cette opinion assez fondée, & je ne considère le chlorosis que comme un symptôme de l'aménorrhée, que j'ai tâché d'exposer ci-devant sous ce titre.

anémie il a chargé le chlore de pleurom
la anémie — développer à pleurom
non anémie, mais au l'aménorrhée



l'anémie de l'hyppocrisme le indicatoin &
la l'ame son mal est les & incomplettes.

LIVRE TROISIEME.

Des Affections spasmodiques sans fièvre.

MCCLI. JE comprends sous ce titre toutes les maladies qui consistent in motu abnormi, c'est-à-dire, dans un état contre-nature de constriction, ou de mouvement des fibres musculaires ou motrices dans quelque partie du corps.

MCCLII. On voit par-là, comment sous ce titre je comprends beaucoup plus de maladies que Sauvages & Sagar ne l'ont fait, sous la dénomination de *spasmes*, ou Linné, sous le titre de *motorii*. Mais on se convaincra à cette occasion, qu'il n'est point à propos de se borner aux affections du mouvement volontaire, & que si les Nosologistes ont introduit dans la classe des spasmes la palpitation & l'hystérie, ils doivent y admettre par les mêmes raisons l'asthme, la colique & plusieurs autres maladies.

} extension
de ce titre

MCCLIII. La méthode des Nosologistes a été jusqu'ici de diviser les spasmes en deux ordres ; en spasmes proprement dits & en convulsions. Je vois cependant que plusieurs & même la plupart des maladies qu'on doit rapporter aux affections

spasmodiques à l'égard des contractions toniques ou cloniques, sont d'un genre mixte, & par conséquent je ne puis me conformer à la division générale ordinaire, & j'en introduis une autre, en disposant les maladies spasmodiques suivant qu'elles affectent les diverses fonctions animales, vitales ou naturelles.

remarque
Dr. J. J. G. G.
cet ouvrage

SECTION PREMIÈRE.

Des Affections spasmodiques des fonctions animales.

MCCLIV. SI on se conformoit au langage des anciens, toutes les maladies comprises dans cette section, devroient porter le nom de *spasme*, & plusieurs autres parmi les modernes continuent de prendre ce terme dans la même acception. Mais je crois qu'il est à propos de distinguer les termes de *spasme* & de *convulsion*, en appliquant strictement au premier ce qu'on désigne par le nom de *tonique*, & au dernier, ce qu'on appelle *spasme clonique*. Cette distinction est certainement fondée, en ce qu'il y a une différence remarquable dans l'état de contraction que les fibres motrices peuvent recevoir. J'ai discuté ce point dans mon traité de Physiologie, & je vais encore en traiter ici.

MCCLV. Dans l'exercice des diverses fonctions
de

de l'économie animale, les contractions des fibres motrices sont excitées par la volonté ou par d'autres causes que la nature a destinées à exciter ces contractions & ces autres causes, je les nomme naturelles. Dans l'état de santé, les fibres motrices sont contractées par le pouvoir de la volonté, & par les causes naturelles seulement. En même-temps, la force & la vitesse de ces contractions sont réglées par la volonté, ou par les circonstances des causes naturelles, & les contractions de l'un & l'autre genre sont immédiatement suivies d'un état de relâchement, & ne se renouvellent que quand elles éprouvent derechef l'influence de la volonté ou des causes naturelles.

MCCLVI. Telles sont les conditions de l'action des fibres motrices dans l'état de santé; mais dans un état morbifique, les contractions des muscles & des fibres motrices, ordinairement dépendantes de la volonté, sont excitées sans le concours de la volonté ou même d'une manière opposée, & dans d'autres fonctions, elles sont excitées par l'action de causes inulitées & contre-nature. Dans les deux cas, les contractions produites peuvent se trouver dans deux états différens. L'un est quand la contraction est portée à un plus violent degré qu'il n'est ordinaire dans l'état de santé, sans qu'il succède un relâchement spontané, ni même qu'il puisse s'en suivre une extension, par l'action des muscles antagonistes, ou par celle d'autres puis-

Tome II.

K

arbitraire
physiologique
fibres
motrices
Mouvement
en santé
ou par la volonté
ou par des causes
naturelles

en maladie
ou par un
ou par la volonté
ou par des causes
contre-nature

2 degrés
spasme

sances qui font effort pour produire cette extension. Cet état de contraction est ce qu'on a nommé spasme tonique, & que j'appellerai simplement spasme. L'autre état morbifique des contractions, est quand il succède un relâchement, mais que ces contractions se répètent immédiatement sans le concours de la volonté, ou de l'influence des causes naturelles, & que de plus, leur force & leur vitesse sont portées à un degré plus violent que dans l'état de santé. Cet état de contraction morbifique est ce qu'on a nommé spasme clonique, & que j'appellerai simplement convulsion.

4
convulsion

Je devrois par conséquent, dans cette section, suivre cette division des maladies spasmodiques; mais il n'est pas peut-être en mon pouvoir de la suivre à la rigueur.



CHAPITRE PREMIER.

Du Tetanos.

MCCLVII. **L**ES Nosologiftes & les Auteurs de Pratique ont fait la diftinction du *tetanos* de l'*opifthotonos* & de l'*emproftotonos*. Dans ma Nosologie, j'ai même regardé le *trismus* comme un genre diftinct du *tetanos*. Je ne fuis plus de cette opinion, & je penfe que ces divers termes dénotent différens degrés de la même maladie.

*trismus
il regarde le
trismus
un degré du
tetanos.*

MCCLVIII. Certaines caufes peuvent produire les fymptomes du *tetanos* dans tous les climats que nous connoiffons ; mais ils font plus fréquens dans les pays très-chauds, & plus ordinaires encore durant les plus grandes chaleurs de ces climats. Cette maladie attaque tout âge, tout fexe, tout tempérament & toute complexion. Les caufes qui la produifent ordinairement, font le froid, l'humidité, & quand le corps bouillant de chaleur s'expose à leur action ; mais ce font fur-tout les viciffitudes brufques de la chaleur & du froid. Cette maladie peut être auffi produite par des piquûres, des déchiremens, ou d'autres lésions des nerfs dans quelque partie du corps. Il y a probablement d'autres caufes de cette maladie ; mais elles ne font ni diftinctement connues, ni bien déterminées. Quoique les caufes que j'ai déjà rapportées affectent toutes fortes de per-

K 2

*(1) Dans le trismus il regarde le trismus comme une
degré de maladie d'origine du tetanos - c'est à le
rapporter au tetanos.*

sonnes, la maladie cependant semble attaquer les personnes d'un âge moyen, plus souvent que les vieux ou les jeunes, les hommes plus souvent que les femmes, les constitutions robustes plus fréquemment encore que les personnes foibles.

MCCLIX. Si la maladie provient du froid, elle se déclare ordinairement peu de jours après; mais si elle vient d'une piquûre ou d'une lésion de nerf, la maladie ne survient que plusieurs jours après, & très-souvent quand il ne reste plus ni douleur ni mal-aise dans la partie blessée, ou même que la blessure est entièrement guérie.

MCCLX. Cette maladie est quelquefois portée soudainement au dernier degré; d'autrefois elle passe à cet état par des accroissemens lents. Dans ce cas, le malade éprouve d'abord un sentiment de tension à la partie postérieure du cou; ce qui augmentant par degré rend le mouvement de la tête difficile & douloureux. A mesure que cette roideur du cou augmente, on éprouve un mal-aise à la racine de la langue, ce qui produit par degrés une difficulté dans la déglutition, & aboutit enfin à une interruption totale. Pendant que la roideur du cou va en augmentant, il naît souvent une douleur violente à la partie inférieure du sternum, en tirant vers le dos. Quand cette douleur se déclare, tous les muscles du cou, & particulièrement ceux du dos, sont aussitôt dans un état de spasme qui fait porter fortement la tête en arrière. En même-temps les releveurs de la machoire inférieure, qui

Température

fièvre

*progrès
blessure*

progrès

au début de la maladie n'avoient éprouvé qu'une rigidité spastique, sont affectés du spasme le plus violent, & retiennent les dents si fortement appliquées les unes contre les autres, qu'elles n'admettent point la moindre ouverture. *manœuvre*

Ce symptôme est souvent une principale partie de la maladie. Quand celle-ci est ainsi avancée, la douleur au fond du sternum revient très-souvent, & avec elle, les spasmes du derrière du cou, & de la joue inférieure, se renouvellent avec violence & avec une grande douleur. Par des progrès ultérieurs, le plus grand nombre des muscles sont affectés de spasme. Après ceux du cou, ce sont ceux de l'épine qui en se contractant tendent le tronc du corps fortement en arrière, & c'est ce qu'on a nommé *opisthotonos*. *manœuvre*

Dans les extrémités inférieures, les muscles extenseurs & les fléchisseurs sont affectés ordinairement en même-tems, & tiennent les membres tendus avec roideur. Quoique les extenseurs de la tête & du dos soient ordinairement très-fortement affectés, cependant les fléchisseurs ou les muscles du cou qui tirent la tête en avant, & les abaisseurs de la mâchoire inférieure sont souvent en même-tems fortement affectés de spasme. Les muscles abdominaux sont aussi dans cet état durant toute la maladie, de sorte que le ventre est fortement retracté, & qu'il est aussi dur qu'une planche.

Enfin les fléchisseurs de la tête & du tronc de-

viennent si fortement affectés, qu'ils contre-balancent les extenseurs, & qu'ils tiennent la tête & le tronc dans un état de roideur qui ne permet plus de mouvoir ces parties d'aucune manière; c'est alors que la maladie prend à la rigueur le nom de tetanos. En même tems les bras, qui étoient peu affectés un peu avant, sont dans une tension inflexible; tous leurs muscles sont attaqués de spasme, excepté ceux qui meuvent les doigts, qui conservent souvent jusqu'à la fin leur mobilité.

Au dernier période de la maladie, chaque organe du mouvement volontaire semble être affecté; mais principalement, les muscles de la face. Il se trace des sillons sur le front; les yeux un peu contournés quelquefois, sont ordinairement fixes & immobiles dans les orbites: le nez est retiré en haut, & les joues sont tirées en arrière vers les oreilles; de sorte que toute la face exprime la plus violente grimace. Avec tout ce spasme universel, il survient ordinairement une violente convulsion qui termine la vie.

MCCLXI. Ces spasmes sont toujours accompagnés des plus violentes douleurs. Mais la violence de cet état spasmodique n'est pas toujours constante: après avoir subsisté une ou deux minutes, les muscles éprouvent une espèce de rémission de leur contraction, mais non un relâchement qui puisse permettre l'action de leurs antagonistes. Cette rémission de la contraction

tetanus

spasme

Doigts -

face

m
convulsion &
mort

produit aussi une diminution de la douleur; mais ni l'une ni l'autre ne sont de longue durée. De temps en temps les contractions violentes & les douleurs se renouvellent, quelquefois dix ou ou quinze minutes après; & cela, souvent sans aucune apparence de cause existante. Mais il y a cependant des causes qui méritent d'être considérées; car tout effort qu'on fait pour se mouvoir, ou pour changer de situation, l'action même des muscles nécessaires pour la déglutition & pour la parole, suffisent quelquefois pour renouveler le spasme de toute l'habitude du corps.

*Le moindre
mouvement
renouvelle*

MCCLXII. Les attaques de cette maladie sont rarement accompagnées de fièvre. Quand le spasme est général & violent, le pouls est concentré, accéléré & irrégulier: la respiration est de même. Mais durant la rémission, le pouls & la respiration reviennent ordinairement à leur état naturel. La chaleur du corps n'est pas ordinairement augmentée. Souvent la face est pâle, & couverte d'une sueur froide; & celle-ci devient quelquefois universelle, pendant que les extrémités sont refroidies. Quand les spasmes sont fréquents & violents, le pouls est quelquefois plus plein & plus fréquent qu'à l'ordinaire: la face est rouge, & une sueur chaude se répand sur tout le corps.

sans fièvre

MCCLXIII. Quoique la fièvre n'accompagne pas constamment cette maladie, sur-tout quand elle vient d'une lésion des nerfs, cependant,

froid
lymph
hemorrh
lorsqu'elle provient du froid, la fièvre quelquefois survient avec des symptômes inflammatoires. On a souvent tiré du sang dans cette maladie, mais il n'a jamais offert de croûte inflammatoire; & les observations semblent indiquer que le sang qu'on tire est d'un tissu plus lâche, & qu'il ne se coagule pas à la manière ordinaire.

MCCLXIV. Dans cette maladie, la tête est rarement affectée de délire, ou même de quelque confusion dans les idées jusqu'au dernier état, pendant que par des secousses répétées de l'affection la plus violente, toutes les autres fonctions du système sont très-dérangées.

longue
le 2
et un
jean
longes
MCCLXV. Il n'est pas moins extraordinaire que dans cette maladie, les fonctions naturelles ne soient ni immédiatement, ni considérablement affectées. Les vomissemens paroissent quelquefois de bonne heure dans cette maladie; mais ordinairement, ils sont de peu de durée, & il n'est pas rare de voir l'appétit durer durant tout le cours de la maladie. La nourriture que l'on prend est digérée avec régularité. Les excrétiions sont quelquefois dérangées, mais elles ne le sont pas toujours. On éprouve quelquefois une suppression d'urine; quelquefois on la rend avec difficulté & douleur. Le ventre est constipé; mais comme nous avons à peine des observations où on n'ait employé les préparations d'opium à haute dose; il est incertain si la constipation est l'effet des narcotiques ou de la maladie. Dans divers cas de cette maladie,

il a paru une éruption miliaire; mais on ne peut déterminer s'il faut la regarder comme un symptôme de la maladie, ou comme l'effet du traitement. On n'a pas non plus fixé si cette éruption étoit d'un bon ou d'un mauvais présage, ou si elle produisoit quelque changement dans le cours de la maladie.

MCCLXVI. Cette maladie a en général une terminaison funeste; & il y a lieu de présumer que c'est par sa nature: mais comme nous savons que les Médecins n'ont connu que depuis peu le traitement qui lui convient, & que depuis qu'on le met en pratique, plusieurs en ont été guéris, on doit conclure que cette maladie n'est pas aussi meurtrière qu'on l'avoit imaginé.

Il faut d'abord remarquer que, quand elle naît des lésions des nerfs, elle est ordinairement plus violente que quand elle vient de l'action du froid; que quand elle attaque subitement, & qu'elle est promptement parvenue à un degré violent, elle est toujours plus dangereuse que quand elle est lente dans ses progrès. Suivant cela, cette maladie devient souvent funeste avant le quatrième jour; & quand le malade a passé cette période, on peut supposer qu'il a moins à craindre. En général, plus elle se prolonge, moins il y a de danger: elle n'en est pas cependant exempte, même plusieurs jours après le quatrième. Il n'est pas rare qu'après une certaine diminution de sa violence, elle revienne encore avec plus de force.

miliaire

guarant

*ben
Larson
analogique*

guarant

& de danger. Elle ne se termine jamais par ce qu'on appelle une solution critique ; mais elle cesse par degrés, & ce n'est qu'après un long espace de tems que tous les symptômes disparaissent.

MCCLXVII. Par l'histoire de la maladie, on voit combien peu est fondée la distinction de tetanos, d'opisthotonos, de trismus, regardés comme des espèces différentes de maladie, puisqu'elles naissent toutes de la même cause, & qu'elles sont constamment jointes dans la même personne. Je ne doute pas que l'emprostotonos ne soit du même genre ; & comme les Anciens en font fréquemment mention, je ne doute pas qu'ils ne l'aient observé ; mais, de nos jours, on en voit peu d'exemples. Comme je n'en ai jamais vu, & que je ne trouve point d'observation particulière où on le décrit comme un genre de spasme différent des autres, je ne puis point indiquer les autres circonstances qui l'accompagnent, & qui peuvent le faire distinguer des autres espèces de tetanos.

MCCLXVIII. La maladie prend quelquefois une forme différente de celles que nous avons exposées. C'est lorsque les spasmes n'attaquent qu'un côté du corps, & qu'ils le plient fortement en arc de ce côté-là. C'est ce que Sauvages appelle *tetanus lateralis*, & d'autres Ecrivains *pleurosthotonos*. Ce cas est rare ; & dans toutes les descriptions qu'on en a données, je ne trouve aucune

jamais de
cure

(1)
C'est donc des
crampes
sans la même
mélange

Sur le côté
rare.

circonstance qui doive le faire regarder comme une variété de l'espèce que j'ai déjà décrite, & qui demande qu'on le traite en particulier.

MCCLXIX. Je ne puis guère m'étendre sur la Pathologie de cette maladie, en ce que la structure des fibres motrices, leur état dans divers degrés de contraction, & sur-tout l'état du *sensorium*, en tant qu'il détermine diversement le cours du fluide nerveux, sont tous des objets très-imparfaitement, ou, pour mieux dire, point du tout connus. C'est donc une tentative vaine & inutile, que d'établir à cet égard des règles de Pratique sur un fondement scientifique. Il faut donc s'en tenir à ce que l'analogie a appris être utile, & à ce qui a été confirmé par l'expérience.

MCCLXX. Quand la maladie vient de la lésion d'un nerf dans quelque partie du corps, le premier pas à faire vers le traitement, est d'employer tous les moyens possibles, pour interrompre toute communication de cette partie avec le *sensorium*, soit en coupant le nerf dans son cours, soit en détruisant jusqu'à une certaine étendue l'extrémité ou la partie affectée.

MCCLXXI. Quand on peut traiter cette maladie par les médicamens, l'expérience a appris que l'opium a été souvent un remède efficace; mais pour le rendre tel, il faut le donner à beaucoup plus forte dose qu'on ne l'emploie dans aucun autre cas. On peut en agir ainsi d'autant plus

généralité

Tactum

*empêcher en de
la terminale de
nerf*

*opium
à
haute dose*

sûrement; qu'il est prouvé que le corps le supporte mieux que dans toute autre occasion. On a donné l'opium sous forme solide ou liquide, en répétant fréquemment des doses modérées, dans l'intervalle d'une, de deux, de trois ou de plusieurs heures, suivant l'exigence des symptômes. Lors même qu'on en a donné de grandes quantités de cette manière, il ne paroît pas qu'il agisse comme dans d'autres cas; car, quoiqu'il produise quelque rémission des spasmes & de la douleur, il cause à peine quelque sommeil, & n'occasionne point cette stupeur, cette ivresse & ce délire qu'il produit dans d'autres circonstances, lors même qu'on ne le donne qu'à beaucoup plus petite dose. Il est donc vrai que, dans les affections du tetanos, comme l'opium n'offre aucuns des effets qui peuvent mettre la vie en danger, on est peu fondé à le donner avec épargne. Il est même vraisemblable qu'on pourroit l'administrer aussi copieusement & aussi souvent que l'urgence des symptômes le demande.

Il faut observer que, quoique les premières doses d'opium produisent quelque rémission des symptômes, cependant ces effets généraux sont de peu de durée; & cette maladie étant sujette à des retours, il sera nécessaire de répéter les doses d'opium comme auparavant, aussi-tôt qu'on s'apercevra que cesse l'action de celles qu'on a données, & sur-tout à la moindre apparence du retour des spasmes. Il faut continuer cette pratique

l'opium est
rendre plus
renseigner
ne s'agit
de la vie
peu de la
membrer
de la vie

de la vie

pendant tout le tems que la maladie offre une disposition à se renouveler; & c'est seulement après que la maladie a subsisté quelque tems, & après des rémissions considérables & long-tems continuées, que les doses d'opium doivent être diminuées, & que l'intervalle du tems entre chaque prise doit être augmenté.

MCCLXXII. L'administration de l'opium de cette manière, a eu un grand succès dans beaucoup de cas: & il en auroit été sans doute de même dans plusieurs autres, si l'opium avoit été donné avec moins d'épargne, soit que le Médecin en ait craint l'effet, soit qu'on ait trouvé un obstacle dans la déglutition, qui est souvent interrompue dans cette maladie. Cette circonstance fait voir qu'il faut avoir recours à ce remède immédiatement au début de la maladie, avant que la déglutition soit difficile; ou bien, si on a perdu l'occasion favorable, il faut le donner en clystère, en assez grande quantité, ayant soin de la répéter autant qu'il est nécessaire; ce qu'on ne paroît pas avoir fait jusqu'ici.

MCCLXXIII. Il y a lieu de penser que dans cette maladie, les intestins sont affectés du spasme qui domine dans toutes les autres parties du corps, & que par conséquent la constipation est un symptôme de la maladie. Elle doit être aussi augmentée par l'opium qu'on donne à haute dose: de quelque cause qu'elle naisse, il faut l'empêcher d'aggraver la maladie, & le relâchement du canal

*il faut donner
l'opium avec
une dose plus
forte que de*

*quand elle
est en
clystère*

*par une des
intestins*

*la
constipation
est augmentée
par l'opium
remède pour
la constipation*

intestinal ne peut que contribuer à faire diminuer le spasme des autres parties. Cette considération indique qu'il faut user de laxatifs, autant que la déglutition peut le permettre; ou bien, quand celle-ci offre un obstacle, il faut recourir aux clystères. Les bons effets de ces deux moyens sont prouvés par l'observation.

MCCLXXIV. On a supposé avec quelque vraisemblance, que la manière d'agir de l'opium dans cette maladie, pourroit être aidée par quelque autre puissant antispasmodique. Ceux qui semblent promettre le plus, sont le musk & le camphre: quelques Médecins ont pensé que ce dernier étoit de la plus grande efficacité. Mais soit qu'on ne l'ait point donné dans son état de pureté; ou en quantité suffisante, ses bons effets ne sont pas encore clairement démontrés. Si on se conduit par analogie avec la manière d'agir de l'opium, le musk & le camphre doivent être employés dans cette maladie, à beaucoup plus forte dose qu'on ne les administre dans d'autres cas.

MCCLXXV. Le bain chaud a été communément employé comme remède dans cette maladie, & souvent avec utilité; mais il n'est point venu à ma connoissance qu'il ait produit une guérison complète par sa seule action. Soit que le mouvement du corps qui est nécessaire pour prendre le bain excite les spasmes, soit qu'on doive l'attribuer à la crainte du bain, dont quelques personnes sont affectées, il est sûr que, dans quelques

*Elton
Lactif*

*musk &
Camphre*

Bain chaud

cas, le bain chaud a été nuisible & même mortel. On a recommandé des fomentations sur quelques parties; & je crois que c'est avec juste raison. Et je ne doute pas que les fomentations des pieds & des jambes qu'on emploie maintenant dans les fièvres, ne soient très-utiles dans cette maladie, en les employant avec assiduité, d'autant plus qu'elles demandent à peine que le malade se remue.

MCCLXXVI. Les Anciens faisoient très-souvent des applications onctueuses dans cette maladie; & quelques Médecins modernes les ont considérées comme très-utiles. Cependant, elles n'ont pas paru produire de grands effets; & n'étant qu'un foible moyen auxiliaire, accompagné de quelques inconvéniens, les Médecins Anglois en négligent beaucoup l'usage.

MCCLXXVII. On a employé auparavant la saignée dans cette maladie; mais on a observé qu'elle étoit nuisible, excepté dans un petit nombre de cas, & dans des constitutions pléthoriques où la fièvre étoit survenue. En général, l'état du corps humain dans les climats chauds, n'est point favorable à la saignée: si nous tirons même quel-

qu'indication de l'état du sang que l'on tire des veines, il semble qu'on doit craindre la saignée dans les symptômes du tetanos.

MCCLXXVIII. On a aussi employé les vésicatoires dans cette maladie; mais divers Médecins

*Remède
à la mort*

*fomentations
de pieds &
de jambes de
la fièvre & du
tetanos*

*application
onctueuse*

*Saignée dans
la fièvre & du
tetanos*

prétendent qu'ils sont constamment très-nuisibles ; & on en néglige maintenant l'usage.

MCCLXXIX. Telles sont les méthodes de traitement qu'on a suivies jusqu'ici ; mais divers Médecins nous ont appris qu'ils avoient employé en Amérique le mercure avec de grands avantages. On rapporte qu'il doit être employé dans les premiers tems de la maladie ; qu'il est plus convenable de le donner en frictions ; qu'il doit être administré à forte dose, en sorte que le corps en soit aussi-tôt comme pénétré ; que la salivation en soit produite, & qu'elle soit continuée jusqu'à ce que les symptômes cèdent. Je n'ai point appris avec certitude si cette méthode seule est en général suffisante pour le traitement de cette maladie, ou s'il faut aider l'action de ce remède par l'usage de l'opium, ou encore, jusqu'à quel point l'administration de cette dernière substance doit être portée.

MCCLXXX. On m'a appris en dernier lieu que le tetanos, dans tous ses différens degrés, avoit été guéri, en donnant intérieurement le *Pisselaum Barbadesse*. J'ai cru devoir en parler, quoique je ne sache pas exactement à quelle dose on doit donner ce médicament, & dans quelles circonstances de la maladie il est à propos de l'employer.

MCCLXXXI. Dans la première édition de cet Ouvrage, je n'ai point parlé du bain froid en exposant

exposant les divers remèdes du tétanos, parce que, quoique j'en eusse entendu parler, je ne savais pas qu'il eût été assez souvent employé pour confirmer mon opinion sur son efficacité; je n'étois pas non plus assez instruit de la manière ordinaire de l'administrer. Mais maintenant, sur le rapport de plusieurs Médecins judicieux qui l'ont employé fréquemment, je puis assurer que c'est un remède qui, dans des épreuves nombreuses qu'on en a faites, est des plus avantageux dans cette maladie, & que, pendant que l'usage doux du bain chaud l'a fait entièrement oublier, celui du bain froid est ordinairement employé dans toute l'Amérique. La manière de l'administrer est quelquefois de le prendre à la mer; mais le plus souvent elle consiste à jeter l'eau froide d'un bassin ou d'un baquet sur tout le corps du malade. Quand cela est fait, on enveloppe le malade dans des couvertures, en le mettant au lit, & on lui donne l'opium à forte dose. Par ce moyen, on obtient une rémission considérable des symptômes; mais ils reviennent ordinairement dans peu d'heures, & on répète comme auparavant le bain & les doses d'opium. Par ces répétitions, les intervalles que laissent les symptômes deviennent plus longs, & enfin la maladie est entièrement guérie; quelquefois même très-promptement. Je dois remarquer que, d'après les informations que j'ai reçues, le bain froid

Tome II.

L

(un remède)

pauvre

utile

en amers

le ne

ou

opium

de froid

en ment

opium

général

n'est pas si souvent employé, ou n'est pas si efficace dans les cas du tetanos qui succède aux blessures, comme dans ceux qui viennent de l'impression du froid.

MCCLXXXI. Avant de terminer ce chapitre, il est bon de faire connoître un cas particulier de tetanos ou de *trismus*, qui attaque certains enfans aussi-tôt après leur naissance, & qu'on appelle pour cette raison, *trismus nascentium*. Il semble que c'est une maladie particulière, puisqu'elle n'attaque les enfans que durant les premiers quinze jours, & ordinairement avant le neuvième jour de leur âge; enforte que, dans les contrées où cette maladie est fréquente, on regarde les enfans comme étant en sûreté, lorsqu'ils ont passé cette époque. Le principal symptôme de cette maladie est le *trismus*; mais le plus souvent ce n'est pas le seul, puisqu'il se combine avec l'opisthotonos ou le tetanos lui-même. Elle est, comme les autres variétés du tetanos, la plus fréquente dans les pays chauds; mais de même que celles qui naissent de l'impression du froid, elle ne se borne pas aux climats chauds, puisqu'on la trouve dans la plupart des contrées septentrionales de l'Europe. Elle paroît plus fréquente dans certains cantons que dans d'autres; mais je ne saurois déterminer ce qui peut l'y confiner. Il semble qu'elle est plus ordinaire en Switzerland qu'en France. J'ai été instruit qu'elle est fréquente dans

*Amphibien
dans le
l'effluve des
le tetanos &
Moussi*

*malade
nouveau
dans les
15 jours*

region

les lieux élevés de l'Ecosse; mais je n'en ai point vu d'exemple dans les contrées basses. Ses diverses causes ne sont pas bien connues, & les conjectures qu'on a formées sur ce point, ne me paroissent point satisfaisantes. Cette maladie est presque toujours funeste dans l'espace de peu de jours. Les femmes en sont si persuadées, qu'elles ne demandent presque jamais le secours de l'art de guérir dans ce cas-là. C'est ce qui fait que nous sommes peu instruits de l'histoire de cette maladie, ainsi que sur l'effet des remèdes convenables. Cependant l'analogie nous porte à supposer qu'on pourroit employer les remèdes qui ont réussi dans d'autres cas du tetanos; & le peu d'essais qu'on en a faits, semblent confirmer cette Pratique.

negon

Tetanus

ordépe



L 2

*si l'on en veut bien
& l'on en veut bien en mel*

C H A P I T R E I I.

De l'Epilepsie.

MCCLXXXII. J'AI expliqué déjà (MCCLVI), dans quel sens j'emploie le terme de convulsion.

Les convulsions qui attaquent le corps humain n'ont pas toutes le même caractère ; mais je ne considère ici que la forme principale & la plus ordinaire sous laquelle elles se montrent, comme dans l'épilepsie. On peut dire que cette maladie consiste dans des convulsions de la plus grande partie des muscles du mouvement volontaire, accompagnées de la perte du sentiment, & finissant par un état d'insensibilité & une apparence de sommeil.

MCCLXXXIII. Cette forme est générale, & les principales circonstances de la maladie sont toujours les mêmes dans toutes les personnes. Elle vient par accès, & les personnes en sont attaquées lors même qu'elles jouissent d'une santé parfaite en apparence, & ces accès après avoir duré quelque tems disparaissent, & le malade revient à son état ordinaire de santé. Ces attaques sont quelquefois précédées de certains symptômes qui peuvent en faire connoître l'approche aux personnes qui en ont déjà éprouvé, comme nous le ferons voir dans la suite ; mais ces préludes ne se font pas

sentir long-tems avant l'invasion , qui quelquefois vient subitement , sans que rien ait paru l'annoncer.

La personne qui en est attaquée , perd subitement tout sentiment & la faculté de se mouvoir ; de sorte que si elle est debout , elle tombe immédiatement , ou bien elle est renversée à terre avec des convulsions. Dans cette situation , elle s'agit avec des contorsions violentes des membres & du tronc en divers sens. Ordinairement les membres d'un côté du corps sont plus violemment agités que ceux de l'autre. Dans tous ces cas , les muscles de la face & des yeux sont beaucoup affectés , ce qui produit de fortes distorsions & des grimaces. La langue fait souvent saillie hors de la bouche ; ce qui l'expose à être grièvement blessée par l'action des muscles de la mâchoire inférieure qui font effort pour fermer la bouche.

Pendant que les convulsions continuent , il sort ordinairement de la bouche une bave écumeuse ; ces convulsions ont quelques momens de relâche , mais elles se renouvellent subitement avec la plus grande violence. En général , après quelque tems les convulsions cessent entièrement , & la personne reste quelque tems sans mouvement , mais dans un état d'insensibilité absolue , & avec les apparences d'un profond sommeil. Après cet état de stupeur , le sentiment & la faculté de se mouvoir reviennent quelquefois subitement ; mais le plus souvent par degrés , sans qu'on conserve le souvenir

L 3

a l'egne

Huet

fré-labry

sommeil

n. n. n.

(g. g. g.)

(g. g. g.)

de ce qui s'est passé durant l'accès. Pendant les convulsions, le pouls & la respiration sont précipités & irréguliers ; mais après que les convulsions ont cessé, ils reviennent à leur régularité ordinaire, & comme dans l'état de santé.

Telle est la forme générale de la maladie ; elle offre des variétés suivant les individus, quelquefois aussi dans la même personne, soit pour la violence plus ou moins grande, soit pour la durée des symptômes.

*Contre-prochain
ne s'élève
imprévisible
exclut par des
et contre nature*

MCCLXXXIV. A l'égard de la cause prochaine, on peut dire qu'elle est une affection de l'énergie du cerveau, qui étant ordinairement dirigée par la volonté, en est ici indépendante, & n'est soumise qu'à des causes contre-nature. Mais je ne saurois aller plus loin ; car je ne connois point les conditions physiques du cerveau, dans les déterminations ordinaires de la volonté, & par conséquent j'ignore aussi l'état contre-nature du cerveau dans les affections épileptiques. Je ne tenterai donc point de tirer les indications du traitement de la connoissance de la cause prochaine, mais de la recherche exacte des causes éloignées qui peuvent exciter par elles-mêmes, ou être une cause occasionnelle de la maladie ; & je crois qu'on peut tirer de-là des inductions très-utiles pour le traitement : il est donc de mon devoir d'entrer dans l'énumération de ces causes.

*allongés
coronelles
redoublés*

MCCLXXXV. Les causes éloignées de l'épilepsie peuvent être distinguées en occasionnelles & en

prédisposantes. Il y a, à la vérité, certaines causes éloignées qui agissent indépendamment de toute prédisposition ; mais comme il est difficile de les distinguer, je considérerai les unes & les autres sous le titre général de causes occasionnelles ou prédisposantes.

MCCLXXXVI. Les causes occasionnelles peuvent, je crois, être rapportées à deux points généraux. Le premier comprend celles qui semblent agir en stimulant directement, & en excitant l'énergie du cerveau. Le second renferme celles qui semblent agir en l'affaiblissant. Pour abréger, & sans prétendre expliquer la manière dont ces causes agissent, je me servirai des termes d'excitation & d'affaïssement, comme exprimant une vérité qui résulte des faits observés ; & quoiqu'il soit difficile de fixer si quelques-unes de ces causes agissent plutôt d'une manière que de l'autre, cela ne doit point nous arrêter pour les autres, par tout où nous pourrions fixer clairement leur influence particulière, & en tirer des principes de pratique.

MCCLXXXVII. Parmi les causes occasionnelles qui agissent en excitant, il y en a qui portent une impression directe & immédiate sur le cerveau même ; d'autres en agissant sur d'autres parties du corps, transmettent par leur moyen leur impression au cerveau.

MCCLXXXVIII. Les causes d'une excitation immédiate du cerveau sont de quatre sortes.
1°. Les stimulans mécaniques. 2°. Les stimulans

2 classes de
Cerveau
l'excitation
X
l'affaïssement

l'excitation
l'affaïssement

Par les causes naturelles ?

168

M É D E C I N E

F. W. V. V. H. W. L. V.

chymiques. 3°. Les stimulans moraux , & enfin 4°. le stimulus particulier d'une trop grande distension des vaisseaux.

1. MCCLXXXIX. Les stimulans mécaniques peuvent être des instrumens propres à blesser , qui pénètrent dans le crâne , ou qui entrent dans la substance du cerveau , ou des esquilles du crâne fracturé , ou des excroissances dures & pointues qui naissent de la surface interne du crâne , ou qui sont formées dans les membranes du cerveau.

2. MCCXC. Les stimulans chymiques (MCCLXXXVIII) , peuvent être des fluides qui par diverses causes sont épanchés dans certaines parties du cerveau , & deviennent âcres par la stagnation , ou d'une autre manière.

3. MCCXCI. Les irritations morales qui agissent en excitant , sont toutes les passions violentes d'un genre actif , comme la joie ou la colère. La première a manifestement une qualité excitante en agissant fortement & immédiatement sur l'énergie du cerveau. La seconde agit aussi évidemment de la même manière. Mais il faut remarquer que ce n'est pas seulement ainsi que la colère produit ces effets ; car elle fait une forte impression sur le système sanguin , & elle peut devenir un stimulus de trop grande distension , en ce que durant un accès de colère , le sang est poussé dans les vaisseaux de la tête avec violence & en plus grande quantité.

MCCXCII. A l'article des irritations morales , il faut rapporter l'aspect des personnes qui éprouvent

à l'analyse

un accès d'épilepsie; ce qui en a quelquefois produit un pareil dans le spectateur. On peut demander à la vérité si cet effet doit être attribué à l'horreur produite par les agitations, en apparence douloureuses des membres; & aux grimaces effrayantes des épileptiques, ou bien, si ce n'est qu'un effet de la force de l'imitation? Il est possible que l'horreur produise quelquefois cet effet; mais certainement une grande partie en doit être attribuée au penchant naturel à l'imitation, qui en tout tems est si puissant pour l'homme, & qui opère dans d'autres cas des affections convulsives que ne pourroit produire aucun spectacle d'horreur.

MCCXCIII. A l'article des irritations mentales, je dois rapporter l'épilepsie feinte qui est si connue; mais je ne doute pas que par la suite la répétition ne puisse produire une épilepsie réelle. L'histoire du Quétisme & des Exorcismes me fait pencher vers cette opinion, qui reçoit une nouvelle preuve de ce que nous connoissons du pouvoir de l'imagination sur le retour des accès d'épilepsie & d'hystérie.

MCCXCIV. Je passe maintenant aux irritations qui agissent immédiatement sur le cerveau, & que j'imagine être une trop grande distension des vaisseaux sanguins de cet organe. Ce qui le rend vraisemblable, c'est qu'à la dissection des personnes mortes d'épilepsie, on a découvert ordinairement des marques d'une congestion précédente dans les vaisseaux sanguins du cerveau. On répliquera peut-

force de l'imitation
ne peut-on
cal

imitation

général

convulsions

4.

anatomie

être que c'est l'effet de l'accès qui a donné la mort; mais ce qui rend probable que la congestion avoit précédé, c'est que l'épilepsie est souvent accompagnée de maux de tête, de la manie, de la paralysie & de l'apoplexie; maladies qui dépendent d'une congestion dans les vaisseaux du cerveau. En outre, on a souvent trouvé dans le cerveau de personnes mortes d'épilepsie, des tumeurs & des épanchemens, qui, quoiqu'incapables de produire les maladies qui dépendent de la compression d'une portion considérable du cerveau, peuvent cependant comprimer assez de vaisseaux pour produire dans les autres une plus grande turgescence qu'à l'ordinaire, ou l'impulsion du sang dans les vaisseaux du cerveau, plus propre à occasionner une plus forte distension.

*Tumeurs
Cervicales
de l'organe
du Nerveau*

MCCXCV. Ces considérations semblent fortifier la conjecture que nous avons formée; mais on peut encore alléguer en preuve, que l'état pléthorique est favorable à l'épilepsie, & que toute turgescence accidentelle de vaisseaux du cerveau, par un accès de colère, par la chaleur du soleil ou d'un appartement, par un exercice violent, un excès de crapule, ou l'ivresse, peut devenir immédiatement la cause d'un accès d'épilepsie.

MCCXCVI. On peut même confirmer cette doctrine par un raisonnement de théorie. J'ai prouvé ci-devant qu'un certain degré de plénitude, & de tension des vaisseaux du cerveau est nécessaire pour soutenir son énergie ordinaire & constante, dans

crânielle

la distribution de l'influence nerveuse. D'où il paroît s'ensuivre qu'une trop forte distension de ces mêmes vaisseaux peut être la cause d'une excitation violente.

MCCXCVII. J'ai fait l'énumération des diverses causes éloignées ou occasionnelles de l'épilepsie, qui agissent en excitant immédiatement le cerveau lui-même. Parmi les causes qui augmentent l'énergie du cerveau médiatement, c'est-à-dire, en agissant sur d'autres parties du corps, on doit compter les impressions qui produisent un extrême degré de plaisir ou de douleur.

Les impressions qui ne produisent ni l'un ni l'autre de ces effets ne peuvent guère causer l'épilepsie, à moins que de telles impressions ne soient portées au degré le plus violent, & alors leur manière d'agir peut être considérée comme une modification de la douleur. Il faut cependant remarquer que toutes les impressions fortes, & qui sont soudaines & imprévues, produisent souvent des attaques d'épilepsie.

MCCXCVIII. Certaines impressions faites sur différentes parties du corps, opèrent souvent sans produire aucune sensation, en sorte qu'on ne sçait à quelle classe les rapporter; mais il est probable qu'elles agissent en excitant le cerveau, & qu'elles rentrent dans le dénombrement que nous avons déjà fait. De cette sorte sont: la dentition des enfans, les vers, l'acidité ou une autre acrimonie dans le canal alimentaire, des calculs dans les reins;

*plein
d'alarmes*

*autres
con
éventuels*

des matières âcres dans des abcès ou des ulcères, une acrimonie répandue dans la masse du sang, comme dans le cas de quelques affections contagieuses.

affaiblissement

(Colo en d'au)

type Nibet
ame

le
Colo en d'au
des
stimulans

MCCXCIX. On comprend sans peine comment des stimulans directs d'une certaine force peuvent exciter l'action du cerveau, & occasionner l'épilepsie; mais on a peu connu jusqu'ici certaines causes qui affoiblissent évidemment l'énergie du cerveau, ou qui, suivant l'expression que j'ai adoptée, agissent par affaiblissement. Mais cependant elles excitent indirectement l'action du cerveau, de manière à produire l'épilepsie; & c'est en vertu de ce qu'on appelle *vis medicatrix Natura*, expression bien fondée. Mais comme je n'admets point la doctrine de Stalh sur l'influence de l'ame, je me fers de ce terme; comme exprimant un fait, & je n'ai point en vue de l'employer pour rendre raison de la manière dont la cause de cet affaiblissement produit mécaniquement ses effets. Je prétends cependant qu'il y a certaines causes de collapsus qui deviennent en effet des stimulans, & qui produisent ainsi l'épilepsie.

MCCC. Je conclus qu'il y a de ces stimulans indirects, en ce que diverses causes d'épilepsie sont de nature à produire souvent la syncope, qu'on suppose toujours dépendre de quelques principes qui affoiblissent l'énergie du cerveau (MCLXXVI): il est difficile d'expliquer pourquoi les mêmes causes produisent quelquefois la syncope &

d'autrefois la réaction qui paroît dans l'épilepsie. Mais, à mon avis, cela ne me doit point empêcher de supposer que ces causes agissent par affaiblissement. Des exemples particuliers que je vais rapporter, feront voir qu'il existe de pareilles causes d'épilepsie.

MCCCI. La première cause que je suppose être de cette espèce, est une hémorrhagie, soit spontanée, soit par d'autres moyens. Il est bien connu que la même hémorrhagie qui produit la syncope, produit aussi souvent l'épilepsie; & les observations ont démontré que les hémorrhagies qui sont portées au point de devenir mortelles, le sont rarement sans produire d'abord l'épilepsie.

MCCCII. Une autre cause que je suppose agir par affaiblissement, & qui par conséquent produit quelquefois la syncope, & d'autrefois l'épilepsie, est la terreur, c'est-à-dire, la crainte de quelque grand mal, qui arrive sans être prévu. Comme elle produit en même tems une émotion soudaine & considérable (MCLXXX), elle produit plus souvent l'épilepsie que la syncope.

MCCCIII. Une troisième cause qui produit l'épilepsie par affaiblissement, est l'horreur, c'est-à-dire, une aversion forte qui naît soudainement d'une sensation très-désagréable, & souvent aussi d'une sympathie, avec la douleur & le danger d'une autre personne. Comme l'horreur est souvent la cause de la syncope, on ne peut se méprendre

*Carls A
affaiblissement
par l'émotion*

par l'émotion

par l'émotion

sur la manière dont elle produit l'épilepsie ; & on peut en donner la raison suivante. Comme le désir excite l'activité , l'aversion , au contraire , la retreint , c'est-à-dire , qu'elle affoiblit l'énergie du cerveau ; & par conséquent , des degrés d'aversion plus forts peuvent produire la syncope ou l'épilepsie.

or odeurs
MCCCIV. Un quatrième ordre de causes de l'épilepsie que je suppose aussi agir par affaïssement , comprend certaines odeurs qui causent ou la syncope ou l'épilepsie : & à l'égard de la première , j'ai déjà donné les raisons qui me font supposer que les odeurs agissent plutôt par leur qualité désagréable que par leur propriété d'affoiblir (MCLXXXII). Ces raisons peuvent trouver ici leur application : & peut-être aussi que tout ce que produisent les odeurs , doit être considéré comme l'effet de l'horreur , & par-là , appartenir à l'article précédent.

poisons
MCCCV. Un cinquième ordre de causes qui produisent l'épilepsie par *collapsus* , est l'action de plusieurs substances , considérées , au moins pour la plupart , comme des poisons. Avant que de donner la mort , elles produisent ordinairement l'épilepsie. Cet effet , à la vérité , peut , dans certains cas , être rapporté à l'action inflammatoire qu'ils exercent quelquefois dans l'estomac ou dans d'autres parties du canal des intestins ; mais comme une grande partie offre aussi sur-tout une qualité narcotique & délétère , il est probable

que c'est par-là qu'ils produisent l'épilepsie ; & ils doivent être rapportés à la classe des causes dont nous parlons.

MCCCVI. Passons maintenant à l'espèce d'épilepsie caractérisée par ce qu'on nomme aura epileptica. C'est une sensation de quelque chose qui se meut dans quelque partie des membres ou du tronc du corps , & qui de-là se porte à la tête ; & quand elle y est arrivée , la personne est immédiatement privée du sentiment , & éprouve une attaque d'épilepsie. Les personnes qui en ont fait l'expérience , la comparent à une vapeur froide , quelquefois à un fluide qui coule , d'autrefois à la marche d'un petit insecte qui se traîne vers la tête : très-souvent elles ne peuvent pas donner une idée distincte de leur sensation , autrement qu'en la représentant comme quelque chose de mobile. On a supposé que cette sensation naît de quelque affection de l'extrémité , ou d'une autre partie du nerf mis en action par quelque matière irritante , & que cette sensation suit par conséquent le cours de ce nerf ; mais je n'ai jamais observé qu'elle suivît distinctement le trajet d'aucun nerf ; & en général , elle semble passer le long des tégumens. On a trouvé dans quelques cas qu'elle vient de quelque chose qui presse ou qui irrite un nerf particulier , quelquefois à la suite d'une contusion ou d'une blessure. Mais ces exemples sont plus rares ; & l'effet plus ordinaire des contusions & des blessures , est le tetanos qui

aura epileptica

la sensation

de la sensation

de la sensation

de la sensation

de la sensation

de la sensation

de la sensation

de la sensation

n'est point accompagné de la circonstance de ce qu'on appelle *aura* ; & d'un autre côté , cette *aura* qui produit l'épilepsie , vient souvent d'une partie qui n'a jamais éprouvé de blessure ni de contusion , & qui ne paroît point affectée d'aucune matière irritante.

L'aura epileptique est
Confusion
exaltée

Il est naturel d'imaginer que cette *aura epileptica* est l'effet de quelque *stimulus* direct , qui agit dans la partie , & de là , par communication , au cerveau. Il faudroit donc la rapporter à la classe des causes qui excitent l'énergie de cet organe ; mais la différence remarquable qu'on observe dans des causes semblables en apparence , & qui produisent le tetanos , laisse quelque doute sur cet objet.

Caus
disposantes

MCCCVII. Ayant exposé les causes occasionnelles de l'épilepsie , je passe maintenant aux causes prédisposantes. Comme plusieurs des causes rapportées ci-dessus , agissent sur certaines personnes & point du tout sur d'autres , on peut supposer dans ces personnes une prédisposition à cette maladie. Mais il n'est pas aisé de déterminer en quoi consiste cette prédisposition.

MCCCVIII. Comme plusieurs des causes occasionnelles sont des impressions foibles , & ne produisent que peu ou point d'effet sur la plupart des personnes , je conclus que celles qui en sont affectées sont plus mobiles que les autres , & que par conséquent , une certaine mobilité de constitution est une des causes prédisposantes. Mais il est

est à propos de montrer que cet état du corps est plus marqué dans certaines personnes que dans d'autres.

MCCCIX. Cette mobilité paroît plus clairement dans l'état de l'ame ; si une personne se livre aisément à l'espérance, ou se laisse accabler par la crainte, & qu'elle passe aisément & promptement d'un état à l'autre ; si elle a du penchant au plaisir & à la gaieté ; que la colère soit facile à provoquer, & qu'elle soit timide ; si de légères impressions excitent en elle des émotions fortes, mais passagères, c'est le caractère de l'enfant : *Qui colligit ac ponit iram temerè & mutatur in horas* ; ou de la femme : *Varium & mutabile fœmina*. Et en effet, dans les femmes & les enfans, on reconnoît sans peine cette mobilité de l'ame ; mais elle est nécessairement unie avec un état analogue du cerveau, c'est-à-dire, avec une mobilité pour toute impression, ou une disposition à recevoir des alternatives d'excitation ou d'affaiblissement, l'un & l'autre à un degré considérable.

MCCCX. Certaines personnes ont par conséquent une mobilité de constitution qui tient à l'état primitif de leurs fibres, & qui est plus facile à ébranler à une certaine période de la vie que dans d'autres ; mais quelquefois elle est aussi produite par des circonstances particulières de la vie, ou du moins elle en reçoit des modifications particulières.

Tome II.

M

bonne auto
patriotisme, humanisme, religion } le dessein a été origina-
la religion est fondement de } le premier sommaire de
la philosophie

irritabilité
mob. 1. 6

MCCCXI. Cette mobilité consiste dans un plus grand degré de sensibilité ou d'irritabilité. Les Médecins regardent, à la vérité, ces deux conditions comme si nécessairement unies, qu'elles produisent l'une & l'autre la même constitution; mais je pense qu'elles sont différentes, & que la mobilité peut dépendre quelquefois de l'une & quelquefois de l'autre. Si par la répétition, une action devient plus facile à exciter, & qu'elle le soit plus fortement, je considère ce cas comme un accroissement d'irritabilité seule. Je ne pousse pas ici cette discussion plus loin, parce qu'il s'agit d'expliquer seulement pourquoi l'épilepsie & les convulsions de toute espèce, par leur répétition, deviennent plus faciles à exciter, & finissent par être habituelles, ce qui les rend d'une guérison plus difficile.

MCCCXII. De quelque manière qu'on applique la distinction de la sensibilité & de l'irritabilité, il paroît que la mobilité, qui est une cause prédisposante de l'épilepsie, dépend plus particulièrement de la foiblesse, ou d'un état pléthorique du corps.

MCCCXIII. Une circonstance fait voir combien dispose à cette maladie l'état de débilité, peut-être en produisant la sensibilité; c'est que les enfans, les femmes, & d'autres personnes d'une constitution foible, sont les plus sujets à l'épilepsie.

MCCCXIV. Les effets d'un état pléthorique,

comme cause prédisposante, paroissent, en ce que les personnes pléthoriques sont fort sujettes à l'épilepsie, en ce qu'elle est excitée ordinairement, comme je l'ai déjà dit, par les causes d'une turgescence du sang, & qu'on la guérit souvent en diminuant l'état pléthorique.

Nous pouvons encore ajouter d'autres considérations : 1°. Un état pléthorique produit en partie un relâchement des solides, & par conséquent la débilité des fibres motrices. 2°. Dans un pareil état, le ton des fibres motrices dépend plus de leur tension que de leur propriété inhérente ; & comme cette tension dépend de la quantité & du cours des fluides dans les vaisseaux sanguins, ce qui est très-exposé à des changements par l'action de plusieurs causes, il doit s'ensuivre la mobilité de toute l'habitude du corps. 3°. Un état pléthorique est favorable à la congestion du sang dans les vaisseaux du cerveau ; & il doit le rendre plus susceptible d'être affecté par une turgescence générale du sang, & par-là disposer plus particulièrement à l'épilepsie.

MCCCXV. Il y a une autre circonstance du corps qui dispose à l'épilepsie, & dont je ne puis pas si bien rendre raison ; c'est l'état du sommeil. De quelque manière que cela se passe, il paroît dans le fait, que cet état dispose à la maladie dont je parle ; car, dans plusieurs personnes sujettes à l'épilepsie, les attaques ne surviennent que dans le tems du sommeil, ou

Sur mai

immédiatement au réveil. Dans un cas rapporté par M. de Haen, il paroît clairement que la disposition à l'épilepsie dépend entièrement de l'état du corps dans le sommeil.

MCCCXVI. Ayant ainsi considéré toutes les causes éloignées de l'épilepsie, je passe à son traitement; car, comme je l'ai déjà dit, ce n'est que de la considération des causes éloignées, que nous pouvons tirer des règles de Pratique pour cette maladie.

Je commence par observer que, comme cette maladie peut être considérée comme sympathique ou comme idiopathique, je dois traiter séparément de l'une & de l'autre, & je commence par la première.

MCCCXVII. Quand cette maladie est purement sympathique, & qu'elle dépend d'une affection primitive dans quelque partie du corps, telle qu'une acidité, ou des vers dans le canal alimentaire, la dentition, ou d'autres causes semblables, il est évident qu'il faut se délivrer de ces affections primitives pour la cure de l'épilepsie; mais ce n'est pas ici le lieu de parler de ces maladies.

MCCCXVIII. Il y a cependant un cas particulier d'épilepsie symptomatique, c'est celle qu'accompagne l'*aura epileptica*, que j'ai décrite (MCCCVI); & quoique cette *aura epileptica*, qui naît d'une partie déterminée, indique le lieu de l'affection, cependant, comme dans plusieurs

sympathique
sympathique

cas, nous ne pouvons appercevoir de quelle nature est cette affection, j'offrirai seulement en général les règles suivantes.

1°. Quand la partie entière peut être détruite en sûreté, on peut tâcher de le faire, soit avec l'instrument tranchant, soit avec le cautère actuel ou potentiel.

2°. Quand on ne peut détruire la partie en entier, il faut tâcher de corriger l'affection morbifique par des vésicatoires, ou en y établissant un cautère.

3°. Quand on ne peut point prendre ces mesures, ou bien qu'elles ne réussissent pas, si la maladie semble procéder de l'extrémité d'un nerf particulier qu'on ne puisse point aisément suivre dans tout son cours, il sera à propos de couper ce nerf en travers, comme nous l'avons proposé au sujet du tetanos.

4°. Quand on ne peut point appercevoir de quel lieu naît précisément cette *aura*, en sorte qu'on ne puisse point pratiquer les règles qui viennent d'être décrites; mais, quand en même tems nous appercevons les progrès le long du membre, il arrive souvent que l'épilepsie peut être prévenue, par une ligature de ce membre, au-dessus du lieu d'où naît cette *aura*: & on doit toujours se conduire ainsi, parce qu'en prévenant l'attaque, on rompt l'habitude de la maladie, & parce que la fréquente compression rend les nerfs moins propres à propager cette *aura*.

*Entièrement
sans a l'usage*

*Compresser
ou
ligature de
nerf*

MCCCXIX. Le traitement de l'épilepsie idiopathique, comme je l'ai dit ci-dessus, doit être fondé sur la connoissance des causes éloignées. On en peut donc tirer deux indications générales : la première, est d'éviter les causes occasionnelles ; & la seconde, est d'éloigner ou de corriger les causes prédisposantes.

Cette méthode n'est pas toujours purement palliative. Comme dans plusieurs cas la prédisposition peut être regardée comme la seule cause prochaine, notre seconde indication peut être souvent considérée comme proprement curative.

MCCCXX. L'énumération que j'ai donnée auparavant, fait voir que la plupart des causes occasionnelles, autant qu'elles sont en notre pouvoir, n'ont besoin que d'être connues pour qu'on les évite. C'est pourquoi, je ne ferai ici qu'un petit nombre de remarques.

MCCCXXI. Une des plus fréquentes causes occasionnelles, est celle de la trop forte distension des vaisseaux (MCCCXIV), qui, en ce qu'elle dépend d'un état pléthorique général, doit être évitée de la manière dont je le dirai ci-dessous. Mais en outre, comme dans les constitutions mobiles & changeantes, une turgescence accidentelle est un fréquent moyen qui excite l'épilepsie, il faut que les personnes sujettes à des attaques d'épilepsie aient soin constamment de l'éviter.

MCCCXXII. Une autre cause excitante des plus fréquentes, est toute forte impression faite

Causes
X
Causa inde

Brusquement sur les sens. Car comme de telles impressions communiquent dans des constitutions mobiles une grande force & un ébranlement au système nerveux, elles peuvent par-là produire l'épilepsie.

MCCCXXIII. Dans plusieurs cas d'épilepsie, où la cause prédisposante ne peut être corrigée ni éloignée, le retour de la maladie ne peut être prévenu que par une grande attention à éviter les causes occasionnelles: & comme cette maladie devient plus obstinée par la répétition & l'habitude, la principale indication pour parvenir à la cure, est d'éviter ces sortes de causes.

Je dois faire observer qu'en grande partie, la cure radicale dépend du soin d'éloigner ou de corriger la cause prédisposante.

MCCCXXIV. J'ai dit ci-dessus que la cause prédisposante de l'épilepsie est une certaine mobilité du sensorium, & qu'elle dépend d'un état pléthorique général, ou d'un certain état de débilité.

mobilité
pléthore
ou
débilité

MCCCXXV. Je n'ai pas besoin de répéter ce que j'ai dit ci-devant (MCCLXXXIII & les suiv.) sur la manière dont on doit remédier à l'état pléthorique général. Il suffit de dire qu'on doit sur-tout le faire au moyen de l'exercice & du régime: & à l'égard du dernier, on doit remarquer qu'une vie sobre a souvent été le remède le plus sûr contre l'épilepsie.

remède de
pléthore

exercice
régime
sobriété

MCCCXXVI. Considérant la nature de la

matière que rendent les cautères, on peut les proposer comme des moyens sûrs de prévenir l'état pléthorique général; & c'est par-là peut-être qu'ils ont été si souvent utiles dans l'épilepsie. Peut-être aussi qu'un cautère ouvert détermine vers ce lieu une turgescence accidentelle, & par-là fait, jusqu'à un certain degré, diversion à celle du cerveau.

MCCCXXVII. On peut supposer que la saignée feroit le moyen le plus efficace de remédier à l'état pléthorique général, & elle l'est en effet quand cet état porté trop loin menace de quelque maladie. Elle convient donc dans de pareilles circonstances; mais ainsi que nous l'avons dit ci-devant, la saignée ne remédie pas au retour de l'état pléthorique; au contraire, elle le favorise. C'est donc un remède qu'il faut employer avec discernement dans les divers cas d'épilepsie. Quelquefois dans cette maladie il y a un retour périodique de plénitude & de turgescence du système sanguin qui donne occasion à de nouvelles attaques. Alors quand les moyens de prévenir la pléthore ont été négligés, ou qu'ils ont été inefficaces, il est absolument nécessaire de prévenir le retour des turgescences, & d'obvier à leurs effets par une saignée copieuse.

MCCCXXVIII. La seconde cause de mobilité que nous avons assignée, c'est l'état de débilité. S'il est dû, comme cela arrive souvent, à une conformation originaire, il n'est peut-être pas possible de le guérir; mais quand il est survenu

pendant le cours de la vie, il peut recevoir de l'amendement; & dans l'un & l'autre cas on peut faire beaucoup pour obvier & pour prévenir ses effets.

MCCCXXIX. Les moyens de remédier à la débilité, autant qu'on peut le faire, sont que la personne s'expose beaucoup à l'air froid, qu'elle fasse usage du bain froid, qu'elle ait recours à un genre d'exercice qui convienne à sa force & à ses habitudes, enfin qu'elle use des médicamens astringens & toniques.

Ces remèdes sont propres à fortifier les fibres motrices; mais comme la force de celles-ci dépend de leur tension, quand la débilité vient d'inanition, il faut rétablir la plénitude, & la tension des vaisseaux par un régime nourrissant. On a des observations qui démontrent la convenance & le succès de cette pratique.

MCCCXXX. Les moyens d'obvier aux effets de la débilité & de la mobilité qui en dépend, sont l'usage des toniques & des antispasmodiques.

Les toniques sont la peur, ou un certain degré de terreur, les astringens, certains toniques végétaux & métalliques, & le bain froid.

MCCCXXXI. Que la peur ou un certain degré de terreur puisse être utile pour prévenir l'épilepsie, nous en avons une preuve remarquable dans la cure que fit Boerhave de l'épilepsie, dans la maison des orphelins d'Haerlem. Voyez le traité de Kaw Boerhave, qui a pour titre, *Impetum faciens*. On trouve encore ailleurs plusieurs autres exemples de la même espèce.

Comme l'horreur agit à plusieurs égards d'une manière analogue à la terreur, on a employé pour la cure de l'épilepsie plusieurs remèdes superstitieux en apparence; & s'ils ont réussi, il ne faut l'imputer qu'à l'horreur qu'ils ont inspirée.

MCCCXXXII. Un des astringens les plus célèbres pour la cure de l'épilepsie est le gui de chêne (*viscus quercinus*), qui donné à forte dose, est peut-être très-utile; mais je crois qu'il l'étoit beaucoup plus anciennement, lorsqu'il étoit un objet de superstition. Dans un petit nombre de cas, où je l'ai vu employé, il n'a produit aucun effet.

MCCCXXXIII. Les amers doivent être mis au rang des végétaux toniques, & je suppose que c'est par cette qualité que les feuilles d'orangers ont été quelquefois très-efficaces; mais elles ne sont pas toujours telles.

MCCCXXXIV. Le végétal tonique, qui par son utilité dans des cas analogues semble promettre le plus, c'est le quinquina. Il a été très-avantageux dans certaines occasions, mais il a souvent aussi manqué son effet. Il convient sur-tout à cette sorte d'épilepsie qui est périodique, & qui est exempte de tout retour d'état pléthorique, ou de turgescence sanguine. Mais il faut le donner à forte dose, & aussi près qu'il est possible du temps où on attend le retour de la maladie.

MCCCXXXV. Les toniques pris des métaux semblent plus puissans que ceux qu'on tire du règne

horreur
superstition

gui de chêne

apartir

de verser, de qui

est rempli, on

qu'on a vu

produire

l'effet.

apartir

de verser

de qui

est rempli

on

qu'on a vu

produire

l'effet.

apartir

de verser

de qui

est rempli

on

qu'on a vu

produire

l'effet.

végétal, & on a employé une grande variété des premiers.

Les préparations d'étain ont été précédemment recommandées dans la cure de l'épilepsie, & de l'hystérie, qui lui est analogue. Des faits rendent vraisemblables les vertus de l'étain dans ces deux maladies. Mais je ne puis point en parler d'après mon expérience.

On trouve un tonique beaucoup plus sûr dans les préparations du fer, & j'en ai vu quelques-unes employées dans le traitement de l'épilepsie; mais je n'ai jamais remarqué qu'elles fussent efficaces. Je crois cependant qu'on doit l'attribuer à ce qu'elles n'ont pas toujours été employées dans les circonstances convenables de la maladie, & à des doses suffisantes.

MCCCXXXVI. Le plus célèbre & le plus fréquemment employé des toniques pris des métaux, est le cuivre, sous différentes formes. Je n'oserois point déterminer laquelle de ces préparations est la plus efficace, mais le *cuprum ammoniacum* a été souvent le plus avantageux.

MCCCXXXVII. En dernier lieu, les fleurs de zinc ont été recommandées par un Médecin de grand nom, comme très-utiles dans toutes les affections convulsives; mais dans les cas d'épilepsie, je n'ai point remarqué de succès de la part de ce médicament.

MCCCXXXVIII. Il y a quelques exemples de

Tome II.

*Opération
de la*

de fer

*le Cuivre
et
le Fer
ammoniac
ou
argenteux*

le Zinc

cures d'épilepsie, par l'usage accidentel du mercure, & si ce qu'on a dit en faveur de ce remède dans le tetanos se confirme, nous serons portés à penser qu'il convient aussi dans la cure de certains cas d'épilepsie.

MCCCXXXIX. A l'égard de l'emploi de chacun des toniques dont je viens de parler, il faut observer que, dans tous les cas où la maladie dépend d'un état plétorique constant ou accidentel, ces remèdes sont sujets à être sans effet, & s'il ne se fait point en même tems des évacuations suffisantes, ils peuvent devenir très-nuisibles.

MCCCXL. L'autre ordre de médicamens propres à obvier aux effets d'une trop grande débilité, comprend les antispasmodiques. On en trouve un grand nombre dans les Ouvrages de matière médicale, & dans les traités d'épilepsie. La plus grande partie est cependant prise du règne végétal, & a manifestement très-peu de vertu. La racine même de Valériane sauvage soutient à peine le crédit qu'elle a acquis.

MCCCXLI. Certaines substances prises du règne animal semblent être beaucoup plus puissantes. La principale, & en apparence la plus puissante, est le musc, qui, employé dans son état de pureté, & à une dose suffisante, a été souvent un remède efficace.

Il est aussi probable que ce qu'on appelle huile animale de Dippel, quand elle est pure &

administrée avec intelligence, peut avoir de l'efficacité.

MCCCXLII. Dans toutes les maladies, le plus puissant antispasmodique est l'opium, mais on a mis en doute sa vertu anti-épileptique. Quand la maladie dépend d'un état pléthorique dans lequel la saignée peut être nécessaire, l'emploi de l'opium est sujet à être très-nuisible; mais quand il n'y a point d'état pléthorique, ni inflammatoire, & que la maladie semble dépendre d'une irritation ou d'une irritabilité augmentée, l'opium est un remède sur lequel on peut plus compter. Quels que soient les effets qu'on ait attribués à la jusquiame dans l'épilepsie, & dans d'autres affections convulsives, il est probable qu'ils sont dûs aux qualités narcotiques de ce végétal; ce qui rend son action semblable à celle de l'opium.

MCCCXLIII. A l'égard de l'usage des antispasmodiques, il faut observer qu'ils ne sont en général efficaces que quand on les emploie lorsque les attaques d'épilepsie sont fréquentes; ou bien si elles ne reviennent qu'après des intervalles convenables, il ne faut faire usage des antispasmodiques que le plus près qu'il est possible du moment de l'attaque d'épilepsie.

MCCCXLIV. A l'égard de la cure de cette maladie, j'ajouterai que comme dans plusieurs cas elle est continuée par le seul pouvoir de l'habitude, & que dans tous les autres cas, l'habitude contribue beaucoup à augmenter la mobilité, & par

opium
l'opium
à si forte
ment
inflamme

antispasmodique
par un
long

(habitude)
combien
de temps l'ob

*longue de
remède de
l'épilepsie
la maladie*

là à prolonger la maladie, il importe de rompre son cours & de changer la manière de vivre ainsi que toutes les impressions : c'est pourquoi un changement notable de climat & de manière de vivre, ou d'autres circonstances, produisent souvent la guérison.

MCCCXLV. Après avoir traité de l'épilepsie, il faut passer aux convulsions particulières, qu'on distingue de l'épilepsie, en ce qu'elles sont plus particulières, c'est-à-dire, qu'elles n'affectent que certaines parties du corps, qu'elles ne sont point accompagnées de la perte du sentiment, & ne finissent point par un état comateux, comme fait l'épilepsie.

MCCCXLVI. On trouve dans les Ouvrages de Médecine plusieurs exemples de ces affections convulsives ; mais plusieurs d'entr'elles sont évidemment des affections sympathiques, qu'il faut guérir seulement en traitant la maladie primitive d'où elles dépendent, & par conséquent je n'en dois point parler ici ; ou bien si on ne peut les rapporter à une autre maladie, comme sont plusieurs de celles qui ont un caractère spécifique dans différentes personnes, je dois renvoyer la manière de les traiter aux principes généraux que j'ai exposés pour l'épilepsie, ou que j'exposerai dans la suite, en parlant de certaines maladies convulsives, qui, ayant dans différentes personnes un caractère particulier, méritent de trouver ici leur place.

C H A P I T R E I I I .

De la Danse de Saint-Guy.

MCCCXLVII. C E T T E maladie est commune aux deux sexes ; mais en général elle n'attaque que les jeunes personnes , depuis la dixième année jusqu'à la quatorzième. Elle survient toujours avant l'âge de puberté , & rarement se prolonge au-delà.

*danse
jeune
age*

MCCCXLVIII. Elle est sur-tout marquée par des mouvemens convulsifs , quelque peu variés dans différentes personnes , mais presque tous de même espèce ; ils affectent le bras & la jambe du même côté , & en général ne s'étendent que d'un côté.

*Tout le
le même*

MCCCXLIX. Ces mouvemens convulsifs attaquent communément d'abord la jambe & le pied. Quoique l'extrémité inférieure soit en repos , le pied est souvent agité de mouvemens convulsifs qui le font tourner alternativement en dehors & en dedans. Quand on tâche de se promener , on élève rarement en marchant la jambe affectée , comme c'est l'ordinaire ; mais on la traîne comme si tout le membre étoit paralytique , & quand on fait effort pour la lever , elle vacille & est agitée de mouvemens convulsifs irréguliers.

*est même
infir*

MCCCL. Le bras du même côté est en général attaqué en même tems , & même sans aucune

*est même
supr.*

détermination volontaire au mouvement ; le bras éprouve souvent des agitations convulsives. Quand la volonté détermine les mouvemens , ceux-ci ne sont point exécutés comme il convient ; mais ils sont diversement précipités ou interrompus par des convulsions imprimées dans une direction contraire. On en voit un exemple dans les efforts que fait la personne pour porter un verre de liqueur à sa bouche ; car elle n'y parvient qu'après des essais répétés , & interrompus par de fréquentes rétractions & déviations convulsives.

MCCCLI. Il me paroît que la volonté cède souvent à ces mouvemens convulsifs comme à un penchant naturel , & qu'elle les augmente , en sorte que le malade semble se plaire à augmenter la surprise & l'amusement que ces mouvemens produisent dans les spectateurs.

MCCCLII. Dans cette maladie l'ame éprouve une certaine aliénation , & se livre souvent sans motif à des émotions variées , & comme par faillies.

MCCCLIII. Telles sont les symptômes les plus ordinaires de la maladie ; mais suivant les circonstances & la différence des individus , les mouvemens convulsifs , sur-tout ceux de la tête & du tronc , offrent des variétés. Comme dans cette maladie il semble y avoir du penchant au mouvement , les personnes qui en sont atteintes font comme par accès des efforts pour sauter & pour courir ; & on a vu des exemples d'une maladie qui

*de, a un peu
de crainte de
l'ame*

qui consistoit dans de pareils mouvemens convulsifs, devenir comme épidémique dans certains cantons de la campagne. Alors des personnes d'un âge différent en sont atteintes. Ce qui fait une exception à la règle que j'ai donnée ci-dessus ; mais cependant on observe encore que le plus grand nombre est de jeunes personnes des deux sexes douées manifestement d'une constitution mobile.

MCCCLIV. Le traitement de cette maladie a éprouvé des variations ; Sydenham propose des saignées & des purgatifs, en les faisant succéder alternativement ; mais je me suis convaincu, dans plusieurs cas, que des évacuations répétées, surtout par la saignée, étoient très-nuisibles.

*Saignes
purgatifs*

J'ai souvent remarqué que cette maladie, malgré l'emploi des remèdes de toute espèce, continuoit quelques mois ; mais l'expérience m'a appris aussi qu'elle cédoit souvent sans peine à l'usage des toniques, soit du quinquina, soit des préparations martiales.

*Toniques
Rme
més*

M. de Haën, rapporte que l'application de l'électricité lui a réussi sur plusieurs personnes atteintes de cette maladie.

électrique

(l'impression est pour l'instant) beaucoup ici

SECTION II.

Des Affections spasmodiques des fonctions vitales.

CHAPITRE IV.

De la Palpitation du cœur.

MCCCLV. **O**N appelle de ce nom une contraction ou systole du cœur, faite avec plus de rapidité, & en général avec plus de force qu'à l'ordinaire; en outre, le cœur frappe avec plus de violence la surface interne des côtes, ce qui produit souvent un son considérable.

MCCCLVI. Il y a une grande variété de causes qui peuvent occasionner la palpitation; M. Senac & d'autres Ecrivains sont entrés sur ce point dans un grand détail, & j'avoue que je ne puis discerner tous les cas particuliers qu'ils exposent; je tâcherai de les réduire à un petit nombre de points généraux.

MCCCLVII. Le premier, est celui qui naît de l'action du stimulus ordinaire du cœur, c'est-à-dire, de l'impulsion du sang veineux dans ses cavités, qui s'y rend avec plus de vitesse, & en plus grande

*Cas de
palpitation
recurrente*

quantité que dans l'état ordinaire de santé. Il semble que c'est de cette manière qu'un exercice violent produit la palpitation. *(N. le premier (stigeur))*

MCCCLVIII. Un second ordre des cas de palpitation, comprend ceux qui naissent de toute résistance qui s'oppose à l'évacuation libre & entière des ventricules du cœur. Ainsi une ligature faite sur l'aorte produit des palpitations de l'espèce la plus violente. On peut imaginer de semblables résistances dans l'aorte ou dans l'artère pulmonaire, & on en a trouvé de pareilles dans les cadavres des personnes qui durant leur vie avoient été attaquées de palpitations.

On doit rapporter à cet ordre tous les cas de palpitation qui naissent de toute accumulation du sang près du cœur.

MCCCLIX. Une troisième classe des cas de palpitation, comprend ceux qui viennent d'un cours plus violent & plus rapide du fluide nerveux dans les fibres musculaires du cœur. C'est de cette manière que je suppose que diverses causes agissent sur le cerveau, & sur tout que certaines passions de l'ame produisent la palpitation.

MCCCLX. Un quatrième ordre des cas de palpitation, vient de toutes les causes qui produisent une foiblesse dans l'action du cœur, en diminuant l'énergie du cerveau à son égard. Ce, qui me fait penser ainsi, c'est que les diverses causes que j'ai rapportées dans les art. (MCLXXVII & seq.)

N 2

distal de la grande artère

reaction du

*de l'ame d'après
dans le cœur
pour l'ame d'
qui produit
la syncope
ou
la palpitation*

comme produisant de cette manière la syncope ; produisent souvent la palpitation ; de-là vient que ces maladies attaquent souvent les mêmes personnes, parce que les mêmes causes peuvent produire l'une ou l'autre suivant leur intensité, & la mobilité de la personne. Il semble que ce soit une loi de l'économie animale qu'un degré de débilité dans une fonction, souvent produise un développement de vigueur, ou au moins un effort ; ce qui se marque ordinairement par des convulsions.

Je conçois que c'est cette action convulsive, aboutissant souvent à un spasme, qui donne lieu au pouls intermittent qui accompagne si souvent la palpitation.

MCCCLXI. Un cinquième ordre des cas de palpitation, vient peut-être d'une irritabilité particulière, ou d'une mobilité du cœur. Cette dernière à la vérité peut être considérée comme une cause prédisposante seulement, qui agit avec le concours d'autres causes déjà mentionnées. Mais il est bon d'observer que cette prédisposition est souvent la principale partie de la cause éloignée, d'autant plus que dans d'autres personnes il n'en résulteroit aucun effet. Le cas que je rapporte ici mérite donc une distinction particulière.

MCCCLXII. Je ferai maintenant observer que relativement à la cure de la maladie, toutes les causes peuvent être rapportées à deux points géné-

raux. Le premier renferme celles qui consistent ou qui dépendent de certaines affections organiques du cœur lui-même, ou des grands vaisseaux qui lui sont immédiatement unis. Le second comprend celles qui consistent ou dépendent de certaines affections qui subsistent ou qui agissent dans d'autres parties du corps, soit qu'elles tiennent à la force de la cause, ou à la mobilité du cœur.

*des maladies du cœur
général*

MCCCLXIII. A l'égard des cas qui dépendent du premier ordre de causes, je dois répéter ici ce que j'ai dit dans des cas analogues de la syncope, c'est-à-dire, que je ne connois aucun moyen de les guérir. Ils admettent seulement une cure palliative, d'abord en évitant tout ce qui peut accélérer la circulation du sang; en second lieu, en prévenant un état pléthorique général, & toute turgescence du sang accidentelle. Dans plusieurs de ces cas la saignée peut produire un soulagement passager; mais elle peut d'un autre côté, nuire à l'état de foiblesse & de mobilité.

*maladie
générale*

MCCCLXIV. Quant aux cas qui dépendent de l'autre ordre des causes, ils peuvent varier & demander différens remèdes. Mais je puis dire ici en général, qu'on peut admettre deux sortes de ces cas, l'une qui dépend des affections primitives d'autres parties du corps, & qui agit par la force des causes particulières; & une autre qui dépend de l'état de mobilité du cœur lui-même. Dans la

*affection primitive
interne*

première, on ne peut guérir la palpitation qu'en remédiant à l'affection primitive. Dans la seconde, il faut en partie éviter les causes occasionnelles, & corriger l'état de mobilité générale, & du cœur en particulier ; or nous avons traité de cet objet ailleurs.

CHAPITRE V.

De la Dyspnœe , ou difficulté de respirer.

MCCCLXV. **L'**EXERCICE de la respiration , & ses organes ont une si grande connexion avec toutes les autres fonctions & les parties du corps , que dans toute maladie la respiration peut être lésée ; par conséquent une certaine difficulté , & des dérangemens de cette fonction accompagnent en général toute maladie.

MCCCLXVI. Suivant ces principes , le symptôme de la difficulté de respirer , mérite une ample considération dans tout système de Pathologie ; mais on peut à peine déterminer quel degré d'importance il doit avoir dans un traité de Pratique.

MCCCLXVII. Il est d'abord nécessaire de distinguer les affections symptomatiques de celles qui sont idiopathiques ; c'est-à-dire , les cas où la diffi-

culté de respirer est une affection secondaire de ceux où elle est primitive & résidant dans les poumons même. J'ai exposé les divers cas de dyspnœe symptomatique dans ma Nosologie méthodique, qu'on peut consulter sur ce point.

MCCCLXVIII. J'ai aussi exposé dans le même Ouvrage la plupart des cas de dyspnœe idiopathique ; leur simple énumération suffit, & à peine y en a-t-il un qui demande une exposition plus détaillée pour la pratique.

MCCCLXIX. *Dyspnœa sicca*, species 2^a, *dyspnœa aerea* sp. 3^a, *dyspnœa terrea* sp. 4^a, *dyspnœa thoracica* sp. 7^a, sont toutes les maladies difficiles à connoître, & qui sont à peine susceptibles de guérison. Tout ce que je puis dire ici, c'est qu'elles admettent une cure palliative qu'on obtient en évitant tout état pléthorique des poumons, & tout ce qui peut accélérer la respiration.

MCCCLXX. Quant à ce qu'on appelle *dyspnœa extrinseca*, sp. 8^a. Je dirai seulement ici que les causes que j'ai notées dans ma Nosologie, & quelques autres qui peuvent avoir de semblables effets, doivent être évitées avec soin, ou bien quand elles ont déjà produit leurs effets, il faut recourir à la cure palliative déjà rapportée.

MCCCLXXI. L'autre espèce, quoiqu'exposée comme idiopathique, ne doit point être considérée comme telle, ou demande à peine de trouver ici place.

Dyspnœa catarrhalis, sp. 1^a. peut être considérée comme une espèce de catarrhe, & demande les mêmes remèdes que le catarrhe qui dépend d'un afflux augmenté d'une matière muqueuse vers les bronches, plutôt que de l'état inflammatoire de cet organe.

Dyspnœa aquosa, sp. 5^a. doit être certainement considérée comme une espèce d'hydropisie, & demande les mêmes remèdes.

Dyspnœa pinguedinosa sp. 6^a. doit être considérée comme un symptôme, ou un effet local de l'excès d'embonpoint auquel il faut seulement remédier.

MCCCLXXII. Après ce court exposé des cas de la dyspnœe idiopathique, on voit que je ne dois point insister sur leur traitement; mais il y a un autre cas qu'on a distingué de tout autre par le nom d'asthme, & qui mérite d'être traité en particulier.



CHAPITRE VI.

De l'Asthme.

MCCCLXXIII. **P**LUSIEURS Auteurs de Médecine-pratique ont donné le nom d'asthme à toute espèce de dyspnœe, c'est-à-dire, à toute difficulté de respirer ; les Nosologistes méthodiques n'ont distingué l'asthme de la dyspnœe, qu'en ce que le premier est celle-ci, portée à un plus haut degré ; mais ces deux applications du terme d'asthme ne me paroissent ni exactes, ni convenables. Je pense que cette dénomination ne doit être donnée qu'au seul cas d'une respiration difficile qui dépend d'une cause prochaine particulière que j'espère développer avec assez de vraisemblance ; c'est cette maladie dont je me propose de traiter ici, & c'est ce que les Auteurs de Médecine-pratique ont distingué des autres cas de respiration difficile, par le nom d'*asthma convulsivum* ; mais leur peu de soin de le bien distinguer des autres cas de dyspnœe, a répandu beaucoup de confusion dans les traités qu'ils ont donnés sur cet objet.

MCCCLXXIV. L'asthme proprement dit, est souvent une maladie héréditaire ; il ne se déclare guère qu'à l'âge de puberté, ou après cette époque ; il est commun aux deux sexes ; mais il est plus

*l'asthme convulsif
en la
vo. table ; c
donc convulsif
age*

ordinaire aux hommes. Je n'ai pas observé qu'il attaquât de préférence un genre de tempérament plutôt qu'un autre : il ne paroît dépendre que d'une constitution particulière des poumons ; il attaque fréquemment les personnes qui ont de l'embonpoint ; mais il ne se prolonge guère sans produire un amaigrissement général.

MCCCLXXV. Les accès d'asthme arrivent en général au déclin du jour ou la nuit ; ils surviennent aussi quelquefois durant le jour ; mais en tout tems ils attaquent presque toujours subitement avec un serrement autour de la poitrine, & une constriction dans les poumons, ce qui empêche l'inspiration ; si le malade est alors couché, il est obligé de se lever & de rester debout, & il semble chercher un air libre & frais. La difficulté de la respiration augmente quelque tems ; l'inspiration & l'expiration s'exécutent avec lenteur & avec une espèce d'enrouement ; dans les accès violens, le parler est difficile & gêné. On a du penchant à la toux ; mais il reste sans effet.

MCCCLXXVI. Ces symptômes continuent souvent plusieurs heures, & sur-tout depuis minuit jusques bien avant dans la matinée. Ils se calment alors par degrés ; la respiration devient moins laborieuse, & moins pleine, de sorte que la personne peut parler & tousser avec plus d'aisance, & si la toux fait expectorer quelque mucosité, la rémission devient immédiatement plus considérable, & le

le genre
de constitution
particulière des
poumons

Temp. de la
toux

la rémission
de la toux

malade recouvre le sommeil qu'il déiroit tant de retrouver

MCCCLXXVII. Durant ces accès, le pouls souvent continue d'être dans son état naturel; mais dans quelques personnes ces accès sont accompagnés d'une fréquence de pouls, & d'un certain degré de chaleur & de soif comme d'un mouvement fébrile. L'urine, si on en rend au commencement de l'accès, est ordinairement abondante, peu colorée & presque sans odeur; mais après la cessation de l'accès, l'urine revient à sa mesure ordinaire, à sa couleur, & dépose quelquefois un certain sédiment. Dans quelques personnes durant l'accès la face est un peu rouge & gonflée, mais plus généralement elle est un peu pâle & flétrie.

MCCCLXXVIII. Après avoir un peu dormi le matin, le malade le reste de la journée continue d'avoir la respiration plus libre & plus aisée. Il éprouve encore un certain serrement de la poitrine, ne peut respirer aisément dans une situation horizontale, & peut à peine soutenir le moindre mouvement du corps sans que la respiration devienne plus difficile & plus incommode. L'après-midi il éprouve des flatuosités de l'estomac & un assoupissement extraordinaire, & très-souvent ces symptômes précèdent les premières attaques de la maladie. Mais soit que ces symptômes paroissent ou non, la difficulté de respirer revient vers le soir, elle augmente par degrés, & devient aussi violente que la nuit qui a précédé; ou si durant le jour la diffi-

*Suite du
Tabelleau
d'un accès
et
à la fin
pours*

urine

face

*postion du
corps*

soir

culté de respirer a été modérée , & que la personne se livre au sommeil durant la première partie de la nuit , elle s'éveille environ à minuit , ou entre minuit & deux heures du matin , & elle est attaquée d'une difficulté de respirer qui tient la même marche que la nuit précédente.

remissions

trème

pourbois

MCCCLXXXIX. C'est ainsi que les attaques d'asthme se succèdent plusieurs nuits , mais ensuite elles éprouvent des remissions considérables. Cela arrive sur-tout quand les remissions sont accompagnées d'une expectoration plus abondante le matin , & qu'elle se prolonge une partie du jour. Alors les asthmatiques quelque tems après , sont non-seulement plus tranquilles durant le jour ; mais ils jouissent encore d'un sommeil paisible durant les nuits , sans que la maladie se renouvelle.

MCCCLXXX. Cependant quand l'asthme a eu lieu quelque tems de la manière que j'ai décrite ci-dessus , il est sujet à des retours durant toute la vie , mais les circonstances varient suivant les individus.

Conte

Chaleur étrangère

Augment d'impulsion

MCCCLXXXI. Dans quelques personnes les accès sont sujets à se renouveler par l'action d'une chaleur étrangère , soit de l'atmosphère ou d'une chambre chaude , & sur-tout d'un bain chaud. Ils sont aussi plus fréquens dans les mêmes personnes durant l'été , & sur tout pendant la canicule ; les changemens de tems , du froid au chaud , & d'une atmosphère pesante , à un air plus léger , sont contraires ; il en est de

même de tout ce qui resserre la capacité de la poitrine, comme des ligatures, des emplâtres, l'accroissement du volume de l'estomac par une trop grande quantité d'alimens, ou la distension de ce même viscère par le dégagement de l'air. Les malades sont aussi affectés par l'exercice, & par tout ce qui accélère la circulation du sang.

MCCCLXXXII. Comme les attaques d'asthme semblent dépendre d'une certaine plénitude des vaisseaux du poumon, il est probable que tout obstacle à la transpiration, & tout ce qui détermine moins le sang à la surface interne du corps peut le porter aux poumons, & exciter une attaque d'asthme. C'est sans doute le cas de ces asthmatiques qui ont des accès plus fréquens durant l'hiver, & qui éprouvent plus communément une affection catarrhale qui accompagne l'asthme.

MCCCLXXXIII. Outre les cas d'asthme, excités par le chaud ou le froid, il y en a d'autres qui sont réveillés par des impressions faites sur le genre nerveux, comme par les passions de l'ame, des odeurs particulières, & des irritations de la fumée ou de la poussière.

Que cette maladie soit une affection du genre nerveux, & qu'elle dépende d'une mobilité des fibres motrices du poumon; cela paroît très-clairement par la liaison avec d'autres affections spasmodiques qui dépendent d'une grande mobilité, comme l'hystérie, l'hypocondriac, la dyspepsie & la goutte atonique.

hyver

*par le chaud
ou le froid
des odeurs
particulières
de la fumée
ou de la poussière*

*mobilité des
fibres motrices
du poumon*

*cause prochaine
de l'asthme
affection
spasmodique
des fibres musculaires
des bronches*

MCCCLXXXIV. L'histoire de l'asthme que je viens d'exposer, fait voir que la cause prochaine de cette maladie est une affection spasmodique & contre-nature des fibres musculaires des bronches, qui non-seulement empêche la dilatation de ces parties, nécessaire pour une libre & pleine inspiration, mais encore leur ôte la souplesse que demande une expiration entière & aisée. Cette constriction contre-nature, de même que les autres affections convulsives & spasmodiques, peut être excitée par une turgescence de sang, ou une autre cause de plénitude & de distension des vaisseaux du poumon.

MCCCLXXXV. Cette maladie, en tant qu'elle revient par accès, peut être en général distinguée de toute autre espèce de dyspnœe, dont les causes par leur action plus constante produisent une difficulté de respirer non-interrompue. Mais comme ces causes sont sujettes à diminuer ou à s'accroître, il est difficile de dire pourquoi la dyspnœe, qui en est produite, revient par accès; mais je crois qu'il est rare que ces accès d'asthme conservent à la rigueur la forme que je leur ai attribuée. Peut-être qu'il y a encore un cas qui est plus difficile à expliquer; savoir pourquoi les diverses causes que nous avons assignées comme produisant une respiration difficile, ont le pouvoir d'exciter une affection purement asthmatique. Je n'oserois affirmer que cela n'arrive qu'à des personnes prédisposées à un asthme. Il est par conséquent incertain si dans

un pareil cas, l'asthme peut être considéré comme symptomatique, ou bien si dans tous les cas, on doit le considérer & le traiter comme une maladie idiopathique.

MCCCLXXXVI. Quelqu'effrayant que paroisse l'asthme, il est rarement mortel; & plusieurs personnes vivent long-tems quoiqu'affectées de cette maladie. Dans plusieurs cas cependant, il devient fatal quelquefois très-promptement, & peut-être toujours après un long espace de tems. Dans certaines personnes jeunes, il finit d'une manière funeste en produisant la phthisie pulmonaire. Après avoir continué long-tems, il finit souvent par une hydropisie de poitrine, & souvent aussi, en occasionnant un anévrisme du cœur ou des grands vaisseaux, il a une terminaison funeste.

MCCCLXXXVII. Comme il arrive rarement qu'on guérisse l'asthme, je ne puis proposer aucune méthode de traitement confirmée par l'expérience; mais on peut soulager au moyen des remèdes. Je ferai quelques remarques sur leur choix & leur usage.

MCCCLXXXVIII. Le danger d'une attaque d'asthme vient sur-tout de la difficulté de la transmission du sang dans les vaisseaux du poulmon, ce qui menace d'une suffocation. C'est pourquoi la saignée paroît indiquée, & dans les violentes attaques on y a recours. Elle est sur-tout nécessaire dans les premières, & sur-tout lorsque les personnes sont jeunes & pléthoriques; mais on voit que

phthisie
hydropisie
anévrisme

on s'agit de

III

Saignée
Saignée dans
la circulation
dans les artères

lorsque les attaques sont fréquentes, des saignées répétées épuisent & affoiblissent beaucoup le malade. En outre, la saignée n'est pas aussi nécessaire qu'on pourroit l'imaginer, en ce que le passage du sang à travers le poumon n'est pas aussi interrompu qu'on le suppose. Ce qui me le persuade, c'est qu'au lieu de la rougeur de la face que cette interruption devoit produire, le visage est au contraire pâle & contracté durant les accès d'asthme. En outre la saignée ne produit pas autant de soulagement qu'on auroit lieu de l'attendre, en partant d'une supposition contraire.

MCCCLXXXIX. La turgescence du sang, comme je l'ai déjà dit, est souvent une cause excitante; & comme on peut la supposer produite par un état pléthorique général, la saignée est à cet égard un remède convenable dans l'asthme. J'accorde que cela a lieu dans les premières attaques; mais, à mesure que cette maladie se prolonge, l'état pléthorique disparaît, & alors, je pense que la saignée devient de moins en moins nécessaire.

MCCCXC. Un purgatif peut être utile dans un cas de pléthore; mais comme la supposition d'un état pléthorique est peu fondée ordinairement, & qu'un purgatif porte peu son action sur les vaisseaux de la poitrine, il paroît peu convenir aux asthmatiques; & s'il produit une évacuation abondante, il est fort nuisible. Mais comme ces malades sont toujours incommodés par

par la stagnation & l'accumulation des matières dans le canal alimentaire, il faut éviter la constipation & tenir le ventre libre. Ainsi les clystères émolliens & laxatifs, sont toujours utiles dans le tems des accès.

*veritable
chirurgie*

MCCCXCI. Les flatuosités de l'estomac, & d'autres symptomes d'indigestion, accompagnent souvent l'asthme, & sont très-incommodes. C'est pourquoi, le fréquent usage des vomitifs doux convient pour détourner les humeurs de se porter au poulmon. Dans certains cas où on attendroit une attaque d'asthme pour la nuit prochaine, un vomitif donné le soir, a semblé l'avoir prévenu.

*Vomitif
propre*

MCCCXCII. Les vésicatoires entre les épaules ou sur la poitrine, ont soulagé les asthmatiques; mais quand l'asthme est purement spasmodique, les vésicatoires sont rarement utiles, soit pour prévenir, soit pour diminuer l'accès.

Vésicatoires

MCCCXCIII. Les cautères sont certainement utiles pour obvier à la pléthore; mais comme l'asthme offre rarement cette indication à remplir, ces moyens sont rarement utiles.

cautères

MCCCXCIV. Comme les attaques d'asthme sont souvent excitées par la turgescence du sang, les acides & les sels neutres, qui sont propres à la prévenir ou à la calmer, ont été recommandés par les Médecins. Voyez Floyer sur l'Asthme.

acides

sels neutres

Tome II.

MCCCXCV. Quoiqu'un état pléthorique & la turgescence du sang semblent être souvent des causes excitantes des accès, cependant ceux-ci peuvent naître d'une constitution particulière des fibres motrices des bronches, qui les dispose dans l'occasion à entrer dans une constriction spasmodique. On ne peut donc attendre une guérison entière que d'un changement produit dans la mobilité & l'irritabilité extrême du poumon.

MCCCXCVI. Lorsque la prédisposition tient à une conformation originaire, la cure doit être difficile, & peut-être impossible; mais on peut produire du soulagement par l'usage des antispasmodiques. C'est sur ce fondement qu'on a employé divers médicamens de cette espèce, & surtout des gommés fétides. Mais je n'ai point reconnu qu'elles fussent bien efficaces, & quelquefois j'ai remarqué qu'elles étoient nuisibles, en échauffant trop. On n'a point examiné avec assez de soin l'effet de quelques autres antispasmodiques plus puissans, tels que le musk. On a trouvé que l'éther vitriolique produisoit du soulagement; mais les effets sont peu durables.

MCCCXCVII. Le plus certain & le plus puissant antispasmodique dans cette affection, comme dans toutes les autres, est l'opium. Je l'ai trouvé toujours efficace, & en général d'un usage sûr. Si on a formé des soupçons sur ce dernier point, c'est qu'on n'a point distingué certains cas plétho-

riques & inflammatoires de dyspnée, nommée improprement asthme, d'avec le genre particulier d'asthme spasmodique dont nous traitons ici.

MCCCXCVIII. Cette maladie peut dépendre d'une prédisposition qu'il n'est pas en notre pouvoir de réformer; & il ne reste alors qu'à éviter les causes occasionnelles & excitantes que j'ai tâché d'indiquer. Il est donc difficile de donner des règles générales, à cause de la différente idiosyncrasie des asthmatiques à l'égard des objets externes. Ainsi, certains d'entr'eux se trouvent bien de vivre au sein des grandes villes, pendant que d'autres ne respirent bien à leur aise que l'air libre des campagnes. Dans ce dernier cas cependant, la plupart des asthmatiques supportent beaucoup mieux l'air d'un lieu bas, s'il est assez libre & sec, qu'ils ne font celui des montagnes.

chomat

MCCCXCIX. Le régime n'admet pas moins de variété, suivant les divers asthmatiques. Aucun d'eux ne se trouve bien de prendre beaucoup d'alimens, ou d'en prendre de ceux qui sont d'une solution lente & difficile dans l'estomac: une viande légère, & prise avec modération, convient mieux au plus grand nombre. Quand l'asthme est récent, & sur-tout dans des personnes jeunes & pléthoriques, une nourriture légère, rafraîchissante, & donnée avec épargne, est con-

peut de même

venable & ordinairement nécessaire ; mais après que la maladie a continué quelques années , l'état des malades supporte mieux , & exige même une nourriture plus abondante ; quoique , dans tous les cas , celle qui pèche par excès soit très-nuisible.

MCCCC. L'eau ou les liqueurs aqueuses froides , sont la seule boisson salubre pour les asthmatiques ; & toutes les liqueurs sujettes à fermenter & à produire un dégagement d'air , leur sont nuisibles. Peu d'asthmatiques peuvent supporter quelque espèce de liqueur spiritueuse ; & tout excès leur nuit beaucoup. Les asthmatiques sont incommodés des boissons chaudes ou tièdes , en ce qu'elles diminuent le ton de l'estomac. Ainsi , ni le thé , ni le café ne peuvent leur convenir.

MCCCCI. Les asthmatiques ne supportent facilement d'autre mouvement du corps , que ceux qui sont les plus doux. L'exercice du cheval , les voitures , & sur-tout la navigation , leur sont très-souvent fort utiles.



C H A P I T R E V I I.

De la Toux convulsive.

MCCCCII. C E T T E maladie est ordinairement épidémique, & manifestement contagieuse : elle semble provenir d'un principe de contagion d'une qualité particulière. Elle ne produit pas toujours la fièvre, comme dans les autres maladies qui se propagent de la même manière, elle n'occasionne aucune éruption, & ne produit point d'autre changement dans l'état des fluides ; mais elle a cela de commun avec les contagions catarrhales, & avec la rougeole, qu'elle se porte particulièrement au poumon, en y produisant cependant des effets très-différens de ceux de ces autres affections, comme on le verra par l'histoire de la maladie.

Contagion

MCCCCIII. Cette contagion, ainsi que diverses autres, n'attaque les mêmes personnes qu'une fois durant le cours de la vie, & par conséquent les enfans y sont plus exposés ; mais il y a plusieurs exemples de personnes qui en ont été attaquées dans un âge avancé, quoiqu'il soit probable qu'on y est d'autant moins sujet qu'on avance plus dans l'âge.

cette contagion
n'est pas qu'
soit

MCCCCIV. Le début de cette maladie ressemble

O 3

*catarrhe
le froid*

à celui d'un catarrhe qui est produit par l'action du froid : souvent elle garde plusieurs jours cette forme ; & j'ai vu même des exemples d'une affection catarrhale ordinaire qui provenoit du principe contagieux de la toux convulsive.

Cela arrive cependant rarement ; car en général, à la seconde, ou au plus tard à la troisième semaine après l'invasion, elle prend son symptôme caractéristique de toux convulsive. C'est une espèce de toux dans laquelle des mouvemens d'expiration particuliers à la toux, s'exécutent avec plus de fréquence, de rapidité & de violence qu'à l'ordinaire. Les degrés cependant qu'elle peut prendre sont très-variés ; en sorte qu'on ne peut point fixer le terme exact après lequel la toux doit être proprement dite convulsive. Il y a donc une autre circonstance particulière qui la distingue ; c'est que quand plusieurs mouvemens-expiratoires se sont exécutés d'une manière convulsive, & que par là l'air a été chassé du poulmon en grande quantité, il survient nécessairement & brusquement une pleine inspiration, qui, introduisant avec une vitesse extrême l'air dans la glotte, produit un son d'un genre particulier. Ce son, qui varie dans différens cas, a reçu des Anglois le nom général de *hoop*, & la maladie elle-même a été appelée *hooping cough*. Quand cette inspiration sonore est survenue, la toux convulsive se renouvelle comme auparavant, jusqu'à ce que le poulmon ait rejeté une certaine quantité

*(toux)
catarrhe
particulier
du larynx*

de mucosités, ou que l'estomac se soit débarrassé des matières contenues par le vomissement. L'une ou l'autre de ces évacuations termine ordinairement la toux, & le malade en est délivré pour quelque tems. Quelquefois ce n'est qu'après plusieurs alternatives de toux & d'expiration sonore, que l'expectoration ou le vomissement a lieu; mais c'est ordinairement à la seconde reprise des mouvemens d'expiration que cela survient; ce qui termine l'accès.

MCCCCV. Quand la maladie a pris le caractère & la forme qui la distinguent, elle continue en général quelque tems après, depuis un, jusqu'à deux ou trois mois, quelquefois plus long tems, & avec des circonstances variées.

MCCCCVI. Les attaques de la toux reviennent à divers intervalles, & sans observer aucune période exacte. Elles se renouvellent souvent durant le jour, mais plus souvent encore durant la nuit. Le malade a ordinairement un pressentiment de leur invasion prochaine; & pour éviter les secousses violentes & douloureuses que la toux lui fait éprouver, il s'attache & saïsit tout ce qui l'avoi sine, ou demande d'être tenu serré par toute personne qu'il peut atteindre.

Quand l'accès est terminé, le malade a quelquefois la respiration accélérée, & semble pendant quelque tems fatigué; mais cela est peu sensible dans un grand nombre; & les enfans sont ordinairement si bien rétablis, qu'ils reviennent

Force

Temps

*ou au
Pais*

après l'accès

immédiatement à leurs jeux ou à leurs occupations précédentes.

MCCCCVII. Si l'attaque de la toux finit par le vomissement des matières contenues dans l'estomac, on a coutume d'éprouver la faim immédiatement après, de demander de la nourriture, & de la prendre avec une avidité dévorante.

MCCCCVIII. Au commencement de cette maladie, on n'expectore quelquefois rien, ou on ne rend qu'une mucosité claire & limpide, & pendant que cela est ainsi, les accès de toux sont plus violens & plus longs; mais ordinairement l'expectoration devient bien-tôt considérable, & on rejette souvent en grande quantité des mucosités très-épaisses; & à mesure qu'on expectore avec plus de facilité, les accès de toux deviennent moins longs.

effes
MCCCCIX. Les accès violens interrompent la libre transmission du sang à travers le poumon, & par-là le retour libre du même sang que portent les vaisseaux de la tête. Cela occasionne la turgescence & la rougeur du visage, qui accompagnent ordinairement les accès de toux, & qui semblent occasionner ces éruptions du sang qui quelquefois se font dans cette maladie par le nez, & même les yeux & les oreilles.

hemorrhages

MCCCCX. Cette maladie peut avoir lieu, sans qu'aucun symptôme fébrile l'accompagne; mais, quoique Sydenham ait eu rarement occasion

de l'observer, je l'ai remarqué moi-même quelquefois dès le commencement, mais plus souvent après que la maladie a duré quelque tems. Quand cela a lieu, cette fièvre ne prend pas le type d'intermittente régulière; elle est constamment continue, & sans exacerbation vers le soir, & elle se prolonge jusqu'au lendemain.

MCCCCXI. Un autre symptôme de la toux convulsive, c'est la difficulté de respirer, non-seulement immédiatement avant & après les accès de toux, mais encore dans tout autre tems, & seulement à divers degrés dans différens individus. Je n'ai presque point vu de toux convulsive terminée d'une manière funeste, qui n'ait été constamment accompagnée de fièvre & dyspnée.

MCCCCXII. Quand la maladie a été communiquée par contagion, les accès de toux se répètent souvent sans aucune cause excitante; mais, dans plusieurs cas, la contagion ne produit qu'une prédisposition, & la fréquence des accès dépend en partie des causes excitantes, telles qu'un exercice violent, une nourriture trop abondante ou d'une solution trop difficile, des irritations du poulmon par la poussière, la fumée, ou des odeurs désagréables & fortes, & sur-tout toutes les passions violentes de l'ame.

MCCCCXIII. Telles sont les principales circonstances de cette maladie, qui a différentes terminaisons, qu'on ne peut communément prévoir, qu'en faisant les considérations suivantes.

fièvre

Terminaison funeste

général { Dans les premières années de la vie, il y a plus de danger qu'ensuite, sur-tout avant l'âge de deux ans.

Après l'enfance, on a moins à craindre une terminaison funeste; & je regarde cela comme une règle générale, seulement sujette à quelques exceptions.

phthisique { Cette maladie est pleine de danger pour les enfans, dont les parens sont phthisiques ou asthmiques.

Quand cette maladie commence sous la forme d'un catarrhe, & qu'elle est accompagnée de fièvre & d'une respiration difficile, & avec très-peu d'expectoration, elle est souvent funeste, sans prendre la forme de toux convulsive; mais dans plusieurs cas pareils, celle-ci, en se déclarant, produit une plus libre expectoration, & éloigne le danger.

intermittente { Quand la maladie est bien développée, que les accès ne sont ni fréquens ni violens, qu'il y a une expectoration modérée, que le malade, dans l'intervalle des accès, est tranquille, & conserve l'appétit & le sommeil, sans éprouver ni fièvre, ni difficulté de respirer, la maladie n'est point accompagnée de danger; & ces circonstances devenant de plus en plus favorables, elle se termine d'elle-même.

Il est dangereux d'expectorer peu ou beaucoup, sur-tout si, dans le dernier cas, il y a une grande difficulté de respirer.

Les cas où les accès de toux se terminent par

le vomissement, & sont suivis d'une grande faim immédiatement après, ne sont point dangereux.

Une hémorrhagie modérée par le nez, est souvent salutaire; mais quand elles sont très-abondantes, elles sont en général très-nuisibles.

Quand cette maladie attaque des personnes qui sont déjà dans un état de grande foiblesse, elle se termine, la plupart du tems, d'une manière funeste.

Le danger de cette maladie vient quelquefois de la violence des accès de toux, qui occasionnent l'apoplexie, l'épilepsie, ou une suffocation immédiate; mais ces accidens sont très-rare, & le danger de la maladie semble être en général en proportion avec la fièvre ou la dispnée qui l'accompagnent.

MCCCCXIV. La cure de cette maladie a été toujours considérée comme difficile, soit qu'il s'agisse de prévenir sa funeste terminaison, quand elle est violente, ou d'abrégier son cours quand elle est modérée. Il n'y a pas de moyen connu pour éloigner la contagion, ou rendre son effet nul, quand elle est encore récente, ou qu'elle continue d'agir, & par conséquent cette maladie continue nécessairement quelque tems; mais il est vraisemblable que la contagion, ici, comme partout ailleurs, cesse enfin d'agir, & que la maladie se prolonge alors par la seule habitude, comme dans les autres affections convulsives.

*apoplexie
épilepsie*

habitude

indication

MCCCCXV. Le traitement doit donc différer & remplir deux indications différentes, suivant la période de la maladie; vers les premiers tems, il faut remédier aux effets violens qu'elle produit, & prévenir une terminaison fatale; mais après qu'elle a continué quelque tems, & qu'elle n'offre point de symptômes violens, les seuls remèdes à employer sont ceux qui peuvent interrompre son cours, & la terminer plutôt qu'elle ne l'auroit fait d'elle-même.

Surpau

MCCCCXVI. Pour répondre à la première indication, la saignée est nécessaire dans les sujets pléthoriques, ou dans les autres personnes, où par les circonstances même de la toux & des accès, il paroît que le sang est transmis difficilement à travers le poumon; il est même nécessaire de la répéter, sur-tout au commencement de la maladie; mais comme les affections spasmodiques n'admettent pas ordinairement beaucoup de saignées, il est rare qu'il faille les répéter souvent dans la toux convulsive.

*l'influence du
ventre*

MCCCCXVII. On doit remédier par des laxatifs à la constipation qui accompagne souvent cette maladie; mais il faut seulement garder le ventre libre, & éviter de trop abondantes évacuations, qui par cette voie sont ordinairement très-nuisibles.

Vésicatoires

MCCCCXVIII. Pour éloigner l'état inflammatoire dont les poumons sont menacés dans cette maladie, les vésicatoires ont été employés quel-

quelquefois ; les cautères ne sont pas si avantageux, & ils ne peuvent suppléer en aucune manière aux applications répétées des vésicatoires quand ceux-ci sont indiqués, & dans ce cas, ils sont plus efficaces appliqués sur la poitrine, que sur toute autre partie.

MCCCCXIX. De tous les autres remèdes, les plus utiles sont les émétiques ; soit parce qu'ils interrompent le retour des affections spasmodiques, soit qu'ils déterminent plus puissamment les humeurs à la surface du corps, & qu'ils produisent par-là une révulsion favorable. Dans cette vue, je pense qu'il faut souvent recourir au vomissement, & que dans les intervalles, les antimoniaux pris à petite dose & de manière seulement à exciter des nausées, peuvent être très-avantageux. Le soufre doré d'antimoine si vanté par Cloßius, ne m'a jamais paru un remède convenable, à cause de l'incertitude de la dose, & je préfère le tartre émétique, employé de la manière que l'enseigne le Docteur Fothergill.

MCCCCXX. Tels sont les remèdes qu'on doit employer dans le premier état de la maladie, pour prévenir sa tendance funeste & la réduire à un cours exempt de danger. Mais dans le second état, quand la contagion a cessé d'agir, & que la maladie continue seulement par le pouvoir de l'habitude, il naît une autre indication à remplir, & il faut employer différens remèdes.

MCCCCXXI. Ce qui me fait penser que la ma-

Carlat

émétique

*antimonial
à petite
dose*

*Strobo
antimon - Ca
merici &
Léopold*

Libman

l'habitude continue long-tems par le pouvoir de l'habitude, & quand la contagion a cessé d'agir, c'est que la terreur a souvent guéri cette maladie, qu'un changement considérable produit dans le corps humain, tel que celui qui vient de l'invasion de la petite-vérole a produit aussi la même guérison, & enfin, qu'on a obtenu le même effet des médicaments toniques & antispasmodiques : or ces moyens peuvent seulement changer l'état & l'habitude du système nerveux, & on ne peut point supposer qu'ils agissent contre le principe de la contagion.

MCCCCXXII. Ce sont ces vues qui doivent servir à faire connoître les remèdes qu'on doit employer dans ce qu'on appelle le second état de la maladie. On pourra alléguer que cette indication d'abrégier le cours de la maladie n'est pas d'une grande importance, & que puisqu'on n'a plus à craindre sa violence, elle cessera d'elle-même; mais il faut remarquer que de même que les autres affections convulsives ou spasmodiques, elle pourroit continuer encore long-tems par le seul pouvoir de l'habitude, & que la répétition des paroxismes peut avoir des effets très-nuisibles, d'autant plus que leur violence peut être aggravée par plusieurs autres causes externes qui peuvent survenir. Notre indication est donc bien fondée.

MCCCCXXIII. La terreur peut être un très-puissant remède dans cette vue; mais comme il est difficile d'en fixer le degré, que si elle est

légère, elle peut être inefficace, & qu'à un degré trop fort, elle est dangereuse, je ne saurois la conseiller.

MCCCCXXIV. J'ai proposé, pour remplir la seconde indication, les antispasmodiques & les toniques.

Parmi les antispasmodiques, le castoreum a été particulièrement recommandé par le docteur Morris; mais après plusieurs essais, je ne l'ai point trouvé efficace.

Castoreum

On avoit plus à attendre du musk; mais soit qu'il eût été falsifié, soit qu'il n'ait pas été employé à assez forte dose, je n'en ai point éprouvé ordinairement de bons effets. Le plus puissant des antispasmodiques, est certainement l'opium; & quand il n'y a point de fièvre considérable, ni de difficulté de respirer, l'opium a été trouvé très-utile pour calmer la violence de la toux convulsive; mais il n'est point parvenu à ma connoissance qu'on l'ait employé jusqu'à l'entière guérison de la maladie.

opium

Si on a observé des effets de la ciguë, comme nous devons le croire, d'après les observations du Docteur Cutter, je conviens avec lui que c'est par sa qualité antispasmodique. Ainsi, c'est un remède à tenter, & d'autres Médecins même que le Docteur Butter en ont obtenu de bons effets; mais dans les essais que nous en avons faits, elle n'a pas réussi; peut-être parce qu'elle n'étoit pas préparée d'une manière convenable.

Ciguë

Kina
re...
MCCCCXXV. Quant aux toniques, l'écorce de
gui, qu'on a vantée pour cette maladie, agit en
cette qualité. Mais je n'en ai point fait l'expé-
rience, parce que j'ai une grande confiance dans
le quinquina. Je regarde ce dernier comme le
remède le plus sûr pour guérir la maladie dans le
second état, & quand il y a eu un peu de fièvre
& que le quinquina est donné à assez forte
dose, il manque rarement de mettre fin à la
maladie.

Opie
MCCCCXXVI. Quand on a lieu de supposer
que les affections convulsives continuent seulement
par la force de l'habitude, on a souvent éprouvé
qu'un changement considérable dans toutes les
circonstances de la manière de vivre, ont produit
la cure de ces maladies; on a été conduit de là
par analogie, à juger que le même moyen pouvoit
être employé pour la toux convulsive, & on a
lieu de présumer qu'il a été très-utile. J'en ai
observé de très-bons effets dans plusieurs cas,
mais ils ne m'ont pas paru durables & suffisans
pour faire terminer entièrement cette maladie.



SECONDE

SECONDE PARTIE.

LIVRE TROISIEME.

Des Affections spasmodiques des fonctions naturelles.

CHAPITRE VIII.

Du Pyrosis (ardeurs d'estomac), ou ce qu'on nomme en Ecosse The water-brash.

MCCCCXXVII. **I**L y a deux diverses sortes de sensations douloureuses rapportées à l'estomac, & qui sont probablement occasionnées par des affections réelles de cet organe. Il est probable qu'elles sont dûes à des affections de différente nature, & que par conséquent, on devroit les distinguer par différens noms ; mais je dois avouer qu'il est difficile d'observer une précision exacte sur cette matière. Dans mon essai sur la Nosologie méthodique, j'ai cependant tâché de le faire. J'emploie

Tome II.

P

le terme de Gastro-dynie pour exprimer ces douleurs qui sont aiguës & poignantes , ou accompagnées d'un sentiment de distension ou de constriction, si elles ne sont point en même-tems accompagnées d'un sentiment d'acrimonie ou de chaleur. Pour exprimer ces sensations douloureuses & incommodes, qui semblent naître d'un sentiment d'acrimonie qui irrite la partie , ou d'un sentiment de chaleur tel que celui qui vient de l'action externe ou interne des matières âcres , je me sers du terme de Cardialgie ; & par là , j'entends particulièrement dénoter ces sensations qui sont exprimées en Anglois par les termes de *heart-burn* (ardeurs de cœur). Je pense que le terme *soda* a été employé par les Auteurs de Médecine-pratique pour exprimer une affection accompagnée des sentimens de la dernière espèce.

MCCCCXXVIII. Outre les douleurs dénotées par les termes *Gastrodinia*, *Periadinia*, *Cardialgia*, & *Soda*, il y a, je crois, une autre sensation douloureuse différente de celles-là , que M. Sauvages nomme *Pyrosis Suecica*, dont la description est prise de Linnæus , qui la nomme *Cardialgia sputatoria*. Sous le titre de *Pyrosis*, M. Sauvages a formé un genre dont toutes les espèces, excepté la huitième qu'il nomme *Pyrosis suecica*, sont toutes des espèces de *Gastrodynia* ou de *Cardialgia*, & si on doit former un genre sous le titre de *Pyrosis*, il peut, à mon avis, comprendre seulement l'espèce dont j'ai fait mention. Dans ce cas,

à la vérité, j'avoue que le terme n'est pas très-propre, mais mon éloignement pour l'introduction de termes nouveaux me fait conserver celui de M. Sauvages.

MCCCCXXIX. Je pense que la Gastrodynie & la Cardialgie sont en très-grande partie des affections symptomatiques, & par conséquent ne doivent point trouver place dans ce Livre ; mais je me propose de traiter ici du *Pyrosis*, comme étant une affection idiopathique, & qu'on n'avoit point fait entrer jusqu'ici dans aucun cours de Médecine.

MCCCCXXX. Il y a une maladie fréquente parmi le bas peuple, mais qui se rencontre aussi, quoique plus rarement, dans des conditions plus élevées. Quoique fréquente en Ecosse, elle ne l'est pas autant que dans le Lapland, au rapport de Linnæus. Elle paroît le plus ordinairement à un âge moyen, mais rarement avant la puberté. Quand on en a été attaqué une fois, elle est sujette à revenir par des causes occasionnelles, même longtemps après ; mais elle paroît rarement dans les personnes très-avancées en âge. Elle est commune aux deux sexes. Mais elle attaque plus ordinairement les femmes ; elle attaque quelquefois les femmes grosses, & ces femmes ne l'éprouvent que durant la grossesse. Parmi les autres personnes du sexe, elle affecte plus fréquemment celles qui ne sont pas mariées, & parmi celles qui sont mariées, ce sont les femmes stériles qui en sont le plus

souvent attaquées. J'ai vu plusieurs exemples de cette maladie dans des femmes qui avoient des fleurs blanches.

accès

Reg

MCCCCXXXI. Les accès de cette maladie viennent ordinairement le matin, ou avant midi quand l'estomac est vuide. Son premier symptôme est une douleur au creux de l'estomac, avec un sentiment de constriction comme si l'estomac étoit tiré vers le dos; la douleur est augmentée lorsque l'on tient le corps droit, & par conséquent le corps reste plié en devant. Cette douleur est souvent très-cruelle, & après avoir continué quelque tems, elle produit une éructation, en quantité considérable, d'un fluide aqueux sans consistance. Ce fluide a quelquefois un goût acide; mais il est très-souvent absolument insipide; l'éructation est fréquemment répétée quelque tems, & ne soulage pas immédiatement la douleur qui la précède; mais elle le fait à la longue, & met fin à l'accès.

Régime

MCCCCXXXII. Les accès de cette maladie viennent ordinairement sans aucune cause excitante manifeste, & je ne l'ai point trouvée constamment unie avec un genre particulier de régime; elle attaque les personnes qui usent de viande; mais je crois qu'elle est plus ordinaire à ceux qui vivent de lait ou de farineux. Elle semble être souvent excitée par l'action du froid sur les extrémités inférieures; elle est aisément produite par toute passion vive de l'ame. Elle est souvent sans aucun symptôme de dyspepie.

MCCCCXXXIII. La nature de cette affection n'est pas très-manifeste ; mais je crois qu'on peut l'expliquer de la manière suivante. Elle semble commencer par un spasme des fibres musculaires de l'estomac , qui est ensuite communiqué d'une certaine manière aux vaisseaux sanguins & exhalans , de sorte qu'il augmente le cours des fluides dans ces vaisseaux , pendant qu'une constriction a lieu à leurs extrémités. Pendant que ce cours augmenté détermine une plus grande quantité qu'à l'ordinaire des fluides dans ces vaisseaux , la constriction sur leurs extrémités ne permet seulement qu'aux parties purement aqueuses d'être versées , d'une manière à tous égards analogue , à mon avis , à ce qui arrive dans les diabetes hystrériques.

MCCCCXXXIV. La pratique dans cette maladie est aussi difficile que la théorie. Il est certain seulement que le paroxysme doit être soulagé par l'opium. D'autres antispasmodiques comme l'æther vitriolique & l'alkali volatil sont quelquefois utiles ; mais ne le sont point constamment. Quoique l'opium & les autres antispasmodiques soulagent les accès , ils n'ont point l'effet de prévenir leur retour. Pour cette fin on a employé sans succès tous les remèdes de la dyspepsie. Je n'ai point éprouvé la noix vomique que Linnæus regarde comme un remède dans ce cas.



CHAPITRE IX.

De la Colique.

MCCCCXXXV. **L**E principal symptôme de cette maladie est une douleur qu'on éprouve au bas-ventre. Elle est rarement fixe & poignante dans une partie ; mais c'est une distension douloureuse qui s'étend à un certain degré sur tout le ventre ; & particulièrement avec un sentiment d'entortillement ou de torsion autour de l'ombilic. En même tems avec cette douleur, l'ombilic & les tégumens du ventre sont tirés en dedans, & souvent les muscles du ventre sont dans une contraction spasmodique, ce qui arrive dans des portions séparées, & qui donne l'apparence d'un sac rempli de ballons.

Torsion

MCCCCXXXVI. Telles sont les douleurs qui, jusqu'à un certain degré, surviennent quelquefois dans les cas de diarrhée & d'évacuation bilieuse ; mais elles sont moins violentes & plus passagères, & on les nomme tranchées. C'est seulement quand elles sont plus violentes & plus permanentes, & accompagnées de constipation, qu'elles constituent la colique. Elle est aussi accompagnée de vomissement, qui dans plusieurs cas est fréquemment répété, spécialement quand on a pris quelque ali-

ment; & dans de pareils vomissemens non-seulement on rejette les matières contenues dans l'estomac, mais aussi celles qui sont dans le duodenum, & par conséquent souvent beaucoup de bile.

Duodenum

MCCCCXXXVII. Dans quelques cas de colique le mouvement péristaltique est renversé dans tout le trajet du canal alimentaire, de telle manière que les matières contenues dans les gros intestins & par conséquent les matières stercoracées sont rejetées par le vomissement, & la même inversion paroît encore plus clairement, en ce que, ce qu'on reçoit par le rectum en clystère est de nouveau rejeté par la bouche. Dans ces circonstances d'inversion, la maladie a été appelée *ileus*, ou passion iliaque, & on a supposé que c'étoit une maladie particulière & distincte de la colique; mais il me paroît que ces deux maladies sont dûes à la même cause prochaine, & qu'elles ont les mêmes symptômes, qui diffèrent seulement par le degré.

ileus

MCCCCXXXVIII. La colique est souvent sans fièvre. Quelquefois cependant il survient une inflammation à la partie de l'intestin spécialement affectée, & cette inflammation aggrave tous les symptômes de la maladie, étant probablement ce qui entraîne la plus considérable inversion du mouvement péristaltique: & comme le vomissement stercoracé est ce qui distingue spécialement l'*ileus*, on la considère comme dépendant toujours

d'une inflammation des intestins. Cependant je puis assurer qu'il y a des inflammations des intestins sans vomissement stercoracé, & j'ai vu aussi des exemples de vomissement stercoracé sans inflammation. On n'est donc pas fondé de distinguer l'ileus de la colique, puisque ce n'est qu'un plus haut degré de la même affection.

ileus

MCCCCXXXIX. Les symptômes de la colique & les dissections des cadavres de ceux qui en sont morts, montrent très-clairement qu'elle dépend d'une constriction spasmodique d'une partie des intestins, & c'est par conséquent ce qu'on doit considérer comme la cause prochaine de la maladie. Dans quelques dissections on a remarqué qu'il étoit survenu une intussusception; mais on n'a point déterminé avec certitude, si c'étoit constamment la même chose dans toutes les apparences d'ileus.

anatomie

MCCCCXL. On a ordinairement distingué différentes espèces de colique; mais je ne puis admettre les distinctions que les Auteurs ont établies sur ce point. Autant cependant qu'une différence des causes éloignées constitue une différence d'espèces, on peut admettre ces distinctions. Suivant cela j'ai marqué dans ma Nosologie sept espèces différentes; mais je suis bien persuadé que dans toutes ces espèces différentes la cause prochaine est la même, c'est-à-dire, une constriction spasmodique d'une partie des intestins, & par conséquent, que dans tous les cas, l'indication du traitement est la même, c'est-à-dire, de faire cesser la constriction dont je

*cause
prochaine*

viens de parler. Même dans diverses espèces nommées *stercorea*, *callosa* & *calculosa*, dans lesquelles la maladie dépend d'une constriction de l'intestin, je suis persuadé que ces obstructions ne produisent pas les symptômes de la colique, excepté en tant qu'elles produisent des contractions spasmodiques des intestins; & par conséquent les moyens de traitement dans ces cas, autant qu'ils admettent une cure, peuvent être obtenus par ceux que suggère l'indication générale rapportée ci-dessus.

MCCCCXLI Alors la cure de la colique se réduit universellement à éloigner les contractions spasmodiques des intestins, & les moyens appropriés à cet objet se rapportent à trois chefs généraux.

1°. Faire cesser le spasme par divers antispasmodiques.

2°. Exciter l'action des intestins par des purgatifs.

3°. Employer des dilatations mécaniques.

MCCCCXLII. Avant d'entrer dans un plus grand détail sur les remèdes, on doit observer que dans tous les cas de colique violente, il est prudent de pratiquer la saignée; elle peut servir à obvier à l'inflammation qu'on craint ordinairement, & à relâcher aussi le spasme de l'intestin. Ce remède peut ne pas convenir aux personnes d'une constitution foible, & d'un tissu de chairs lâche; mais il sera avantageux pour toutes celles qui ont une vigueur ordinaire; & dans tous les cas où il

indication

saignée

y a le moindre soupçon d'une inflammation qui se forme , elle est absolument nécessaire. Il convient même peut-être de la répéter plusieurs fois , si avec un pouls plein & dur , l'apparence du sang qu'on a tiré , & le degré de foulagement obtenu par la première saignée , autorisent une pareille répétition.

MCCCCXLIII. Les autres moyens antispasmodiques qu'on peut employer , sont l'action de la chaleur sous forme sèche ou humide , l'application des vésicatoires , l'usage de l'opium , & celui des huiles douces.

L'action de la chaleur sous forme sèche a été mise en pratique , en appliquant sur le ventre du malade un animal vivant , ou des vessies remplies d'eau chaude , ou des sacs de substances qui retiennent long-tems la chaleur ; & tous ces moyens ont été pratiqués avec succès ; mais aucun d'eux ne me paroît aussi puissant que l'action de la chaleur sous forme humide.

C'est ce qu'on peut obtenir par l'immersion d'une grande partie du corps dans l'eau chaude , ou par des fomentations du ventre avec des linges trempés dans la même eau. L'immersion a l'avantage d'agir sur une plus grande partie du corps , & particulièrement sur les extrémités inférieures ; mais l'immersion ne peut pas toujours être convenablement pratiquée , & les fomentations ont l'avantage de pouvoir être plus long-tems continuées , & elles

antispasmodiques
l'usage de l'opium

immersion

brûlures

peuvent avoir presque tous les bons effets de l'immersion, si on en applique en même tems au ventre & aux extrémités inférieures.

MCCCCXLIV. En considérant que les tégumens du bas-ventre ont une telle connexion avec les intestins, qu'ils sont affectés en même tems de contractions spasmodiques, nous appercevons que les vésicatoires appliqués sur le ventre, ont l'effet de faire cesser les spasmes du ventre & des intestins, & suivant cela les vésicatoires ont été souvent employés dans la colique avec avantage. Par une action analogue à celle de ces derniers, les rubéfiens appliqués au ventre, ont été fréquemment utiles.

MCCCCXLV. L'usage de l'opium dans la colique peut paroître un remède douteux. Très-certainement il peut pour quelque tems soulager la douleur qui est souvent si violente & si urgente, qu'il est difficile de s'abstenir de l'usage d'un pareil remède. En même tems, l'usage de l'opium retarde ou suspend le mouvement péristaltique, jusqu'au point de laisser tomber les intestins dans des contractions, & peut par conséquent, pendant qu'il soulage la douleur, rendre la cause de la maladie plus obstinée. A cet égard, & en outre, comme l'opium empêche l'opération des purgatifs, si souvent nécessaire dans cette maladie, plusieurs Médecins ont de l'éloignement pour son usage, & quelques-uns le rejettent entièrement, comme

contraction

opium

purge

pernicieux. Il y en a cependant d'autres qui pensent pouvoir employer l'opium dans cette maladie avec beaucoup d'avantage.

Dans tous les cas où la colique n'est précédée d'aucune constipation, & provient du froid, des passions de l'ame, ou d'autres causes qui opèrent spécialement sur le genre nerveux, l'opium, devient un remède sûr & certain; mais dans tous les cas qui ont été précédés d'une longue constipation, ou bien dans lesquels la colique, quoique non-précédée par la constipation, a cependant continué quelque tems sans déjections, de sorte qu'on doit soupçonner une stagnation de matières fécales dans le colon, l'usage de l'opium est d'un effet incertain. Dans de tels cas, à moins qu'on n'ait d'abord procuré quelques évacuations à l'aide des purgatifs, l'opium ne peut être employé qu'au risque d'aggraver la maladie. Cependant, même dans les circonstances de constipation, quand, sans inflammation, on doit soupçonner la violence du spasme, quand le vomissement empêche l'administration des purgatifs, quand, avec tout cela, la douleur est extrêmement urgente, l'opium doit être employé, non-seulement à titre d'anodin, mais encore comme antispasmodique, nécessaire pour favoriser l'action des purgatifs; & il peut-être ainsi employé, quand en même tems, avec ce narcotique ou immédiatement après, on peut administrer un purgatif.

et, en l'opium
emerit
donne!

La jusquiame, qui montre souvent, avec ses qualités narcotiques, un effet purgatif, est-elle plus convenable à cette maladie que l'opium?

MCCCCXLVI. C'est sans doute sur de bons fondemens, que divers Praticiens ont recommandé l'usage abondant des huiles douces dans cette maladie, comme antispasmodiques & comme laxatives; & dans les cas où l'organe du goût & l'estomac peuvent les supporter, je les ai trouvées très-utiles. Mais comme il y a peu d'estomacs Ecois qui puissent permettre un usage abondant des huiles, j'ai trouvé peu d'occasions de les employer.

MCCCCXLVII. Les purgatifs sont un second ordre de remèdes adaptés à la cure de la colique: en excitant l'action des intestins au-dessus ou au-dessous du lieu obstrué, ils peuvent éloigner la contagion; & par conséquent les purgatifs peuvent être donnés ou par la bouche, ou bien pris en clystère par l'anus. Comme la maladie est souvent située dans les gros intestins, & que les clystères ont une action plus prompte, ils peuvent procurer plus immédiatement du soulagement; & comme les purgatifs donnés par la bouche sont plus aisés à être rejetés par le vomissement, il est ordinaire & même convenable de tenter en premier lieu la cure de la colique par les clystères. On peut commencer par les plus doux, en y faisant entrer une grande quantité d'eau avec quelque peu d'huile, & de cette manière, ils sont

Le jusquiame

huile douce
util

Supplé
la cuillère
dans la gorge
en la bouche
par le vomissement

2^{me} temps

Clystères

*Sels
revers*

Senne

vin d'antimoine

Trébuchine

unmei

Telue

unmei

quelquefois assez efficaces : cependant ils ne sont pas toujours tels , & il est ordinairement nécessaire de les rendre plus stimulans par l'addition des sels neutres , dont le plus puissant est le sel commun ou le sel marin. Si ces clystères salins , comme il arrive quelquefois , sont rendus trop promptement , & qu'à cet égard , ou d'une autre manière , ils soient inefficaces , il peut être convenable , au lieu de sels , d'ajouter une infusion de séné , ou de quelqu'autre purgatif dont l'eau puisse obtenir l'extract. Le vin d'antimoine peut être quelquefois employé en clystères avec avantage. A peine y a-t-il des clystères plus efficaces que ceux qu'on fait de térébenthine convenablement préparée. Quand toutes les autres injections ont été trouvées inefficaces , on a eu recours à l'injection de la fumée de tabac ; & lors même que celle-ci est en défaut , on a recours à une dilatation mécanique , dont je parlerai ci-après.

MCCCCXLVIII. Comme les clystères manquent souvent de produire du soulagement , & que même , quand ils viennent à le faire , leur opération ne suffit pas pour produire une cure complète , il est en général convenable & souvent nécessaire de tenter une cure plus entière & plus certaine par les purgatifs pris par la bouche. Les plus puissans d'entr'eux , ou ce qu'on appelle les purgatifs drastiques , peuvent être quelquefois né-

cessaires ; mais on doit éviter leur usage , parce qu'ils sont sujets à être rejetés par le vomissement , & parce que , quand ils ne réussissent pas à éloigner l'obstruction , ils sont sujets à produire l'inflammation. A cet égard , il est ordinaire & même convenable , au moins en premier lieu , d'employer les purgatifs les plus doux & les moins inflammatoires. Aucun ne m'a mieux réussi que les crystaux de tartre , parce que ce médicament peut être donné à petites doses , mais répétées , jusqu'à une quantité considérable ; & , avec cette précaution , c'est le purgatif le moins sujet à être rejeté par le vomissement , & beaucoup moins aussi que les autres sels neutres. Si un plus fort purgatif est requis , le jalap , convenablement préparé , est moins délagreable au goût , & convient mieux à l'estomac que la plupart des purgatifs les plus puissans. Dans plusieurs occasions de colique , nul purgatif n'est plus efficace qu'une forte dose de calomel. Quelques Médecins ont tenté d'éloigner l'obstruction des intestins , par des émétiques antimoniaux donnés à petite dose , répétées à des intervalles convenables ; & quand ces doses ne sont pas entièrement rejetées par le vomissement , elles deviennent souvent des purgatifs efficaces.

Après avoir trouvé tous les purgatifs inefficaces , l'action des intestins a été efficacement excitée , en jettant de l'eau froide sur les extrémités inférieures.

Marking

Jeup

*Préparation de
Tartre*

Sels neutres

jalap

Calomel

*En frotte-joll
sur
les
inférieures*

MCCCCXLIX. Le troisième moyen de vaincre le spasme dans cette maladie, est d'employer une dilatation mécanique; & on a souvent supposé que le vif-argent donné en grande quantité, opéroit de cette manière. Je n'en ai pas cependant obtenu un grand succès; & la théorie qu'on en donne me paroît très-douteuse. Quelques Auteurs ont fait mention de l'usage des pillules d'or ou d'argent avalées; mais je n'ai point éprouvé cette pratique, & je ne saurois la regarder comme un moyen probable de soulagement.

MCCCCCL. Un autre moyen de dilatation mécanique, & qui est plus probable, est une injection d'une grande quantité d'eau chaude, avec une seringue convenable, qui puisse la pousser avec quelque force & d'un cours continu dans le rectum. Suivant les expériences rapportées par M. de Haën, & suivant celles que j'ai eu occasion de faire moi-même, je juge que ce remède est un des plus puissans & des plus-efficaces.

MCCCCCLI. J'ai maintenant rapporté tous les divers moyens qui peuvent être employés pour la cure de la colique, considérée comme un genre. Mais avant de quitter ce sujet, on attend peut-être que je prenne connoissance de quelqu'une des espèces qui peuvent paroître demander une considération particulière, & que, dans cette vue, je parle spécialement de l'espèce connue sous le nom

*Indication
mécanique*

*donner en grande
quantité
d'eau
chaude*

nom de colique du Poitou, & nommée en Angleterre, *The Devonshire colic.*

MCCCCCLII. C'est certainement une maladie particulière à l'égard de sa cause & de ses effets; mais quant à la première, elle a été en dernier lieu un objet de beaucoup de recherches, & si bien décrite par les savans Médecins George Baker & le Docteur Hardy, qu'il n'est point nécessaire d'ajouter ici autre chose.

A l'égard de la cure, autant que cette maladie se présente sous la forme d'une colique, mon défaut d'expérience sur ce point ne me permet pas d'en parler avec quelque confiance; mais, autant que j'ai pu l'apprendre des autres, il me paroît qu'elle doit être traitée par les divers moyens que j'ai proposés ci-dessus pour la cure de la colique en général.

Je n'ai point été pleinement instruit jusqu'à quel point on peut prévoir avec certitude ou prévenir les effets particuliers de cette maladie, & je laisse cette matière à déterminer à ceux qui peuvent citer leur propre expérience.



CHAPITRE X.

Du Cholera-morbus.

MCCCCLIII. DANS cette maladie, les principaux symptômes sont le concours simultané d'un vomissement & d'une évacuation par les selles, ou de fréquentes alternatives de l'un & de l'autre. La matière rejetée par haut & par bas, paroît manifestement consister principalement en bile.

MCCCCLIV. Je conclus de cette dernière circonstance, que cette maladie dépend d'une secrétion augmentée de bile, & de son effusion copieuse dans le canal alimentaire; & comme par-là elle irrite & excite les mouvemens ci-dessus mentionnés, j'infère que la bile ainsi répandue en plus grande quantité, est en même tems aussi d'une nature plus âcre. Cela paroît de même par les tranchées violentes & très-douloureuses qui accompagnent cette maladie, & qu'on ne peut imputer qu'aux violentes contractions spasmodiques des intestins, qui ont lieu. Ces spasmes sont ordinairement communiqués aux muscles abdominaux, & très-fréquemment à ceux des extrémités.

MCCCCLV. De la manière que je viens de la

irritation

Telle

*foie dont le volume est augmenté sans
de douleur - (s'induit) (veins hypertrophiés)*

décrire, la maladie procède souvent avec une grande violence, jusqu'à affoiblir considérablement, & souvent subitement le malade, pendant que le froid des extrémités, des sueurs froides & des défaillances surviennent, & donnent la mort, quelquefois dans le cours d'une journée.

Dans d'autres cas, la maladie est moins violente; elle continue un ou deux jours, & cesse alors par degrés, quoique de pareils rétablissements ne s'opèrent guère sans le secours des remèdes.

MCCCCLVI. Les attaques de cette maladie sont rarement accompagnées de quelques symptômes de pyrexie; & quoique durant son cours le pouls & la respiration soient précipités & irréguliers, cependant ces symptômes sont en général entièrement éloignés par les remèdes, qui calment les affections spasmodiques particulières à cette maladie, de manière à ne laisser aucun fondement à la supposition qu'elle ait été accompagnée d'aucune pyrexie proprement dite.

MCCCCLVII. C'est une maladie qui se manifeste dans un état très-chaud de l'air; & dans les climats très-chauds; il est possible qu'elle paroisse toutes les saisons de l'année; mais encore, dans de pareils climats, elle est la plus fréquente durant les saisons très-chaudes: & dans les climats tempérés, elle paroît seulement durant les chaleurs. Le Docteur Sydenham observe que les apparitions de cette maladie en Angleterre, sont bornées au mois d'Août; mais le même Auteur observe

Q 2

qu'elle paroît quelquefois vers la fin de l'été, quand la saison est extrêmement chaude, & qu'à proportion de la chaleur, la maladie est plus violente. D'autres Auteurs observent qu'elle paroît en été plus de bonne heure, & toujours plu-tôt ou plus tard, suivant que les grandes chaleurs sont avancées, ou reculées.

MCCCCLVIII. Il est, je crois, très-manifeste, par toutes ces circonstances, que cette maladie est l'effet d'une atmosphère chaude, qui produit quelque changement dans l'état de la bile du corps humain; & ce changement peut consister, ou dans la matière de la bile qui est rendue plus âcre, & par-là, plus propre à exciter une secrétion plus copieuse, ou, dans la même matière préparée, à s'évacuer en plus grande quantité qu'à l'ordinaire.

MCCCCLIX. On a remarqué que, dans les climats chauds, & durant les saisons de la chaleur, après un tems extrêmement chaud & sec, une chûte de pluie qui rafraîchit l'atmosphère, semble spécialement amener cette maladie; & il est probable qu'une obstruction de la transpiration peut aussi y contribuer, quoiqu'il soit certain que cette maladie paroît lors même qu'il n'y a aucun changement dans la température de l'air, & qu'on n'a éprouvé aucune impression du froid.

MCCCCLX. Il est possible que, dans quelques cas, la chaleur de la saison produise seulement une

Saison

*chaleur
atmosphère*

*mentionne
chaleur du pays*

prédisposition, & que la maladie soit excitée par certains ingesta, ou d'autres causes; mais il est également certain, que la maladie est survenue sans qu'on ait observé aucun changement antécédent, ou qu'on ait commis aucune erreur, soit dans le régime, soit dans la manière de vivre.

MCCCCLXI. Les Nosologistes ont établi un genre sous le titre de *cholera*, & ils ont classé comme espèces toutes les affections dans lesquelles un vomissement & des évacuations par les selles, de quelque nature qu'elles fussent, venoient à concourir. Dans plusieurs de ces espèces cependant, la matière évacuée n'est pas bilieuse, & l'évacuation ne provient d'aucune cause dans l'état de l'atmosphère. En outre, dans plusieurs de ces espèces aussi, le vomissement qui survient n'est pas essentiel, mais purement un symptôme accidentel, par la violence particulière de la maladie. Le nom de *cholera* par conséquent, devoit, à mon avis, être borné à la maladie que j'ai décrite ci-dessus, qui, par sa cause particulière, ainsi que par ses symptômes, est très-différente de toutes les autres espèces qu'on lui a associées. Je crois que toutes les autres espèces comprises sous le titre de *cholera* par Sauvages ou Sagar, peuvent être assez proprement rapportées au genre de la diarrhée que nous exposerons dans le chapitre suivant.

La distinction que j'ai tâché d'établir entre le *cholera* proprement dit & les autres maladies qui

Q 3

ingesta

no ingre

le vomissement
en emetico
ou cholera

espèces de cholera
qui sont
rapportées
à diarrhée

ont porté le même nom, résoudra, à mon avis, cette question : savoir, si le *cholera*, dans les climats tempérés, survient dans une autre saison que dans celle qui a été assignée ci-dessus.

MCCCCLXII. Dans le cas de *cholera* proprement dit, la cure a été depuis long tems établie par l'expérience.

Au commencement de la maladie, l'évacuation de la bile redondante doit être favorisée par une très-ample administration de délayans doux, donnés par la bouche ou injectés par l'an^{us}, & tous les médicamens évacuans, employés de l'une ou de l'autre manière, sont non seulement superflus, mais ordinairement pernicieux.

MCCCCLXIII. Quand la bile redondante paroît être suffisamment entraînée en lavage, ou même avant cela, si les affections spasmodiques du canal alimentaire deviennent très-violentes, & sont communiquées, à un degré considérable, à d'autres parties corps, ou, quand une débilité dangereuse semble être produite, on doit immédiatement obvier à l'irritation par les narcotiques, donnés à assez hautes doses, mais en petit volume, & pris par la bouche ou en clystère.

MCCCCLXIV. Quoique le malade soit soulagé de cette manière, il arrive souvent que quand l'opération de l'opium est finie, la maladie montre une tendance à revenir; & quelques jours au moins après la première attaque, l'irritabilité des intestins & leur disposition à tomber dans des

letyans
evacuans
danger

narcotiques

opium
habitude

contractions spasmodiques douloureuses semblent continuer. Dans cette situation, la répétition des narcotiques, peut-être pendant un certain nombre de jours, deviendra nécessaire; & comme la débilité, ordinairement produite par la maladie, favorise la disposition à des affections spasmodiques, il est souvent utile & nécessaire de joindre aux narcotiques l'effet tonique du quinquina.

*opium
2me*

C H A P I T R E X I.

De la Diarrhée.

MCCCCLXV. CETTE maladie consiste dans des évacuations par les selles plus fréquentes, & d'une matière plus liquide qu'à l'ordinaire. Ce symptôme principal & caractéristique est si diversifié dans son degré, dans ses causes, & dans la variété de la matière évacuée, qu'il est presque impossible de donner aucune histoire générale de cette maladie.

variété

MCCCCLXVI. On doit la distinguer de la dysenterie, en ce qu'elle n'est point contagieuse, qu'elle est en général sans fièvre, qu'elle est avec évacuation d'excrémens naturels, qui sont, au moins pendant quelque tems retenus dans la dysenterie. On a distingué ordinairement ces deux maladies par les tranchées qui sont plus violentes dans la

Q 4

dyssenterie, & qui sont ordinairement moins violentes & moins fréquentes dans la diarrhée; mais comme elles se présentent souvent dans celle-ci, & quelquefois à un degré considérable, elles n'établissent pas une distinction convenable.

MCCCCLXVII. La diarrhée doit être distinguée du *cholera*, sur-tout par la différence de leurs causes, qui sont d'une nature particulière dans le *cholera*, mais qui sont prodigieusement diversifiées dans la diarrhée comme nous allons le voir. On a été dans l'usage de distinguer le *cholera* par l'évacuation en bas d'une matière bilieuse, & par le vomissement de même nature qui l'accompagne toujours; mais cela n'est point d'une application générale, en ce qu'une diarrhée est quelquefois accompagnée de vomissement, & même d'une matière bilieuse.

MCCCCLXVIII. La maladie de la diarrhée étant ainsi distinguée, elle admet une très-grande diversité; mais dans tous les cas la fréquence des selles doit être attribuée à une augmentation outre nature du mouvement péristaltique, dans tout le trajet du canal intestinal, ou au moins dans une portion considérable. Cette action augmentée est en différents degrés; elle est souvent convulsive & spasmodique, & à quelques égards, *motus abnormis*. C'est pour cela, que dans ma Nosologie méthodique, je l'ai rapportée à l'ordre des spasmes.

MCCCCLXIX. Par les mêmes raisons, regardant la maladie nommée *lyenterie*, comme

étant un mouvement péristaltique augmenté dans tout le canal intestinal, & venant d'une irritabilité particulière, je l'ai considérée purement comme une espèce de diarrhée. L'idée d'un relâchement du canal intestinal, comme cause de la lyenterie & des autres espèces de diarrhée, me paroît dénuée de fondement, excepté dans le cas particulier de déjections liquides, fréquentes par la paralysie du sphincter de l'anus.

*relâchement
de
l'intestin*

MCCCCLXX. Je considère l'action augmentée du mouvement péristaltique, comme toujours la principale partie de la cause prochaine de la diarrhée; mais cette maladie est en outre principalement diversifiée, par les différentes causes de cette action augmentée; c'est ce que je vais maintenant rechercher.

MCCCCLXXI. Les diverses causes de l'action augmentée des intestins peuvent être, à mon avis, rapportées en premier lieu à deux chefs principaux.

*action
mouvement
je suppose*

Le premier est celui des maladies de certaines parties du corps qui, ou par la sympathie des intestins avec ces parties, ou par le rapport que les intestins ont avec tout le système, occasionnent un accroissement d'action dans les intestins, sans transport d'aucune matière stimulante, de la partie primitivement affectée, au même canal intestinal.

Le second chef des causes de l'action augmentée des intestins, se rapporte aux stimuli de diverse

*par le système
local*

forte qui agissent directement sur les intestins eux-mêmes.

passions MCCCCLXXII. Les passions de l'ame, qui dans quelques personnes excitent la diarrhée, nous apprennent que les affections des autres parties du système peuvent affecter les intestins, sans transport ni action d'aucune matière stimulante.

dentition
goutte MCCCCLXXIII. Il paroît par la dentition des enfans, qui excite souvent la diarrhée, que des maladies dans d'autres parties du corps peuvent de la même manière affecter les intestins. Je crois que la goutte fournit souvent un autre exemple de la même espèce; & probablement il y en a d'autres aussi qu'on n'a point encore bien déterminés.

stimuli MCCCCLXXIV. Les *stimuli* (MCCCCLXXI), qui peuvent agir sur les intestins, sont de diverses sortes. Ils peuvent être :

- 1°. Des matières introduites par la bouche.
- 2°. Des matières versées dans les intestins par divers excrétoires qui s'y ouvrent.
- 3°. des matières versées par certaines ouvertures contre nature, faites dans certaines maladies.

alimens MCCCCLXXV. Parmi celles MCCCCLXXIV, qui sont introduites par la bouche, la première doit être rapportée aux alimens qu'on prend ordinairement. Une trop grande quantité souvent empêche leur digestion convenable; & s'ils parviennent ainsi dans leur état de crudité, & proba-

blement d'âcreté aux intestins, ils excitent souvent la diarrhée.

Les mêmes alimens, quoique pris sans excès, deviennent stimulans pour les intestins & excitent la diarrhée, si, comme il arrive souvent, ils ont une trop grande portion de matière saline ou sucrée.

Mais nos alimens deviennent spécialement les causes de diarrhée, suivant que par leur propre nature, ou par la foiblesse de l'estomac, ils sont disposés à y souffrir un degré non convenable de fermentation, & par là, à devenir stimulans pour les intestins. Ainsi les alimens acescens sont sujets à produire la diarrhée; mais il n'est pas bien déterminé, si c'est par quelque qualité directement purgative, ou seulement comme mêlés dans une proportion excédente avec la bile.

MCCCCLXXVI. Non-seulement une disposition acrescente des alimens, mais encore leur disposition putrescente semble occasionner une diarrhée; & il paroît que même les émanations des corps putrides prises d'une manière quelconque en grande quantité, ont le même effet.

Les huiles ou les graisses prises comme une partie de nos alimens, sont-elles jamais la cause de la diarrhée? & si elles le sont, de quelle manière opèrent-elles?

MCCCCLXXVII. Les autres matières introduites par la bouche, qui peuvent être des causes de la diarrhée, sont celles qui prises à l'intérieur

acrescence

putrescence
glacée

comme médicamens ou comme poisons , ont la faculté de stimuler le canal alimentaire. Ainsi dans la matière médicale nous avons un long catalogue de ceux qu'on nomme purgatifs, & dans la liste des poisons nous en avons plusieurs qui possèdent la même qualité; les premiers, donnés dans une certaine quantité, occasionnent une diarrhée passagère; & donnés à très haute dose, ils peuvent la rendre excessive, ou la faire continuer, plus long-tems qu'à l'ordinaire, & produire l'espèce de diarrhée qu'on nomme hypercatharsis.

MCCCCLXXVIII. Les matières (MCCCCLXXVIII 2), versées dans la cavité des intestins par les excrétoires qui s'y ouvrent, & qui peuvent occasionner la diarrhée sont, ou celles qui viennent des conduits pancréatique ou biliaire, ou bien celles des excrétoires, qui sont dans les tuniques des intestins eux-mêmes.

MCCCCLXXIX. Je ne connois point exactement quels changemens peuvent survenir dans le suc pancréatique; mais je suppose qu'un fluide âcre peut sortir du pancréas, même pendant que ce viscère est encore entier dans sa structure; mais c'est plus spécialement, quand il est dans un état de suppuration, de squirrhe, ou de cancer, qu'une matière très-âcre peut être versée par le conduit pancréatique, & occasionner la diarrhée.

MCCCCLXXX. Nous savons bien que par le conduit biliaire, la bile peut être versée en plus grande quantité qu'à l'ordinaire, & il y a peu de

doute qu'elle ne soit quelquefois versée ayant une qualité plus âcre qu'à l'ordinaire. Il est très-probable que de ces deux manières la bile est fréquemment une cause de diarrhée.

avec
abondance
avec

Quoique j'aie dit ci-dessus que la diarrhée peut être communément distinguée du *cholera*, je dois admettre ici que les causes qui produisent l'état de la bile d'où provient le *cholera*, peuvent se rencontrer dans tous les différens degrés possibles de force; de sorte que dans une occasion elles produisent le *cholera* le plus violent, & le plus distinctement marqué; mais que dans d'autres, elles produisent seulement une très-douce diarrhée: je crois donc très-vraisemblable, que dans les climats chauds & durant les saisons de la chaleur, une diarrhée bilieuse de cette sorte puisse souvent survenir, & n'être pas toujours certainement distinguée du *cholera*.

Cependant il peut arriver, & cela est assez naturel, que dans quelque cas la bile sans avoir été mise en action par la chaleur du climat ou de la saison, soit redondante & âcre, & devienne par conséquent une cause particulière de diarrhée.

MCCCCLXXXI. Outre la bile qui vient des causes ci-dessus rapportées, ou qui a les qualités que j'ai fait connoître, les conduits biliaires peuvent verser du pus ou d'autres matières des abscess dans le foie, qui peuvent être la cause de la diarrhée.

altérés
pus

Les Auteurs de Pratique font connoître une diarrhée dans laquelle un fluide ténu & languissant est évacué; ils supposent qu'il provient du foie, & ils ont par conséquent nommé cette maladie *hepatirrhœa*; mais je n'ai point trouvé d'exemple de cette sorte, & par conséquent je ne puis proprement en rien dire.

MCCCCLXXXII. Un second ordre d'excrétoires d'où la matière est versée dans la cavité des intestins, comprend ceux des tuniques des intestins eux-mêmes; ce sont, ou les vaisseaux exhalans qui procèdent directement des extrémités des artères, ou les excrétoires des petites glandes muqueuses; ces deux sortes d'orifice se rencontrent en nombre prodigieux à la surface interne de tout le canal intestinal. Il est probable que ce sont sur-tout ces sources, qui dans la plupart des cas fournissent la matière des selles liquides de la diarrhée.

MCCCCLXXXIII. L'augmentation seule de l'action des intestins peut donner lieu à un versement, plus considérable qu'à l'ordinaire, de la matière qui vient de ces deux sources; soit que cette action augmentée ait pour cause les passions de l'ame (MCCCCXXII), soit que quelques maladies dans d'autres parties du système (MCCCCLXXI), ou divers stimulans la produisent. Enfin si cette excrétion n'est pas occasionnée par l'action augmentée des intestins, elle peut l'être par un plus grand afflux des fluides qui viennent d'autres parts.

*fluide ténu
languissant
de
nature*

Ainsi le froid en agissant à la surface du corps , & en supprimant la transpiration , peut déterminer une plus grande quantité des fluides aux intestins.

fron

Ainsi encore , dans ce qu'on nomme *ischuria renalis* , l'urine reçue dans les vaisseaux sanguins est quelquefois déterminée à être évacuée par les intestins.

reçue

De la même manière , le pus ou le *serum* peuvent être absorbés des cavités où ils ont été en stagnation , & être de nouveau versés dans les intestins , comme cela arrive souvent , en particulier à l'égard de l'eau des hydropiques.

MCCCCLXXXIV. On doit observer ici qu'une diarrhée peut être excitée non-seulement par un afflux copieux des fluides des autres parties du système , mais pareillement par une pure détermination de diverses matières âcres de la masse du sang dans la cavité des intestins ; ainsi on suppose que la matière morbifique des fièvres est quelquefois rejetée dans la cavité des intestins & produit une diarrhée critique ; & soit qu'on admette ou qu'on n'admette pas la doctrine des évacuations critiques , je crois qu'il est probable que la matière morbifique des exanthèmes est fréquemment jetée sur les intestins , & occasionne la diarrhée.

même motif

*produit
les
diarrhées
morbifiques*

les exanthèmes

MCCCCLXXXV. Il est en outre probable que la matière putrescente répandue dans toute la masse du sang dans les maladies putrides , est souvent ver-

*putrescente &
morbifique*

fec par les vaisseaux exhalans dans les intestins , & devient la cause , au moins en partie , de la diarrhée qui accompagne si ordinairement ces maladies.

MCCCCLXXXVI. Au sujet des matières versées dans la cavité des intestins , je les ai principalement considérées comme versées en plus grande quantité qu'à l'ordinaire : mais il est aussi probable que pour la plus grande partie , elles sont aussi changées dans leur qualité , & deviennent d'une nature plus âcre & plus stimulante , & c'est spécialement par-là qu'elles excitent , ou au moins augmentent la diarrhée.

MCCCCLXXXVII. Je ne puis point déterminer avec certitude jusqu'à quel point , & de quelle manière le fluide exhalant peut être changé dans sa nature & dans sa qualité ; mais à l'égard du fluide qui vient des excrétoires muqueux , nous savons que quand il est en plus grande quantité qu'à l'ordinaire , il est communément & en même tems sous une forme plus liquide & plus âcre , & qu'il peut devenir par conséquent très-irritant.

MCCCCLXXXVIII. Quoiqu'une effusion copieuse d'une matière plus liquide & plus âcre des excrétoires muqueux soit probablement due à une matière versée immédiatement , à mesure que la sécrétion s'en fait dans les petites glandes muqueuses , sans qu'il lui soit permis de s'arrêter dans

dans ces dernières , de manière à acquérir une qualité plus douce & une consistance plus épaisse , nous trouvons ordinairement le *mucus* dans son état naturel ; & quoique nous devons supposer que les excrétiions d'un fluide tenu & âcre sont toujours l'effet de toute détermination aux petites glandes muqueuses & de tout stimulant qui peut agir sur elles , cependant il est certain que le contraire a souvent lieu , & que , par ces glandes muqueuses , on voit souvent augmenter l'excrétion du *mucus* , qui paroît sous la forme d'une matière douce , visqueuse & épaisse. Cela se rencontre ordinairement dans le cas de dysenterie , & , suivant l'observation , donne lieu à une espèce de diarrhée qui a été proprement nommée *diarrhœa mucosa*.

D. mucosa

MCCCCLXXXIX. Une troisième source de matière versée dans la cavité des intestins , & qui occasionne la diarrhée (MCCCCLXXIV ;) , tient à des ouvertures contre nature , produites par les maladies dans les intestins ou les parties voisines. Ainsi les vaisseaux sanguins de la surface interne des intestins peuvent être ouverts , par érosion , rupture ou anastomose , & verser dans la cavité leur sang qui , ou par sa quantité ou son acrimonie , soit inhérente , soit acquise par la stagnation , peut quelquefois produire une diarrhée avec évacuation du sang. C'est , je pense , ce qui arrive dans cette maladie qu'on a appelée *melæna* ou *morbus niger*.

érosion

MCCCCXC. Une autre source contre nature d'une matière versée dans la cavité des intestins, est la rupture des abcès, situés, ou dans les tuniques des intestins eux-mêmes, ou dans quelqu'un des viscères contigus, qui durant un état d'inflammation aura formé une adhésion avec quelque partie des intestins. La matière versée dans leur cavité peut varier; être purulente & sanieuse, ou être l'une & l'autre ensemble, mêlée en même temps avec plus ou moins de sang; & dans chacun de ces états, elle peut être une cause de diarrhée.

MCCCCXCI. Parmi les *stimuli* qui peuvent agir directement sur les intestins, & qui en augmentant leur mouvement péristaltique, peuvent occasionner la diarrhée, je ne dois point omettre de faire mention des vers, comme produisant souvent cet effet.

MCCCCXCII. Je dois aussi faire connoître un état des intestins où le mouvement péristaltique est augmenté contre nature, & produit une diarrhée; c'est quand ils sont affectés d'une inflammation érythématique. A l'égard de l'existence d'un pareil état & de la diarrhée qui en provient voyez ce qui est dit art. CCCXCVIII, & les suivants. Je n'ai point été à même de déterminer si on doit le considérer comme un cas particulier & distinct de diarrhée, ou si c'est toujours le même que quelqu'un de ceux qui sont produits par les causes ci-dessus mentionnées.

MCCCCXIII. Enfin par une accumulation de matière alimentaire, ou de toute autre que diverses sources rapportées ci-dessus versent dans la cavité des intestins, une diarrhée peut être spécialement occasionnée, quand l'absorption des vaisseaux lactés ou lymphatiques est empêchée, soit par l'obstruction de leurs orifices, ou par celle des glandes mézenteriques, à travers lesquelles seules les fluides absorbés peuvent être transmis.

Dans un cas de cette sorte, quand le chile préparé dans l'estomac & le duodenum, n'est pas absorbé dans le trajet des intestins, & qu'il s'évacue en quantité considérable par l'anüs, la maladie a été nommée *morbus celiacus*, ou simplement & plus proprement *cæliaca*, que j'ai considérée suivant cela comme une espèce de diarrhée.

MCCCCXCIV. J'ai tâché d'indiquer les diverses espèces de maladie comprises sous le nom général de diarrhée, & par cette énumération il paroît que presque la plus grande partie des cas de diarrhée doivent être considérés comme des affections sympathiques, & n'avoir d'autre traitement que celui qui convient à la maladie principale dont elles dépendent; ce qui doit être renvoyé ailleurs. Il paroîtra aussi, par notre énumération, que plusieurs cas de diarrhée qui peuvent être considérés comme idiopathiques ne demandent pas que j'en parle davantage ici. Dans plusieurs exemples la maladie est déterminée, & sa cause est assignée par les qualités de la matière évacuée, de sorte

R 2

que ce qui est nécessaire pour la corriger ou pour l'éloigner ne pourra échapper au Praticien éclairé. En un mot, je ne vois pas pouvoir offrir aucun plan général pour la cure de la diarrhée, & tout ce que je puis proposer à ce sujet, se réduit à faire quelques remarques générales sur la pratique qu'on a ordinairement suivie dans la cure de cette maladie.

MCCCCXCV. La pratique a été dirigée principalement d'après la supposition d'une acrimonie dans les fluides, ou d'un relâchement dans les fibres simples & motrices des intestins, & les remèdes employés suivant cela pour corriger l'acrimonie particulière, ont été les adoucissans généraux, les évacuans par le vomissement ou par les selles, les astringens ou les narcotiques. Je vais maintenant offrir quelques remarques sur chaque sorte de ces remèdes.

acrimonia
acide
de substances
MCCCCXCVI. Une acrimonie acide est dans diverses occasions, la cause de la diarrhée particulièrement dans les enfans; & dans des cas pareils, les terres absorbantes ont été très-convenablement employées. Toutefois, l'usage ordinaire & indistinct de ces terres a été très-peu judicieux, & elles doivent être nuisibles par-tout où il y a quelque putrescence.

et même
putride
ou acide
MCCCCXCVII. On a je crois trop rarement pris connoissance des cas dans lesquels il y a une acrimonie putride ou putrescente qui domine, & par conséquent l'usage des acides a été très-rare.

ment admis. L'acrimonie qu'on soupçonne dans les cas bilieux, est probablement d'une espèce putride.

*acrimonie bilieuse
de acide*

MCCCCXCVIII. Les correctifs généraux de l'acrimonie sont les délayans & les adoucissans : les premiers n'ont point été autant employés qu'ils devoient l'être ; car joints aux adoucissans ils augmentent beaucoup les effets de ces derniers, & quoique les adoucissans mucilagineux ou huileux puissent par eux-même être utiles, cependant sans le secours des délayans, il n'est guère possible qu'ils soient introduits en assez grande quantité pour remplir cet objet.

délayans

adoucissans

MCCCCXCIX. Comme l'indigestion & les crudités de l'estomac sont si souvent la cause de la diarrhée, le vomissement doit par conséquent être très-utile dans cette maladie.

Vomissement

De même, quand la maladie provient, comme il arrive souvent, d'une transpiration supprimée, & que le cours des fluides vers les intestins est augmenté, le vomissement est peut-être le moyen le plus efficace pour rétablir la détermination des fluides à la surface du corps. Il est aussi possible que le vomissement produise quelque inversion du mouvement péristaltique, qui est trop déterminé en bas dans la diarrhée ; de sorte qu'en total, c'est un remède qui peut être très-généralement utile dans cette maladie.

MD. Les purgatifs ont été supposés plus universellement nécessaires, & leur usage a été plus

les purgatifs

R 3

général. Cela toutefois provient, à mon avis, des notions très-erronées qu'on a sur cette maladie, & une pratique pareille me paroît en grande partie superflue, & dans plusieurs cas très-nuisible. On part de la supposition d'une acrimonie dans les intestins qui doit être chassée par le purgatif; mais si cette acrimonie est, ou introduite par la bouche, ou entraînée dans les intestins après s'être formée dans d'autres parties du corps, le purgatif ne peut être un moyen de la corriger ni de l'épuiser, & doit plutôt augmenter son afflux & aggraver ses effets. De quelque source que l'acrimonie qui peut exciter une diarrhée, provienne, on peut la supposer suffisante pour s'évacuer elle-même, sans qu'il soit besoin des purgatifs, & de même que dans le *cholera*, il est plus convenable dans cette sorte de diarrhée, d'aider l'évacuation par des délayans & des adoucissans, que d'augmenter encore l'irritation.

MDI. Si on peut considérer comme superflu, même dans le cas d'une acrimonie, l'usage des purgatifs dans la diarrhée, il y a plusieurs autres cas dans lesquels il peut être extrêmement nuisible. Si l'irritabilité des intestins par des affections dans d'autres parties du système, ou d'autres causes, a été déjà fort augmentée, ces évacuans doivent nécessairement aggraver la maladie. Dans le cas de lyenterie personne ne pense à donner des purgatifs, & dans plusieurs cas de diarrhée qui en approche, ils doivent être également impropres. J'ai déjà

adoucissant
délayans
résolus ou
mucilagineux

impropres
purgatifs

observé que quand la diarrhée provient d'un afflux d'humeurs aux intestins, soit en trop grande quantité, soit d'une nature âcre, les purgatifs peuvent être nuisibles; & si on considère par conséquent les sources nombreuses & variées par lesquelles la matière âcre peut être versée dans la cavité des intestins, on apperçoit aisément que dans plusieurs cas de diarrhée, les purgatifs peuvent être extrêmement pernicieux.

Il y a un cas en particulier dont il faut prendre connoissance. Quand par une dissolution générale & âcre du sang, les fluides séreux coulent trop copieusement dans la cavité des intestins; & excitent cette diarrhée qui accompagne l'état avancé de la fièvre hectique, & qui est proprement appelée colliquative; j'ai souvent vu l'administration des purgatifs suivie des effets les plus funestes.

Il y a encore un cas de diarrhée dans lequel ces évacuans sont pernicieux; c'est quand la maladie dépend, comme nous avons prétendu que cela pouvoit quelquefois être, d'une inflammation érythématique des intestins.

J'ai à peine besoin d'ajouter que, s'il y a un cas de diarrhée qui dépende d'un relâchement des solides, les purgatifs ne peuvent être d'aucune utilité, & peuvent faire un grand mal. En somme, il paroît, je crois, que l'usage des purgatifs dans la diarrhée est très-limité, & que leur usage indistinct, qui a été si commun, est peu judicieux, & souvent nuisible. Je crois que

*Danger
purgatifs*

*Oranthe
colliquative*

Erythème

*Utilisation
des
purgatifs*

*la purgation
dans la dys-
senterie*

cette pratique est principalement due à l'usage qu'on fait des purgatifs dans les cas de dysenterie, où ils sont réellement utiles, parce que, par un état contraire au cas de la diarrhée, il y a dans la dysenterie une constriction considérable des intestins.

astings

MDII. Les astringens sont un autre ordre de remèdes employés dans la diarrhée. On a un peu hésité au sujet de l'emploi de ces remèdes dans les cas récents, par la supposition qu'ils pouvoient occasionner la rétention d'une matière âcre, qui doit être évacuée. Je ne saurois cependant bien comprendre ou assigner les cas dans lesquels une telle précaution est nécessaire; & je pense que l'effet des astringens est rarement assez grand pour rendre leur usage dangereux. La seule difficulté que j'ai trouvée à l'égard de leur usage, a été de juger des circonstances auxquelles ils sont spécialement adaptés. Il me paroît que c'est seulement dans celle où l'irritabilité des intestins dépend d'une perte de ton; & ce cas, je crois, peut avoir lieu, ou par la débilité de tout le système, ou par des causes qui agissent sur les intestins seuls. Toutes les affections spasmodiques & convulsives, violentes ou long-tems continuées, du canal intestinal, y produisent nécessairement une débilité; & de pareilles causes ont souvent lieu, par une irritation violente dans la colique, la dysenterie, le cholera, & la diarrhée.

forte de ton

MDIII. Les derniers remèdes de la diarrhée

qu'il reste à exposer, sont les narcotiques. On a fait les mêmes objections contre leur usage, dans les cas récents de diarrhée, que contre celui des astringens. Mais elles sont peu fondées; car l'effet des opiat, comme astringens, n'est jamais permanent; & une évacuation qui dépend de l'irritation, quoiqu'elle puisse être pour quelque tems suspendue par l'opium, cependant revient toujours bientôt. Ce n'est qu'en faisant cesser l'irritabilité, que l'opium est utile dans la diarrhée; & par conséquent, quand la maladie dépend d'un accroissement d'irritabilité seule, ou quand, quoique provenant d'irritation, cette irritation est corrigée & épuisée, les préparations d'opium sont le remède le plus utile & le plus certain. Et quoique ces narcotiques ne soient pas propres à corriger ou à éloigner une irritation actuelle, ils sont souvent d'un grand avantage, en suspendant les effets de cette irritation toutes les fois qu'ils sont violens: & en somme, il paroît que ces narcotiques peuvent être très-fréquemment employés dans la cure de la diarrhée.

*nous**opium*

C H A P I T R E X I I .

Du Diabète.

MDIV. C E T T E maladie consiste dans l'évacuation d'une quantité extraordinaire d'urine. Comme presque aucune sécrétion ne peut être augmentée sans un accroissement d'action des vaisseaux qui la concernent, & comme quelques exemples de cette maladie présentent des affections manifestement spasmodiques, je n'ai point balancé de placer le diabète dans l'ordre des spasmes.

MDV. Cette maladie est toujours accompagnée d'un grand degré de soif, & par conséquent elle donne lieu à une boisson abondante. Cela rend raison, jusqu'à un certain point, des quantités extraordinaires d'urine évacuée; mais en outre, on ne peut méconnoître la présence d'une maladie particulière, en ce que la quantité d'urine évacuée excède presque toujours la masse totale des liquides, & quelquefois celle des solides & des liquides qu'on a pris.

MDVI. L'urine évacuée dans cette maladie est toujours très-claire; & , au premier coup d'œil, elle paroît entièrement sans couleur; mais considérée dans un certain point de vue, elle paroît en général teinte d'une couleur jaunâtre: & à cet égard, elle a été très-proprement comparée à une

Soif

*urine
jaunâtre
pâle*

solution de miel dans une très-grande proportion d'eau.

Examinée au goût, on la trouve très-généralement plus ou moins douce; & plusieurs expériences qui ont été récemment faites dans différents cas de cette maladie, montrent clairement, qu'une pareille urine contient, en quantité considérable, une matière sucrée, qui paroît très-exactement de la nature du sucre commun.

MDVII. Le Docteur Willis me semble avoir été le premier qui ait eu connoissance de cette douceur de l'urine dans le diabète; & dans la suite, presque tous les Médecins d'Angleterre sont parvenus à reconnoître cette même qualité. A la vérité, il est encore douteux s'il y a quelque cas de diabète idiopathique dans lequel l'urine soit d'une espèce différente: & quoique cette douceur de l'urine n'ait été connue ni des Médecins anciens, ni dans les autres contrées de l'Europe, des Médecins modernes, jusqu'à ce que ces derniers en aient été instruits par les Anglois, je ne puis croire que, dans les tems anciens ou les siècles modernes, l'urine dans le diabète ait été d'une autre espèce. A la vérité, je pense moi-même avoir trouvé un exemple de diabète, dans lequel l'urine étoit parfaitement insipide; & il me semble qu'une observation pareille s'est présentée au Docteur Martin Lyster. Je suis persuadé cependant que de pareils exemples sont très-rare, & que l'autre cas est de beaucoup plus ordi-

donc au goût

decomposé

Willis

*urine
très sucrée
insipide*

naire & plus universel. Je juge par conséquent que la présence d'une telle matière sucrée peut être considérée comme la principale circonstance dans le diabète idiopathique, & donne au moins le seul cas de cette maladie dont je puis proprement traiter ici; car je suis certain que ce que j'ai à exposer de plus se rapporte à un pareil cas.

matière sucrée

MDVIII. Ce qui précède cette maladie, & par conséquent ses causes éloignées, n'ont pas été bien déterminées. Il est vrai qu'elle survient fréquemment aux hommes qui ont été, long-tems auparavant, sujets à l'intempérance dans la boisson; qu'elle attaque les personnes d'une constitution ruinée, ou qui, comme nous l'exprimons souvent, sont dans un état de cachéchie; qu'elle suit quelquefois les fièvres intermittentes, & qu'elle est souvent venue d'un excès dans la boisson des eaux minérales. Mais aucune de ces causes ne s'applique très-généralement aux cas qui se présentent: de pareilles causes ne sont pas toujours, ni même souvent suivies du diabète; & il s'offre plusieurs exemples qui ne peuvent être rapportés à aucunes d'elles. Dans la plupart des cas de cette maladie que j'ai rencontrés, je ne saurois lui assigner aucune cause particulière.

*inflammation
à
Marigone*

MDIX. Cette maladie vient d'ordinaire lentement, & presque insensiblement, sans qu'aucun dérangement l'ait précédée. Elle est portée souvent

marigone

à un degré considérable , & y reste long - tems sans être accompagnée d'aucun désordre évident dans aucune partie déterminée du système. La grande soif, qui est toujours continuelle, & la voracité qui est fréquente, sont souvent les seuls symptômes remarquables. Durant que cette maladie continue, on tombe dans un amaigrissement extrême, & dans une grande foiblesse. Le pouls est ordinairement fréquent, & il se déclare la plupart du tems une fièvre obscure. Quand la maladie devient funeste, elle finit en général par une fièvre qui, dans plusieurs circonstances, sur-tout dans celles de l'amaigrissement & de la foiblesse, ressemble à la fièvre hectique.

progres!

MDX. La cause prochaine de cette maladie est encore très-peu connue. Elle semble avoir été quelquefois unie avec une affection calculieuse des reins; & il est possible qu'une irritation y augmente la sécrétion de l'urine. Ce cas a peut-être souvent lieu; mais il n'est pas aisé d'expliquer comment elle produit le changement singulier qui survient dans l'état de l'urine. Il arrive certainement souvent que des matières calculeuses subsistent long tems dans les voies urinaires, sans produire le diabète sous aucune forme.

cause probable

Quelques-uns ont supposé que la maladie vient souvent d'un état de relâchement des vaisseaux sécrétoires des reins; & , à la vérité, les dissections des personnes qui sont mortes de cette maladie,

relâchement des reins

direction

ont fait voir les reins dans un état de flaccidité. Toutefois on doit plutôt considérer cela comme l'effet que comme la cause de la maladie.

*défaut
dans l'assimilation
des
fluides*

Ce qui me fait conclure qu'une affection locale des reins n'a point de part à la production de cette maladie, & qu'il faut en accuser plutôt un défaut d'assimilation des fluides, c'est que même la nourriture solide qu'on prend, augmente la quantité de l'urine évacuée, en même tems que l'accroissement de la matière sucrée dont j'ai parlé ci-dessus.

*ou les
diabètes
sont avec
suppression
de la
foie*

MDXI. On a supposé encore que le diabète étoit à un certain état de la bile; & il est vrai que cette maladie s'est quelquefois rencontrée dans des personnes qui sont en même tems affectées de maladies du foie; mais ce cas n'a pas souvent lieu, & le diabète fréquemment se trouve séparé de toute affection du foie. Dans vingt exemples que j'en ai vus, il n'y avoit dans aucun d'eux aucune affection évidente du foie.

L'explication qu'on a donnée de la nature & de l'opération de la bile pour produire le diabète, est très-hypothétique, & nullement satisfaisante.

Cause prochaine

MDXII. Comme je l'ai déjà dit, je crois qu'il est probable que, dans la plupart des cas, la cause prochaine de la maladie est quelque défaut dans les facultés assimilatrices, ou dans celles qui sont employées à convertir les matières alimentaires dans les fluides animaux propres. Je

J'ai donné d'abord à entendre au Docteur Dobson, qui l'a ensuite poussé plus loin, & l'a publié; mais je dois avouer que c'est une théorie encore embarrassée de quelques difficultés, que je ne puis complètement résoudre.

MDXIII. La cause du diabète étant si peu connue ou déterminée, je ne puis proposer aucune méthode rationnelle de traitement dans cette maladie. Suivant le témoignage de divers Auteurs, il paroît qu'on en a obtenu la guérison; mais je crois aussi que ces cas n'ont pas été fréquens: & quand la maladie a été guérie, je doute beaucoup que ce soit l'effet des divers remèdes auxquels on a attribué ces guérisons. Dans tous les exemples que j'ai vus moi-même, & dans divers autres dont j'ai été instruit, on ne l'a jamais guérie en Ecosse, quoiqu'il s'en soit offert plusieurs cas, & que dans la plupart, les remèdes recommandés par les Auteurs aient été soigneusement employés. Je ne puis par conséquent, avec aucun avantage, entrer dans le détail de ces remèdes: cette maladie, quand elle aura lieu dans la suite, doit devenir l'objet de nouvelles recherches, & je juge qu'il est prudent de suspendre mon opinion, jusqu'à ce que j'aie plus d'observations & d'expériences qui puissent servir à m'éclairer.

*nulla cura
remedium
an
cure*

*dehabet
hominem*

non

CHAPITRE XIII.

De l'Hystérie, ou de la maladie hystérique.

MDXIV. **L**Es symptômes divers & multipliés qui ont été supposés appartenir à une maladie désignée par ce nom, en rendent le caractère général ou la définition extrêmement difficile. Il convient cependant d'en donner pour tous les cas une idée générale; & par conséquent, en prenant la forme la plus ordinaire & le concours des symptômes qui la distinguent principalement, j'en ai formé un caractère dans mon système de Nosologie méthodique, & je tâcherai ici de l'éclaircir, en donnant une histoire plus complète de ses phénomènes.

accès

Telleman

globe

MDXV. La maladie attaque par paroxismes ou accès. Ils commencent d'ordinaire par quelque douleur, & une plénitude qu'on éprouve au côté ^{elle} gauche du ventre. De-là, un globe semble se ^{Comme} mouvoir avec un bourdonnement dans d'autres parties du ventre, & en y faisant comme diverses circonvolutions, il paroît se porter dans l'estomac, & plus distinctement encore s'élever à l'extrémité du gosier, où il reste quelque tems, & par sa pression sur le larinx, produit un ^{a'ganc} sentiment ^{soffi}

sentiment de suffocation. Durant le cours de ces symptômes, le malade est affecté de stupeur & d'insensibilité, & il éprouve en même tems diverses convulsions. Le tronc du corps est tordu d'un côté & d'autre, & les membres sont diversement agités. Ordinairement le mouvement convulsif d'un bras & d'une main, consiste à battre très-violemment, & à coups répétés sur la poitrine, avec le poing fermé. Cet état continue quelque tems, & pendant ce tems il y a des remissions & des retours de mouvemens convulsifs; mais ils cessent enfin, en laissant le malade dans un état de stupidité & de sommeil apparent. Cet état finit plutôt ou plus tard; & souvent le malade, avec des soupirs & des sanglots répétés, & avec un murmure dans le ventre, revient à l'exercice du sentiment & du mouvement, mais généralement sans garder aucun souvenir des diverses circonstances qui ont eu lieu durant l'accès.

MDXVI. Telle est la forme la plus ordinaire de ce qu'on appelle un paroxysme hystérique; mais ces paroxysmes sont considérablement variés dans différentes personnes, & même dans la même personne en différens tems. La différence vient du nombre plus ou moins grand des circonstances ci-dessus mentionnées, de la violence plus ou moins grande de ces circonstances & de la différente durée de tout l'accès.

Avant l'accès, il y a quelquefois un écoulement

Tome II.

S

Soupirs

convulsions

Sommeil
ou le sommeil
par

hommes
hommes
hommes

soudain & extraordinaire d'une urine limpide : à l'arrivée de l'accès, l'estomac est quelquefois affecté de vomissement, les poumons, d'une difficulté considérable de respirer, & le cœur, de palpitation. Durant l'accès, tout le ventre, & particulièrement le nombril, est fortement tiré en dedans : le sphincter de l'anus est quelquefois tellement ressermé, qu'il ne sauroit admettre la petite canule à clystère, & il y a en même tems une entière suppression d'urine. De pareils accès sont, de tems en tems, sujets à des retours ; & durant les intervalles, les malades éprouvent des mouvemens involontaires, des accès de rire & de cris, avec des passages rapides de l'un à l'autre, pendant qu'ils sont affectés aussi quelquefois de fausses imaginations & d'un certain degré de délire.

hommes

MDXVII. On a supposé ces affections particulières aux femmes ; & à la vérité, c'est dans ces dernières qu'elles paroissent le plus ordinairement ; mais les hommes, quoique rarement, en sont aussi attaqués : jamais cependant je ne les ai vus attaqués avec le même degré de violence.

femmes

Dans les femmes, cette maladie a lieu spécialement depuis l'âge de puberté jusqu'à celui de trente-cinq ans ; & quoique cela arrive quelquefois, cependant très-rarement elle paroît avant la première ou après la dernière de ces périodes.

Celui de tous les âges où elle peut le plus aisément

ment survenir, c'est celui de la période menstruelle.

Cette maladie survient plus spécialement aux femmes d'une habitude de corps pléthorique, & d'un tempérament sanguin le plus marqué, & fréquemment elle attaque celles d'une constitution robuste & virile.

Tempérament

Elle est plus ordinaire aux femmes stériles qu'à celles qui font des enfans; & par conséquent les jeunes veuves y sont plus sujettes.

Elle se rencontre spécialement dans les femmes qui sont sujettes à la nymphomanie; & les Nosologistes ont assez proprement désigné une des variétés de cette maladie par la dénomination de *hysteria libidinosa*.

Nymphomanie

Dans les personnes sujettes à des accès de cette maladie, elle est aisément excitée par les passions de l'âme, & par toutes les émotions vives, spécialement celles qui viennent de surprise.

passion

Ces personnes acquièrent souvent un tel degré de sensibilité, que le moindre objet leur cause cette impression violente & soudaine.

MDXVIII. Dans cette histoire, il paroît un concours de symptômes & de circonstances, qui marquent proprement une maladie particulière, que je crois pouvoir être distinguée de toutes les autres. Il me semble qu'elle a été improprement considérée par les Médecins comme étant la

notée in m. m. m.

Singulier

*de l'hystérie
de l'hypochondrie*

même que d'autres maladies, & particulièrement que l'hypochondrie. Ces deux maladies peuvent avoir quelques symptômes communs ; mais pour la plus grande partie elles sont très-différentes.

Les affections spasmodiques ont lieu dans les deux maladies ; mais elles ne sont ni si fréquentes, ni à un si grand degré dans l'hypochondrie que dans l'hystérie.

*dyspepsie non
nécessaire, jointe
à l'hystérie*

Les personnes sujettes à l'hystérie, sont quelquefois affectées en même tems de dyspepsie : cependant elles en sont souvent entièrement exemptes ; mais je crois que cela n'arrive jamais aux personnes affectées d'hypochondrie.

*de deux maladies
qui ont lieu dans
deux tems
différents*

Ces différentes circonstances marquent quelque différence dans les deux maladies ; mais elles sont encore plus certainement distinguées par les tempéramens qu'elles attaquent, & par le tems de la vie auquel elles paroissent le plus décidément marquées.

On a en général supposé que ces deux maladies diffèrent seulement, en ce qu'elles se manifestent dans différens sexes : mais cette opinion n'est pas bien fondée ; car, quoique l'hystérie paroisse plus ordinairement dans les femmes, les hommes n'en sont point absolument libres, comme je l'ai observé ci-dessus : & quoique l'hypochondrie puisse être la plus fréquente dans les hommes, les exemples de cette maladie dans les femmes est très-ordinaire.

MDXIX. Suivant ces considérations, on doit,

présumer que l'hystérie peut très-bien être distinguée de l'hypochondriac.

En outre, il me semble que c'est très-improprement que presque tout degré de mouvement irrégulier du système nerveux, a été rapporté à l'une ou à l'autre de ces deux maladies. Toutes deux sont marquées par un tempérament particulier, aussi bien que par certains symptômes qui les accompagnent ordinairement; mais quelques-uns de ces derniers, aussi bien que plusieurs autres ordinairement désignés par les noms de symptômes nerveux, peuvent, par d'autres causes, naître dans des tempéramens différens de celui qui est particulier à l'hystérie ou à l'hypochondriac, & sans être joints avec les symptômes particuliers de l'une ou l'autre de ces maladies; de sorte que les noms d'hystérique & d'hypochondriac leur sont très-inexactement appliqués. Je ne cherche point à déterminer sous quel autre point de vue ces symptômes doivent être considérés, mais je dois remarquer que le nom de maladies nerveuses, est trop vague & indéterminé pour être d'aucune application utile.

MDXX. Après avoir tâché de distinguer l'hystérie de toute autre maladie, j'entreprendrai maintenant sa pathologie particulière. A cet égard, je crois, en premier lieu, qu'il est manifeste que ses paroxismes commencent par une affection convulsive & spasmodique du canal alimentaire, qui, après cela, est communiquée au cerveau,

S 3

le nom de mal
nerveux est
vague.

Je pense que
l'hystérie

affection
convulsive du
canal
alimentaire

& à une grande partie du système nerveux. Quoique cette maladie paroisse commencer dans le canal alimentaire, cependant la connexion que les paroxismes ont si souvent avec le flux menstruel, & avec les maladies qui dépendent de l'état des parties génitales, fait voir qu'en tout tems les Médecins ont eu des idées justes, lorsqu'ils ont considéré cette maladie comme une affection de l'utérus & des autres parties qui composent le système génital.

MDXXI. A cet égard cependant, je n'irai pas plus loin. De quelque manière que l'utérus, & en particulier les ovaires, soient affectés, je ne prétends point expliquer comment leur affection est communiquée, avec des circonstances particulières, au canal alimentaire; ou comment l'affection de celui-ci, en s'élevant en haut, affecte le cerveau, de manière à occasionner les convulsions particulières qui ont lieu dans cette maladie.

Mais quoique je ne puisse point remonter à la première cause qui la produit, ni expliquer tous les phénomènes, je pense qu'à l'égard de sa nature générale, je puis former quelques inductions, qui pourront servir à diriger la méthode du traitement.

MDXXII. Ainsi, par la considération des causes prédisposantes & occasionnelles, il paroît, je crois, que la principale partie de la cause pro-

utérus &
ovaires, & autres
parties

relatives

celles-ci

symptômes

général

ne l'est pas

on les

reçoit

on

produit

chaîne est une mobilité du système, qui dépend en général de son état pléthorique.

MDXXIII. Je ne puis point déterminer positivement si cette maladie naît jamais d'une mobilité du système indépendante de tout état pléthorique; mais, dans plusieurs cas qui ont subsisté quelque tems, il est évident qu'il se produit une sensibilité, & par conséquent une mobilité, qui souvent se manifestent quand on ne peut supposer, ni qu'il existe aucune pléthore générale, ni qu'il soit survenu aucune turgescence occasionnelle. Cependant, comme nous avons montré ci-dessus qu'une distension des vaisseaux du cerveau semble occasionner l'épilepsie, & qu'une turgescence du sang dans les vaisseaux du poulmon, semble produire l'asthme, l'analogie me conduit à supposer qu'une turgescence du sang dans l'utérus, ou dans d'autres parties du système génital, peut occasionner les mouvements convulsifs & spasmodiques qui paroissent dans l'hystérie. Il est en même tems évident que cette affection des parties génitales doit spécialement se rencontrer dans les constitutions pléthoriques, & que toutes les circonstances exposées dans l'histoire de cette maladie, servent à confirmer cette opinion à l'égard de la cause prochaine.

MDXXIV. Ce point de vue fera aisément voir l'analogie de l'hystérie & de l'épilepsie, & la raison qui me fait dire que les indications du

S 4

mobilité &
générale

généralité
sans
généralité?

pléthore
&
turgescence

turgescence
dans le sang
dans le poulmon
dans l'utérus

idem
dans le sang
dans le poulmon
dans l'utérus

idem
dans le sang
dans le poulmon
dans l'utérus

analogie
de l'hystérie
et de l'épilepsie

traitement sont les mêmes dans les deux maladies.

De même que les indications, les divers moyens de les remplir sont tellement analogues dans les deux maladies, que les mêmes observations & les mêmes préceptes à l'égard du choix & de l'emploi des remèdes qu'on a exposés ci-dessus au sujet de l'épilepsie, s'appliqueront très-exactement à l'hystérie, de sorte qu'il est inutile de les répéter.

*Traitemen
Comm dans
l'épilepsie
voir en
note.*

CH A P I T R E X I V.

De la Rage canine, ou de l'Hydrophobie.

MDXX CETTE maladie a été si exactement & si pleinement décrite dans des Ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde, qu'il n'est en aucune manière nécessaire que j'en donne ici l'histoire; & à l'égard de la Pathologie, je sens que je n'en puis rien dire de satisfaisant pour moi-même, ou que je puisse espérer de prouver aux autres. Je reconnois aussi à l'égard de la cure de cette maladie, qu'il n'y a point de sujet dans lequel les expériences paroissent aussi trompeuses que dans celui-ci. Dans tous les tems, plusieurs remèdes pour prévenir ou pour guérir cette maladie ont été recommandés, sous la sanction d'une prétendue

*Hydrophobie
complète*

Cure incertaine

expérience, & ont peut-être aussi conservé leur crédit quelque tems; mais en partant aussi de l'expérience, la succession des tems a détruit entièrement ce crédit, & la plupart des remèdes employés auparavant sont tombés dans un oubli absolu. Dans ce siècle on a proposé quelques nouveaux remèdes, & on a allégué l'expérience pour prouver leur efficacité; mais il reste encore plusieurs doutes sur ce point, & quoique je ne puisse rien déterminer par ma propre expérience, je crois qu'il est de mon devoir de porter le meilleur jugement que je puisse former à l'égard du choix des remèdes qu'on recommande à présent.

MDXXVI. En premier lieu, je suis fermement persuadé que les moyens les plus certains de prévenir les suites de la morsure, est de couper ou de détruire d'une autre manière la partie mordue; en cela tout le monde est d'accord, mais avec la différence que quelques-uns pensent que ce moyen est efficace quand on le pratique aussitôt après que la blessure a été faite, & par conséquent ils le négligent quand on a laissé passer cette occasion. Il n'y a pas cependant eu des expériences pour déterminer ce point; & il y a plusieurs considérations qui me conduisent à penser que ce venin n'est pas immédiatement communiqué au système, & que cette pratique de détruire la partie peut être mise en usage même plusieurs jours après que la morsure a été faite.

ce genre
morsure

couper
détruire
partie

le genre
morsure
employé
même
plusieurs
jours
après
la morsure

*remède
nouveau*

*et
anphener
&
l'usage*

MDXXVII. Quoique l'état actuel de nos connoissances à l'égard des divers remèdes maintenant en usage, soit incertain, je n'oserois point affirmer qu'aucun d'eux n'est absolument efficace; mais je pense que l'efficacité du mercure donné amplement, & en persistant long-tems, comme l'un des moyens de prévenir la maladie, & de la guérir quand elle est déclarée, est mieux prouvée par l'expérience que celle de tout autre remède jusqu'ici proposé, ou ordinairement employé.



LIVRE QUATRIÈME

*Des Vesaniæ, ou des dérangemens
des fonctions intellectuelles.*

CHAPITRE PREMIER.

Des Vesaniæ en général.

MDXXVIII. **L**Es Nosologistes Sauvages & Sagar, dans une classe de maladies sous le titre de *vesania*, ont compris deux ordres; celui de *hallucinationes*, ou fausses perceptions, & celui de *morositates*, ou appétits & passions erronées; & de la même manière Linnæus dans sa classe de *mentales* correspondante aux *Vesaniæ* de Sauvages, a compris deux ordres sous les noms latins *imaginarii* & *pathetici*, qui sont à peu près les mêmes que *hallucinationes* & *morositates* du même Auteur. Diverses considérations me font regarder cette distinction comme impropre, & j'ai par conséquent formé une classe de *Vesania*, à peu près la même que les *Paranoia* de Vogel, excluant les *hallucinationes* & les *morositates* que j'ai rapportées à ce que j'appelle *morbi locales*. M. Vogel a fait la même chose en séparant des *Paranoia* les fausses percep-

morositas

tions & les appétits erronés, & il les a portés dans une autre classe, à laquelle il a donné le titre d'*hyperæstheses*.

MDXXIX. Il est vrai que certaines *hallucinationes* & *morositates*, sont fréquemment combinées avec ce que je propose de considérer comme strictement une *vesania*, ou un jugement erroné, & quelquefois les *hallucinationes* semblent poser le fondement & former presque entièrement la *vesania*; mais comme la plupart des *hallucinationes* rapportées par les Nosologistes sont des affections purement locales, & ne produisent d'autre erreur de jugement que celle qui a du rapport à un objet particulier du sentiment, ou à un organe particulier affecté, elles doivent être certainement séparées des maladies qui consistent dans une affection plus générale du jugement. Même quand les *hallucinationes* accompagnent constamment, ou semblent produire la *vesania*, cependant comme venant de cause interne, on peut présumer qu'elles naissent de la même source qu'une affection plus générale du jugement, & on doit les considérer comme seulement des symptômes de celle-ci.

Je pense de la même manière à l'égard des *morositates*, ou des passions erronées qui accompagnent la *vesania*, qui étant des suites d'un mauvais jugement doivent être considérées comme venant des mêmes causes, & comme seulement des symptômes d'une affection plus générale.

Il y a à la vérité un cas de *morositas* qui semble

produire une *vesania*, ou une affection plus générale du jugement; & cela peut nous conduire à considérer la *vesania*, dans ce cas, comme un symptôme d'un appétit erroné, mais sans aucune bonne raison pour comprendre les *morositates* en général sous le titre de *vesania*, considérées comme maladies primitives.

La limitation par conséquent de la classe des *vesania*, aux lésions de notre faculté de juger semble à tous égards être convenable.

} *travaux de*
} *vesania*

Les maladies particulières comprises dans cette classe peuvent être distinguées suivant qu'elles affectent les personnes dans le tems de la veille ou du sommeil. Celles qui attaquent dans l'état de veille peuvent de nouveau être considérées comme consistant dans un jugement erroné, auquel je donnerai le nom de *delire*; ou comme consistant dans une foiblesse, ou imperfection du jugement, que je nommerai *démence* (*fatuity*). Je commence par la considération du *delire*.

delire

MDXXX. Comme les hommes diffèrent beaucoup par l'état sain & la force de leur jugement; il est peut être à propos de déterminer plus précisément quelle erreur ou imperfection de notre faculté de juger doit être considérée comme morbifique, & recevoir les dénominations de *delire* & de *démence*. Dans cette vue, je considérerai d'abord les erreurs morbifiques du jugement sous la dénomination générale de *delire*, qui a été

delire

employée pour désigner toute modification d'une pareille erreur.

MDXXXI. Comme notre jugement est sur-tout exercé à discerner & à juger des diverses relations des choses, je pense que le *délire* peut être défini, un jugement faux ou trompeur d'une personne éveillée, sur les choses qui se présentent le plus fréquemment dans la vie, & qui sont de telle nature que les hommes en général en portent le même jugement; & particulièrement quand les jugemens de cette personne sont très-différens de ceux qu'elle avoit, avant cela, coutume de porter.

MDXXXII. A ces jugemens erronés du rapport des choses, est souvent jointe quelque fausse perception des objets externes sans aucun défaut évident des organes du sentiment, & qui semble par conséquent dépendre d'une cause interne, c'est-à-dire, d'une imagination qui tient à un état du cerveau, représentant des objets qui ne frappent pas actuellement les sens. De telles fausses perceptions doivent nécessairement occasionner un *délire* ou un jugement erroné qu'on doit considérer comme une maladie.

MDXXXIII. Une autre circonstance qui accompagne ordinairement le *délire*, est une association très-extraordinaire d'idées. Comme à l'égard de la plupart des affaires de la vie commune, les idées déposées dans la mémoire, sont, dans la plupart

définition
du
délire

définition
du
délire

définition
du
délire

définition
du
délire

des hommes , associées de la même manière , une association très-inusitée dans quelqu'individu doit l'empêcher de former le jugement ordinaire au plus grand nombre des hommes. Ces rapprochemens singuliers & souvent précipités sont communément & peuvent être considérés comme une partie du délire. En particulier on peut les considérer comme une marque certaine d'un état morbifique général des organes intellectuels , étant une interruption ou une perversion des opérations ordinaires de la mémoire , qui est le fondement commun & nécessaire de l'exercice du jugement.

MDXXXIV. Une troisième circonstance qui accompagne le délire , est une émotion ou passion quelquefois violente , d'autrefois d'un genre timide , & quelle qu'en soit la cause dans la perception ou le jugement ; cette passion n'est point proportionnée à cette cause , soit par comparaison à l'état antérieur , soit dans la manière accoutumée qu'on observe l'effet qu'elle produit sur les autres hommes en général.

MDXXXV. Le délire peut alors être défini plus en abrégé , un faux jugement qui naît , dans une personne éveillée , des perceptions de l'imagination ou d'un faux souvenir , & qui produit ordinairement des émotions disproportionnées.

Un tel délire est de deux espèces , suivant qu'il est combiné avec la pyrexie & des affections comateuses , ou qu'il est entièrement exempt d'une pareille combinaison. C'est ce dernier cas que nous

*d. sensu
passion*

*insulte du
délire*

*délire sans
pyrexie en
son affec.
Corr.*

nommons folie , & c'est de cette espèce de délire dont je vais traiter seulement ici.

MDXXXVI. La folie peut être proprement considérée comme un genre qui comprend plusieurs différentes espèces, chacune desquelles peut mériter notre attention ; mais avant de procéder à la considération des espèces particulières, je crois qu'il convient d'entreprendre la recherche de la cause de la folie en général.

MDXXXVII. En cela je maintiendrai , comme démontré ailleurs, que quoique cette maladie semble sur tout dépendre , & quelquefois uniquement , d'une affection de l'ame , cependant la connexion entre l'ame & le corps dans cette vie est telle , que les affections de l'ame doivent être considérées comme dépendant d'un certain état de nos parties corporelles. Voyez Haller , *Prim. lin. Physiolog.* § DLXX ; voyez Boerrhavi , *inst. med.* § DLXXXI , DCXCVI.

MDXXXVIII. Admettant cette proposition , je dois en second lieu , en avancer une autre que je suppose de même être démontrée ailleurs : c'est que la partie de notre corps la plus immédiatement unie avec l'ame , & par conséquent la plus spécialement intéressée dans toute affection des fonctions intellectuelles , est l'origine commune des nerfs , dont je parlerai dans ce qui suit , sous la dénomination du cerveau.

MDXXXIX. Cependant en avançant cette dernière proposition , une très-grande difficulté se présente

*l'ame dépend
du corps*

*partie la
plus unie
à
l'ame*

présente immédiatement. Quoique nous ne puissions douter que les opérations de notre entendement dépendent de certains mouvemens qui ont lieu dans le cerveau (Voyez Gaub. *Path. Med.* § 523), cependant ces mouvemens n'ont jamais été du ressort immédiat de nos sens, & nous n'avons point été capables d'appercevoir qu'aucune partie déterminée du cerveau ait plus de part à ces opérations de notre entendement que toute autre. Nous n'avons acquis aucune connoissance de l'influence que les diverses parties de cet organe avoient dans cette opération; & par conséquent dans l'état actuel de la Médecine, il doit être très-difficile de découvrir la disposition physique qui peut donner occasion à divers changemens de nos fonctions intellectuelles.

*fonctions
cervicales
intellectuelles*

MDXL. On peut observer que la différence du mouvement du sang dans les vaisseaux du cerveau contribue à affecter les opérations de notre entendement, & les Médecins en recherchant les causes des divers états de nos fonctions intellectuelles se sont à peine élevés à une autre considération qu'à celle du mouvement, ou des qualités du sang; mais il est manifeste que les opérations de nos fonctions intellectuelles deviennent plus vives, & sont souvent considérablement variées, sans que nous puissions appercevoir aucune différence dans les mouvemens ou dans les qualités du sang.

in circulation

Tome II.

T

MDXLI. D'un autre côté, il est très-vraisemblable que l'état de nos fonctions intellectuelles dépend sur-tout de l'état & de la condition de ce qu'on nomme le pouvoir nerveux, ou comme on le suppose d'un fluide subtil très-mobile, renfermé ou inhérent d'une manière qu'il nous est difficile de comprendre dans toutes les parties de la substance médullaire du cerveau & des nerfs, & qui dans l'homme vivant & en santé est capable d'être mu de chacune des parties du système nerveux à toute autre.

MDXLII. A l'égard de cet agent, nous avons une preuve très-claire qu'il a fréquemment un mouvement des extrémités sensibles des nerfs vers le cerveau, & qu'il produit par-là la sensation; nous avons aussi la même preuve qu'à la suite de la volonté, le fluide nerveux a un mouvement du cerveau dans les muscles ou les organes du mouvement. Suivant cela, comme la sensation excite nos opérations intellectuelles, & que la volonté est l'effet de celle-ci; comme la connexion entre la sensation & la volonté se fait toujours par l'intervention du cerveau & des opérations intellectuelles, nous pouvons à peine douter que ces dernières dépendent de certains mouvemens, & de la diverse modification de ces mouvemens, dans le cerveau.

MDXLIII. Il peut être très-difficile de déterminer les différens états de ces mouvemens, & les Mé-

la connexion entre la sensation & la
volonté se fait par le cerveau.

decins les ont cru ordinairement si enveloppés de ténèbres, qu'ils ont en général désespéré d'atteindre jamais à cet égard à aucune connoissance; mais je regarde un pareil désespoir absolu, & la négligence qu'il inspire comme toujours très-blâmables. J'ose maintenant m'engager dans cette recherche, attendant que quelques pas faits avec courage pourront nous mettre à même d'aller plus loin.

MDXLIV. Dans cette vue, je crois qu'il est manifeste que le fluide nerveux dans tout le système des nerfs, aussi bien que dans diverses parties, & particulièrement dans le cerveau, offre en divers tems différens degrés de mobilité & de force. A ces différens états, je demande qu'on me permette d'appliquer les termes d'excitation & de collapsus (ou affaïssement). Je donne le nom d'excitation à cet état, dans lequel la mobilité & la force sont suffisantes pour l'exercice des fonctions, ou quand elles sont de quelque manière augmentées contre-nature; & je donne le nom de collapsus à cet état dans lequel la mobilité & la force ne sont point suffisantes pour l'exercice ordinaire des fonctions, ou quand elles sont diminuées, par comparaison à leur état précédent. On doit cependant observer que par ces termes, je n'entends exprimer seulement que des vérités de fait, & sans prétendre par ces dénominations expliquer la circonstance ou la condition mécanique ou physique, du pouvoir ou du fluide nerveux dans ces différens états.

{ excitation
{ affaïssement

MDXLV. Que ces différens états d'excitation & de *collapsus* aient lieu dans différentes occasions, c'est, je crois, ce qui est manifeste par des phénomènes innombrables de l'économie animale; mais notre objet est spécialement d'observer que les différens états d'excitation & de *collapsus* ne sont dans aucun exemple plus remarquables, que dans la succession de la veille & du sommeil. Dans ce dernier, quand il est entièrement complet, le mouvement & la mobilité du pouvoir nerveux, à l'égard de tout ce qu'on appelle les fonctions animales, cesse entièrement, ou pour m'exprimer autrement, elles sont dans un état de *collapsus*, & sont très-différentes de la veille, que dans les personnes en santé j'appellerois un état d'excitation générale & entière.

MDXLVI. Ces différences qu'éprouve le pouvoir nerveux, dans le sommeil & la veille, étant admises, je dois d'abord observer que quand on passe de l'un à l'autre, comme cela arrive ordinairement chaque jour, ce changement ne se fait presque jamais dans un instant; mais presque toujours par degrés, & dans quelque espace de tems seulement; & cela peut être observé à l'égard du sentiment & du mouvement. Ainsi quand une personne tombe dans le sommeil, la sensibilité est diminuée par degrés, de sorte que, lorsqu'on commence à dormir, de légères impressions produiront une sensation & ramèneront l'excitation, que les mêmes impressions, ou même

et l'impulsion
s'empêchent

opérations
veille

Sommeil
par degrés

+ Il est bien rare qu'il y ait un vrai *collapsus*
dans le sommeil.

de plus fortes ne sauroient produire quand le sommeil a continué long-tems , & qu'il est parvenu à être plus complet. De la même manière le pouvoir du mouvement volontaire est diminué par degrés. Dans quelques membres il manque plutôt que dans d'autres , & ce n'est qu'après quelque tems que cet état devient général & bien marqué dans tout le corps.

On peut remarquer la même succession progressive dans le réveil d'une personne ; les oreilles dans ce cas sont souvent éveillées avant que les yeux soient ouverts , ou voient clairement , & le sentiment est souvent ranimé avant que le mouvement volontaire soit rétabli : il est curieux d'observer que dans quelques cas les sensations peuvent être excitées , sans produire l'association ordinaire des idées. Voyez Mém. de Berlin 1752.

*réveil de la
comme le
sommeil
degré*

MDXLVII. Tout cela , je crois , fera voir clairement que non - seulement les différens degrés d'excitation & de collapsus peuvent avoir lieu en différens degrés , mais encore qu'ils peuvent avoir lieu dans différentes parties du cerveau , ou au moins à l'égard des différentes fonctions , en différens degrés.

Comme je présume que presque chacun a apperçu cet approche gradué du sommeil & de la veille , je suppose de la même manière que chacun a observé que dans un pareil état intermédiaire d'excitation inégale , il se trouve presque toujours

T 3

plus ou moins de délire, ou de rêve, si quelqu'un aime mieux l'appeler ainsi. Il y a dans cet état de fausses perceptions, de fausses associations, de faux jugemens & des émotions disproportionnées, en un mot toutes les circonstances par lesquelles j'ai défini ci-dessus le délire.

Cela montre clairement que le délire peut dépendre, & je tâcherai ci-après de prouver qu'il dépend ordinairement de quelqu'inégalité dans l'excitation du cerveau, & ces deux assertions sont fondées sur ce que pour l'exercice convenable de nos fonctions intellectuelles, l'excitation doit être complète & égale dans chaque partie de cet organe. Car quoique nous ne puissions point dire que les traces des idées soient empreintes dans différentes parties du cerveau, ou qu'elles soient en quelque degré répandues sur tout cet organe; dans toute supposition, comme notre raison ou nos opérations intellectuelles demandent toujours un rapprochement exact & réglé, ou le souvenir des idées associées, il résultera que, si quelque partie du cerveau n'est pas excitée ou propre à l'être, ce rapprochement ne peut avoir proprement lieu, pendant qu'en même tems d'autres parties du cerveau plus excitées & plus capables de l'être, peuvent donner de fausses perceptions, de fausses associations, & de faux jugemens.

MDXLVIII. Cela servira à faire entendre que dans le sommeil le collapsus est plus ou moins

délire
inconscient
& sommeil

délire
inconscient
par le sang
dans le cerveau

complet, ou que le sommeil, pour me servir de l'expression ordinaire, peut être plus ou moins profond, & par conséquent que dans plusieurs cas, quoique le sommeil ait lieu à un degré considérable, cependant certaines impressions produisent encore leur effet, & excitent des mouvemens, ou, si vous voulez, des sensations dans le cerveau, mais lesquelles sensations, à raison de l'état de *collapsus* d'une grande partie du cerveau sont en général du genre du délire & des rêves; & consistent dans des perceptions, des associations, & des jugemens, qui auroient été corrigés, si le cerveau avoit été excité dans sa totalité.

rêves - selon

Chacun, je crois, a observé que le sommeil le plus imparfait est sur-tout troublé par des rêves; que ces rêves surviennent le plus ordinairement vers le matin quand l'état complet du sommeil est passé, & de plus, que les rêves sont le plus ordinairement excités par des impressions fortes & incommodes faites sur le corps.

rêves, rêves

Je conçois aussi qu'on peut éclaircir le même objet, en considérant que même durant la veille, nous avons un exemple d'un état inégal d'excitation dans le cerveau, qui produit le délire. Il s'en trouve, je crois, un pareil dans le cas de fièvre. Dans celle-ci, il est manifeste que l'énergie du cerveau, ou son excitation, est considérablement diminuée à l'égard des fonctions animales; & c'est sur ce fondement que j'ai expliqué ci-

*simple pour
localisation du
cerveau est
de diminuer
celles des
fonctions animales*

T 4

devant XLV le délire qui accompagne si ordinairement la fièvre. J'ajouterai seulement ici à ce que j'ai dit dans cet endroit, que cela peut servir à confirmer ma doctrine; que le délire dans la fièvre vient à une certaine période de la maladie seulement & que nous pouvons ordinairement discerner son approche, en ce qu'il est à un plus haut degré qu'il ne paroît à l'ordinaire, durant le tems que le malade tombe dans le sommeil ou qu'il en sort. Il paroît, par conséquent que le délire, quand il se déclare au commencement de la fièvre, dépend d'une inégalité d'excitation, & on ne peut presque pas douter que, venant à la fin à dominer dans un état entièrement affoibli des fièvres, il ne dépende de la même cause, portée à un degré plus considérable.

MDXLIX. Il est, je crois, évident, par ce que je viens d'exposer, que le délire peut être, & est fréquemment occasionné par une inégalité dans l'excitation du cerveau.

Je ne prétends point expliquer comment les différentes portions du cerveau peuvent être en même tems les unes excitées les autres affaiblies, ou comment l'énergie du cerveau peut avoir différens degrés de force, à l'égard des diverses fonctions animales, vitales & naturelles; mais il est assez manifeste dans le fait, que le cerveau peut éprouver en même tems diverses manières d'être à l'égard de ces fonctions. Ainsi dans les maladies inflammatoires,

*distinction
en son temps
modération
pour le sommeil*

*domination
de l'un ou l'autre
de ces*

*une élévation de la température du cerveau, d'autres
d'autres -*

*fièvre
inflammatoire*

quand par un *stimulus* porté au cerveau, la force des fonctions vitales est augmentée outre-nature, celle des fonctions animales est ou un peu changée, ou considérablement diminuée. Au contraire dans plusieurs cas de manie, la force des fonctions animales dépendant toujours du cerveau, est prodigieusement augmentée, pendant que l'état des fonctions vitales dans le cœur est moindre, ou n'est point du tout changée. Je dois par conséquent répéter encore, que quelque difficile qu'il puisse être d'expliquer la condition mécanique ou physique du cerveau dans des cas pareils, les faits suffisent pour montrer qu'il y a une telle inégalité, qu'elle peut troubler nos opérations intellectuelles.

manie

MDL. J'ai tâché d'expliquer la cause générale du délire qui est de deux espèces, suivant qu'il est sans fièvre ou avec fièvre. Je n'insisterai pas davantage sur le premier, ayant fait mes efforts pour l'expliquer XLV.

Je vais maintenant considérer le délire qui appartient proprement à la classe des *vesaniæ*, & dont je traiterai sous le titre général de folie (*Insanity*).

délire de

MDLI. On doit d'abord remarquer que dans plusieurs exemples de cette aliénation, on a trouvé à la dissection des cadavres que des circonstances particulières ont eu lieu dans l'état général du cerveau. Dans plusieurs cas on l'a trouvé d'une consistance plus sèche, plus dure & plus ferme

vesanie

antique

qu'il n'est ordinaire aux personnes qui ne sont point affectées de cette maladie. Dans d'autres cas, on l'a trouvé dans un état plus humide, plus souple *anémie* & plus relâché; & dans les observations de M. Meckel (a), il a été trouvé fort changé dans sa densité & sa gravité spécifique. Je n'ai point pu apprendre avec certitude, si on a observé que ces différens états étoient uniformément les mêmes dans tout le cerveau, & je soupçonne que ceux qui ont fait les dissections n'ont pas été toujours exacts à rechercher cette circonstance; mais dans plusieurs exemples il paroît que ces états ont été différens dans différentes parties du cerveau, & des exemples de cette inégalité fourniront une preuve de notre doctrine générale.

Morgagni L'exact Morgagni a observé que dans les maniaques la substance médullaire du cerveau est extraordinairement sèche, dure & ferme, & il l'a si fréquemment observé, qu'il étoit disposé à considérer ce cas comme général. Mais dans le plus grand nombre d'exemples particuliers qu'il a donnés, il paroît que pour la plupart, pendant que le cerveau étoit d'une consistance extraordinairement dure & ferme, le cervelet avoit la souplesse ordinaire, & dans plusieurs cas il étoit extrêmement

(a) Mémoires de Berlin. Il paroît que dans plusieurs exemples de folie, la substance médullaire du cerveau étoit plus sèche, & d'une gravité spécifique moindre que dans les personnes d'un jugement sain.

anémie

anémie { il paroît que dans le cerveau & dans la dure des parties d'un jugement sain

mou & relâché. Dans d'autres cas, Morgagni observe que, pendant qu'une partie du cerveau étoit plus dure & plus ferme qu'à l'ordinaire, d'autres parties étoient extrêmement molles.

*dure } ore
& } san
molle }*

MDLII. Ces observations tendent à confirmer notre doctrine générale, & il y en a d'autres qui, je crois, s'appliqueront au même objet.

A la dissection des cadavres de personnes qui avoient été attaquées de folie, on a découvert diverses affections organiques dans des parties déterminées du cerveau, & il est assez probable que de pareilles affections organiques doivent avoir produit un différent degré d'excitation dans les parties saines & celles qui étoient affectées, & doivent avoir, à un certain point, interrompu la libre communication entre les diverses parties du cerveau, & de l'une ou de l'autre manière avoir occasionné l'égarement d'esprit.

anatomie

univ. de Paris

écrit sur

manuscrit

regle

Il y a eu tant d'exemples de cette espèce, que je crois que les Médecins sont en général disposés à soupçonner des affections organiques du cerveau dans presque chaque cas semblable.

MDLIII. Il y a apparence cependant que c'est une erreur; car il est connu qu'il y a eu plusieurs exemples de guérison dans le cas de manie, & il est difficile de supposer que quelque lésion organique du cerveau ait eu lieu dans ces circonstances; mais ces aliénations passagères prouvent qu'il a existé un état d'excitation variable propre à les produire.

MDLIV. On affirme de plus, que dans plusieurs

On a vu
l'œuvre dans
le Cerveau de
quelques uns
anatomie

exemples de maniaques, leur cerveau examiné après la mort, n'avoit offert aucune lésion organique antécédente, ni aucun état morbifique actuel. Ce qui montre que des lésions organiques n'ont point été alors la cause de la maladie; mais cela ne garantit point qu'aucun état morbifique n'ait eu lieu dans le cerveau; car il est probable que les anatomistes ne faisoient pas assez d'attention à l'état de dureté & de densité inégalement réparti dans le cerveau, pour découvrir la cause de la maladie qui avoit précédé, & plusieurs n'ont point examiné l'état du cerveau sous ce point de vue aussi soigneusement que Morgagni semble l'avoir fait.

MDLV. Après avoir recherché la cause de la manie en général, il s'agit d'en distinguer les diverses espèces, suivant qu'elles dépendent de l'état différent, & des circonstances du cerveau, & par-là d'établir une méthode de traitement scientifique & exacte. Je crois cependant la chose très-difficile. Je me bornerai à quelques essais, & à quelques réflexions qui pourront être ensuite rendues plus utiles par l'observation, & par des personnes d'une plus grande sagacité.

MDLVI. L'ingénieux docteur Arnold a assez bien distingué les différentes espèces de manie, relativement aux opérations de l'ame, & ses travaux deviendront dans la suite plus utiles quand nous parviendrons à connoître quelque chose des différens états du cerveau qui correspondent aux diffé-

rens états de l'ame ; mais maintenant je ne puis faire aucune application de ses distinctions nombreuses. Il me paroît qu'il a sur-tout indiqué & rapporté des distinctions qui sont purement des variétés, & qui ne doivent point faire mettre de la différence dans la pratique ; ce qui me fait penser ainsi, c'est que les variétés me paroissent souvent combinées ensemble, & se changer de l'une dans l'autre dans la même personne. Il faut donc supposer une cause générale de la maladie qui, autant qu'on peut la connoître, établisse l'état pathologique, & donne des règles de pratique.

MDLVII. Suivant les vues limitées que j'ai des différens états de la manie, je vais n'admettre que la distinction de la manie & de la mélancolie ; & quoique ces deux genres ne renferment point toutes les aliénations d'esprit, je ne puis point en assigner clairement d'autres espèces qui ne puissent être comprises sous ces dénominations. Je ne négligerai point de les indiquer à mesure que l'occasion s'en présentera.

deux types
1.
la manie
2.
la mélancolie



C H A P I T R E I I

De la Manie.

MDLVIII. **L**ES Circonstances que j'ai rapportées ci-devant MXXXV, comme constituant le délire en général, appartiennent plus spécialement à la manie.

Il y a quelquefois une fausse perception ou une imagination de certains objets qui ne font point alors impression sur les sens ; mais ce n'est point un symptôme ni constant ni fréquent de la maladie. Le faux jugement saisit des rapports long-tems avant déposés dans la mémoire. Il revient très-souvent sur un objet particulier ; mais le plus communément l'ame passe d'un objet à un autre avec un jugement également faux sur la plupart de ces objets ; & comme en même-tems il y a ordinairement une fausse association , cela augmente la confusion des idées , & par conséquent les faux jugemens ; mais ce qui distingue le plus cette maladie , est une précipitation de l'ame qui s'attache à une suite d'idées , & qui passe d'un certain ordre de ces mêmes idées à un autre. Les maniaques sont en général très-sujets à la colère ; mais ce qui produit plus particulièrement leurs émotions violentes , c'est que leurs faux jugemens les con-

*donc certains la détermine
que de manie ?*

duisent à quelqu'action pleine d'emportement ; & quand on les interrompt ou qu'on les arrête , ils éclatent & se livrent à des mouvemens de colère & de fureur contre chaque personne qui les avoient , ou contre les objets qui se trouvent dans le cours de leurs emportemens éhtrénés. Le faux jugement roule souvent ^{sur} une opinion erronée de quelqu'affront qu'ils prétendent avoir reçu précédemment , ou d'une offense actuelle ; & il faut remarquer que c'est souvent à l'égard de leurs anciens amis , ou de ceux avec lesquels ils avoient entretenu des liaisons ; c'est sur ces mêmes personnes que se dirigent leur ressentiment & leur colère , ou du moins ils cessent de leur marquer le respect & la déférence qu'ils avoient autrefois pour eux. Avec toutes ces circonstances il sera facile d'appercevoir que cette maladie fera tenir constamment des propos incohérens & absurdes. Il faut joindre aux circonstances que je viens d'exposer , celle d'une force extraordinaire dans leurs mouvemens volontaires , & une insensibilité ou la faculté de résister à toutes les impressions les plus fortes , & particulièrement au sommeil , au froid & même à la faim , quoique dans plusieurs exemples ils éprouvent un appétit vorace.

MDLIX. Il me paroît que tous ces symptômes indiquent une excitation du cerveau à un excès extraordinaire , sur-tout à l'égard des fonctions animales , & il paroît aussi que cette excitation est jusqu'à un certain point inégale , comme cela

*Gravité
parfois sur G
symptômes : elle
apparaît dans
manie*

*puys de
forte excitation
du cerveau*

arrive souvent à l'égard de ces fonctions seules, pendant que les autres fonctions vitales & naturelles sont ordinairement très-peu changées de l'état ordinaire de santé.

MDLX. Il est difficile d'expliquer comment cet excès d'excitation est produit. Dans divers cas de ce que Sauvages a nommé *Mania metastatica*, & dans tous les exemples dont j'ai fait mention dans ma Nosologie sous le titre de *Mania corporea*, on peut supposer qu'il s'est produit dans quelque partie du cerveau une affection organique morbifique, & j'ai tâché d'expliquer ci-devant MDLII, comment cela peut produire une excitation augmentée ou inégale dans certaines parties de cet organe. Mais je dois reconnoître en même-tems que de telles causes éloignées de la manie ont très-rarement lieu, & que par conséquent il en faut chercher d'autres.

parmi
Les effets des émotions violentes ou des passions de l'ame, ont plus fréquemment lieu comme causes éloignées de la manie, & il est probable que de pareilles émotions violentes, en tant qu'elles produisent souvent un accroissement passager d'excitation, peuvent dans quelques occasions de leur inhérence permanente, ou de leur fréquente répétition, produire une excitation plus considérable & plus permanente, c'est-à-dire, la manie.

A l'égard des causes de la manie qui succède à une mélancolie de longue durée, qu'on regarde cette mélancolie comme une manie partielle, ou
comme

comme un attachement persistant à un certain ordre d'idées, on apperçoit aisément que dans l'un & l'autre cas, une excitation considérable peut avoir lieu, & dans une grande portion du cerveau, de manière à produire une manie complete.

la manie

MDLXI. Ces considérations à l'égard des causes éloignées me paroissent confirmer assez ma doctrine générale d'une excitation augmentée & inégale dans la manie, que j'ai décrite ci-devant; mais je dois avouer que je n'ai point épuisé ce sujet, & qu'il y a des cas de manie dont je ne puis assigner les causes éloignées; cependant quoique je ne puisse expliquer dans tous les cas de quelle manière la manie est produite, je présume suivant l'explication que j'en ai donnée, & suivant les symptômes déjà rapportés, qu'elle dépend d'une excitation augmentée du cerveau; opinion dans laquelle je suis d'autant plus confirmé, qu'elle indique la méthode convenable du traitement.

MDLXII. S'opposer à la colère & à la violence des maniaques, c'est prendre un moyen nécessaire pour les empêcher de se faire du mal à eux-mêmes ou aux autres; mais cette opposition doit être aussi regardée comme un remède. Les passions de la colère sont toujours plus violentes lorsqu'on s'abandonne aux mouvemens impétueux qu'elles produisent; & même dans les maniaques, le sentiment de l'opposition empêche quelquefois les efforts que leur passion pourroit occasionner. Il est donc utile de les contenir, mais il faut le

*l'opposition
un remède*

Tome II.

V

faire de la manière la plus commode pour le malade ; & une chemisette ferrée remplit mieux cet objet que tout autre moyen qu'on ait imaginé. D'autres hommes pleins de force ne parviennent à contenir les maniaques, qu'après des efforts constans & une violente agitation. Quoique dans plusieurs occasions il ne soit pas sûr de permettre aux maniaques de rester sur leurs jambes, ou de se promener aux environs, on ne doit point les forcer à garder une situation horisontale ; & partout où on le peut, il faut les laisser rester plus ou moins debout. Quoiqu'il puisse n'y point avoir des symptômes d'une trop grande plénitude, ou d'un accroissement du cours du sang dans les vaisseaux du cerveau, une situation horisontale augmente toujours la plénitude & la tension de ces vaisseaux, & peut augmenter l'excitation de cet organe.

MDLXIII. Il faut tenir les maniaques renfermés, & sur-tout dans un lieu où il y ait le moins d'objets possibles qui puissent frapper les sens de la vue & de l'ouïe : il faut sur-tout écarter ceux que le malade connoissoit précédemment, parce qu'ils peuvent plus aisément rappeler des idées anciennes, & leurs diverses associations. Voilà pourquoi il faudroit éloigner les maniaques de leur séjour ordinaire, ou du moins ôter les ameublemens de leur ancien appartement. Il convient aussi en général d'écarter la société des personnes qui leur étoient auparavant connues, parce que

*La situation
par elle
argument
l'effacement
la vue*

*de la malade
e l'humidité*

et on -

de leur amis,

de tous ceux qui leur étoient connus

leur présence excite ordinairement des émotions qui augmentent la maladie. La vue des étrangers peut d'abord les troubler; mais dans peu de tems, ceux-ci deviennent des objets d'indifférence ou de crainte, & ils ne doivent pas être fréquemment changés.

MDLXIV. La peur étant une passion qui diminue l'excitation du cerveau, peut par conséquent en calmer l'excès, & sur-tout l'excitation irascible des maniaques: étant plus susceptibles de la crainte qu'on ne devoit l'attendre, il me paroît qu'elle a été ordinairement utile. Dans la plupart des cas, il m'a paru nécessaire d'employer une très-constante impression de la peur; & par conséquent de leur inspirer un sentiment de frayeur, pour ceux particulièrement qui sont le plus constamment auprès d'eux: c'est ce qu'on obtient, en premier lieu, en faisant que ces personnes soient chargées de leur faire éprouver toutes les contraintes qui pourront devenir nécessaires; quelquefois même il en faudra venir à des blessures légères ou à des contusions. Les premières, quoiqu'ayant l'apparence de plus de sévérité, sont beaucoup plus salutaires que des coups vers la tête: il ne faut cependant employer ni les uns ni les autres qu'autant qu'ils sont très-nécessaires; & il faut en charger des personnes d'une discrétion reconnue. Il y a un cas dans lequel ils sont superflus; c'est quand la fureur du maniaque n'est point susceptible de peur, ou qu'il est incapable

V 2

*Remède
à la peur*

*Blennorrhée
Contre la peur*

de se ressouvenir des objets qui la lui ont inspirée, car, alors, les coups seroient une folle barbarie. Dans plusieurs cas de manie peu violente, les personnes qui sont chargées, des contraintes & des punitions, doivent être dans toutes les autres occasions aussi indulgentes, & aussi bien-veillantes qu'il sera permis de l'être, ne négligeant cependant jamais de recourir à la crainte, quand leur indulgence pourra donner lieu à des abus.

MDLXV. Quoique dans la manie il ne semble y avoir ni aucune irritation particulière, ni plénitude du système, il faut éviter toute irritation, & tout moyen de pléthore, & prendre une nourriture qui ne soit ni trop stimulante, ni trop succulente. Comme il est même utile de diminuer la plénitude du système, des alimens légers & donnés avec épargne, seront avantageux dans la plupart des cas.

MDLXVI. Suivant le même principe, quoiqu'il n'y ait pas un état marqué de plénitude, il peut être utile de diminuer même l'état ordinaire par différentes évacuations.

La saignée, en particulier, doit être supposée utile; & dans tous les cas récents de manie, on l'a ordinairement pratiquée avec avantage; mais, quand cette maladie a subsisté long-tems, j'ai rarement trouvé la saignée utile: ce n'est que quand le pouls est fréquent & plein, & qu'il y a un accroissement du cours du sang dans les vaisseaux

congr

evacuer
pléthore
diminution

Saigner

de la tête, que la saignée est convenable & même nécessaire. Quelques Médecins, dans de tels cas, ont préféré une saignée locale, recommandant l'artériotomie, les scarifications de l'occiput, ou l'ouverture de la veine jugulaire; & quand on a lieu de soupçonner quelque plénitude ou disposition inflammatoire dans les vaisseaux du cerveau, l'ouverture de ceux qui en approchent le plus, doit être de la plus grande utilité. Cependant l'ouverture de l'artère temporale ou de la veine jugulaire dans les maniaques, est très-souvent peu convenable; & il peut en général suffire d'ouvrir une veine au bras, pendant qu'on fait tenir presque debout le malade, & il faut tirer une quantité de sang assez abondante, pour produire presque la défaillance; ce qui est toujours une marque certaine de quelque diminution de plénitude & de tension des vaisseaux du cerveau.

MDLXVII. Dans la même vue de faire cesser la plénitude & la tension des vaisseaux du cerveau, les purgatifs peuvent être employés; & c'est ainsi que j'entends l'usage si vanté de l'hellébore chez les Anciens. Je ne puis croire que l'hellébore ait une qualité spécifique, sur-tout le noir, qu'on nous dit avoir été si efficace à Anticyre. Comme la constipation est un symptôme très-constant & nuisible dans la manie, les purgatifs deviennent quelquefois très-nécessaires; & j'ai vu quelquefois un grand bien opéré par les drastiques. Ils m'ont cependant d'autres fois frustré dans mon attente,

V 3

(1) elagium armeniacum.

*artériotomie
scarifications
l'occiput*

*Saigner au
jugulaire
de l'empêcher*

*Saigner en sa
teme de bon
si possible*

*purge
hellébore*

*constipation
drastiques*

Carte Soluble
& j'ai trouvé plus utiles les purgatifs rafraîchissans, sur-tout le tartre soluble.

émétiques

MDLXVIII. Les émétiques ont été aussi souvent employés dans la manie; & en produisant une puissante détermination à la surface du corps, ils peuvent diminuer la plénitude & la tension des vaisseaux, & par-là l'excitation du cerveau: mais je n'ai jamais poussé assez loin l'usage de ce remède, pour juger convenablement de ses effets. Je ne saurois encore déterminer par l'expérience s'il peut nuire, en poussant le sang avec force dans les vaisseaux du cerveau, ou si, par l'agitation générale de tout le système, il peut éloigner l'inégalité d'excitation qui domine dans la manie.

Rasoir la tête

vésicatoires

MDLXIX. L'attention de raser souvent la tête a été souvent utile dans la manie; & en favorisant la transpiration, on fait cesser probablement par-là l'excitation des parties internes; mais les vésicatoires peuvent plus certainement produire cet effet. Dans les cas récents, ils ont eu l'avantage de produire le sommeil; & quand ils produisent cet effet, la répétition en peut être convenable. Mais dans les cas invétérés, les vésicatoires ne m'ont paru d'aucune utilité; & dans des cas pareils, je n'ai point trouvé que l'application continuée des vésicatoires fût utile, non plus que les cautères.

MDLXX. Comme la chaleur est le principal moyen d'exciter le système nerveux, & de rétablir

le principe vital dans les animaux; dans des cas d'une excitation outre-mesure, l'action du froid doit être supposée convenir; il y a cependant plusieurs exemples de maniaques qui ont été exposés long-tems à un degré considérable de froid, sans éprouver aucune diminution de leurs symptômes: ce qui prouve l'incertitude de l'impression du froid, regardée comme remède de la manie. Mais il est en même tems certain que les maniaques ont été souvent soulagés, & quelquefois entièrement guéris par l'usage du bain froid, sur-tout quand on l'administre d'une certaine manière, c'est-à-dire, en plongeant le maniaque dans de l'eau froide par surprise, en l'y retenant long-tems, & en versant souvent de l'eau sur sa tête, pendant que tout le reste du corps y reste plongé. En dirigeant ainsi ce procédé, & en y joignant l'impression de la peur, on peut produire un effet rafraîchissant: je puis assurer que ce moyen a été souvent utile. Nous pouvons en outre nous convaincre des bons effets du froid comme topique, par l'avantage que retirent les maniaques d'une application de glace ou de neige sur la tête nue, au moyen d'une espèce de bonnet d'argile, que les Anglois nomment *clay cap*. Quelques Auteurs ont aussi recommandé le bain chaud; & dans les tempéramens mélancoliques, & dont la fibre est trop tendue, ce bain peut être avantageux, ou bien en l'employant de

froid
ou
peu

durant
l'argile

froid

à l'usage

pour l'usage

confr

sur la tête

un peu

glace sur
tête

la manière décrite ci-dessus, c'est-à-dire, en tenant le tronc & les membres plongés dans l'eau chaude, pendant qu'on versera de l'eau froide sur la tête & les extrémités supérieures. Cependant je ne puis pas citer ma propre expérience en faveur de cette pratique; & le bain employé de la manière ordinaire m'a paru plutôt nuisible aux maniaques.

MDLXXI. Suivant ce que je suppose que la maladie dépend d'une excitation augmentée du cerveau, sur-tout à l'égard des fonctions animales, l'opium, comme produisant le sommeil, ou un affaiblissement considérable, quant à ses fonctions, devroit être un remède puissant dans la manie. Mon opinion paroît confirmée par le témoignage de Bernard Huet, dont la Pratique est rapportée à la fin de l'Ouvrage de Wepfer, qui a pour titre: *Historia Apoplecticorum*. Je renvoie mes Lecteurs à ce Traité, où cette doctrine est pleinement & très-judicieusement exposée. Je n'ai jamais poussé l'usage de l'opium aussi loin que l'auroit demandé l'entière guérison; mais je l'ai souvent employé à haute dose dans des cas de manie; & quand il a pu produire le sommeil, il a été manifestement avantageux. Etant incertain, dans quelques cas, si la maladie ne dépendoit pas de quelques lésions organiques du cerveau, & dans d'autres, soupçonnant qu'il y eût quelque affection inflammatoire jointe à la manie, & craignant que par-là l'opium ne devînt nuisible, je n'ai jamais poussé

l'usage de ce remède assez loin pour produire une entière guérison.

MDLXXII. On a recommandé le camphre dans la manie ; & on cite des exemples de guérison qu'il a opérées. Comme il paroît par les Expériences de Beccaria , que cette substance possède une vertu calmante & narcotique , ces cures ne sont point sans vraisemblance ; mais , dans divers essais que j'en ai faits , même à haute dose , je n'en ai point éprouvé d'effet marqué : & excepté les témoignages qu'on rapporte dans les Transactions Philosophiques , n^o. 400 , je n'ai point trouvé d'autres observations en sa faveur.

Camphre

MDLXXIII. J'ai été instruit que quelques maniaques avoient été guéris , en les tenant assujettis à quelque travail constant & pénible ; & comme une attention forcée à diriger tout exercice du corps , est un moyen très certain de faire diversion à un certain ordre d'idées , on apperçoit combien cette pratique est bien fondée.

exercice, Travail
for

Je terminerai cet objet en observant que même , dans divers cas de manie complète , j'ai appris que des cures avoient été opérées durant le cours d'un long voyage.

Voyage

MDLXXIV. Tels sont les principaux remèdes employés dans la manie ; & je crois qu'on les a employés indistinctement , sans supposer la distinction de la manie en différentes espèces. Je ne saurois dire jusqu'à quel point on doit pousser

cette distinction ; mais il est à propos de faire ici une observation digne de remarque.

Il me paroît qu'il y a deux cas de manie , qui diffèrent suivant le tempérament primitif des personnes qui en sont attaquées ; celles d'un tempérament mélancholique & atrabilaire en sont le plus fréquemment affectées ; mais il est certain aussi qu'il y a des maniaques qui sont d'un tempérament opposé , que les Médecins appellent sanguin. Suivant que la maladie attaque l'une ou l'autre de ces espèces , je conçois qu'on doit la considérer comme de différente nature ; & je crois qu'une observation exacte , fondée sur un assez grand nombre d'exemples , fera voir une différence très-constante , soit dans les symptômes , soit dans l'état de ces mêmes symptômes dans les deux cas. Je pense que les fausses images , les aversions particulières , & le ressentiment sont plus fixes & plus opiniâtres dans les mélancoliques que dans les sanguins ; & que quelque degré inflammatoire est plus ordinairement joint avec la manie dans les sanguins que dans les mélancoliques. Si cette différence a lieu , il est manifeste qu'il devra y en avoir aussi dans la pratique. Je pense que dans les maniaques d'un tempérament sanguin , la saignée & d'autres moyens antiphlogistiques seront plus convenables , & ont été plus utiles que dans les mélancoliques. Je pense aussi que les bains froids sont moins utiles à ces derniers qu'aux autres. Mais je n'ai

*Tempérament
mélancholique
ou
sanguin
y
différence*

point encore assez d'observations sur cet objet pour prononcer avec confiance.

J'ajouterai seulement que les maniaques d'un tempérament sanguin guérissent plus souvent & plus complètement que les mélancoliques.

C H A P I T R E I I I .

De la Mélancolie & des autres formes de la Manie.

MDLXXV. **L**A mélancolie a été ordinairement considérée comme une manie partielle, & c'est ainsi que je l'ai définie dans ma Nosologie. Par manie partielle j'entends une manière de juger fautive & erronée sur un objet particulier, & sur ce qui s'y rapporte, pendant que sur tout autre objet la personne porte le même jugement que les autres hommes en général. Il y a eu certainement des cas pareils, mais je crois qu'il y en a peu où la manie partielle soit ainsi limitée. Dans tous les cas de manie générale, il y a un objet de colère ou de peur sur lequel le faux jugement s'exerce plus particulièrement, ou qui est, du moins plus fréquemment que tout autre, l'objet dominant du délire, & quoique par l'incohérence que cet objet principal du délire doit produire, on remarque une grande aliénation d'entendement par rapport à d'autres objets, cependant cette dernière offre

*objets
dominants de
délire*

une grande différence relativement aux individus, ou bien par rapport aux circonstances du tems où se trouve le même individu. Ainsi des personnes reconnues pour maniaques porteront, dans certains tems & dans quelques cas, un assez bon jugement sur ce qui les environne, ou sur les événemens accidentels, quoique, quand ces objets qui fixent l'attention ne sont point présens, l'imagination puisse ramener une confusion générale, ou rappeler l'objet particulier du délire. Ces considérations me font pencher à conclure que les limites entre la manie générale & partielle ne peuvent pas toujours être assez exactement assignées, pour déterminer quand une affection partielle doit être considérée comme produisant une espèce particulière de maladie qui diffère d'une manie plus générale.

*manie des
personnes
sanguines
avec des
émotions
agréables.*

MDLXXVI. Quand la manie qui n'est ni strictement partielle, ni entièrement & constamment générale, attaque des personnes d'un tempérament sanguin & qu'elle est accompagnée d'émotions agréables, plutôt que violentes & tristes, je pense qu'une pareille maladie doit être considérée comme différente de la manie que j'ai décrite ci-devant, & quoiqu'elle ne soit que partielle, elle doit être regardée comme différente de la mélancolie qui sera décrite ci-après.

MDLXXVII. Une pareille maladie en tant qu'elle diffère de celles qui ont été décrites art. MDLIV, demande à mon avis d'autres remèdes, & mérite quelques remarques particulières.

Quoiqu'il soit nécessaire d'empêcher les maniaques dont j'ai parlé MDLXXVI, de s'attacher aux objets de leur fausse imagination & de leur jugement, il n'est point nécessaire d'employer la même force de contrainte que dans la manie violente & emportée; il leur suffira de les tenir dans un état de crainte qui puisse servir à arrêter les écarts de leur imagination, & l'incohérence de leur jugement.

*la
crainte
la contrainte*

MDLXXVIII. Le degré de contrainte nécessaire, demande que le malade soit renfermé, afin d'exclure les objets, & plus particulièrement les personnes qui peuvent exciter des idées unies avec les principaux objets de son délire. En même tems cependant si on peut appercevoir des objets ou des personnes qui puissent rappeler leur attention de la poursuite de leurs idées déréglées, & qui puissent les fixer un peu sur d'autres, il faut les présenter souvent aux maniaques, & c'est pour cela qu'on peut retirer des avantages d'un voyage, qui interrompt la suite des anciennes idées, & qui offre des objets qui fixent l'attention. Dans de pareils cas aussi quand la manie, quoique plus spécialement fixée sur un objet erroné, n'est pas livrée à elle seule, mais qu'elle peut se porter sur d'autres objets avec des idées incohérentes, je pense que si on force la personne à se renfermer & à se livrer à quelque travail constant & uniforme, on en obtiendra de grands avantages.

voyage

MDLXXIX. Quand les cas énoncés dans l'art.

melancholique

MDLXXVI, ont lieu dans des tempéramens sanguins, & par-là peuvent approcher du délire phrénétique, à mesure que cette disposition sera plus marquée, la saignée & les purgatifs seront des secours plus nécessaires.

Saignée purgatif

MDLXXX. Quant à cette espèce de manie lorsqu'elle a lieu dans des tempéramens sanguins, qu'elle soit plus ou moins partielle, je pense que le bain froid doit être prescrit, pendant que dans la manie partielle des mélancoliques, on doit à peine l'admettre, comme je le montrerai ci-après.

bain froid

MDLXXXI. Après avoir traité d'une espèce de manie différente, à mon avis, de la manie & de la mélancolie, je vais considérer ce qui paroît appartenir plus proprement à cette dernière.

la mélancolie

MDLXXXII. La maladie que j'ai nommée mélancolie, est très-souvent seulement une manie partielle. Mais comme dans plusieurs exemples, quoiqu'il semble y avoir une imagination & un jugement faux à l'égard d'un objet seul, cependant il arrive rarement que ce dernier produise beaucoup d'incohérence dans d'autres opérations intellectuelles, & comme entre une manie qui est très-générale & celle qui est très-partielle, il y a tous les degrés possibles intermédiaires, il est souvent difficile ou peut-être impropre de distinguer la mélancolie par le seul caractère de manie partielle. Si je ne me trompe on doit sur-tout la distinguer par le

tempérament mélancolique qu'elle attaque , & parce qu'elle est toujours accompagnée d'une crainte pleine de vives allarmes , & sans aucun fondement apparent.

MDLXXXIII. Pour en expliquer la cause , je dois observer que les personnes d'un tempérament mélancolique sont pour la plupart d'un caractère sérieux & pensif , qu'elles sont plus disposées à la crainte & à la réserve qu'à l'espérance & à la témérité. Ces personnes sont moins propres que les autres à être mues par toutes sortes d'impressions , & sont par conséquent plus capables d'une attention plus profonde , & plus continuée sur un objet particulier , ou un certain ordre d'idées. Il leur est facile de s'engager dans une application constante , & ils conservent avec ténacité toutes les passions qui viennent à les affecter.

MDLXXXIV. Ces circonstances du caractère mélancolique semblent clairement montrer une disposition à être fortement agité par la crainte & les allarmes , & faire voir que le penchant naturel à cette sorte de personnes , peut , quand elles s'y abandonnent , augmenter aisément & aboutir à une manie partielle.

MDLXXXV. La crainte & l'abattement de l'ame , ou une disposition timide , & un découragement extrême peuvent naître dans certains états ou dans certaines occasions d'une pure débilité , & c'est sur ce fondement que je suppose que c'est quelquefois une suite de la dyspepsie. Mais dans ces cas

*affectation
de
l'ame*

*la
dyspepsie
dysurie
débilité &
celles -
hypochondrie*

je crois que la disposition au désespoir n'est jamais portée à un degré considérable, ou ne devient aussi obstinée que dans le tempérament mélancolique. Dans ce dernier, quoique la peur provienne de la même affection dyspeptique, comme dans l'autre cas, cependant l'émotion peut être portée à un plus haut degré; elle peut être plus remplie d'alarmes, plus fixe & plus attentive, & par conséquent peut offrir toutes les diverses circonstances dont j'ai fait mention dans l'article MCCXXII, & de manière à former ce que l'on appelle l'hypocondriasis.

MDLXXXVI. Pour établir, à ce sujet, la distinction entre la dyspepsie & l'hypocondriasis, quoique les symptômes qui affectent le corps soient presque les mêmes, & que ceux de l'âme soient assez semblables, je ne trouve point qu'il soit difficile de distinguer la dernière maladie par la seule circonstance qu'elle attaque des personnes d'un tempérament mélancolique; mais je dois aussi reconnoître que je ne saurois distinguer dans tous les cas l'hypocondriasis de la mélancolie, lorsque le même tempérament est commun aux deux.

MDLXXXVII. Je pense cependant que cette distinction peut être fixée en général de la manière suivante.

Je considérerois l'hypocondriasis comme étant toujours accompagnée de symptômes dyspeptiques; & quoiqu'il puisse y avoir une crainte mélancolique & remplie d'alarmes qui vient du sentiment

*L'hypocondriasis
diffère de
la mélancolie
par ce qu'elle
est toujours
accompagnée de
symptômes de dyspepsie
et qu'elle est en crainte
de la mort.*

*L'hypocondriasis
diffère de
la mélancolie
par ce qu'elle
est toujours
accompagnée de
symptômes de dyspepsie
et qu'elle est en crainte
de la mort.*

*L'hypocondriasis
diffère de
la mélancolie
par ce qu'elle
est toujours
accompagnée de
symptômes de dyspepsie
et qu'elle est en crainte
de la mort.*

*L'hypocondriasis
diffère de
la mélancolie
par ce qu'elle
est toujours
accompagnée de
symptômes de dyspepsie
et qu'elle est en crainte
de la mort.*

*L'hypocondriasis
diffère de
la mélancolie
par ce qu'elle
est toujours
accompagnée de
symptômes de dyspepsie
et qu'elle est en crainte
de la mort.*

de ces symptômes, cependant lorsque cette *diagnoser*
peut seulement un jugement erroné à l'égard *de la mélanc.*
de l'état de santé de la personne, & à l'égard *de l'hypoc.*
du danger qu'elle appréhende, je considérerois
encore cette maladie comme une hypocondriase,
& comme distincte de la mélancolie proprement
dite. Mais quand la crainte, les alarmes, & le
désespoir viennent à l'égard de tout autre objet
que celui de la santé, & plus spécialement quand
la personne est en même-tems exempte de tout
symptôme dyspeptique, on ne peut qu'admettre
que c'est une maladie manifestement différente de
la dyspepsie, & de l'hypocondriase, & c'est ce
que j'appellerois strictement mélancolie.

MDLXXXVIII. Il y a cependant en cela une
petite difficulté. Comme un tempéramment mé-
lancolique décidé peut produire un engourdisse-
ment ou une lenteur dans l'action de l'estomac,
il peut aussi produire en général quelques symp-
tômes dyspeptiques; & par-là, il peut avoir
quelque difficulté à distinguer un pareil cas, de
l'hypocondriase. Mais je maintiens cependant que
quand les caractères du tempéramment sont forte-
ment marqués, & plus particulièrement quand
l'imagination fautive roule sur d'autres objets que
sur la santé, ou quand, quoique relatifs à sa
propre santé, ils sont sans fondement & d'un
genre absurde, ce cas doit être encore considéré
comme celui d'une mélancolie, plutôt que d'une
hypocondriase.

La mélancolie
dépend du
tempérament
sanguin
du corps.

MDLXXXIX. La mélancolie dépend donc manifestement du tempérament général du corps ; & quoique dans plusieurs personnes , ce tempérament ne soit point accompagné d'aucune affection morbifique , soit de l'ame soit du corps , cependant quand il est fortement marqué & porté au plus haut degré , il peut affecter l'un & l'autre , & particulièrement l'ame. Il convient donc de considérer en quoi consiste principalement ce tempérament mélancolique : à cet égard on doit observer qu'il y a un degré d'engourdissement dans le mouvement du fluide nerveux , par rapport à la sensation & à la volonté , qu'il y a une roideur générale dans les solides simples , & que l'équilibre du système sanguin est rompu du côté des veines ; mais toutes ces circonstances sont directement opposées à celles du tempérament sanguin , & elles doivent par conséquent produire dans le moral un état opposé.

MDXC. C'est l'état de l'ame , & l'état correspondant du cerveau qui est l'objet principal de notre considération ; mais il est difficile de se former une idée de cet état du cerveau , & il doit peut-être paroître téméraire de l'entreprendre.

Tempérament
sanguin
du corps.

Cependant j'oserois avancer qu'il est probable que le tempérament mélancolique de l'ame dépend d'un tissu plus sec & plus ferme de la substance médullaire du cerveau , & que cela provient peut-être d'un certain défaut de fluide

dans cette substance ; ce qui paroît par sa gravité spécifique qui est moindre qu'à l'ordinaire. Je conclus que tel est l'état du cerveau dans la mélancolie. 1°. Par la roideur générale de toute l'habitude du corps ; & 2°. par les dissections qui démontrent que tel est l'état du cerveau dans la manie , qui n'est souvent qu'un plus haut degré de mélancolie. Rien , à mon avis , n'empêche de supposer que le même état du cerveau peut, dans un degré modéré, produire la mélancolie, & dans un plus haut degré , la manie dans laquelle souvent dégénère la mélancolie , sur-tout si on me permet de supposer qu'un plus grand degré de fermeté dans la substance du cerveau peut le rendre susceptible d'un plus grand degré d'excitation ; ou qu'une portion du cerveau peut être sujette à acquérir un plus grand degré de fermeté que d'autres , & donner occasion à cette inégalité d'excitation sur laquelle est fondée la manie.

*anatomie
de
mélancolie*

MDXCI. J'ai tâché d'exposer ce qui me paroît le plus probable à l'égard de la cause prochaine de la mélancolie ; & quoique ce sujet reste à certains égards douteux , je suis persuadé que ces observations peuvent souvent servir à diriger notre Pratique dans le traitement de cette maladie , comme je vais tâcher de le faire voir.

MDXCII. Dans la plupart des exemples de la mélancolie , il faut beaucoup ménager le moral , comme je l'ai conseillé à l'égard de l'hypochondrie ; mais comme dans le cas d'une mélancolie

moral

proprement dite, il y a ordinairement une fausse imagination, ou un jugement qui paroît comme une manie partielle, il peut être, en outre; nécessaire dans de pareils cas d'employer quelques artifices pour corriger une pareille imagination, ainsi que le jugement.

artifices

MDXCIII. Les divers remèdes propres à soulager les symptômes dyspeptiques, qui toujours accompagnent l'hypochondrie, seront rarement requis ou convenables dans la mélancolie.

constipation

Il y a seulement un des symptômes dyspeptiques qui, quoiqu'il n'y en eût pas d'autre, est très-constant dans la mélancolie, c'est la constipation. Il est toujours convenable & même nécessaire d'y remédier & je crois que c'est à cet égard que l'usage des purgatifs a été si souvent utile. Je n'oserois point déterminer s'il y a quelques purgatifs qui doivent être préférés dans ce cas; mais quant à de leur choix dans la mélancolie, je suis du même avis que celui que j'ai exposé ci-dessus à l'égard de la manie.

*purgatifs
usage dans
la
manie*

MDXCIV. Pour ce qui est des autres remèdes, je pense que la saignée sera plus rarement convenable dans la mélancolie que dans la manie; mais on doit déterminer par les mêmes considérations que dans la manie, jusqu'à quel point dans certains cas elle peut convenir.

Saignée

MDXCV. Le bain froid que je juge si utile dans divers cas de manie, est je crois à peine admissible dans la mélancolie; au moins pendant que

Bain froid

c'est purement une affection partielle , & sans aucune marque d'excitation violente. Au contraire, à raison de la roideur générale qui domine dans la mélancolie , il est probable que le bain chaud peut être souvent efficace.

MDXCVI. A l'égard des opiatz que j'ai supposés devoir être souvent utiles dans les cas de manie , je crois qu'on doit rarement les employer dans les manies partielles des mélancoliques , excepté dans certains exemples d'excitation violente quand la mélancolie approche de l'état de manie.

MDXCVII. Dans de pareils cas de mélancolie qui approche de l'état de manie , un régime sévère peut être quelquefois nécessaire ; mais comme ce régime suppose que les alimens sont pris en grande partie des végétaux , & comme ces derniers dans tout état de torpeur de l'estomac peuvent produire quelques symptômes de dyspepsie , il faut user avec précaution de ce genre de nourriture prise des végétaux , dans les cas modérés de mélancolie.

Quoique l'exercice , comme tonique , ne soit pas propre dans l'hypocondriasis ou la mélancolie , cependant , à l'égard de ses effets sur l'ame , il peut être très utile dans l'une & dans l'autre ; & dans la mélancolie , on doit l'employer de la même manière que je l'ai conseillé ci-devant dans l'hypocondriasis.

MDXCVIII. Après avoir exposé ma doctrine à l'égard des principales formes de la manie , je

devrois maintenant passer à la considération des autres genres de folie, ou d'oneïrocinie, que j'ai placé dans ma Nosologie dans l'ordre des *vesaniae*; mais comme je ne puis espérer de répandre beaucoup de lumière sur ces objets, & que d'ailleurs on a rarement recours à l'art de guérir dans ces cas, je crois devoir omettre d'en parler ici, suivant le plan que j'ai adopté pour cet Ouvrage.



TROISIÈME PARTIE.

DES CACHEXIES.

MDXCIX. **S**ous ce titre, je propose d'établir une classe de maladies qui consistent dans un état dépravé de toute l'habitude du corps, ou d'une partie considérable, sans aucune complication d'un état primitif de fièvre ou d'affection nerveuse.

de foudre

MDC. Le terme de cachexie a été employé par Linnæus & Sagar, comme il l'avoit été avant par d'autres Auteurs, pour désigner une maladie particulière; mais la maladie à laquelle les Auteurs l'ont appliquée, paroît demander une dénomination plus convenable, & le terme de cachexie est plus justement employé par Sauvages & Sagar pour désigner une classe de maladies. J'ai suivi en cela ces derniers Nosologistes, quoique j'éprouve de la difficulté à lui donner un caractère propre à être appliqué à toutes les espèces qu'il doit renfermer. Cette difficulté seroit encore plus grande, si j'avois compris dans cette classe, sous le nom de cachexie toutes les maladies que les autres Nosologistes y comprennent; mais j'aime mieux

X 4

qu'on me reproche de faire quelque omission que de paroître inexact. Les difficultés cependant qui restent encore dans la Nosologie méthodique, ne doivent point nous arrêter beaucoup dans un traité de Pratique. Si je puis ici distinguer proprement, & décrire les diverses espèces qui ont coutume d'exister, je serai moins inquiet sur ma classification générale, quoique je pense qu'en même-temps on doit la tenter, & je continuerai de le faire autant qu'il me sera possible.



LIVRE PREMIER.

Des Emaciations.

MDCI. **L'**ÉMACIATION, ou une diminution considérable de volume ou d'embonpoint de toute l'habitude du corps, est le plus souvent un symptôme d'une maladie, & on doit rarement la considérer comme une affection primitive & idiopathique. A cet égard, suivant mon plan général, un pareil état devrait peut-être ne point trouver place dans une Nosologie méthodique ; mais l'incertitude de le regarder toujours comme symptomatique, & la cohérence du système, m'ont fait introduire dans la Nosologie un ordre, sous le titre de *marcores*, & je dois maintenant prendre connoissance de ces maladies.

MDCII. Je crois qu'il est utile d'abord de rechercher les diverses causes d'émaciation dans tous les différens cas de maladie où elle paroît : c'est, à mon avis, le plus sûr moyen de déterminer jusqu'à quel point elle est une affection primitive, ou seulement symptomatique, & même sous ce dernier rapport cette recherche peut produire quelque avantage.

MDCIII. Je crois que les causes de l'émaciation peuvent être rapportées à deux genres ; ou à un défaut

marcores

*Causes
général*

2
 1^o *Diminution
 de sang dans
 le vaineau;*
 2^o *Refroidis-
 sement,*

général du fluide dans les vaisseaux du corps, ou à un défaut particulier de graisse dans le tissu cellulaire. Ces causes sont souvent combinées ensemble, mais il conviendra en premier lieu de les considérer séparément.

MDCIV. Comme une grande partie du corps des animaux est composée de vaisseaux remplis de fluides, le volume du corps entier doit dépendre beaucoup du volume de ces vaisseaux, & de la quantité des fluides que ceux-ci contiennent; par conséquent la diminution des fluides doit entraîner une diminution proportionnelle du volume du corps. Cela paroît encore plus clairement en considérant que dans le corps vivant & sain, les vaisseaux semblent être partout distendus outre-mesure, par la quantité des fluides qu'ils contiennent; mais étant en même-tems élastiques, & tâchant constamment de se contracter, ils doivent, quand la force distendante leur est ôtée, ou en d'autres mots quand la quantité du fluide est diminuée, se contracter en proportion & diminuer de volume; & il faut observer de plus, que comme chaque partie du système vasculaire communique avec toute autre partie, tout degré de diminution de la quantité du fluide dans une partie doit en proportion diminuer le volume du système vasculaire, & par conséquent de tout le corps.

*Diminution
 de sang dans
 le vaisseau;*

MDCV. La diminution ou le défaut des fluides peut être l'effet de différentes causes, comme de n'avoir point pris assez d'alimens, ou d'en avoir

pris qui ne soient pas assez nourrissans ; *atrophia lactantium*. Sauvages, *species* 3, donne un exemple d'inanition par le défaut d'une quantité convenable d'alimens, & on peut citer plusieurs autres exemples d'inanition par le défaut de nourriture qu'occasionnent la pauvreté ou d'autres causes accidentelles.

A l'égard de la quantité de nourriture, je pense qu'elle vient du défaut de matière nourrissante dans les alimens dont on use ; ainsi les personnes qui vivent de végétaux font rarement d'une habitude de corps potelée & succulente.

*chinois
végétal*

MDCVI. Une seconde cause du défaut des fluides, peut venir de ce que la partie extraite des alimens qu'on a pris n'est point reçue dans les vaisseaux sanguins. Cela peut venir de ce que la personne est affectée d'un fréquent vomissement qui, rejetant les alimens de l'estomac, empêche que les vaisseaux ne reçoivent la quantité nécessaire des fluides.

Vomissement

Une autre cause qui interrompt fréquemment le transport de la matière alimentaire dans les vaisseaux sanguins, est une obstruction des glandes conglobées ou lymphatiques du mésentère, à travers lesquelles le chyle doit nécessairement passer pour se rendre au conduit thorachique. Plusieurs exemples d'émaciation qui dépendent en apparence de cette cause, ont été observés par les Médecins dans des personnes de tout âge, & sur-tout dans la jeunesse. On a aussi remarqué que de pareils

*obstruction
du mésentère*

obstruction mésentérique

332

M É D E C I N E

Scrophuleux

Dissolution

Phthisie

cas se trouvent le plus fréquemment dans des scrophuleux, dans lesquels les glandes mésentériques sont ordinairement affectées de tumeurs ou d'obstruction, & dans lesquels en général les écouelles paroissent à l'extérieur. De là ce qu'on nomme *Tabes scrophulosa synop.* Nofol. Vol. II, p. 266, & j'ai regardé comme synonymes *Tabes glandularis*, sp. 10.; *tabes mesenterica*, sp. 9; *scrophulosa mesenterica*, sp. 4; *atrophia infantilis*, sp. 13, *atrophia rachitica*, sp. 8; *tabes rachialgica*, sp. 16. J'ai trouvé souvent le même cas dans des personnes qui n'offroient aucune apparence externe d'écrouelles, mais dans lesquelles on découvroit après cela, par la dissection, l'obstruction du mésentère. Je suppose qu'il en étoit ainsi dans la maladie désignée par les Auteurs, sous le nom *atrophia infantium*. Elle a reçu ce nom de la période de la vie à laquelle elle survient en général; mais j'ai rencontré des exemples de cette atrophie, reconnue par la dissection, à quatorze ans. Dans divers cas que j'ai vus, les malades n'offroient aucune marque extérieure d'écrouelles, ni alors, ni dans aucune autre période antérieure de leur vie.

Dans un autre cas de phthisie, je ferai ci-après mention d'une autre cause d'émaciation; mais il est probable qu'une obstruction des glandes mésentériques qui est si ordinaire à ces malades, concourt puissamment à produire l'émaciation qui a lieu.

Quoiqu'une infection scrophuleuse puisse être la cause la plus fréquente des obstructions mésentériques, il est probable que d'autres sortes d'acrimonie peuvent produire le même effet & l'émaciation qui s'ensuit.

On peut supposer peut-être que l'interruption du passage du chyle dans les vaisseaux sanguins, est quelquefois due à un vice des vaisseaux absorbans dans la surface interne des intestins : ce cas cependant ne peut être aisément déterminé ; mais l'interruption du passage du chyle dans les vaisseaux sanguins peut certainement être causée par une rupture du conduit thorachique, qui, quand elle ne devient pas funeste en produisant l'hydropisie de poitrine, peut dans peu de tems produire une émaciation générale.

MDCVII. Une troisième cause du défaut des fluides est un vice dans les organes de la digestion qui n'ont plus la faculté de convertir les alimens en un chyle propre à fournir aux vaisseaux sanguins une matière nutritive convenable. Il n'est pas cependant aisé de fixer les cas d'émaciation qu'on doit attribuer à cette cause ; mais je pense que l'émaciation qui accompagne des cas invétérés de dyspepsie ou d'hypochondrie, doit être expliquée sur-tout de cette manière. C'est ce que j'ai classé dans ma Nosologie sous le titre atrophia debiliūm. On peut regarder comme synonyme ce que Sauvages appelle atrophia nervosa sp. 1. mais on ne doit pas mettre dans le même ordre,

pancreas
chyle
intestins

Nigra
digestion

& on doit expliquer d'une autre manière ce qu'on désigne par les termes *atrophia lateralis*, Sauvag. sp. 15, & *atrophia senilis*, Sauvag. sp. 11.

MDCVIII. Des évacuations excessives faites par différens excrétoires, peuvent être une quatrième cause du défaut des fluides dans le corps, & Sauvages a fait l'énumération des espèces suivantes, que nous regardons comme synonymes, sous le titre *atrophia inanitorum*; comme, *tabes nutricum* sp. 4, *atrophia nutricum* sp. 5, *atrophia à leucorrhœa* sp. 4, *atrophia ab alvi fluxu* sp. 6, *atrophia à ptyalismo* sp. 7, & enfin *tabes à sanguifluxu*, qui peut provenir non-seulement des hémorrhagies spontanées ou des blessures accidentelles, mais aussi des saignées trop copieuses & trop fréquemment répétées.

Je dois observer qu'une habitude du corps maigre dépend souvent du cours abondant & constamment continué de la transpiration insensible, quoiqu'on prenne en même tems & régulièrement une grande quantité de matière nourissante.

MDCIX. Outre le défaut des fluides par des évacuations qui les poussent hors du corps, il peut y avoir un défaut de fluide & une émaciation dans une partie considérable du corps, parce que ces fluides auront été attirés dans une autre partie, ou qu'ils se feront épanchés dans une cavité, & nous en avons un exemple dans ce qu'on appelle *Tabes ab hydropè* Sauvag. sp. 5.

MDCX. Dans la Nosologie méthodique, parmi

ecce non
abundant

hémorrhagie

sorte de
transp. insensible
continue
grande

hydropique

les autres synonymes de ce qu'on appelle *atrophia inanitorum*, j'ai placé *tabes dorsalis*. Je doute maintenant si c'est avec raison; car, comme dans l'évacuation, qu'on dit être la cause du *tabes*, la quantité évacuée n'est jamais portée assez loin pour produire un défaut général des fluides dans le corps, on doit chercher une autre explication. Je ne saurois déterminer si les effets de l'évacuation peuvent être comptés, ou par la quantité du fluide qu'on évacue, ou par le plaisir singulièrement énervant qui accompagne cette évacuation, ou par l'effet de l'évacuation qui détruit la tension des parties, la tension desquelles a une puissance singulière pour soutenir le ton & la vigueur de tout le corps, mais je pense que dans toute supposition, l'émaciation qui accompagne *tabes dorsalis* doit être comptée, & qu'on doit la considérer comme un exemple de ce qu'on nomme *atrophia debiliū*, plutôt que comme *atrophia inanitorum*.

MDCXI. Une cinquième cause du défaut des fluides & des émaciations dans tout le corps ou dans une partie déterminée, peut être la concrétion des petits vaisseaux qui n'admettent point de fluides, ou qui n'en admettent point dans la même proportion qu'auparavant. Il peut aussi arriver que cette cause soit une paralysie des grands troncs artériels, qui les rend impropres à pousser le sang dans les petits vaisseaux, comme c'est souvent le cas des membres paralytiques dans lesquels les

Tabes

mirrored

*paralysie
des
grands troncs
artériels*

artères sont affectées aussi bien que les muscles; *Atrophia senilis*, Sauvag. sp. 15, semble être de cette nature.

défaut de
graisse

MDCXII. J'ai rapporté dans l'article MDCII, au défaut de graisse, le second ordre général des causes de l'émaciation; c'est un objet maintenant bien connu que l'étendue & la quantité du tissu cellulaire dans chaque partie du corps, aussi bien que la manière dont il contribue à former une grande partie de son volume. Mais cette substance est dans différentes circonstances plus ou moins remplie d'une matière huileuse, & par conséquent son volume & en grande partie celui de tout le corps, doit être plus ou moins grand suivant que cette matière est plus ou moins abondante. Le défaut des fluides, comme je vais le montrer, est en général accompagné d'un défaut de graisse; mais les Médecins en général ont fait plus d'attention à cette dernière cause d'émaciation qu'à l'autre, parce qu'elle est plus manifeste. Je vais tâcher d'assigner les diverses causes du défaut de graisse, qui peuvent avoir lieu suivant les circonstances.

Secrétion

MDCXIII. La manière dont les sécrétions s'opèrent dans le corps humain est en général peu connue, & sur-tout celle de la graisse, puisque le sang qui la produit ne paroît point en contenir antérieurement à cette sécrétion. Il est possible par conséquent que notre théorie sur le défaut de la graisse soit à divers égards imparfaite; mais il y a en

en même-tems certains faits qui s'y rapportent naturellement.

MDCXIV. Le défaut de graisse peut d'abord être attribué à un état du sang moins propre à en former la sécrétion, & par conséquent à réparer la déperdition qui s'en est constamment faite. Cet état du sang doit spécialement dépendre de l'état des alimens qu'on a pris, en tant qu'ils contiennent moins de graisse ou de matière huileuse. Suivant plusieurs observations faites sur le corps humain & sur celui des autres animaux, il paroît presque clair, que les alimens pris par les hommes & d'autres animaux domestiques, suivant qu'ils contiennent plus de matière grasse, sont en général plus nourrissans, & en particulier sont plus propres à remplir de graisse le tissu cellulaire de leurs corps. Je pourrois éclaircir ce point par une considération particulière & détaillée de la différence des matières alimentaires dont on fait usage; mais il suffira d'en donner deux exemples. L'un est que la partie herbacée des végétaux, n'engraisse point les animaux autant que leurs semences, qui contiennent manifestement, sous une masse donnée, une plus grande proportion d'huile: & un second exemple, est que les alimens pris des végétaux n'engraissent pas autant les hommes que la nourriture animale, qui contient en général une plus grande portion de matière huileuse.

Il est manifeste que, suivant les mêmes prin-

Tome II.

Y

cipes, un défaut de nourriture, ou des alimens moins nourrissans, peuvent non-seulement occasionner un défaut général des fluides (MDCIV), mais doivent aussi moins fournir de matière huileuse destinée à être versée dans le tissu cellulaire. Dans des cas pareils, l'émaciation produite doit donc être attribuée à ces deux causes générales.

MDCXV. Un second cas du défaut de graisse peut être expliqué de la manière suivante. Il est manifeste que la matière huileuse du sang est séparée & déposée dans le tissu cellulaire, en plus grande ou en moindre quantité, suivant que la circulation du sang est plus ou moins accélérée, & que par conséquent l'exercice qui précipite la circulation, est une fréquente cause de l'émaciation. L'exercice produit cet effet de deux manières: 1°. en augmentant la transpiration, & rejetant ainsi au-dehors une plus grande quantité de matière nutritive, il en laisse moins pour être déposée dans le tissu cellulaire; & par-là, il prévient non-seulement une accumulation de fluides, mais, comme je l'ai déjà dit ci-devant, il cause un défaut général de graisse dans le tissu cellulaire. 2°. Il est bien connu que la matière adipeuse déposée dans le tissu cellulaire, est, dans certaines occasions, & pour certains objets de l'économie animale, absorbée de nouveau, & mêlée ou répandue dans la masse du sang, pour être de-là peut-être rejetée hors du corps par

divers excrétoires. Maintenant, parmi les autres buts de cette accumulation ou de cette absorption, il y en a un qui est bien marqué; c'est la nécessité de cette matière adipeuse pour l'action propre des fibres motrices dans différentes parties du corps. La Nature paroît avoir pourvu à cet usage, par une absorption de cette substance grasse. L'exercice des fibres musculaires ou motrices doit partout occasionner une pareille absorption, & non-seulement en empêcher la sécrétion, comme je l'ai dit, mais encore la faire manquer, en occasionnant l'absorption de celle qui avoit été déposée, & sur-tout de cette manière produire l'émaciation.

MDCXVI. Un troisième cas du défaut de graisse, peut venir de la cause suivante. Il est probable qu'une des destinations de cette accumulation de la substance adipeuse dans le tissu cellulaire des animaux, est de pouvoir être de nouveau absorbée dans l'occasion, & transportée dans la masse du sang, pour envelopper ou corriger une acrimonie contre nature, qui naît ou qui existe dans l'état des fluides. Ainsi, dans la plupart des exemples où nous pouvons reconnoître un état âcre des fluides, comme dans le scorbut, le cancer, la maladie vénérienne, les poisons, & diverses autres maladies, nous trouvons en même tems que la matière huileuse manque, & que l'émaciation a lieu : ce qui, suivant moi, doit être attribué à

graisse
pour
mouvoir
admettre
pour
l'usage de

état acide
pour

l'absorption de la matière grasse, que la présence de l'acrimonie dans le corps excite.

Il est vraisemblable que certains poisons introduits dans le corps peuvent y subsister, donner lieu à une absorption de la matière grasse, & devenir l'origine de ce qu'on appelle Tabes à veneno, Sauvages, sp. 17.

MDCXVII. Une quatrième cause d'émaciation, que j'attribuerois à une absorption soudaine & considérable de la matière huileuse du tissu cellulaire, est celle d'une fièvre qui produit si généralement l'amaigrissement. On pourroit l'attribuer en partie à la transpiration augmentée, & par conséquent à un défaut général des fluides, qu'on peut supposer avoir lieu: mais, de quelque manière que la fièvre concoure à cet effet, nous pouvons conclure avec assurance, du resserrement évident & de la diminution du tissu cellulaire, par-tout où on peut l'observer, qu'il y a eu une très-considérable absorption de la matière adipeuse, qui avoit été auparavant déposée dans ce tissu. Ce qui rend cette explication plus probable, c'est que je suppose que l'absorption mentionnée est nécessairement faite pour envelopper ou corriger une acrimonie, qui a manifestement lieu dans plusieurs cas, & qu'on peut soupçonner être produite dans tous les cas de fièvre. L'exemple le plus remarquable d'émaciation qui a lieu dans les fièvres, est celle qui paroît dans les

poisons

veneno

tabes

fièvre

transpiration

fluides

amaigrissement

absorption

adipeuse

tissu cellulaire

fièvre

émaciation

hectiques. Là, l'émaciation peut être attribuée à des sueurs abondantes qui accompagnent ordinairement cette affection. Mais il y a aussi beaucoup de raisons de croire qu'une acrimonie du sang a aussi lieu; qu'au commencement de la maladie elle empêche la sécrétion & l'accumulation de la matière adipeuse, & que, dans les états plus avancés, elle en doit occasionner une absorption plus considérable; que par le resserrement du tissu cellulaire, elle semble être portée plus loin que dans la plupart des autres cas.

Au sujet des émaciations par le défaut des fluides, je dois observer que toute évacuation augmentée excite une absorption des autres parties, & sur-tout du tissu cellulaire; & il est probable qu'un défaut des fluides qui vient d'une évacuation augmentée, produit une émaciation, non-seulement par la perte des fluides dans le système vasculaire, mais aussi en occasionnant une absorption considérable de la part du tissu cellulaire.

MDCXVIII. J'ai tâché d'expliquer les divers cas & les causes de l'émaciation; mais je ne les considérerai point ici suivant l'ordre que j'ai suivi dans ma Nosologie méthodique. Dans cet Ouvrage, j'ai sur cet objet adopté de Sauvages l'arrangement des espèces; mais je pense maintenant que cet ordre manque de justesse, parce qu'il unit ou qu'il sépare mal-à-propos certaines d'entr'elles. Il me semble plus convenable ici de prendre connois-

sance des maladies, & de les rassembler suivant l'affinité qu'elles ont par leur nature, plutôt que par celle de leurs apparences extérieures. Je doute même que la distinction donnée, dans la Nosologie, du *tabes* & de l'atrophie, puisse trouver une application propre; & je crois qu'il y a certaines maladies de même nature, qui paroissent quelquefois avec fièvre & quelquefois sans fièvre.

MDCXIX. Ayant ainsi considéré les divers cas d'émaciations, je devrois peut-être traiter de leur cure; mais il paroît que la plus grande partie des cas ci-dessus mentionnés, sont purement symptomatiques, & que par conséquent leur cure tient à celle de la maladie primitive dont ils dépendent. Parmi les autres cas qui peuvent être autrement considérés comme idiopathiques, il paroît qu'on doit les traiter entièrement, en s'attachant aux causes éloignées; & les moyens qu'on doit employer sont assez manifestes.



LIVRE SECOND.

Des Intumescences, ou des Gonslemens généraux.

MDCXX. **L**E s gonslemens dont on doit traiter ici, sont ceux qui s'étendent sur tout le corps ou sur une grande partie; du moins, s'ils ne s'étendent que sur une petite partie, ils sont cependant de même nature que ceux qui ont une étendue générale.

Les gonslemens compris sous un ordre artificiel ne doivent presque point être distingués l'un de l'autre, autrement que par la matière qu'ils contiennent, ou dont ils sont composés. Et sous ce point de vue, j'ai divisé cet ordre en quatre sections. La première traite de ceux qui sont formés de matière adipeuse. La seconde, de ceux que produit l'air. La troisième, de ceux qui se forment par l'épanchement des fluides aqueux. La quatrième, traite de l'augmentation de volume qui dépend de l'accroissement de toute la substance de certaines parties, & sur-tout d'un ou de plusieurs viscères abdominaux.

4. 2. 1. 5.

CHAPITRE PREMIER.

Des Intumescences adipeuses.

MDCXXI. **L'**AFFECTION dont je vais parler est désignée par d'autres Nosologistes sous le nom de *polysarchia*, & en Anglois, par le nom de *corpulency*, ou, plus strictement, *obesity*. On suppose qu'elle dépend sur-tout de l'accroissement de matière adipeuse dans le tissu cellulaire du corps. Cet excès d'embonpoint ou *obésité* est à différens degrés dans différentes personnes, & souvent est considérable, sans être considéré comme une maladie. Cependant il y a un certain degré qu'on doit regarder comme morbifique; comme, par exemple, quand par la difficulté de la respiration, il rend les personnes incommodes à elles-mêmes; & par leur inaptitude à l'exercice du corps, les rend incapables de remplir les devoirs de la vie à l'égard des autres; c'est ^{ce} qui m'engage à traiter ici de cet état comme d'une maladie. Plusieurs Médecins l'ont considérée comme un objet de pratique, & comme produisant, même à un très-haut degré, une disposition à plusieurs maladies. Je pense aussi que cette intumescence doit plus fixer l'attention des Médecins qu'elle n'a fait jusqu'ici, & qu'elle mérite ici une considération particulière.

MDCXXII. On pourra peut-être alléguer que je n'ai point été assez exact, quand j'ai regardé l'obésité comme une intumescence adipeuse, & par conséquent, offrant l'idée d'un accroissement du volume du corps par une accumulation de graisse dans le tissu cellulaire seulement. Je prévois cette objection, & comme j'ai déjà dit que l'émaciation (MDCII) dépend ou d'un défaut général des fluides dans le système vasculaire, ou d'un défaut de matière adipeuse dans le tissu cellulaire, de même j'aurois dû peut-être observer que l'obésité ou la plénitude générale du corps peut dépendre d'une plénitude du système vasculaire aussi-bien que de celle du tissu cellulaire. Cela est vrai; & pour les mêmes raisons, j'aurois dû peut-être, à l'exemple de Linnée & de Sagar, avoir exposé la pléthore comme une maladie particulière, & comme un exemple d'intumescence morbifique. J'ai cependant évité de le faire, comme l'ont pratiqué Sauvages & Vojel, parce que je conçois que la pléthore doit être considérée comme un état du tempérament seulement, qui peut à la vérité disposer à la maladie, mais qui n'est pas une maladie en elle-même; à moins que, dans le langage des Stahl-
liens, ce ne soit *plethora commota*, quand elle produit une maladie, accompagnée de symptômes particuliers, qui lui font donner une dénomination différente. De plus, il me paroît que les symptômes que Linnée, & plus particulièrement ceux

plethora

plethora
en
sanguine
Combinée
avec
l'obésité
ou
inverse
ou
Toujours

que Sagar emploie, ne se rencontrent jamais quand une intumescence adipeuse concourt en grande partie à les produire. Il est cependant très-nécessaire d'observer que la pléthore & l'obésité sont en général combinées ensemble, & que dans quelques cas d'obésité, il peut être difficile de déterminer laquelle de ces causes concourt le plus à la produire. Il est, à la vérité très-possible qu'une pléthore puisse se rencontrer sans une grande obésité; mais je conçois que l'obésité n'est jamais portée à un degré considérable sans produire *plethora ad spatium*, dans une grande partie du système de l'aorte, & par conséquent *plethora ad molem*, dans les poumons & dans les vaisseaux du cerveau.

lynei

MDCXXIII. En entreprenant la cure de la polysarchie, je pense qu'il faut faire attention à l'union de la pléthore & de l'obésité de la manière que je l'ai rapportée; & quand on est menacé des effets morbifiques de l'habitude pléthorique, soit à la tête, soit aux poumons, il faut pratiquer la saignée; mais en même tems, il faut observer que les personnes très-grasses ne supportent pas bien la saignée: & quand les circonstances que j'ai rapportées ne la demandent pas immédiatement, il ne faut presque jamais la mettre en pratique pour l'obésité seule. On doit faire la même remarque à l'égard des autres évacuations qu'on peut proposer pour la cure de l'obésité; car sans d'autres moyens que j'ai à rapporter, elles

ne peuvent procurer qu'un soulagement imparfait; & en tant qu'elles vident & affoiblissent le système, elles peuvent favoriser le retour de la pléthore, & augmenter la maladie.

MDCXXIV. La polysarchie ou corpulence, soit qu'elle dépende de pléthore ou d'obésité, par-tout où on peut la considérer comme une maladie, ou qu'elle menace de le devenir, doit être traitée, ou bien ses effets doivent être prévenus par le régime & l'exercice. Le régime doit être sévère, ou plutôt, ce qui vaut mieux, il doit être tel qu'il fournisse peu de matière nutritive. Les aliments doivent être, en très-grande partie, & presque seulement pris des végétaux, ou tout au plus du lait. Une pareille nourriture doit avoir la préférence sur l'exercice; car l'obésité ne permet pas aisément l'exercice du corps, qui est cependant le seul moyen qui puisse être très-efficace. Dans plusieurs cas, à la vérité, il est difficile de le faire mettre en usage; mais je pense que même la corpulence la plus complète peut être réduite à le supporter, en l'entreprenant d'abord avec beaucoup de modération, & en augmentant par degrés très-lentement; mais en même tems, en persistant dans ces essais avec une grande constance.

MDCXXV. Comme ces moyens, quoique les seuls efficaces, sont souvent difficiles à être mis en exécution, on en a imaginé & même employé d'autres pour diminuer la corpulence. Ce

Régime

X

avec ce

diminuer

l'exercice

font, si je ne me trompe, certaines méthodes propres à introduire dans la masse du sang un état salin. Je suppose que tels sont les effets du vinaigre & du savon qu'on a proposés: j'imagine que ce dernier passe à peine dans les vaisseaux sanguins sans être décomposé, & sans former un sel neutre avec l'acide qu'il rencontre dans l'estomac. On peut reconnoître par ce qui a été dit ci-dessus (MDCXV), combien les substances âcres & salines sont propres à diminuer l'obésité. Je n'ai point eu aucune occasion favorable d'observer quels sont les effets du vinaigre, du savon, ou d'autres substances employées pour diminuer l'obésité; mais je suis persuadé qu'introduire un état salin & âcre du sang, c'est encore faire pire que ce qu'on se propose de corriger, & que personne n'en doit courir le risque, pendant que nous pouvons avoir recours aux moyens plus sûrs de l'abstinence & de l'exercice.



CHAPITRE II.

Des Gonflemens flatulens.

MDCXXVI. **L**E tissu cellulaire du corps humain admet très-aisément de l'air, & il permet à ce fluide de passer d'une de ces parties à toute autre. De-là il a paru souvent des emphysèmes, formés par une collection d'air dans le tissu cellulaire sous la peau, & dans diverses autres parties du corps. Les gonflemens flatulens sous la peau ont à la vérité plus ordinairement paru à la suite d'un air introduit du dehors; mais dans quelques exemples de gonflemens flatulens, sur-tout dans ceux des parties internes qui ne communiquent point avec le canal alimentaire, une pareille introduction ne peut être apperçue ni supposée, & par conséquent, il faut recourir à quelqu'autre cause de la production & de la collection de l'air, quoique souvent on ne puisse point clairement la déterminer.

Dans tous les solides, aussi-bien que dans les fluides qui font partie du corps humain, il y a une quantité considérable d'air fixe, qui peut de nouveau recouvrer son état élastique, & se séparer de ces substances par l'action de la chaleur, de la putréfaction, & peut-être par d'autres causes;

al. m. g. 17

am. m. de 8

du 20

*l'air fixe
d'air
élastique.*

mais je ne saurois déterminer quelles de ces causes peuvent avoir produit les divers exemples de pneumatose ou de gonflemens flatulens qui sont rapportés par les Auteurs. A dire le vrai ces difficultés m'empêchent de pouvoir répandre une certaine lumière sur l'objet général de la pneumatose ; & par conséquent au sujet des gonflemens flatulens, je crois devoir me borner à la considération de ceux des régions abdominales seules. C'est-là la matière dont je vais traiter sous le nom de tympanite.

Tympanite

MDCXXVII. La tympanite est un gonflement de l'abdomen, dans lequel les tégumens semblent acquérir un plus grand volume par quelque puissance distendante renfermée à l'intérieur, & ces tégumens paroissent également distendus dans toutes les positions du corps. Ce gonflement ne cède point aisément à aucune pression, & autant qu'il peut céder il recouvre très-promptement son premier état quand la pression cesse. Etant frappé, il donne un son semblable à celui d'un tambour ou de toute autre membrane animale distendue. On n'y ressent aucune fluctuation, & le tout fait éprouver moins de pesanteur qu'on ne devoit l'attendre de son volume. L'incommodité de cette distention est ordinairement diminuée par le dégagement d'air du canal alimentaire, soit par le haut ou par le bas.

MDCXXVIII. Il y a des caractères par lesquels on peut distinguer la tympanite de l'ascite ou

physconia; & plusieurs expériences montrent que la tympanite dépend toujours d'une collection contre-nature d'air, quelque part sous les tégumens de l'abdomen; mais le siège de l'air est en différens cas quelque peu différent, & de-là viennent les différentes espèces de la maladie.

Une des espèces est quand la collection d'air est entièrement renfermée dans la cavité du canal alimentaire, & sur-tout dans celle des intestins. Cette espèce est par conséquent nommée *Tympanitis intestinalis*. Sauvag. sp. 1. C'est celle de toutes qui est la plus commune, & c'est à celle-là que les caractères donnés ci-devant appartiennent.

Une seconde espèce est quand la collection d'air n'est point entièrement bornée à la cavité des intestins, mais qu'elle se trouve aussi entre leurs tuniques. Telle est celle que Sauvages nomme *Tympanites enterophysodes*. Sauvag. sp. 3. Cette espèce est certainement rare, & probablement elle survient seulement à la suite de la tympanite intestinale par l'éruption de l'air de la cavité des intestins dans les interstices de leurs tuniques. Il est cependant possible qu'une érosion de la tunique interne des intestins donne occasion à l'air qui se trouve si constamment dans leur cavité, de s'échapper dans les interstices de leurs tuniques, quoique dans tout l'intérieur de leur cavité il n'y ait point eu d'accumulation précédente.

Une troisième espèce est quand l'air est renfermé

*Tympanite
intestinale*

*entre
les
tuniques*

anatomie

anatomie

dans
l'abdomen

Tympanite
abdominale

diffusion
dans l'abdomen

reunion
des
deux tympanites

ascite

dans le sac du péritoine, ou ce qu'on appelle ordinairement la cavité de l'abdomen, c'est-à-dire, l'espace qui est entre le péritoine & les viscères, & alors la maladie est appelée Tympanitis abdominalis. Sauvag. sp. 2. On a mis en problème l'existence d'une pareille tympanite indépendamment de la tympanite intestinale, & il est certain que le cas en a été rare; mais suivant diverses dissections, on ne peut nier qu'une pareille maladie ne se soit quelquefois rencontrée.

Une quatrième espèce de tympanite est quand l'intestinale & l'abdominale sont jointes ensemble, ou bien ont lieu en même-tems, & alors il est probable que c'est la tympanite intestinale qui est la maladie primitive, & l'autre est seulement une fuite de l'air qui s'échappe par une érosion ou une rupture des tuniques des intestins, de leur cavité dans l'abdomen. Il est possible à la vérité, qu'à la suite de l'érosion ou de la rupture, l'air qui est si constamment présent dans le canal intestinal s'échappe dans la cavité de l'abdomen en assez grande quantité pour donner lieu à la tympanite abdominale; pendant qu'il n'y avoit point une accumulation précédente d'air dans la cavité intestinale elle-même; mais je n'ai point assez de faits pour déterminer convenablement cette matière.

On en a compté une cinquième espèce; c'est quand la tympanite abdominale vient à être jointe avec une hydropisie ascite, & c'est ce que Sauvages

vages appelle *Tympanites asciticus*. Sauvag. sp. 4. Dans la plupart des tympanites, on a trouvé à la vérité par la dissection quelque quantité du serum dans le sac du péritoine. Mais cela ne suffit pas pour constituer l'espèce que je rapporte; & quand la collection du serum est plus considérable, c'est là ordinairement que l'ascite peut être considérée comme une maladie primitive, & par conséquent cette combinaison ne donne point une espèce propre de tympanite.

Tympanites
ascitica

MDCXXXIX. Comme cette dernière n'est pas proprement une espèce, & que quelques autres ne sont pas non-seulement extrêmement rares; mais que lors même qu'elles surviennent, elles ne sont ni primitives, ni aisées à distinguer, & que considérées en elle-mêmes, elles n'admettent point de cure, je n'en prendrai point ici d'autre connoissance, me bornant dans ce qui suit à la considération du cas le plus fréquent, & presque le seul objet de pratique, c'est ce qu'on appelle *Tympanitis intestinalis*.

MDCXXX. Je ne vois pas que cette maladie soit propre à aucun tempérament particulier, ni qu'elle dépende de quelque prédisposition qu'on puisse discerner; elle attaque tout âge & tout sexe; mais elle est plus ordinaire aux jeunes personnes.

Tympanitis
intestinalis

MDCXXXI. On lui assigne diverses causes éloignées; mais elle n'est pas l'effet ordinaire de

usage

plusieurs de ces causes , & quoique quelques-unes l'aient précédée réellement , je ne conçois que dans peu d'exemples , la manière dont elles produisent la maladie ; on ne peut donc point la rapporter avec assurance à ces causes.

MDCXXXII. Les phénomènes de la maladie dans ses diverses périodes sont les suivans.

La tumeur du ventre quelquefois parvient très-promptement à un degré considérable , & rarement avec autant de lenteur que l'ascite. Dans quelques cas cependant la tympanite se forme par degrés & provient d'une flatulence extrême de l'estomac & des intestins , avec de fréquens borborigmes ; & une expulsion très-fréquente d'air en haut & en bas. Cet état est aussi fréquemment accompagné de douleurs de colique qu'on rapporte spécialement vers le nombril , & sur les côtés vers le dos ; mais en général à mesure que cette maladie avance , ces douleurs deviennent moins considérables. Durant ces progrès on a un désir très-constant de donner issue à l'air ; mais on y parvient avec difficulté , & alors quoiqu'on obtienne quelque soulagement du sentiment de distension , ce soulagement est très-passager & de peu de durée. Pendant que la maladie se forme , une certaine inégalité de tumeur & de tension est sensible dans différentes parties du ventre ; mais cette distension devient aussitôt uniforme , & offre les phénomènes que j'ai dit caractériser la maladie. A son invasion,

principale

Ce qui précède

progrès

comme dans ses progrès le ventre est constipé, & les matières fécales qu'on rend sont ordinairement dures & sèches. L'urine au commencement est d'ordinaire peu changée dans sa quantité ou dans sa qualité, de l'état naturel; mais dans la suite ce double changement s'opère, & à la longue, il survient quelquefois une strangurie, & même quelquefois une ischurie; rarement l'appétit tarde à être très-diminué, & la digestion à être viciée. Tout le reste du corps, excepté le ventre, tombe dans un amaigrissement considérable: à ces symptômes se joignent la soif, un sentiment incommode de chaleur, & une fréquence considérable du pouls qui continue pendant tout le cours de la maladie. Quand la tumeur du ventre parvient à un volume considérable, la respiration devient très-difficile avec une fréquente toux sèche. Avec tous ces symptômes la force du malade diminue, & les symptômes fébriles croissent de jour en jour; la mort à la fin s'ensuit, & il est probable que c'est quelquefois une suite de la gangrène qui survient aux intestins.

MDCXXXIII. La tympanite est ordinairement de longue durée, & doit être reconnue pour une maladie chronique. Il est très-rare qu'elle soit promptement funeste, excepté quand elle se forme subitement dans les fièvres; c'est à cette espèce que Sauvages a donné le nom de météorisme, & je pense qu'il peut être toujours considéré comme une affection symptomatique entièrement distincte

Symptôme

urine

strangurie
ischurie

soif

chaleur

fréquence

respiration

symptôme

suite de
gangrène

météorisme

de la tympanite que nous considérons maintenant.

MDCXXXIV. La tympanite est en général une maladie funeste, & qui admet rarement une cure. Quel moyen doit-on tenter pour y parvenir? J'essayerai de l'indiquer, après que j'aurai tâché d'expliquer la cause prochaine qui peut seule servir de fondement à ce qu'on peut raisonnablement entreprendre comme moyen curatif.

MDCXXXV. Il est un peu difficile de déterminer la cause prochaine de la tympanite. On a supposé dans plusieurs cas qu'elle est formée par une quantité extraordinaire d'air dans le canal alimentaire, dûe au dégagement de ce fluide contenu en plus grande proportion dans les substances dont on s'est nourri. Nos alimens végétaux souffrent toujours, je crois, quelque degré de fermentation, & par là une grande quantité d'air s'en dégage dans l'estomac & les intestins; mais il paroît que le mélange des fluides animaux que nos alimens rencontrent dans ce long trajet, empêche qu'il ne s'en dégage la même quantité d'air qui s'en seroit dégagée par la fermentation sans ce mélange; & il est probable que cette combinaison contribue aussi à la réabsorption de l'air qui a été auparavant dégagé jusqu'à un certain point. Le dégagement donc d'une quantité extraordinaire d'air des alimens peut dans certaines circonstances être porté peut être jusqu'au point de produire la tympanite; de sorte que cette maladie peut

dépendre d'un défaut des fluides digestifs qui auroient pu empêcher un dégagement trop abondant de l'air des alimens, & qui auroient pu aussi occasionner cette réabsorption de l'air qui ordinairement a lieu dans l'état de santé. Une quantité extraordinaire d'air dans le canal alimentaire, soit qu'elle doive être attribuée à la nature des alimens qu'on a pris, ou au défaut des fluides digestifs, a certainement lieu, & peut contribuer à produire certains dérangemens flatulens du conduit alimentaire; mais ils ne peuvent point être supposés produire la tympanite qui souvent attaque sans qu'aucun dérangement précédent ait paru dans le système. Dans les cas même de tympanite qui sont accompagnés au commencement d'affections flatulentes dans tout le canal alimentaire, comme nous savons que la force tonique des intestins modère le dégagement d'air & contribue à la réabsorption, ou à son expulsion facile, il me paroît que les symptômes flatulens qui surviennent à la formation de la tympanite doivent être rapportés à une perte de ton dans les fibres musculaires des intestins, plutôt qu'à un défaut de fluides digestifs.

MDCXXXVI. Toutes ces considérations jointes à d'autres qu'on pourroit faire, me conduisent à conclure que la principale partie de la cause prochaine de la tympanite est une perte de ton dans les fibres musculaires des intestins. Mais en outre comme l'air de toute espèce accumulé dans la cavité des intestins, même par sa propre élasticité,

Z 3

*fluides
digestifs*

*réabsorption
de l'air dans
le canal*

*symptômes
flatulents
dans tout le
canal alimentaire
force tonique
des intestins
modère le
dégagement d'air
& contribue à
la réabsorption
ou à son
expulsion facile*

*la cause
principale
est la perte de
ton dans les
fibres musculaires
des intestins*

peut se frayer un chemin en haut ou en bas, & devrait aussi par le secours de l'inspiration être entièrement rejeté hors du corps; de même aussi quand la réabsorption ni l'expulsion n'ont lieu, & que l'air est accumulé de manière à produire la tympanite, il est probable que le passage de ce fluide suivant le trajet des intestins, est dans quelques endroits de ces mêmes intestins, interrompu. On peut cependant à peine supposer que cette interruption vienne d'une autre cause que des constrictions spasmodiques dans certaines parties de ce canal, & je conclus que de pareilles constrictions concourent en partie à la cause prochaine de la tympanite. Je ne saurois déterminer avec certitude (& je ne le crois pas même nécessaire), si ces constrictions spasmodiques doivent être attribuées à la cause éloignée, ou si elles peuvent être considérées comme la suite de quelque degré d'atonie survenue en premier lieu.

MDCXXXVII. Je passe maintenant à la cure de la tympanite: elle est rarement suivie de succès, excepté quand la maladie est récente. Je rapporterai cependant les moyens qu'il est raisonnable de prendre, ce qu'on a ordinairement tenté, & les essais qui ont quelquefois réussi dans la cure de cette maladie.

MDCXXXVIII. La première indication est d'évacuer l'air accumulé dans les intestins, & dans cette vue il est nécessaire que les constrictions qui ont spécialement occasionné cette accumulation &

continué d'interrompre son passage le long du trajet des intestins, soient éloignées; cependant comme on peut à peine les faire cesser qu'en excitant le mouvement péristaltique dans les portions joignantes des intestins, les purgatifs ont été communément employés. Mais on est en même-tems d'accord que les plus doux laxatifs doivent être préférés, parce que les drastiques dans l'état d'extrême distention des intestins sont en danger d'entraîner l'inflammation.

C'est pour cette raison que les clystères ont été fréquemment employés, & qu'ils sont les plus nécessaires, puisque l'on trouve que les matières fécales qui y sont rassemblées sont en général dures & sèches. Non-seulement à raison de cet état des matières fécales, mais en outre quand les clystères produisent une évacuation considérable d'air, & qu'ils font voir ainsi qu'ils ont quelque effet relâchant par rapport aux spasmes des intestins, ils doivent être répétés très-fréquemment.

MDCXXXIX. Pour faire cesser les contractions des intestins, ainsi que dans la vue de produire quelques effets carminatifs, divers antispasmodiques ont été proposés & ordinairement employés; mais leurs effets sont rarement considérables, & on a prétendu que leurs qualités échauffantes ont été quelquefois nuisibles. Il est cependant toujours convenable d'en joindre quelqu'un d'une espèce plus douce avec les purgatifs & les clystères qu'on

*gurgel
Z 3 d'ore*

chitos

antispasmod

seul on

*irrité
purgatif & c
chitos*

emploie, & c'est un conseil très-judicieux que de donner toujours le principal des antispasmodiques, qui est un opiat, après que l'opération des purgatifs est finie.

opiat

MDCXL. En considération de l'extrême distension & de la sécheresse des intestins, & sur-tout des contractions spasmodiques qui dominent, les fomentations & les bains chauds ont été proposés comme remède, & on dit les avoir employés avec avantage : mais on a remarqué que les bains très-chauds n'ont pas été aussi utiles que les bains tièdes continués long-tems.

tiède

MDCXLI. Dans la supposition que la maladie dépende sur-tout de l'atonie du canal alimentaire, les remèdes toniques semblent être proprement indiqués. Suivant cela les martiaux & les différens amers ont été employés, & s'il y a quelque tonique qui soit utile, c'est sans doute le quinquina.

amers
quin

MDCXLII. Mais comme aucun remède tonique n'est plus puissant que l'action du froid à la surface du corps, & une boisson froide reçue dans l'estomac, on a pensé devoir recourir à ce remède. La boisson froide a été constamment prescrite, & le bain froid a été employé avec avantage, & il y a eu divers exemples de maladies, subitement & entièrement guéries par des applications répétées de neige sur le bas-ventre.

froid
boisson froide
bain froid

neige
bas-ventre

MDCXLIII. Il n'est pas nécessaire de remarquer

que dans le régime des personnes attaquées de tympanite, toute sorte de nourriture sujette à devenir flatulente dans l'estomac doit être évitée, & il est probable que les acides fossiles & les sels neutres, comme antizimiques, peuvent être utiles.

*chimie
potable
acide fossile
neutres*

MDCXLIV. Dans les cas obstinés & désespérés de la tympanite, l'opération de la paracentèse a été proposée: mais c'est un remède douteux, & il n'y a aucun fait qui prouve qu'elle ait été pratiquée avec succès. Il est manifeste que cette opération est un remède approprié spécialement & presque exclusivement à la tympanite abdominale, l'existence de laquelle, indépendamment de l'intestinale, est très-douteuse, ou au moins n'est pas aisée à déterminer. Quand même son existence seroit constatée, cependant il n'est pas vraisemblable qu'elle fût guérie par ce remède, & aucune expérience exacte n'a encore déterminé jusqu'à quel point l'opération doit être salutaire dans la tympanite intestinale.

*paracentèse
douteux
doute
a
Tympanite*



C H A P I T R E I I I.

*Des Intumescences aqueuses,
ou Hydropisies.*

MDCXLV. **I**L se forme souvent dans différentes parties du corps, une collection contre-nature de fluides séreux ou aqueux, & quoique la maladie qui en provient soit distinguée suivant les différentes parties qu'elle occupe, cependant de pareils épanchemens reçoivent la dénomination générale d'hydropisie. En même-temps quoique les exemples particuliers d'une pareille collection doivent être distingués les uns des autres suivant les parties qu'ils occupent aussi bien que par d'autres circonstances qui les accompagnent, cependant tous semblent dépendre de quelques causes générales qui leur font, pour la plupart, communes. Avant donc de procéder à considérer les diverses espèces, il est à propos de tâcher d'assigner les causes générales de l'hydropisie.

MDCXLVI. Dans les personnes en santé, il paroît qu'un fluide séreux ou aqueux est constamment versé ou exhalé en vapeur, dans chaque cavité ou interstice du corps humain capable de le recevoir, & ce même fluide sans rester long-tems ou sans être accumulé dans ces espaces, semble

*Causes
générales*

*fluide
exhalé*

constamment être aussitôt absorbé de nouveau par les vaisseaux destinés à cet usage. Suivant cette vue de l'économie animale, il est manifeste que s'il arrive qu'une quantité de fluide versée dans une capacité est plus grande que celle que les vaisseaux absorbans peuvent en même-tems en reprendre, il se fera une accumulation inusitée du fluide séreux dans ces parties ; ou quoique la quantité versée ne soit pas au-delà du point ordinaire, cependant si l'absorption est autrement interrompue ou diminuée, une collection de fluide peut avoir lieu.

Ainsi en général l'hydropisie peut être attribuée à un épanchement augmenté ou à une absorption diminuée. Il faut donc passer à la recherche de ces diverses causes,

MDCXLVII. Un épanchement augmenté peut survenir ou par un accroissement contre-nature de l'exhalaison ordinaire, ou de la rupture des vaisseaux qui transmettent ces fluides séreux, ou aqueux, ou des capacités qui les contiennent.

MDCXLVIII. L'exhalaison ordinaire peut être augmentée par diverses causes, & particulièrement par une interruption du libre retour du sang veineux des extrémités des vaisseaux du corps au ventricule droit du cœur. Cette interruption semble opérer, en opposant de la résistance au libre passage du sang des artères dans les veines ; ce qui augmente la force du fluide artériel dans les vaisseaux

épanch.
1.
2. *Causé*
épanch.
augmenté
2.
épanch.
diminué

1.
épanch.
augmenté
2.
épanch.
diminué

exhalans , & par conséquent la quantité du fluide qu'ils versent.

MDCXLIX. L'interruption du libre retour du sang veineux des extrémités des vaisseaux peut être due à certaines circonstances qui troublent le cours du sang veineux , & très-fréquemment à certaines affections dans le ventricule droit du cœur lui-même , qui l'empêchent de recevoir la quantité ordinaire du sang de la veine-cave , ou à des obstructions dans les vaisseaux des poumons qui s'opposent à l'entière évacuation du ventricule droit , & par-là l'empêchent de recevoir la quantité ordinaire du sang de la veine-cave. Ainsi un Polype dans le ventricule droit du cœur & l'ossification de ses valvules, aussi-bien que toutes les obstructions considérables & permanentes des poumons , ont été reconnues pour les causes de l'hydropisie.

MDCL. Pour éclaircir la manière d'agir de ces causes générales , il faut remarquer que le retour du sang veineux trouve une certaine résistance quand la situation du corps est telle qu'elle donne occasion à la pesanteur du sang de s'opposer à son mouvement dans les veines ; cet effet a sur-tout lieu , quand la force de la circulation est foible , & de-là vient qu'en restant debout on produit ou on augmente l'immescence des extrémités inférieures.

M D C L I. Non-seulement ces causes interrompent plus généralement le mouvement du

sang veineux , mais en outre son interruption dans des veines particulières , peut de même augmenter l'exhalaison & produire l'hydropisie. L'exemple le plus remarquable en est , quand des obstructions considérables du foie empêchent la libre circulation du sang dans la veine - porte & ses nombreuses branches , & par-là les obstructions sont une cause fréquente d'hydropisie.

MDCLII. L'état squirrheux de la rate & des autres viscères , aussi bien que celui du foie , ont été considérés comme des causes de l'hydropisie ; mais je ne saurois concevoir de quelle manière ils peuvent produire cette maladie , excepté lorsqu'il leur arrive d'être près de quelque veine considérable par la compression de laquelle ils peuvent produire une ascite portée à un certain degré : ou en comprimant la veine-cave ils peuvent produire aussi une anasarque des extrémités inférieures. Il est vrai que l'état squirrheux de la rate & celui des autres viscères ont été souvent reconnus dans les corps des hydropiques ; mais ce cas arrive rarement , sans que le foie en soit aussi affecté , & je penche à croire que les squirrhosités de la rate ont été les effets de celles des autres viscères , plutôt que la cause de l'hydropisie ; ou que si les squirrhes des autres viscères ont paru dans les hydropiques quand le foie n'en étoit pas attaqué , ils doivent avoir été produits par quelque une des causes de l'hydropisie que je rapporterai ci-après ; & par conséquent ce sont des

le
général
de la

cause
de la

on doit
être, des
général, des
causes
phénomène
la cause de
l'hydropisie

circonstances accidentelles plutôt que des causes de l'hydropisie.

MDCLIII. Dans les petites portions même du système veineux, l'interruption du mouvement du sang dans des veines particulières a eu le même effet. Ainsi un polype formé dans la cavité d'une veine, ou des tumeurs formées dans ses tuniques, empêchent le libre passage du sang, & peuvent produire l'hydropisie dans les parties vers l'extrémité de ces veines.

MDCLIV. Mais la cause la plus fréquente qui interrompt le mouvement du sang dans le trajet des veines, est la compression des tumeurs qui existent près d'elles; tels sont des tumeurs anévrismatiques dans les artères, des abcès, des tumeurs squirrheuses & stéatomateuses dans des parties voisines.

On doit rapporter au même genre la compression de la veine-cave descendante par le volume de l'utérus dans les femmes grosses, & la compression de la même veine descendante par le volume d'eau dans l'ascite. Ces deux genres de compression produisent fréquemment des gonflemens séreux dans les extrémités inférieures.

MDCLV. On peut supposer qu'une pléthore générale contre nature du système veineux, peut augmenter l'exhalaison, & que cette pléthore peut survenir par la suppression des écoulemens, ou des évacuations du sang, qui ont eu lieu quelque tems dans le corps, comme le flux menstruel & hémorrhoidal. Une hydropisie cependant qui

veines
anévrisme

ascite

suppression
écoulemens

provient d'une telle cause, paroît au moins rarement ; & quand elle survient, je suis porté à l'attribuer aux mêmes causes que la suppression elle-même, plutôt qu'à une pléthore qu'on supposeroit en dériver.

MDCLVI. Une des causes les plus fréquentes d'une exhalaison augmentée, est, selon moi, le relâchement des vaisseaux exhalans. Ce qui rend probable qu'une telle cause peut la produire, c'est que les membres paralytiques dans lesquels on soupçonne un pareil relâchement, sont souvent affectés d'un gonflement séreux, ou, comme on l'appelle, œdémateux.

*monstré
répété
et noté*

Mais on en trouve un exemple plus fréquent & plus remarquable dans la débilité générale qui accompagne si souvent l'hydropisie. Cela paroît assez par l'espèce qui succède si souvent à des causes débilitantes : comme sont les fièvres continues ou intermittentes qui ont été de longue durée ; des évacuations abondantes de toutes sortes, & long-tems continuées ; en un mot, la plupart des maladies qui ont duré long-tems, & qui ont produit en même-tems d'autres symptômes d'une débilité générale.

Parmi les autres causes propres à affoiblir toute l'habitude du corps & à produire l'hydropisie, on en doit rapporter une qui est fréquente ; c'est l'intempérance dans l'usage des liqueurs enivrantes.

MDCLVII. On accordera sans peine qu'une

+ ne s'explique la raison de cela ?

épanchemens
de
Nouveau
épanchemens

épanchemens
de
Nouveau
épanchemens

Diathèse
hydropique
ou
cancer

débilité générale peut produire un relâchement des vaisseaux exhalans ; & ce qui me fait penser que c'est la cause occasionnelle de l'hydropisie, c'est que pendant que la plupart des causes que j'ai rapportées sont propres à produire des hydropisies seulement de certaines parties, l'état de débilité générale donne lieu à un accroissement d'exhalaison dans chaque cavité ou interstice du corps, & par-là entraîne une maladie générale. Ainsi nous avons vu des épanchemens d'un fluide séreux faits en même tems dans la cavité du crâne, dans celle du thorax & de l'abdomen, & semblablement dans le tissu cellulaire de presque tout le corps. Dans de pareils cas, la manière d'agir d'une cause générale se découvre elle-même par ces diverses hydropisies, qui augmentent dans une partie à mesure qu'elles diminuent dans une autre; & cela, alternativement dans différentes parties. Cette combinaison de différentes espèces d'hydropisie, ou, pour parler plus exactement, cette hydropisie universelle, doit, selon moi, être rapportée à une cause plus générale; & dans le plus grand nombre de cas, à peine peut-on en imaginer une autre qu'un relâchement général des vaisseaux exhalans. C'est ce que j'appelle une diathèse hydropique, qui souvent opère par elle-même, & souvent concourant jusqu'à un certain point avec d'autres causes, est spécialement ce qui leur donne leur entier développement.

Cet état du système, quand il commence à paroître,

paraître, semble être ce qu'on a considéré comme une maladie particulière sous le nom de cachexie; mais dans tous les cas qui se sont offerts à moi, je l'ai toujours considéré, & j'ai trouvé toujours qu'il étoit en effet le commencement d'une hydropisie générale.

MDCLVIII. Les diverses causes d'hydropisie que j'ai déjà rapportées, peuvent produire cette maladie, quoiqu'il n'y ait point une surabondance des fluides séreux ou aqueux dans les vaisseaux sanguins; mais il faut remarquer qu'une accumulation de cette sorte, peut souvent donner occasion à la maladie, sur-tout quand celle-là concourt avec les causes rapportées ci-devant.

Une telle surabondance contre nature, peut venir d'une quantité inusitée d'eau prise à l'intérieur. Ainsi, une boisson extraordinairement abondante, a quelquefois occasionné l'hydropisie. Il est vrai que dans plusieurs circonstances, on boit de grandes quantités d'eau; & si on la rejette aisément par les selles, l'urine, ou la transpiration, elles ne produisent aucune maladie. Mais il est aussi certain que, dans quelques occasions, une quantité extraordinaire de liqueurs aqueuses a été transmise par les divers vaisseaux exhalans internes, & a produit l'hydropisie. Ce cas semble être survenu, ou parce que les excrétoires n'ont pas été propres à rejeter le fluide aussi vite qu'on l'a pris, ou parce qu'ils ont été obstrués par le concours de

Tome II.

A a

Cachexie

*Boisson aqueuse
abondante*

*confusion
de l'urine*

plusieurs causes accidentelles. Suivant cela, on dit que la boisson soudaine d'une grande quantité d'eau très-froide, a produit l'hydropisie, probablement par l'action du froid, qui a produit une constriction des excrétoires.

La proportion du fluide aqueux dans le sang peut être augmentée, non seulement par la boisson d'une grande quantité d'eau, mais elle peut être aussi augmentée par l'absorption ou l'imbibition que fait l'organe de la peau, de l'eau contenue dans l'atmosphère. Il est connu que la peau peut être, au moins occasionnellement, dans un état propre à cette absorption; & il est probable que, dans plusieurs cas d'hydropisie commençante, quand la circulation du sang à la surface du corps est très-languissante, la peau peut être changée, d'un état de transpiration à l'état contraire d'imbibition, & ainsi, la maladie au moins peut être beaucoup augmentée.

*immixtion
de
l'urine
dans
le sang*

*ischurie
rénale*

MDCLIX. Une seconde cause d'une surabondance contre nature des fluides aqueux dans les vaisseaux sanguins, peut être une interruption des excrétoires aqueuses ordinaires; &, suivant cela, on a prétendu que les personnes fort exposées à un air froid & humide, sont sujettes à l'hydropisie. On a dit aussi qu'une interruption ou une diminution considérable de la sécrétion urinaire, produit la maladie; & il est certain que, dans le cas d'une ischurie rénale, la sérosité retenue dans les vaisseaux sanguins, a été versée dans

quelques cavités internes, & a occasionné l'hydropisie.

MDCLX. Une troisième cause, d'une trop grande proportion du fluide séreux dans le sang, qui est sujet à s'écouler par les vaisseaux exhalans, peut être rapportée à de très-grandes évacuations du sang, soit spontanées, soit artificielles. Ces évacuations, en ôtant une grande proportion des globules rouges & du gluten, qui sont les principaux moyens de retenir le serum dans les vaisseaux sanguins, permettent à ce serum de s'écouler plus aisément par les vaisseaux exhalans; & par-là des hydropisies ont été souvent la suite de pareilles évacuations.

Il est aussi possible que des cautères, qui fournissent un écoulement depuis long-tems & abondamment, privent le sang d'une grande portion de gluten & produisent le même effet.

Une trop grande proportion des parties séreuses du sang peut être non-seulement due à la spoliation que je viens de rapporter, mais peut aussi, selon moi, être rapportée à un défaut dans les facultés digestrices & assimilatrices de l'estomac & des autres organes: par-là ils ne préparent pas & ne convertissent pas les alimens qu'ils reçoivent, de manière à produire la quantité convenable de globules rouges & de gluten; mais encore ils continuent de fournir des parties aqueuses, en occasionnent une trop grande proportion, & les rendent propres à s'échapper en

Aa 2

hémorrhagie

Cautères

*de sang
donné m. l. l.*

trop grande quantité par les vaisseaux exhalans. C'est de cette manière que nous expliquons l'hydropisie qui accompagne si souvent le chlorosis, qui paroît toujours d'abord par une couleur pâle de tout le corps ; ce qui indique un défaut manifeste des parties rouges du sang, & ce qu'on ne peut attribuer dans cette maladie qu'à une digestion & une assimilation imparfaites.

Je n'oserois point déterminer si une semblable imperfection a lieu dans ce qu'on appelle cachexie. Il est vrai que cette maladie est dûe d'ordinaire à des causes générales de débilité ci-devant mentionnées ; & comme il est probable qu'une débilité générale peut affecter les organes de la digestion & de l'assimilation , l'état imparfait de ces fonctions , en occasionnant un défaut des globules rouges & du gluten , peut souvent concourir avec le relâchement des vaisseaux exhalans , pour produire l'hydropisie.

MDCLXI. Ce sont-là les diverses causes d'accroissement d'exhalaison que j'ai rapportées comme les principales de l'hydropisie ; mais j'ai de même observé qu'en supposant le même effet, il peut se faire un épanchement aussi par la rupture des vaisseaux qui transmettent les fluides aqueux.

De cette manière, une rupture du conduit thorachique a donné occasion à un épanchement de chyle & de lymphé dans la cavité du thorax, & une rupture des vaisseaux lactés a occasionné

Chloro

[illegible]

Pharmacopoeia
des Narm. Indes
e-symphotogues

une semblable effusion dans la cavité de l'abdomen ; & dans l'un & l'autre cas , une hydropisie en a été produite.

Il est assez probable qu'une rupture des vaisseaux lymphatiques à la suite des efforts ou des compressions violentes des muscles voisins , a occasionné un épanchement , qui , étant répandu dans le tissu cellulaire , a produit une hydropisie considérable.

En parlant de ce genre de causes , il faut remarquer qu'il y a plusieurs exemples de rupture ou d'érosion des reins , des uretères ou de la vessie urinaire , qui ont causé un épanchement d'urine dans la cavité de l'abdomen , & ont produit une ascite.

MDCLXII. Au sujet de la rupture des vaisseaux qui transmettent les fluides aqueux ou des vésicules qui les contiennent , je dois observer que les dissections des cadavres ont souvent offert des vésicules formées à la surface de plusieurs parties internes ; & on a supposé que la rupture de pareilles vésicules , communément appelées hydrides , & l'épanchement continué d'un fluide aqueux qui en sort , ont été souvent la cause de l'hydropisie. Je ne nie point la possibilité d'une pareille cause , mais je soupçonne qu'on doit expliquer cet objet d'une autre manière.

On a trouvé souvent , dans presque chaque partie différente des animaux , des collections de vésicules sphériques , qui contiennent un fluide

A a 3

aqueux; & dans plusieurs cas d'hydropisie supposée, sur-tout dans les hydropisies enkistées, le gonflement a été entièrement dû à une collection de pareilles hydatides. On a formé plusieurs conjectures sur la nature & la production de ces vésicules; mais cet objet enfin semble déterminé. Il paroît certain que chacune de ces vésicules a dans son intérieur, ou est annexée à un animal vivant du genre des vers. Il semble que ce ver a la faculté de former une vésicule, suivant des vues de sa destination propre, & de la remplir d'un fluide aqueux qu'il tire des parties voisines. Cet animal a été proprement appelé par les derniers Naturalistes *Tænia hydatigena*. Je ne pourrai pas plus loin l'origine & la nature de cet animal, ou l'exposition des diverses parties du corps humain qu'il occupe; mais il convenoit, en exposant les causes de l'hydropisie, de dire aussi quelque chose des hydatides, & je ne dois point omettre d'ajouter que je suis persuadé que la plupart des exemples d'hydropisie enkistée qui ont paru dans différentes parties du corps humain, ont été réellement des collections de pareilles hydatides. Mais je ne saurois déterminer à présent comment les intumescences occasionnées par ces hydatides peuvent être distinguées des autres espèces d'hydropisie, ou quel est le traitement qui leur convient.

MDCLXIII. Je reviens à la considération de la cause générale de l'hydropisie, que j'ai dit

hydatides

Tænia
hydatigena

hydrop. enkist.
M. d'hydrop.

(MDCXLVI), pouvoir être une interruption ou une diminution de l'absorption qui devoit reprendre les fluides exhalés des diverses cavités & des interstices du corps. Il n'est pas aisé cependant de constater les causes de cette interruption.

MDCLXIV. Il semble probable que l'absorption peut être diminuée, & même cesser entièrement, par la perte du ton dans les extrémités absorbantes des vaisseaux lymphatiques. Je ne puis, à la vérité, douter qu'un certain degré de ton ou de faculté active ne soit nécessaire dans ces extrémités absorbantes; & il paroît probable que la même débilité générale qui produit ce relâchement général des vaisseaux exhalans, dans lequel j'ai fait consister la diathèse hydropique, occasionnera en même tems une perte de ton dans les absorbans; & par conséquent, qu'un relâchement des exhalans sera accompagné en général d'une perte de ton dans les absorbans, & que cela concourra à la production de l'hydropisie. A la vérité, il peut arriver que la diminution d'absorption y ait une grande part, puisqu'on guérit souvent les hydropisies par des médicamens, qui semblent opérer en excitant l'action des absorbans.

MDCLXV. On a supposé que l'absorption formée par les extrémités des vaisseaux lymphatiques peut être interrompue par une obstruction de ces vaisseaux, ou au moins des glandes conglobées à travers lesquelles ces vaisseaux passent. C'est un point cependant douteux. Comme les

Aa 4

relaxation
diminution
de
l'absorption

perte de ton
de la même
débilité

quelques
organes en
excitant de ton
ou absorbans

obstruction de
vaisseaux
lymph. ou
des glandes
lymph.

branches des vaisseaux lymphatiques communiquent souvent l'une avec l'autre, il n'est pas probable que l'obstruction d'un seul de ces vaisseaux, ou de divers autres, puisse beaucoup contribuer à interrompre l'absorption de leurs extrémités.

Et pour la même raison, il est peu probable qu'une obstruction des glandes conglobées puisse avoir un tel effet. Il n'y a qu'une obstruction de glandes du mésentère, à travers lesquelles une portion si considérable de lymphes passe, qui puisse interrompre cette absorption. Mais cette circonstance même ne sauroit nous autoriser à supposer & à croire que ces glandes, même dans un état considérable de tuméfaction, ne sont pas entièrement obstruées. Je puis attester avoir vu divers exemples de la plus grande partie des glandes mésentériques fort tuméfiées, sans qu'elles interrompissent la transmission des fluides aux vaisseaux sanguins, ou qu'elles puissent occasionner l'hydropisie.

La tumeur d'une glande axillaire semble, à la vérité, souvent affecter le bras d'une intumescence hydropique; mais il me paroît douteux que ce gonflement du bras puisse n'être pas dû à quelque compression de la veine axillaire, plutôt qu'à une obstruction des vaisseaux lymphatiques. ⁽¹⁾

MDCLXVI. On peut supposer qu'une interruption particulière d'absorption a lieu dans le cerveau. Comme on n'a point encore découvert

(1) *l'homme. l'obstruction de la veine*

avec certitude des vaisseaux lymphatiques dans cet organe, on peut penser que l'absorption, qui certainement a lieu, est formée par les extrémités des veines, ou par les vaisseaux qui transmettent le fluide directement dans les veines; de sorte que tout obstacle au libre mouvement dans les veines du cerveau peut y interrompre l'absorption, & occasionner cette accumulation de fluide séreux qui provient si fréquemment d'une congestion du sang dans ces veines; mais je propose seulement ces opinions comme des conjectures.

MDCLXVII. Après avoir ainsi expliqué les causes générales de l'hydropisie, je devrois passer ici à l'exposition des diverses parties du corps dans lesquelles se font les épanchemens séreux, & marquer ainsi les différentes espèces d'hydropisie; mais je ne pense pas devoir entrer dans des détails minutieux sur cet objet. Dans plusieurs cas, ces collections ne peuvent point être constatées par des symptômes externes, & par conséquent ne peuvent point être soumises à des règles de pratique; & plusieurs d'entr'elles, quoique pouvant être discernées jusqu'à un certain point, ne paroissent point curables. J'évite sur-tout d'exposer très-particulièrement les diverses espèces, parce que cet objet a été déjà rempli par le Docteur Monro & d'autres Auteurs connus. Je dois me borner ici à la considération des espèces les plus fréquentes, & qui se trouvent ordinairement dans

*Cerveau**veins
cerv*

la Pratique, comme sont l'anasarque, l'hydrothorax & l'ascite. Je traiterai de chacune de ces espèces dans des sections séparées.

SECTION PREMIÈRE.

De l'Anasarque.

MDCLXVIII. **L'**ANASARQUE est une intumescence de la surface du corps qui ne paroît d'abord ordinairement que dans des parties déterminées, mais qui souvent devient enfin générale à mesure qu'elle s'étend; c'est un gonflement uniforme de tout le membre, qui d'abord toujours mou, & recevant aisément la pression du doigt, en conserve quelque tems l'empreinte après qu'on l'a retiré; mais ce creux disparoît peu à peu & se remplit. Ce gonflement paroît d'abord en général, aux extrémités inférieures; ce n'est même que le soir, & il disparoît de nouveau le matin. Il est ordinairement plus considérable à mesure que la personne a resté plus long-tems debout durant le jour; mais dans plusieurs cas l'exercice & la promenade empêchent qu'il ne se forme à l'ordinaire. Quoique ce gonflement paroisse sur les pieds, & au tour des chevilles, cependant si les causes qui le produisent continuent d'agir, il s'étend graduellement en haut, occupe les jambes, les cuisses & le tronc du corps, & quelquefois même la tête.

Telle est

Ordinairement le gonflement des extrémités inférieures diminue durant la nuit; le matin le gonflement de la face est le plus considérable, & en général il disparoît presqu'entièrement durant le cours de la journée.

MDCLXIX. On a ordinairement considéré comme synonymes les termes d'anasarque & de leucophlegmatie; mais quelques Auteurs ont proposé de les considérer comme désignant des maladies distinctes. Les Auteurs qui sont de cette dernière opinion emploient le nom d'anasarque pour la maladie qui commence par les extrémités inférieures, & qui s'étend de-là par degrés en haut, de la manière que je l'ai exposé; pendant qu'ils appellent leucophlegmatie, celle dans laquelle la même espèce de gonflement paroît, même dès le commencement, très générale sur tout le corps. Ils semblent aussi penser que ces deux maladies viennent de deux différentes causes, & que pendant que l'anasarque peut être produite de la manière qu'on l'expose dans les articles MDCXLVIII, MDCLIX, la leucophlegmatie provient spécialement du défaut de la partie rouge du sang comme l'indiquent l'art. MDCLX, & les suivans. Je ne trouve pas cependant cette distinction fondée, car quoique dans les hydropisies qui proviennent des causes mentionnées dans l'art. MDCLX, & les suivans, la maladie paroisse dans quelques cas affecter plus immédiatement tout le corps, cependant cela n'établit point une différence du cas ordinaire.

leucophlegm

anasarque

leucophlegm

*leucophlegm
par défaut
d'une partie
du sang*

de l'anasarque; car ces affections parviennent enfin à être parfaitement les mêmes dans toutes les circonstances; & dans les cas occasionnés par le défaut de la partie rouge du sang, j'ai fréquemment observé que la maladie vient exactement de la manière que j'ai remarqué que se formoit l'anasarque.

MDCLXX. L'anasarque est évidemment une collection contre-nature d'un fluide séreux dans le tissu cellulaire immédiatement sous la peau. Quelquefois pénétrant la peau elle-même il suinte à travers les pores de l'épiderme; & quelquefois étant trop dense pour être transmis par ces pores, il élève l'épiderme en vésicules. D'autres fois la peau ne permettant pas à l'eau de la pénétrer, elle est comprimée & endurcie, & en même-tems si distendue, qu'elle forme des tumeurs aqueuses d'une consistance extraordinaire; c'est aussi dans ces dernières circonstances qu'une inflammation érythématique est disposée à survenir sur ces gonflemens de l'anasarque.

MDCLXXI. Une anasarque peut être produite immédiatement par quelque-une des diverses causes de l'hydropisie qui agissent plus généralement sur le système, & même, quand par d'autres circonstances particulières il paroît d'abord d'autres espèces d'hydropisie; cependant toutes les fois qu'elles procèdent des causes qui affectent plus généralement le système, une anasarque vient tôt ou tard se joindre avec elles.

Tumeurs
aqueuses
devenant
érythématiques

MDCLXXII. Ce qu'on a dit dans l'article MDCL, à l'égard des effets de la position du corps, rend raison de la manière suivant laquelle cette maladie a coutume de se déclarer. Ses progrès gradués, qui s'étendent après quelque tems non-seulement au tissu cellulaire sous la peau, mais probablement aussi à une grande partie du même tissu à l'intérieur du corps, se déduiront facilement des communications qui existent entre les diverses parties de ce même tissu, mais spécialement des causes générales de la maladie, qui produisent leurs effets dans chaque partie du corps. Il me paroît que l'eau de l'anasarque se transmet plus facilement à la cavité du thorax & aux poumons qu'à la cavité de l'abdomen, ou des viscères qui y sont contenus.

MDCLXXIII. Une anasarque est presque toujours accompagnée d'une grande diminution dans la sécrétion de l'urine, qui par cela même est fortement colorée, & par la même cause après qu'elle est refroidie dépose aisément un sédiment rougeâtre copieux. Cette moindre quantité d'urine peut quelquefois être dûe à une obstruction des reins; mais probablement elle est occasionnée en général par la transmission des parties aqueuses du sang dans le tissu cellulaire, ce qui les empêche de se porter aux reins comme à l'ordinaire.

Cette maladie est aussi en général accompagnée d'un degré extraordinaire de soif; circonstance que j'attribuerois à une semblable privation du

injection

*elle se transmet
à la cavité
de l'abdomen*

urine

fluide de la langue & de l'arrière-bouche, qui sont extrêmement sensibles à toute diminution de l'humour qui les lubrifie.

MDCLXXIV. La cure de l'anasarque doit être dirigée suivant trois indications générales qui consistent :

1°. A faire cesser l'action des causes éloignées de la maladie.

2°. A évacuer le fluide séreux déjà contenu dans le tissu cellulaire.

3°. A rétablir le ton du système, dont on peut considérer la perte dans plusieurs cas comme la cause prochaine de la maladie.

MDCLXXV. Les causes éloignées sont souvent de telle nature que, si elles ont agi, elles ont cessé de le faire long-tems avant que la maladie se soit déclarée. Quoique par conséquent les effets subsistent, les causes ne peuvent point devenir un objet de pratique; mais si elles continuent encore d'agir, comme l'intempérance & quelques autres, il faut les éviter. Le plus souvent, les causes éloignées sont certaines maladies qui ont précédé, & on doit alors traiter l'hydropisie par l'usage des remèdes appropriés à celles-là. Leur cure à la vérité peut être souvent difficile; mais il étoit à propos d'établir cette première indication, pour montrer que quand on ne peut point attaquer les causes éloignées, la cure de l'hydropisie doit être difficile & peut être impossible. Dans plusieurs cas par conséquent les indications suivantes seront peu utiles, & parti-

culièrement en remplissant la seconde, on procurera non-seulement au malade beaucoup de souffrances qui ne serviront à rien, mais aussi d'ordinaire on avancera la fin dernière.

MDCLXXVI. La seconde indication d'évacuer la sérosité épanchée, peut être quelquefois remplie avec avantage, ou au moins avec un soulagement passager. On peut y parvenir de deux manières. La première en tirant de l'eau directement de la partie gonflée par des ouvertures qu'on y pratique dans cette vue. Ou secondement, en excitant certaines excrétions séreuses, ce qui peut produire une absorption du serum qui peut être transmis aux vaisseaux sanguins, & par-là son écoulement peut être facilité, ou il peut s'échapper spontanément par quelque une des voies excrétoires ordinaires.

MDCLXXVII. Dans l'anasarque on pratique ordinairement les ouvertures dans quelque partie des extrémités inférieures, & il suffira de faire des mouchetures qui s'étendent jusqu'au tissu cellulaire. On faisoit autrefois dans cette vue des incisions considérables; mais comme toute blessure d'une partie hydropique, qui pour guérir doit nécessairement s'enflammer & suppurer, est sujette à devenir gangréneuse, on a trouvé plus sûr de se contenter de petites ouvertures qui peuvent se guérir quand on le veut. Même à l'égard de ces dernières, il convient de les pratiquer à

*évacuer le
serum
par les
ouvertures*

mouchetures

*petites ouvertures
à guérir
avec diligence*

quelque distance l'une de l'autre, & de les faire dans des parties les plus déclives.

MDCLXXVIII. L'eau des membres affectés d'anasarque peut être tirée par des cautères ouverts un peu au-dessous du genou: car comme le grand gonflement des extrémités inférieures est sur-tout occasionné par un fluide séreux exhalé dans les parties supérieures & retombant constamment vers les inférieures, les cautères dont j'ai parlé en évacuant l'eau qui vient d'en-haut, peut beaucoup diminuer la maladie. A moins cependant que ces cautères n'aient été ouverts dans un état peu avancé de l'anasarque, & avant que les parties aient perdu beaucoup de leur ton, les lieux où on les pratique sont disposés à devenir gangréneux.

Quelques Auteurs ont conseillé dans la même vue d'employer les setons; mais je pense que ces derniers sont encore plus disposés que les cautères à entraîner l'accident dont je viens de parler.

MDCLXXIX. Dans la vue de tirer la sérosité des membres affectés d'anasarque, on leur a appliqué les vésicatoires, & quelquefois avec succès; mais les parties où on les applique sont sujettes à la gangrène; il faut donc employer ce moyen avec une grande réserve, & peut être seulement dans les circonstances que j'ai rapportées ci-dessus, où les cautères peuvent convenir.

MDCLXXX.

*cautères
ouverts
au-dessous
du genou*

seton

Vésicatoires

MDCLXXX. Les feuilles de chou appliquées à la peau, occasionnent aisément une exsudation aqueuse de la surface du corps; appliquées aux pieds & aux jambes, elles en ont quelquefois fait sortir l'eau très-copieusement, & ont été très-utiles.

C'est, je pense, d'une manière analogue que les bas de soie huilés, & par là propres à intercepter toute communication des pieds & des jambes avec l'air extérieur, ont aussi quelquefois fait sortir une grande quantité d'eau des pores de la peau, & qu'on les dit avoir diminué de cette manière les gonflemens aqueux de l'anasarque; mais dans divers essais, je n'ai jamais trouvé fort utile l'usage de la soie huilée, ni des feuilles de chou.

MDCLXXXI. Les seconds moyens proposés dans l'art. MDCLXXVI, pour tirer l'eau des parties hydropiques, peuvent se rapporter à l'emploi des émétiques, des purgatifs, des diurétiques ou des fudorifiques.

MDCLXXXII. Comme un vomissement spontané a quelquefois excité une absorption dans les parties hydropiques, & en a par-là retiré les eaux, il a été naturel de supposer que le vomissement que l'art excite peut avoir le même effet, & suivant ce principe, on l'a trouvé souvent efficace. Cette pratique cependant demande qu'on emploie les émétiques antimoniaux énergiques, & qu'on les répète fréquemment après de courts intervalles.

Tome II.

B b

*feuilles
chou*

*soie
huilée
poussée
dans l'eau*

*Emétique
vomissement*

pour exciter le vomissement

*purgatif
le plus
simple*

*la plus
douce
purgative
naturelle*

*Crème de
tartre
forte dose*

*le plus sûr
et le plus sûr*

MDCLXXXIII. Les malades se soumettent plus aisément à l'usage des purgatifs qu'à celui des émétiques, & à la vérité ils supportent d'ordinaire plus aisément les premiers que les derniers. En outre il n'y a point de moyen plus certain que l'action des purgatifs pour obtenir une évacuation abondante des fluides séreux; ce sont ces raisons qui ont fait donner la préférence à ce genre d'évacuans. Il a été quelquefois nécessaire de recourir aux drastiques qui sont assez connus, & dont il seroit superflu de parler ici. Je crois à la vérité que les purgatifs les plus drastiques sont les plus efficaces pour exciter l'absorption, en ce que leur stimulus est le plus aisé à être communiqué aux autres parties du système; mais en dernier lieu il a régné une opinion favorable aux purgatifs plus doux dont on a vanté l'usage; c'est sur-tout à l'égard de la crème de tartre qui donnée à forte dose fréquemment répétée, a quelquefois excité de grandes évacuations par les selles & par les urines, ce qui a guéri des hydrophies. Ce médicament cependant a été souvent sans effet, pendant que les drastiques ont obtenu des succès plus constants.

Les Praticiens ont depuis long-tems observé que dans l'emploi des purgatifs, il est nécessaire de les répéter en gardant d'aussi courts intervalles que le malade pourra le supporter; la raison en est probablement, que quand le purgatif n'est pas porté

au point d'exciter promptement une absorption, l'évacuation affoiblit le système, & par-là augmente le cours des fluides vers les parties hydropiques.

MDCLXXXIV. Les reins fournissent une issue naturelle à une grande partie des fluides aqueux contenus dans les vaisseaux sanguins, & l'accroissement d'excrétion par les reins à un degré considérable, est un moyen aussi propre que tout autre pour faire absorber le liquide des parties hydropiques. C'est dans cette vue que les diurétiques ont été toujours employés dans la cure de l'hydropisie. Les remèdes de ce genre qu'on peut mettre en usage, sont exposés dans tous les traités de matière Médicale & de Médecine-pratique, & il il seroit inutile de les répéter ici. Il arrive cependant malheureusement qu'aucun d'eux n'a une action certaine, & on ne connoît pas bien pourquoi ils réussissent quelquefois, & pourquoi ils font d'autrefois sans effet, ni pourquoi l'un des médicamens de ce genre est utile pendant que l'autre ne l'est pas. Le défaut général des Auteurs de Médecine-pratique, est de nous offrir des cas dans lesquels certains médicamens ont été très-efficaces, mais de négliger de nous dire dans combien d'autres ils ont été trouvés sans effet.

MDCLXXXV. Une remarque particulière qu'on doit faire, c'est qu'il n'y a presque point de diurétique aussi certainement efficace qu'une grande quantité d'eau ordinaire prise en boisson. J'ai à la vérité

Bb 2

reins

admirable
reins

diurétiques
certains

quelques
deux ordres
en boisson

observé MDCLVIII, qu'on devoit attribuer quelquefois à la même cause l'hydropisie, & les Médecins ont été précédemment si convaincus que les liqueurs aqueuses prises à l'intérieur devoient être transmises aux parties hydropiques, & augmenter la maladie, qu'ils ont en général prescrit l'abstinence de toute boisson pareille, autant qu'il est possible. Il n'a pas été non plus prouvé qu'en évitant ce moyen de fournir à l'exhalaison, & en observant une abstinence totale de boisson, on ait guéri entièrement des hydropisies. Quelle conclusion doit-on tirer de ces faits? La chose est très-douteuse. Une hydropisie qui provient d'une grande quantité de liquide pris à l'intérieur, est un exemple très-rare; &, d'un autre côté, il y a des exemples innombrables d'une très-grande quantité d'eau prise en boisson, & qui s'est écoulée très-promptement par les selles & les urines, sans produire aucun degré d'hydropisie. A l'égard d'une abstinence totale de la même boisson, c'est une pratique très-difficile à observer, & si rarement mise en usage, qu'on ne peut connoître jusqu'à quel point elle peut devenir efficace. La méthode d'en donner avec beaucoup d'épargne, a été à la vérité souvent employée; mais dans cent exemples, je l'ai vue continuée long-tems sans aucun avantage manifeste, pendant, qu'au contraire, la pratique de donner une boisson abondante a été trouvée, non-seulement très-

abstinence
de
boisson

salutaire, mais encore très-souvent efficace pour guérir la maladie. L'ingénieux & savant Docteur Milman s'est rendu très-recommandable, en faisant revivre la méthode de donner en abondance des liqueurs aqueuses pour guérir l'hydropisie. Non-seulement les exemples qu'il rapporte, d'après sa propre expérience, & d'après celle des Médecins les plus célèbres de l'Europe, mais aussi plusieurs cas qu'on trouve dans les Recueils d'Observations, des bons effets d'une abondante boisson d'eau minérale, ne me laissent point douter que la pratique recommandée par le Docteur Milman ne soit extrêmement convenable. Je pense qu'elle est spécialement adaptée aux cas dans lesquels on entreprend sur-tout la cure par les diurétiques. Il est probable que ces médicamens ne peuvent presque point être transmis en certaine quantité aux reins, sans être délayés dans une grande portion d'eau; & l'emploi fréquent qu'on a fait en dernier lieu de la crème de tartre, a souvent fait voir que ces effets diurétiques ne sont guère remarquables, que quand on l'accompagne d'une grande quantité d'eau, & que sans cela ils sont rarement sensibles. Je conclurai, en observant sur ce point, que, comme il y a un si grand nombre de cas d'hydropisie absolument incurables, la Pratique que nous considérons peut souvent manquer; cependant, dans la plupart des cas, on peut l'essayer en sûreté, & s'il paroît que l'eau qu'on a prise

*absolument
bon
m. Dacre
avec
milman*

Udoyan Dimutys

390

M É D E C I N E

*ingrément
de la
méthode par
le Udoyan*

passé aisément par les voies urinaires, & spécialement qu'elle augmente l'urine au-delà de la quantité de boisson qu'on a prise, on peut, avec probabilité, continuer cette méthode, & en retirer un grand avantage. Mais au contraire, si l'urine n'est point augmentée, ou qu'elle ne le soit point en raison de la boisson, on peut conclure que l'eau qu'on a bue est transmise par les vaisseaux exhalans, & qu'elle augmente la maladie.

indomptable

MDCLXXXVI. Un autre ordre de remèdes qu'on peut employer pour exciter une excréation sereuse, & par-là, pour guérir l'hydropisie, est celui des sudorifiques. On a employé quelquefois, à la vérité, de pareils remèdes; mais quelque utiles qu'on les ait jugés, il y a peu d'observations de guérison obtenue par ce moyen: & quoique j'aie vu quelques exemples de leurs succès, dans la plupart de mes essais, ils ont été sans efficacité.

*Chaleur à
la surface
du corps*

A cet égard, il convient de prendre connoissance de divers moyens qu'on a proposés & mis en usage pour dissiper l'humidité du corps, & particulièrement de celui de l'application externe de la chaleur à la surface du corps. Je ne puis point citer à cet égard mon expérience; & leur convenance, ainsi que leur utilité, ne sont fondées que sur l'autorité des Auteurs qui les rapportent. J'offrirai seulement une conjecture sur ce point; c'est que si de tels moyens ont été réelle-

ment utiles, comme cela est arrivé rarement en tirant du corps une humidité sensible, il est probable qu'ils ont agi en rétablissant la transpiration, qui est souvent fort diminuée dans cette maladie, ou peut-être en changeant l'état de la peau, de la propriété d'absorption qu'on a dit avoir lieu, dans celle de la transpiration.

MDCLXXXVII. Quand, par divers moyens que je viens d'exposer, nous aurons réussi à évacuer l'eau des hydropiques, ce sera alors spécialement le cas de remplir notre troisième indication, qui est de rétablir le ton du système, dont la perte est si souvent la cause de la maladie. Dès la première apparence de celle-ci, cette indication peut avoir proprement lieu, & on peut dès-lors employer avec avantage plusieurs moyens relatifs à cet objet. Dans plusieurs cas de cette affection, & quand elle n'est qu'à un degré modéré, je suis persuadé qu'ils peuvent obvier à un accroissement ultérieur.

MDCLXXXVIII. Ainsi, dans ce qu'on appelle communément le premier symptôme de l'anasarque, c'est-à-dire, aux premières apparences des gonflemens œdémateux des pieds & des jambes, les trois remèdes du bandage, de la friction & de l'exercice, ont produit les effets les plus marqués.

MDCLXXXIX. Il est assez manifeste que

Bb 4

quelque degré de compression externe est propre à soutenir le ton des vaisseaux, & sur-tout à prévenir les effets du poids du sang dans la dilatation de ceux des extrémités inférieures; une pareille compression produite par un bandage convenable, a été souvent utile. En appliquant ce dernier, il faut avoir soin que la compression ne soit jamais plus grande à la partie supérieure qu'à la partie inférieure du membre; & je crois qu'on ne peut d'aucune manière plus parfaitement remplir cet objet, qu'en employant un bas serré convenablement avec des lacets.

MDCXC. La friction est un autre moyen, par lequel l'action des vaisseaux sanguins peut être augmentée; & par-là, on peut prévenir la stagnation des fluides à leurs extrémités. Dans cette vue, l'usage des brosses a souvent contribué à dissiper les gonflemens œdémateux. Il me paroît qu'une friction semblable, doit être plutôt faite le matin, quand le gonflement a beaucoup diminué, que le soir, quand l'enflure est portée à un degré considérable. Je conçois aussi que la friction étant faite de bas en haut, elle est plus utile que quand on la fait alternativement de haut en bas & de bas en haut. On a été dans l'usage de remplacer la friction par les brosses (nommées en Anglois *flesh-brush*), par celle de la flanelle chaude & sèche; & cela peut être dans quelques cas plus convenables: mais je n'apperçois pas que l'impré-

Gonflement

bas serré

friction

le matin

de bas en haut

me

gnation de ces flanelles, avec quelque fumée sèche, soit d'aucun avantage.

MDCXCI. À l'égard de l'exercice, je dois observer que, quoique les personnes qui restent debout durant le jour, semblent rendre par-là plus grand le gonflement qui survient la nuit; cependant, comme l'action des muscles concourt beaucoup à accélérer le mouvement du sang veineux, je suis certain qu'une promenade d'une aussi longue durée que le malade pourra aisément la supporter, prévient souvent ce gonflement œdémateux, qu'on auroit produit en restant debout ou même assis.

MDCXCII. Ces moyens cependant, quoiqu'ils puissent être utiles, lors de la formation d'une hydropisie dont les causes ne sont pas très-puissantes, seront souvent insuffisants dans un état plus violent de la même maladie; & il faudra alors recourir à des remèdes plus puissants. Tels sont l'exercice & les toniques, qui peuvent être employés durant le cours de la maladie, & sur-tout après que l'eau a été évacuée.

MDCXCIII. L'exercice est propre à favoriser chaque fonction de l'économie animale, sur-tout à seconder la transpiration, & à empêcher par-là l'accumulation des fluides aqueux dans le corps. Je conçois aussi que c'est un des moyens les plus efficaces pour empêcher que la peau ne soit dans un état d'imbibition; & comme je l'ai donné à

fonction de
muscle

exercice
la circulation
muscle
action
du sang

entendre ci-devant au sujet de l'émaciation (MDCVII), je suis persuadé qu'une transpiration pleine & abondante, sera toujours un moyen d'exciter l'absorption dans chaque partie du système. On doit donc se promettre que l'exercice sera fort utile dans l'hydropisie ; & on doit préférer tout genre d'exercice qui peut le mieux convenir au malade : il faut toutefois qu'il soit toujours tel que le malade puisse le supporter aisément. Dans l'anasarque, l'influence qu'à l'exercice des muscles pour seconder le mouvement du sang veineux, me porte à croire qu'à quelque degré que le malade puisse le supporter, il peut toujours être avantageux. Quelques expériences aussi me persuadent que, par l'exercice seul employé de bonne heure dans la maladie, plusieurs hydropisies peuvent être guéries.

MDCXCIV. On a prescrit avec raison d'autres toniques avec l'exercice. Les principaux sont : les martiaux, le quinquina & les amers. Ces médicaments sont non-seulement propres à rétablir le ton du système en général, mais ils sont particulièrement utiles pour fortifier les organes de la digestion, qui, dans les hydropisies, sont fréquemment fort affoiblis. C'est dans la même vue, que les aromatiques peuvent être aussi souvent joints aux toniques.

MDCXCV. Le bain froid est, dans plusieurs occasions, le plus puissant tonique qu'on puisse

employer ; mais au commencement de l'hydropisie, quand la débilité du système est considérable, on peut à peine le mettre en pratique avec sûreté. Toutefois, après que l'eau des hydropisies a été très-pleinement évacuée, & que l'indication est de fortifier le système pour prévenir une récidive, le bain froid, peut-être, peut avoir lieu. Il faut en même tems user de précaution, & ne guère l'employer, que le système n'ait recouvré une grande partie de sa vigueur. Quand celle-ci est rétablie, le bain froid peut être très-utile pour la confirmer & la compléter.

MDCXCVI. Dans la convalescence de l'hydropisie, pendant que les divers moyens que je viens d'exposer pour fortifier le système, sont mis en usage, il conviendra de veiller constamment à soutenir les excrétions aqueuses, & par conséquent avoir soin de seconder la transpiration par beaucoup d'exercice, & d'entretenir la secrétion abondante des urines par l'usage des diurétiques.



*Dante
Comedie*

*mont
exercice*

diurétiques

excrétions

transpiration

usage

seconder

la transpiration

par beaucoup d'exercice

& d'entretenir la

secrétion abondante

des urines

par l'usage des diurétiques

pendant que les divers moyens

que je viens d'exposer

pour fortifier le système

sont mis en usage

il conviendra de veiller

constamment à soutenir

les excrétions aqueuses

& par conséquent

avoir soin de seconder

la transpiration

par beaucoup d'exercice

& d'entretenir la

secrétion abondante

des urines

par l'usage des diurétiques

pendant que les divers moyens

que je viens d'exposer

pour fortifier le système

sont mis en usage

il conviendra de veiller

constamment à soutenir

les excrétions aqueuses

& par conséquent

avoir soin de seconder

la transpiration

par beaucoup d'exercice

& d'entretenir la

secrétion abondante

des urines

par l'usage des diurétiques

SECTION II.

*De l'Hydrothorax, ou de l'Hydropisie
de poitrine.*

MDCXCVII. **L'**HYDROTHORAX, qui est une collection contre-nature d'un fluide séreux dans le thorax, est plus fréquent qu'on ne l'a imaginé. Sa présence cependant n'est pas toujours reconnue avec certitude, & souvent elle est portée à un degré considérable avant qu'on la découvre.

MDCXCVIII. Ces épanchemens des fluides aqueux dans le thorax, offrent des variétés. Très-souvent on trouve l'eau en même-tems dans les deux sacs de la plèvre, mais fréquemment dans l'un d'eux seulement. Quelquefois on la trouve dans le péricarde seul; mais pour la plupart ce dernier cas n'a lieu que quand la collection s'est formée, dans une ou dans les deux cavités du thorax. Dans quelques cas on trouve la collection seulement dans le tissu cellulaire des poumons, qui environne les bronches sans qu'il y ait en même temps aucune effusion dans la cavité du thorax.

MDCXCIX. Très-fréquemment l'eau est sur-tout contenue dans un grand nombre d'hydatides diversement situées; quelquefois elles ont l'apparence de flotter dans la cavité; mais elles sont fréquem-

ne
m - des des
sacplèvre
péricarde
tissu cellulaire
poumons

de hydatides

ment unies, & attachées à des parties déterminées de la surface interne de la plèvre.

MDCC. Ces variétés dans la collection de l'eau, donnent lieu à des symptômes différens suivant les divers cas; & de-là vient qu'il est souvent difficile de déterminer la présence & la nature de cette affection. Je tâcherai cependant d'indiquer ici les symptômes les plus ordinaires, & spécialement ceux de la forme principale & la plus fréquente de la maladie, quand le fluide séreux se trouve dans les deux facs de la plèvre, ou pour me servir de l'expression ordinaire, dans les deux cavités du thorax.

MDCCL. Cette maladie se déclare souvent avec un sentiment d'anxiété vers la partie inférieure du sternum. A cet état, peu de tems après, se joint une certaine difficulté de respirer, qui d'abord paroît seulement quand la personne se meut un peu plus vite qu'à l'ordinaire en montant sur un lieu élevé, ou en descendant un escalier; mais après quelque tems la difficulté de la respiration devient plus constante & plus considérable, surtout durant la nuit, quand le corps est dans une situation horizontale. Communément aussi, il est plus aisé de se coucher sur un côté que sur un autre, & souvent on se trouve mieux couché sur le dos que sur l'un ou l'autre des côtés. Ces circonstances sont ordinairement accompagnées d'une toux fréquente, qui est d'abord sèche, mais

Telle est la
propriété des
symptômes

commence
à se sentir

Toux

qui après quelque tems est accompagnée d'une expectoration d'un *mucus* clair.

Ces symptômes ne suffisent pas pour déterminer avec certitude l'hydrothorax, puisqu'on les voit accompagner d'autres maladies de la poitrine. Si toutefois on apperçoit en même-tems une enflure œdémateuse des pieds & des jambes, une pâleur leucophlegmatique de la face, & peu d'excrétion d'urine, on ne peut pas douter plus long-tems de la formation de l'hydrothorax. Quelques Auteurs ont avancé que quelquefois dans cette maladie, avant que l'enflure des pieds survienne, il paroît un gonflement aqueux du scrotum; mais je n'en ai jamais vu aucun exemple.

MDCCII. Pendant que la présence de la maladie reste encore incertaine, il y a un symptôme qui à quelquefois lieu, & qu'on a regardé comme caractéristique & propre à ne laisser plus de doute; c'est qu'aussitôt que le malade est endormi, il s'éveille en sursaut avec un sentiment d'anxiété & de respiration difficile, & avec une violente palpitation du cœur. Cet état incommode demande qu'il se relève immédiatement, & très souvent la difficulté de la respiration le force à garder cette situation, & l'empêche de se livrer au sommeil une grande partie de la nuit. J'ai trouvé souvent que ce symptôme accompagnoit la maladie; mais j'ai aussi vu divers exemples dans lesquels on ne l'appercevoit pas. Je dois observer en outre que je n'ai pas remarqué ce symptôme dans l'empyème,

*à l'apoplexie
gonflement
des
pieds
jaune
des
scrotum
mais on dirait
quelque*

*gonflement
des*

par le

*à l'apoplexie
lequel*

ni dans toute autre maladie du thorax, & par conséquent quand il est joint à une difficulté de respirer, & qu'il est accompagné du moindre signe d'hydropisie, je ne balance point à conclure la présence de l'eau dans la poitrine, & j'ai vu toujours mon jugement confirmé par d'autres symptômes qui se déclaroient ensuite.

MDCCIII. L'hydrothorax se rencontre souvent avec très-peu, ou presque aucun des symptômes ci-dessus exposés, & on ne peut s'assurer de sa présence avec certitude jusqu'à ce qu'il en paroisse d'autres. Le plus décisif est une fluctuation d'eau dans la poitrine, apperçue par le malade lui-même, ou par le Médecin dans certains mouvemens du corps: je n'ai point eu une occasion favorable d'observer jusqu'à quel point la méthode proposée par Auenbrugger peut s'appliquer à déterminer la présence de l'eau & sa quantité dans la poitrine.

On a dit que dans cette maladie il paroît quelque tumeur sur les côtés ou sur le dos; mais je n'en ai point rencontré d'exemple. Dans un cas de cette maladie, j'ai trouvé un côté du thorax extrêmement distendu, les côtes étant poussées en dehors plus loin de ce côté que de l'autre.

On a remarqué souvent qu'un engourdissement ou un degré de paralysie dans l'un des deux bras, accompagnoit l'hydrothorax.

Aussitôt après que la maladie a fait quelques progrès, le pouls devient ordinairement irrégulier, & fréquemment intermittent; mais comme ce cas

de l'op.
Seventeen
under one
month &
or less
rejoins

côte de thorax
distendu

engourdissement
des bras

pouls irrégulier

n'arrive dans un si grand nombre d'autres maladies de la poitrine, qu'à moins d'être accompagné de quelques-uns des autres symptômes ci-devant exposés, on ne peut le regarder comme indiquant l'hydrothorax.

MDCCIV. Cette maladie, comme les autres hydropisies, est ordinairement accompagnée de soif & d'une excrétion de peu d'urine; ce qu'on doit expliquer de la même manière que dans le cas d'anasarque MDCLXXIII. L'hydrothorax est cependant quelquefois sans soif ou sans aucun autre symptôme fébrile. Quoique je pense que cela arrive seulement dans les affections partielles, ou quand une affection générale n'est encore qu'à un léger degré; dans les deux cas cependant, & plus spécialement quand la maladie est fort avancée, il y a en général quelque degré de fièvre; & je conçois que c'est dans un cas pareil que les personnes affectées sont plus ordinairement sensibles au froid, & qu'elles se plaignent de la fraîcheur de l'air, pendant qu'elle n'est point sensible pour d'autres personnes.

MDCCV. L'hydrothorax quelquefois paroît seule, sans qu'aucune autre espèce de paralysie ait lieu en même-tems: & dans ce cas la maladie, pour l'ordinaire, est une affection partielle, en ce qu'elle est seulement dans l'un des deux côtés du thorax, ou en ce qu'elle est une collection d'hydatides dans une partie de la poitrine. L'hydrothorax est cependant une partie d'une hydropisie.

pisie plus universelle, & quand il y a en même-temps de l'eau dans toutes les trois cavités principales, & dans le tissu cellulaire d'une grande partie du corps. J'ai rencontré divers exemples dans lesquels une hydropisie universelle a commencé bord par un épanchement dans le thorax. L'hydrothorax cependant vient plus fréquemment d'une anasarque qui augmente par degrés; & comme je l'ai dit ci-devant, la diathèse générale semble souvent affecter plutôt le thorax que ou la tête ou l'abdomen.

MDCCV. Cette maladie admet rarement de traitement ou de soulagement par les remèdes. D'ordinaire elle augmente de plus en plus la difficulté de la respiration, jusqu'à ce que l'action des poumons soit entièrement interrompue par la quantité d'eau épanchée, & la terminaison funeste survient plus subitement qu'on ne l'avoit attendue. Dans plusieurs exemples d'un hydrothorax mortel, j'ai remarqué un crachement de sang qui se déclare plusieurs jours avant la mort du malade.

MDCCVI. La cause de l'hydrothorax est souvent manifestement une des causes générales de l'hydropisie ci-devant énoncées; mais je trouve difficile à déterminer ce qui fait que ces causes générales portent spécialement leur action dans le thorax, & particulièrement ce qui produit ces collections particulières qu'on y rencontre.

MDCCVII. Ce qui a été dit ci-devant, fait voir que la cure de l'hydrothorax doit être

Tome II.

Cc

Anasarque
anasarque
anasarque

Hydropisie
Hydropisie
Hydropisie

anasarque

presque la même que celle de l'anasarque, & quand le premier est joint avec la dernière comme un effet de la même diathèse générale, il n'y a pas de doute que la méthode du traitement ne doive être la même dans les deux. Lors même que l'hydrothorax est seul, & forme une maladie partielle, par des causes particulières qui agissent dans le thorax seulement, on ne peut employer guère que les moyens généraux qu'on a proposés ci-devant. Il y a seulement un moyen particulier adapté à l'hydrothorax, c'est de tirer les eaux épanchées par la paracentèse du thorax.

MDCCVIII. Il est difficile de déterminer dans quels cas cette opération est la plus convenable. Il n'y a point de doute qu'elle ne puisse être exécutée en toute sûreté, & il semble qu'on peut garantir qu'elle a été quelquefois pratiquée avec succès. Quand la maladie dépend d'une diathèse hydropique générale, l'opération ne peut point seule produire la guérison, mais elle amène un soulagement passager; & quand d'autres remèdes employés semblent être efficaces, l'écoulement de l'eau peut beaucoup favoriser une cure complète. Je n'ai pas cependant été assez heureux pour la voir pratiquée avec succès; & même quand elle promettrait le plus, c'est-à-dire, dans les cas d'une affection partielle; j'ai été souvent frustré dans mon attente.

SECTION III.

De l'Ascite, ou Hydropisie du bas-ventre.

MDCCIX. LE nom d'ascite est donné à toute collection d'eau qui cause une enflure générale, & une distension du bas-ventre. De pareilles collections sont plus fréquentes que celles qui surviennent au thorax.

MDCCX. Celles qui ont lieu dans le bas-ventre, de même que celles du thorax, offrent différentes positions. Le plus ordinairement elles sont dans le sac du péritoine, ou dans la cavité générale de l'abdomen; mais elles commencent souvent par des sacs formés au dessus, ou unis avec quelqu'un des viscères; & peut-être les exemples les plus fréquens de cette espèce se trouvent dans les ovaires des femmes. Quelquefois l'eau de l'ascite se trouve entièrement hors du péritoine, & entre ce dernier & les muscles abdominaux.

MDCCXI. Ces collections unies avec des viscères particuliers & celles qui sont formées hors du péritoine, forment la maladie que les Auteurs ont appelée hydropisie enkistée, ou *hydrops saccatus*. Leur siège précis & même leur existence est difficile à déterminer. Elles sont en général formées par des collections d'hydatides.

Cc 2

Ascite
général
probel
marc
hyd. abd.

hyd. abd.

MDCCXII. Dans le cas le plus ordinaire, celui de l'hydropisie abdominale, le gonflement est d'abord assez marqué dans tout le ventre ; mais en général il paroît plus considérable sur l'épigastre. A mesure cependant que la maladie avance, l'enflure devient plus uniforme & générale. La distension & le sentiment de pesanteur, quoique considérables, varient un peu suivant que la position du corps est changée ; on éprouve sur tout la pesanteur sur le côté sur lequel le malade est couché, pendant qu'en même-tems du côté opposé la distension devient quelque peu moindre. Dans la plupart des exemples d'ascite, la fluctuation de l'eau à l'intérieur peut être apperçue & rendue sensible au Praticien, quelquefois même par un son qu'il entend. Cette perception de fluctuation ne fait pas distinguer avec certitude les différens états de l'hydropisie, mais sert très-bien à faire discerner l'hydropisie, de la tympanite, des cas de la *Physoconia*, & de l'état de grossesse dans les femmes.

MDCCXIII. Souvent une ascite se déclare pendant qu'il ne paroît en même-tems aucune autre espèce d'hydropisie ; mais quelquefois l'ascite est seulement une partie d'une hydropisie universelle. Dans ce cas elle vient ordinairement à la suite d'une anasarque qui augmente par degrés ; mais étant jointe avec l'anasarque elle ne dénote pas toujours quelque diathèse générale, puisque le plus souvent une ascite occasionne plutôt ou plus tard une

gonflement

fluctuation

Anasarque
ou Cancer

enflûre édémateuse des extrémités inférieures. Pendant que la collection d'eau dans l'abdomen de quelque cause qu'elle soit produite, devient considérable, elle est toujours accompagnée d'une difficulté dans la respiration; mais ce symptôme se rencontre souvent quand il n'y a pas de l'eau dans le thorax. L'ascite est quelquefois sans fièvre; mais fréquemment elle est accompagnée de plus ou moins de mouvement fébrile. La maladie n'est jamais considérable, sans produire la soif & peu d'excrétion d'urine.

MDCCXIV. Dans le diagnostic de l'ascite, la plus grande difficulté qui se rencontre est de discerner quand l'eau est dans la cavité de l'abdomen, ou quand elle est dans les différens états d'une hydropisie enkistée ci-dessus mentionnée. Il n'y a pas peut-être de moyen certain de la distinguer dans tous les cas; mais dans un grand nombre, nous pouvons essayer de tirer quelques inductions.

Quand les circonstances antécédentes font soupçonner une diathèse hydropique générale; quand en même-tems il paroît quelque degré d'hydropisie dans d'autres parties du corps; & quand dès la première apparition l'enflûre est uniforme sur tout le ventre, nous pouvons en général présumer que l'eau est dans la cavité de l'abdomen. Mais quand l'ascite n'a point été précédée d'aucun état de cachexie du système, & quand au commencement la tumeur & la tension ont paru dans une partie du ventre plus que dans une autre, il y a lieu de

Cc 3

respiration

*soif
peu d'urine*

*Diagnostic
de l'ascite
Anal.*

Ascite

partie

ascite
générale.
suspensée

soupçonner une hydropisie enkistée, même quand la tension & la tumeur du ventre sont devenues générales & uniformes ; cependant si le système général du corps paroît peu affecté, si la force du malade est peu diminuée, si l'appétit subsiste dans son état naturel, & si le sommeil est peu interrompu, si les menstrues dans les femmes continuent à couler à l'ordinaire, s'il ne s'est point formé cependant d'anasarque, ou, quoiqu'elle puisse déjà avoir lieu, si elle est encore bornée aux extrémités inférieures, & qu'il n'y ait point de pâleur leucophlegmatique, ou une couleur pâle dans la face, s'il n'y a ni fièvre ni beaucoup de soif ou peu d'excrétion d'urine, comme cela arrive dans une affection plus générale ; alors suivant le concours de ces circonstances multipliées, on fera très-fondé à supposer que l'ascite est du genre de celles qui sont enkistées.

une ascite
qui est
suspensée
dans
le foie
ou
le péricarde

La principale exception que souffre, selon moi, cette règle générale, est quand on peut avec beaucoup de probabilité présumer que l'ascite vient en conséquence d'un foie squirrheux ; ce qui à mon avis peut occasionner une collection d'eau dans la cavité de l'abdomen, pendant que le système général peut n'être pas autrement beaucoup affecté.

une ascite
qui est
suspensée
dans
le péricarde

MDCCXV. A l'égard de la cure de l'ascite quand elle est du genre enkisté, il ne paroît pas, autant que j'en puis juger, qu'elle soit possible. Quand la collection d'eau est dans la cavité abdominale seule,

sans aucune autre espèce d'hydropisie qui l'accompagne, je pense que la cure est toujours difficile ; car on peut présumer qu'elle dépend d'un état squirrheux du foie, ou d'une autre affection considérable des viscères abdominaux, que je conçois être d'une cure très-difficile, de même que l'ascite qui en dépend. En même-tems de pareils cas peuvent admettre souvent un soulagement passager par la paracentèse.

MDCCXVI. Quand l'ascite est une partie d'une hydropisie universelle, elle peut, autant que d'autres cas de cette sorte, admettre une cure ; & il est manifeste qu'on ne peut l'obtenir que par les mêmes moyens que j'ai proposés ci-devant, pour le traitement de l'anasarque générale. Il arrive fréquemment que l'ascite est accompagnée d'une diarrhée, & dans ce cas on n'admet point l'usage des purgatifs aussi librement qu'on le fait ordinairement pour l'anasarque. Elle doit donc être souvent traitée presque par les seuls diurétiques.

On peut sur-tout employer les diurétiques dont il a été fait mention ci-devant ; mais dans l'ascite on en a trouvé un particulier ; c'est une douce friction long-tems continuée sur toute la peau de l'abdomen avec les doigts plongés dans l'huile. Elle a été souvent utile pour exciter un accroissement d'excrétion d'urine ; mais dans la plupart des essais que j'en ai vu faire, elle a manqué de produire cet effet.

Cc 4

la cause de la
sans en van
hydropisie
de difficile

elle est plus
longue à
simpler d.
La diète est
un peu plus

donc on
donc
friction sur
l'abdomen
avec les
doigts baignés

MDCCXVII, L'ascite admet un moyen particulier pour tirer immédiatement les eaux épanchées; c'est l'opération très connue de la paracentèse de l'abdomen. Il est difficile de déterminer dans quelles circonstances de l'ascite on peut proposer avec le plus de convenance cette opération; mais autant que j'en puis juger, elle doit être réglée presque par les mêmes considérations que j'ai ci-devant exposées à l'égard de la paracentèse du thorax.

La manière de former la paracentèse de l'abdomen, & les précautions qu'elle exige, sont maintenant si connues & enseignées dans tant d'ouvrages, qu'il est superflu que je donne ici des préceptes sur ce sujet, sur-tout après les principes judicieux & les règles que donne M. Bell dans son second volume de son système de Chirurgie.

*Cirrhose
mucosité
glanduleuse
hypertrophie*



C H A P I T R E I V.

Des Intumescences générales qui proviennent d'un accroissement de volume dans toute la substance de certaines parties.

MDCCXVIII. **A**U sujet de ce chapitre, il se présente diverses difficultés Nosologiques, particulièrement à l'égard de l'admission de la *Physconia* dans l'ordre des intumescences générales. Cependant il n'est pas nécessaire que je discute ici ce point j'omets ici de même la considération de la *Physconia*, soit parce qu'elle est rarement susceptible d'une pratique heureuse, soit parce que je n'ai rien à enseigner d'utile pour la pathologie ou le traitement de cette maladie.

*physconia
omise*

MDCCXIX. L'autre genre de maladie comprise sous le titre du présent chapitre est le rachitis; je dois offrir ici quelques observations sur cet objet, en tant que c'est un exemple qui tient proprement à la classe de la cachexie, & à l'ordre des intumescences générales.

Du Rachitis.

origine
MDCCXX. ON a supposé que cette maladie avoit seulement paru dans nos tems modernes , & seulement depuis deux siècles. Cette opinion , non-obstant qu'elle ait été soutenue par des personnes de l'autorité la plus respectable , me paroît peu probable par différentes considérations. Mais c'est un objet de trop peu d'importance pour y arrêter plus long-tems mes lecteurs. La seule application qu'on en fait & qui mérite d'être ici remarquée , est qu'on fait remonter par-là son origine à la maladie vénérienne , qui a certainement paru pour la première fois en Europe peu avant l'époque qu'on assigne de l'apparition du rachitis. Mais je montrerai ci-après que cette connexion supposée entre le rachitis & la maladie vénérienne est sans fondement.

race
MDCCXXI. En exposant l'histoire du rachitis , je dois observer en premier lieu qu'à l'égard de tout ce qui précède cette maladie , tout ce qu'on trouve dans les Auteurs sur ce sujet me paroît très-peu fondé. En particulier à l'égard de l'état des parens dont la race devient affectée de cette maladie , j'en ai rencontré plusieurs exemples dans des enfans dont les parens étoient sains en apparence , & de même j'ai vu d'autres exemples d'enfans qui n'en étoient jamais attaqués , quoique nés

de parens qui suivant les considérations ordinaires auroient du produire des rachitiques ; de sorte qu'en faisant même entrer en ligne de compte l'incertitude des pères , je ne trouve point que l'opinion générale des Auteurs sur cet objet puisse être raisonnablement soutenue.

MDCCXXII. On peut cependant avec raison regarder cette maladie comme provenant des parens ; car souvent plusieurs enfans en sont affectés dans la même famille ; & ma propre observation me conduit à penser qu'elle prend plus fréquemment son origine des mères que des pères. Autant que je puis rapporter la maladie des enfans à l'état des parens , il me paroît qu'elle provient plus ordinairement de quelque foiblesse , & très-souvent d'une habitude de corps scrophuleuse dans la mère. Enfin pour conclure , je dois remarquer que dans plusieurs cas je n'ai point été capable de discerner à quel état des parens je pourrois la rapporter.

Quand les mères n'allaitent point leurs enfans , on a supposé que les nourrices qu'on leur substituoit donnoient souvent lieu à cette maladie , & quand les nourrices ont produit ou allaité des enfans qui sont devenus rachitiques , on est fondé à soupçonner qu'elles ont occasionné la maladie dans les enfans d'autrui ; mais j'ai eu peu d'occasions de déterminer cet objet. Il m'a paru jusqu'à un certain point que les nourrices qui sont les plus sujettes à occasionner cette maladie sont celles

par la man

gère

scrophuleuse
mère

par les
nourrices

Lignier

qui donnent aux enfans une grande quantité de lait aqueux, & qui continuent de les allaiter plus long-tems qu'à l'ordinaire. En somme cependant, je pense que les nourrices à gages occasionnent rarement cette maladie, excepté quand il s'y joint une prédisposition qui vient des parens.

Duclos

acide du lait

MDCCXXIII. A l'égard de tout ce qui peut avoir précédé, & ce que les Auteurs ont mis au nombre des causes éloignées de cette maladie, je pense que les raisons qu'on en donne sont extrêmement trompeuses, & je suis très-persuadé que les circonstances de l'éducation des enfans ont mis moins d'influence pour produire cette maladie qu'on ne l'a imaginé. Il n'est pas invraisemblable sans-doute que quelques unes des circonstances qu'on rapporte comme causes éloignées ne puissent la favoriser, pendant que d'autres circonstances peuvent s'opposer à son développement; mais en même-tems je doute que les premières la produisissent là où il n'y auroit point aucune prédisposition dans la constitution originaire de l'enfant. J'ai été déterminé à juger ainsi des causes éloignées, en observant que la maladie survient quand aucune de ces causes n'a agi, & plus fréquemment, que plusieurs avoient agi sans l'occasionner. Ainsi le savant Zeviani prétend qu'elle est produite par un acide qui vient du lait avec lequel l'enfant a été nourri les premiers neuf mois de sa vie; mais presque tous les enfans reçoivent la même nourriture, dans laquelle il se produit

aussi toujours un acide , pendant que sur mille enfans qui sont ainsi nourris , à peine il y en a un qui soit affecté du rachitis. Si cependant dans les enfans rachitiques il se produit un acide particulièrement nuisible, nous devons chercher quelque cause particulière de sa production dans la qualité du lait ou dans la constitution de l'enfant, & M. Zeviani n'a expliqué ni l'un ni l'autre. Je ne saurois donc croire que l'acide ordinaire du lait ait aucune part dans la production de cette maladie, parce que j'ai vu plusieurs fois un acide se développer & occasionner différens dérangemens sans qu'il ait cependant produit le rachitis.

Une autre cause éloignée qu'on assigne ordinairement, est d'avoir nourri l'enfant avec des alimens farineux non-fermentés. Mais par-tout on nourrit les enfans avec de tels farineux, pendant que le rachitis est un exemple rare, & j'ai vu plusieurs cas où les enfans avoient été nourris en plus grande proportion qu'à l'ordinaire, de farineux fermentés, de même que de viande, sans avoir prévenu la maladie. Suivant moi, on doit faire les mêmes observations à l'égard de la plupart des circonstances qu'on a rapportées comme causes éloignées du rachitis.

MDCCXXIV. Ayant ainsi offert mon opinion à l'égard des prétendus *antécédens* de cette maladie, je passe maintenant aux phénomènes qui surviennent quand elle est déclarée.

farineux non fermentés

La maladie paroît rarement avant le neuvième mois , & commence rarement après la seconde année de l'âge de l'enfant. Dans l'intervalle entre ces deux périodes , l'apparition de la maladie est quelquefois plus avancée , quelquefois plus tardive , & d'ordinaire elle se forme d'abord lentement. Les premières apparences en sont la mollesse des chairs , la maigreur qui a lieu en même-tems , quoique l'enfant prenne une nourriture abondante. La tête comparée au reste du corps paroît grosse , avec la fontanelle , & peut-être les futures plus ouvertes qu'à l'ordinaire dans des enfans du même âge. La tête continue à grossir , le front en particulier devenant extrêmement proéminent , & en même-tems le cou continue à s'amincir ou semble devenir tel par sa disproportion avec la tête. La dentition est lente ou plus tardive qu'à l'ordinaire , & les dents qui sortent deviennent aisément noires , & fréquemment tombent de nouveau. Les côtes perdent leur convexité & deviennent applaties sur les côtés , pendant que le sternum est poussé en dehors & forme une espèce de pont. En même-tems , ou peut-être plutôt , les épiphyses à différentes articulations des membres deviennent enflées , pendant que les parties des membres qui sont entre les articulations paroissent ou peut-être deviennent réellement plus minces. Les os semblent être partout flexibles devenant diversement contournés , & particulièrement l'épine du dos se courbe dans

age
progrès
à l'ordinaire

Tallons
progrès
à l'ordinaire

tête

dentition

côtes

épiphyses

ostéites

différentes parties de sa longueur. Si l'enfant, au tems que la maladie se déclare, a acquis le pouvoir de marcher, il devient de jour en jour plus foible dans ses mouvemens, & marque plus d'aversion pour l'exercice, perdant enfin entièrement le pouvoir de marcher. Pendant que ces symptômes vont en augmentant, l'abdomen est toujours plein & extrêmement gonflé. L'appétit est souvent bon, mais les déjections sont en général fréquentes & molles. Quelquefois les facultés de la pensée sont affoiblies, & il règne un état de stupidité ou de folie ; mais ordinairement il paroît une sensibilité prématurée, & les enfans acquèrent la faculté de parler plutôt qu'à l'ordinaire. A la première apparition de cette maladie, il n'y a point en général de fièvre qui l'accompagne ; mais elle continue rarement long-tems, sans que le pouls ne devienne fréquent, & que d'autres symptômes fébriles ne se déclarent. C'est avec ces symptômes que la maladie avance dans son cours, & qu'elle continue dans certains cas quelques années ; mais très-souvent dans cet espace la maladie cesse de faire des progrès, & la santé se rétablit en entier ; à cela près que les membres qui ont été contournés durant la maladie continuent à être dans le même état le reste de la vie. Dans d'autres cas cependant la maladie fait des progrès en augmentant jusqu'au point d'affecter presque toutes les fonctions de l'économie animale, & elle se termine enfin par la

*abdomen**faiblesse**la
santé se
rétablit*

mort. Il n'est pas nécessaire de faire l'énumération de la variété des symptômes qui paroissent dans de tels cas, en ce qu'ils ne sont point essentiels à la constitution de la maladie, mais qu'ils sont purement des conséquences de l'état plus violent de la maladie. A l'ouverture des cadavres on a découvert dans les parties internes diverses affections morbifiques. On a trouvé la plupart des viscères de l'abdomen extrêmement grossis. Les poumons ont aussi paru dans un état morbifique, apparemment par quelque inflammation qui étoit survenue vers la fin de la maladie. On a trouvé ordinairement le cerveau dans un état de flaccidité avec épanchement d'un fluide séreux dans ses cavités. Très-souvent on a trouvé les os très-mous, & de nature à pouvoir être coupés avec un instrument tranchant. On a remarqué aussi toujours que les fluides étoient dans un état de dissolution, & les parties musculaires molles & tendres. Tout le cadavre étoit sans aucun degré de roideur, quoique ce soit l'état ordinaire de la plus grande partie des autres cadavres.

MDCCXXV. Il semble par les circonstances de cette maladie, qu'elle consiste dans un défaut de la matière destinée à former les parties solides du corps. Cela paroît spécialement dans l'état vicié de l'ossification qui dépend apparemment du défaut de la matière qui devoit être déposée dans les membranes destinées à devenir osseuses, & qui devoit leur donner la consistance convenable & la dureté osseuse.

anatomie

*defaut de
matière
osseuse*

osseuse. Il paroît que cette matière n'est point fournie en quantité convenable, mais qu'à sa place, il s'en produit en abondance une autre propre à augmenter leur volume, particulièrement dans les épiphyses. Il est difficile de déterminer à quoi tient ce défaut. On pourroit le rapporter à un vice dans les organes de la digestion & de l'assimilation, qui empêchent les fluides en général d'être convenablement préparés, ou bien on peut l'attribuer aux organes de la nutrition, qui empêchent la sécrétion de la matière propre destinée à cette fonction. A l'égard du dernier cas, j'ignore entièrement en quoi il peut consister, & je ne puis pas même concevoir qu'un pareil état existe : mais il est plus facile d'appréhender la première cause par sa nature & son existence; & il est probable qu'elle a une grande influence dans cette matière, puisque dans les rachitiques, il paroît si ordinairement un état plus liquide du sang, soit durant la vie, soit après la mort. C'est cet état des fluides, ou le défaut de matière osseuse en eux, que je considère comme la cause prochaine de la maladie; ce qui peut en outre dépendre, jusqu'à un certain point, d'un relâchement général, & de la débilité des fibres motrices des organes qui forment les fonctions de la digestion & de l'assimilation.

MDCCXXVI. Il reste cependant à expliquer encore, pourquoi ces circonstances se découvrent elles-mêmes à une époque particulière de la vie,

Tome II.

D d

ompression
d'empêcher

digestion
assimilation

nutrition

& presque jamais ni avant ni après cette période. Je vais offrir sur ce point les conjectures suivantes. La Nature ayant en vue que la vie humaine procédât d'une certaine manière, & que certaines fonctions fussent exercées à une certaine période de la vie seulement, elle a eu soin en général qu'à cette période, & non pas plutôt, le corps fût propre à l'exercice de la fonction qui lui convient. Pour appliquer ce principe à notre objet présent, la Nature semble avoir destiné les enfans à marcher seulement à l'âge de douze mois; & suivant cela, elle a pourvu à ce qu'à cet âge, & non pas plutôt, la matière fût préparée & rendue propre à donner aux os la fermeté qui est nécessaire, pour les empêcher de plier trop aisément sous le poids du corps. La Nature cependant n'est pas toujours constante & exacte à remplir ses propres vues; & si par conséquent la préparation de la matière osseuse n'a point été faite vers le tems de son emploi particulier, la maladie du rachitis, c'est-à-dire, cette affection qui rend les os mous & flexibles, doit survenir, & doit se déclarer vers la période particulière dont nous avons fait mention. De plus, il est également probable que si, à cette période, les os ont acquis leur fermeté convenable, & que la Nature procède à préparer & à fournir la matière osseuse propre, on peut présumer que, vers l'âge de deux ans de l'enfant, la matière osseuse sera transmise en assez grande quantité pour

~ 12 mois
la nature osseuse
donner os de
fermeté
rachitis
l'os mous, flexibles.

empêcher les os de devenir de nouveau mous & flexibles durant le reste de la vie; à moins qu'il n'arrive, comme cela a lieu quelquefois, que certaines causes n'entraînent de nouveau la matière osseuse, des membranes dans lesquelles elle a été déposée. La raison que je viens de donner de la période à laquelle le rachitis survient, semble confirmer l'opinion que la cause prochaine est un défaut de matière osseuse dans les fluides du corps.

MDCCXXVII. On a supposé fréquemment qu'une infection syphilitique a concouru à produire le rachitis; mais une telle supposition est entièrement sans vraisemblance. Si notre opinion sur l'existence du rachitis antérieurement à la maladie vénérienne est bien fondée, il sera certain que la maladie peut être occasionnée sans qu'aucune acrimonie syphilitique concoure à sa production. Mais en outre, quand une pareille infection est transmise par les parens à leurs enfans, les symptômes ne se développent pas à une époque particulière de la vie seulement, & d'ordinaire ils paroissent plus de bonne-heure qu'à l'époque du rachitis: ces symptômes aussi sont très-différens de ceux du rachitis, & ne sont accompagnés d'aucun qui en ait l'apparence: enfin, les symptômes vénériens sont guéris par des moyens qui, dans le cas du rachitis, sont sans effet, ou n'en ont qu'un mauvais. Il peut à la vérité arriver que la maladie syphilitique & le rachitis se rencontrent dans la même personne; mais on doit

considérer ce cas comme une complication accidentelle; & le très-petit nombre de cas qu'on en a remarqués, suffisent pour établir qu'il n'y a point de connexion nécessaire entre ces deux maladies.

cause prochaine MDCCXXVIII. A l'égard du défaut de matière osseuse, que je considère comme la cause prochaine du rachitis, je dois offrir quelques conjectures ultérieures concernant les causes éloignées; mais aucune d'elles ne me paroît très-satisfaisante: & quoiqu'il en puisse être, il me paroît qu'elles doivent se réduire à la supposition d'un relâchement général & d'une débilité du système.

MDCCXXIX. C'est sur cette supposition presque seule, qu'on a entièrement procédé à la cure du rachitis: les remèdes employés ont été de nature à augmenter le ton du système en général, ou de l'estomac en particulier; & nous savons que ces derniers ne bornent pas leur effet à cet organe, mais que par ce moyen ils augmentent aussi le ton de tout le système.

MDCCXXX. Parmi les toniques, celui qui promet le plus, est le bain froid; & je l'ai trouvé très-efficace pour prévenir la maladie. C'est depuis long-tems en Ecosse une pratique usitée dans tous les rangs de la société, de laver les enfans, dès la naissance, avec de l'eau froide; & dès qu'ils ont atteint l'âge d'un mois, c'est une coutume parmi les personnes d'une condition plus élevée, de les plonger entièrement chaque matin dans de l'eau froide; & par-tout où cette

*à 12 mois
bonnet
dormir en
fermé
riches
l'usage*

Cure

Tongues

Sanford

*après avoir
en le bain
d'eau
froide*

pratique a été observée, je n'ai jamais rencontré aucun exemple de rachitis. Parmi le vulgaire, quoiqu'on ait coutume de laver les enfans avec de l'eau froide seulement, cependant on ne pratique pas si ordinairement l'immersion; & lorsque dans cette classe, je rencontre des exemples de rachitis, je prescris le bain froid, qui, suivant cela, a souvent arrêté le progrès de la maladie, & quelquefois semble l'avoir entièrement guérie.

MDCCXXXI. Le remède *ens veneris*, recommandé par Boyle, & depuis ce tems-là universellement employé, doit être entièrement considéré comme tonique. Je l'ai employé avec constance, ainsi que d'autres préparations du fer, mais sans obtenir toujours des succès. Je suis persuadé que l'*ens veneris* de Boyle, nonobstant la dénomination qu'il lui a donnée, étoit vraiment une préparation de fer, qui ne différoit pas de celle qu'on nomme maintenant *flores martiales*. Mais il paroît que Bénévole & Buchnes ont employé une préparation de cuivre; & je suis disposé à croire que c'est un plus puissant tonique que le fer.

MDCCXXXII. En partant de la supposition que les toniques conviennent dans cette maladie, j'ai tâché d'employer le quinquina : mais, par la difficulté de l'administrer aux enfans à assez forte dose pour être utile, je n'ai pu reconnoître son efficacité; mais je suis disposé à m'en rapporter sur ce point à M. de Haën.

MDCCXXXIII. L'exercice, qui est un des plus puissans toniques, a été recommandé, avec juste raison, pour la cure du rachitis; & comme l'exercice de la gestation peut seul être employé, il faut que cela soit toujours en tenant l'enfant dans une situation horisontale, puisqu'on est exposé à occasionner quelque distorsion, en les portant ou en les faisant mouvoir sur leurs extrémités inférieures. Dans cette maladie, la friction avec des flanelles sèches, peut fort bien être un remède avantageux.

MDCCXXXIV. Il paroît aussi qu'il est prudent, non-seulement d'éviter l'humidité, mais même que cette précaution peut n'être pas indifférente pour la cure de cette maladie.

Il n'est pas douteux qu'un certain régime ne puisse contribuer à remplir les mêmes vues; mais je ne détermine pas le choix qu'on en doit faire. Je ne doute pas que le pain fermenté ne soit plus convenable que les farineux qui n'ont point subi la fermentation; mais je n'ai aucune raison de croire qu'une forte bière puisse jamais être un remède convenable.

Les Praticiens ont été partagés sur l'usage du lait dans cette maladie. Zeviani, guidé peut-être par la théorie, en condamne l'usage; mais Bénévoli l'emploie sans qu'il soit un obstacle à la cure de cette maladie. J'ai souvent fait cette dernière remarque dans le cours de ma Pratique. Comme il est difficile de nourrir les enfans entièrement sans lait,

je l'ai admis ordinairement comme une partie du régime des enfans rachitiques ; & dans plusieurs exemples , je puis affirmer que cet aliment n'en empêche pas la cure. Dans le cas cependant de quelque apparence de rachitis, & particulièrement d'une dentition lente, j'ai dissuadé de continuer de faire teter l'enfant, parce que le lait des femmes est une nourriture plus aqueuse que celle des vaches ; & j'ai spécialement fait discontinuer de présenter la mamelle à l'enfant, quand je pense que la nourrice donne trop d'une telle nourriture aqueuse. Car, comme il a été dit ci-dessus, j'ai eu fréquemment occasion de soupçonner que le lait de pareilles nourrices tend à favoriser le développement du rachitis.

MDCCXXXV. Outre les remèdes & le régime que j'ai maintenant rapportés, on a ordinairement employé dans cette maladie les émétiques & les purgatifs. Quand l'appétit & la digestion sont considérablement diminués, le vomissement, s'il n'est ni violent ni fréquemment répété, semble être utile ; & par une agitation modérée des viscères abdominaux, il peut, à un certain degré, obvier à la stagnation & à l'intumescence suivante, qui survient ordinairement dans ces viscères.

Comme l'état de gonflement, qu'on trouve si constamment dans cette maladie, semble dépendre beaucoup d'une affection tympanitique des intestins, en obviant à celle-ci ; & en faisant une dérivation des viscères abdominaux, de doux

Dd 4

régime la

la

dentition lente

on a vu souvent

ou rachitis

dans le régime la

teter le

trop long temps

embryon

tympanite des intestins

purgatifs peuvent être utiles. Zéviani recommande, peut-être avec raison, la rhubarbe en particulier, qui, outre sa vertu purgative, a aussi l'avantage d'être amère & astringente.

Rhubarbe

MDCCXXXVI. J'ai fait mention de la plupart des remèdes ordinairement employés par les Praticiens des premiers tems ; mais je ne dois point omettre d'en rapporter d'autres qui ont été conseillés en dernier lieu. M. de Haën recommande les testacées, & nous assure qu'ils ont été employés avec succès ; mais, dans un petit nombre d'essais que j'ai eu occasion d'en faire, leurs bons effets n'ont point été sensibles.

Testacées

Waters

Le Baron Valswiéten nous donne un exemple de rachitis guéri par la ciguë ; mais je ne sache point que cette pratique ait été répétée.

Ciguë



LIVRE TROISIEME.

*Des Impetigines , ou de l'Habitude
du corps viciée , avec des affections de
la peau.*

MDCCXXXVII. **J**E trouve difficile de fixer le caractère convenable & assez exact de cet ordre. Les maladies qu'il comprend dépendent pour la plupart d'un état dépravé de tous les fluides, ce qui produit des tumeurs , des éruptions ou d'autres affections contre nature de la peau. Quoiqu'il soit extrêmement difficile de trouver un caractère général , qui s'applique à chaque genre & à chaque espèce, je traiterai ici des principaux genres qui ont été ordinairement compris sous cet ordre, & que j'ai exposés dans ma Nosologie.



CHAPITRE PREMIER.

Des Ecouelles.

MDCCXXXVIII. J'AI indiqué le caractère de cette maladie dans ma Nosologie ; mais il est plus convenable de le prendre de l'histoire entière que j'en vais tracer.

handwritten: la même
MDCCXXXIX. C'est communément & très-généralement une maladie héréditaire ; & quoique le contraire puisse arriver quelquefois, il est cependant rare qu'elle paroisse, si les parens n'en ont pas été affectés à quelque période de leur vie. Je ne saurois déterminer avec certitude si, quand les parens en ont été affectés, elle peut manquer d'avoir lieu dans les enfans, & se manifester ensuite dans leur race ; mais je crois que cela est arrivé fréquemment. Il me paroît qu'elle dérive plus ordinairement des pères que des mères ; mais je ne suis pas sûr que ce soit par la raison que les hommes scrophuleux se marient plus souvent que les femmes atteintes de la même maladie.

A l'égard de l'influence des parens pour produire cette maladie, il est digne de remarque, dans une famille de plusieurs enfans, quand l'un des parens a été affecté d'écrouelles sans que l'autre l'ait été, comme il est ordinaire que quelques-

uns des enfans soient d'une constitution presque exactement la même que celle d'un parent, tandis que les autres ressemblent à l'autre, il arrive souvent que ceux des enfans qui ressemblent le plus à leur parent scrophuleux, deviennent atteints des écouelles, pendant que ceux qui ressemblent à l'autre qui ne l'est pas, en sont entièrement exempts.

MDCCXL. Les écouelles en général, paroissent à une période particulière de la vie. Il est rare qu'elles paroissent à l'âge d'un ou même de deux ans, & le plus ordinairement elles surviennent depuis la seconde année, ou, comme quelques-uns prétendent, & peut-être avec raison, depuis la troisième jusqu'à la septième année de l'âge. Fréquemment cependant elles se manifestent à cette dernière période; & il y a des exemples de leur première apparition à chaque époque jusqu'à l'âge de puberté, après quoi cependant il est rare qu'elles se déclarent pour la première fois.

MDCCXLI. Quand elles ne paroissent pas dans les premiers temps de la vie, on peut en général distinguer l'habitude du corps qui l'y dispose particulièrement; cette maladie affecte d'ordinaire les enfans d'un tissu de chairs mou & relâché, qui ont une belle chevelure, & des yeux bleus; ou au moins elle affecte beaucoup plus fréquemment ceux-là, que ceux d'une complexion opposée. Elle affecte plus spécialement ceux qui ont la

*age
de la 3e
à la 7e année*

Tongerouen

peau souple, & les joues couleur de rose. Ces enfans ont ordinairement la lèvre supérieure gonflée avec une grosseur vers le milieu, & cette tumeur est souvent considérable, & s'étend à la colonne du nez & à la partie inférieure des narines. La maladie est quelquefois jointe avec le rachitis ou en est précédée; & quoiqu'elle paroisse souvent dans les enfans qui n'ont point eu le rachitis à un degré considérable, cependant elle attaque souvent ceux qui, par la protubérance du front, par leurs articulations gonflées & par leur abdomen tuméfié, font voir qu'ils ont quelque disposition rachitique. Dans les parens qui sans avoir eu la maladie eux-mêmes semblent produire des enfans scrophuleux, on peut en trouver beaucoup qui ont l'habitude du corps & la constitution que nous venons de décrire.

Quelques Auteurs ont supposé que la petite-vérole tend à produire cette maladie, & M. de Haen assure que celle-ci succède plus fréquemment à la petite-vérole par inoculation qu'à celle qui vient naturellement. Cependant nous pouvons assurer avec confiance que cette assertion est une erreur, quoiqu'on doive accorder que dans le fait les écouelles viennent souvent immédiatement après la petite-vérole. Il est cependant difficile de trouver quelque connexion entre ces deux maladies. Suivant mon observation, cet accident survient seulement dans les enfans qui ont très-manifeste-

grosseur de la lèvre sup. de.

Rachitis
enfans qui
ont le
dép. de
rachitis

apparait
petite
vérole
maladie

sup. au
bleu

ment une disposition scrophuleuse, & j'ai vu divers exemples de petite-vérole naturelle survenue aux enfans affectés en même-tems d'érouelles, sans que cette maladie ait été aucunement aggravée par la petite-vérole : il a paru, au contraire, que les symptômes en avoient été calmés.

M D C C X L I I. Les érouelles se manifestent d'abord en général à une saison particulière de l'année, & dans l'intervalle du solstice d'hiver à celui d'été, mais ordinairement long-tems avant cette dernière période. On doit observer en outre que le cours de cette maladie suit ordinairement celui saisons. Pendant que les tumeurs & les ulcérations qui lui sont particulières paroissent d'abord au printemps, les ulcères sont fréquemment guéris dans le cours de l'été qui succède, & ils ne s'ouvrent point de nouveau jusqu'au printemps suivant, pour se conformer de nouveau dans leur cours avec celui de la saison comme auparavant.

M D C C X L I I I. Fréquemment les premiers signes de la maladie sont, comme je l'ai dit ci-devant, la lèvre grosse & gonflée. Dans d'autres occasions la maladie se déclare d'abord par de petites tumeurs sphériques, ou ovales sous la peau. Elles sont molles, mais avec quelque élasticité. Elles sont sans douleur & sans aucun changement dans la couleur de la peau. Elles subsistent souvent long-tems dans cet état, même un ou deux ans

Saison

est de

l'été

l'hiver

l'été

l'hiver

l'été

l'hiver

l'été

l'hiver

l'été

l'hiver

l'été

l'hiver

l'été

l'hiver

l'été

l'hiver

l'été

l'hiver

l'été

l'hiver

l'été

l'hiver

l'été

l'hiver

l'été

l'hiver

l'été

l'hiver

l'été

l'hiver

l'été

& quelquefois plus. Le plus communément elles paroissent d'abord aux côtés du cou au dessous des oreilles, mais quelquefois aussi sous le menton. Dans l'un & l'autre cas on suppose qu'il n'y a d'affectées dans ces lieux que les glandes conglobées ou lymphatiques, & point du tout les glandes salivaires, jusqu'à ce que la maladie soit très-avancée. Celle-ci souvent affecte & même paroît d'abord dans d'autres parties du corps. En particulier elle attaque les articulations du coude & du genou, ou celles des doigts ou des orteils. Ces affections des jointures ne sont point ordinairement comme ailleurs des gonflemens mobiles; mais une tumeur qui environne presque uniformément la jointure, & qui interrompt ses mouvemens.

MDCCXLIV. Ces tumeurs, comme je l'ai dit, restent quelque tems peu changées, & depuis le tems qu'elles ont d'abord paru au printems, elles continuent souvent de cette manière, jusqu'au retour de la même saison de l'année suivante, & peut-être jusqu'à la seconde année d'après. Environ ce tems, cependant, ou peut-être dans le cours de la saison dans laquelle elle se sont manifestées, la tumeur devient plus grosse & plus fixe; la peau qui est au-dessus acquiert une couleur de pourpre, & rarement celle d'un rouge clair; mais cette couleur devenant plus vive par degrés, la tumeur devient plus molle, & laisse appercevoir la fluctuation du liquide qu'elle contient. Tous ces progrès cependant ont lieu sans beaucoup de douleur.

Enfin quelque partie de la peau devient plus pâle, & il s'écoule une matière liquide par une ou plusieurs petites ouvertures.

MDCCXLV. La matière qui s'écoule a d'abord l'apparence du pus ; mais elle est ordinairement plus claire que celle-ci qui vient des abcès phlegmoneux ; & à mesure que cette matière continue de couler elle devient de jour en jour moins purulente, & paroît plus ou moins une sérosité visqueuse entremêlée de petites parties d'une substance blanche qui ressemble à du lait caillé. La tumeur par degrés s'affaïsse presque entièrement, pendant que l'ulcère reste ouvert & qu'il s'étend encore davantage, inégalement cependant dans différentes directions, & par conséquent sans aucune circonscription régulière. Les bords de l'ulcère sont ordinairement applatis & souples à leur extérieur & à leur bord interne qui rarement offre des chairs calleuse. Cependant ces ulcères ne s'étendent pas en général beaucoup, ou ils deviennent plus profonds ; mais en même-tems leurs bords ne se rapprochent pas, ou ne prennent aucune apparence de former une cicatrice.

MDCCXLVI. Les ulcères souvent subsistent longtemps dans cet état, pendant que de nouvelles tumeurs avec des ulcères qui leur succèdent de la manière que je viens de le décrire, se manifestent dans différentes parties du corps. Néanmoins quelques-uns de ces ulcères guérissent, tandis que d'autres tumeurs ou des ulcères paroissent dans leur

*éclatent
par de petites
ouvertures*

*matériau
qui s'écoule*

ulcère

*Tandis qu'on
quelques
s'ouvrent
deux*

voisinage ou dans d'autres parties du corps : & de cette manière la maladie avance dans son cours, quelques-uns des ulcères guérissant, au moins à un certain degré dans le cours de l'été, & s'ouvrant de nouveau, au printems qui doit succéder : ou bien elle continue par de nouvelles tumeurs & par des ulcères qui leur succèdent dans le printems, en paroissant ainsi successivement pendant plusieurs années.

prints

MDCCXLVII. C'est ainsi que cette maladie parcourt ses périodes ; mais communément elle se guérit d'elle-même dans quatre ou cinq années, les premiers ulcères étant guéris & de nouvelles tumeurs ne paroissant pas ; enfin elle cesse entièrement en laissant seulement quelques éscarres indélébiles, pâles & sèches, mais ridées dans quelques parties, ou bien, si la maladie a attaqué les jointures, elles en laissent le mouvement diminué ou entièrement détruit.

*guérison
portent*

*et se guérissent
de courtoisie*

MDCCXLVIII. Tel est le cours le plus favorable de la maladie, & il nous a paru plus fréquemment tel, que de toute autre manière ; mais elle est souvent plus violente, & même quelquefois funeste. Dans ces cas, il y a plus de parties du corps qui en sont en même tems affectées ; les ulcères aussi paroissant pénétrés d'une acrimonie particulièrement subtile, & par-là devenant plus profonds, plus corrodés, plus étendus, & guérissant plus rarement, les bords des paupières sont affectés de tumeur & d'ulcérations superficielles ;

cielles ; & celles-ci excitent ordinairement une inflammation obstinée dans la membrane conjonctive , qui souvent produit l'opacité de la cornée.

*œil
cornée*

Quand les écrouelles affectent spécialement les jointures , elles y produisent quelquefois des tumeurs considérables : les abcès qui s'ensuivent , corrodent les ligamens & les cartilages , & les os voisins sont affectés d'une carie d'une espèce particulière. Dans ce cas aussi d'une plus grande violence de la maladie , pendant que chaque année produit plusieurs nouvelles tumeurs & ulcères , leur acrimonie semble enfin infecter tous les fluides du corps , en occasionnant différens désordres , & particulièrement une fièvre hectique , avec tous les symptômes , qui devient enfin funeste , quelquefois même avec les apparences d'une phthisie pulmonaire.

ulcères

phthisie

MDCCLXIX. A l'ouverture des cadavres des personnes mortes de cette maladie , on trouve plusieurs viscères dans un état très-morbifique , & particulièrement les glandes du mésentère très-tuméfiées , & souvent dans un état ulcéré. Communément aussi , il paroît dans les poumons un grand nombre de tubercules ou de vessies , qui contiennent une matière de diverse qualité.

corrosion

*pneumonie
tubercules*

vessies

MDCCL. Telle est l'histoire de cette maladie ; & d'où on peut inférer qu'il n'est pas aisé d'en déterminer la nature. Il semble qu'elle soit une affection particulière du système lymphatique ; ce qui

Tome II.

Ee

*médicaments
système lymphatique*

*de la
de même syst. comme syph.
ou mésentérique*

explique jusqu'à un certain point sa connexion particulière avec une période déterminée de la vie. On doit toutefois présumer qu'il y a une acrimonie particulière des fluides, qui est la cause prochaine de la maladie, quoiqu'on n'ait pas découvert quelle est sa nature. Il est possible qu'elle soit en général répandue dans tout le système, qu'elle s'exhale dans diverses cavités & dans le tissu cellulaire du corps; que de là, étant repompée par les vaisseaux absorbans, elle puisse se découvrir elle-même, spécialement dans le système lymphatique. On n'explique pas cependant par ce moyen pourquoi elle est plus confinée à ce système, qu'il n'arrive dans le cas de plusieurs autres acrimonies, qu'on peut supposer être généralement répandues. En un mot, son apparition dans des constitutions particulières, & à une période déterminée de la vie, sa propriété même d'être héréditaire & de dépendre si fréquemment de la transmission d'une certaine complexion, font des circonstances qui me portent à conclure, en somme, que cette maladie dépend d'une constitution particulière du système lymphatique.

MDCCLI. Il me semble à propos d'observer ici que les écouelles ne paroissent point être une maladie contagieuse. Je ne connois pas au moins beaucoup d'exemples d'enfans sains, qui ayant eu une communication fréquente & prochaine avec des enfans scrophuleux, aient été infectés de cette maladie. C'est ce qui montre certainement

rapport avec
l'acrimonie
particulière
des fluides

acrimonie
particulière
des fluides

la contagion
est prouvée

que son acrimonie particulière ne s'exhale point de la surface du corps, mais qu'elle dépend spécialement d'une constitution particulière du système.

MDCCLII. Divers Auteurs ont supposé que l'origine primitive des écrouelles étoit la maladie vénérienne; mais je ne trouve point cette opinion fondée. Dans beaucoup d'exemples de parens qui ont transmis cette maladie, on n'a nul motif de soupçonner quelqu'infection syphilitique; & j'ai vu plusieurs cas de parens qui ont communiqué la maladie vénérienne à leurs enfans, sans que cependant ceux-ci aient jamais manifesté dans la suite aucun symptôme d'écrouelles. En outre, les symptômes de ces deux maladies sont très-différens, ainsi que leur nature propre; ce qui paroît sur-tout, en ce que le mercure, qui guérit ordinairement & avec facilité la maladie vénérienne, n'est point utile dans les écrouelles, & très-souvent aggrave plutôt la maladie.

MDCCLIII. Nous ne connoissons pas encore de moyen certain & général pour la cure des écrouelles.

Le remède qui semble être le plus suivi de succès, & que nos Praticiens emploient avec le plus de confiance, est l'usage des eaux minérales; & en effet, le moyen dont il paroît qu'on doit le plus attendre, est de les faire servir à purifier le système lymphatique; mais, dans plusieurs exemples de l'usage qu'on a fait de ces eaux, je

E c 2

n'ai pas pu bien m'assurer qu'elles aient plus abrégé la durée de cette maladie, & que son cours ait été plus prompt que quand on n'avoit point employé un pareil remède.

MDCCLIV. A l'égard du choix des eaux minérales les plus propres à remplir cet objet, je n'en ai point de particulières à proposer avec quelque confiance. Presque toutes sortes d'eaux minérales, soit martiales, sulphureuses ou salines, ont été employées pour la cure des écrouelles, & en apparence avec un égal succès, ou du moins elles ont été également vantées : circonstance qui me fait penser que, si elles ont été jamais utiles, c'est à cause de l'eau élémentaire qui en constitue la principale partie.

Depuis peu, on a recommandé spécialement & employé l'eau de mer; mais, après des essais nombreux, je n'ai point pu reconnoître qu'elle ait une efficacité supérieure.

MDCCLV. Les autres remèdes proposés par les Auteurs de Pratique sont très-nombreux; mais en les examinant avec soin, je crois qu'on doit peu s'y fier: le peu de fondement que je vois à en attendre du succès, fait que je les ai très-rarement employés.

En dernier lieu, le quinquina a été fort recommandé: & comme dans les scrophuleux il y a en général quelques marques de relâchement & de flaccidité, il est possible que les toniques soient utiles; mais dans une grande variété d'essais,

quelques
remèdes?

Cela en médecine

remède n'est

Kira

je n'ai jamais vu qu'ils aient produit aucune cure immédiate de la maladie.

Dans divers cas, les feuilles du *Pas-d'âne* m'ont paru avantageuses : j'ai aussi souvent employé une forte décoction de cette plante, & même avec succès; mais j'ai trouvé plus d'efficacité dans son suc exprimé, quand la plante est encore dans un état un peu succulent, aussi-tôt après la germination au printemps.

MDCCLVI. J'ai souvent aussi employé la ciguë, & je l'ai trouvée quelquefois utile pour dissiper les gonflemens obstinés; mais en cela, j'ai été aussi souvent frustré dans mon attente, & je n'ai jamais observé qu'elle ait disposé les ulcères scrophuleux à guérir.

Je ne dois point terminer cette exposition des médicamens internes, sans remarquer que je n'ai jamais observé qu'aucune préparation de mercure ni d'antimoine ait été de quelque usage : le mercure même est devenu évidemment nuisible, quand il est survenu un état fébrile.

MDCCLVII. Dans les progrès des écouelles, divers médicamens externes doivent être mis en usage. On a employé divers topiques pour dissiper les tumeurs à leur première apparition; mais jusqu'ici, ma propre expérience à cet égard a été suivie de très-peu de succès. La solution du sucre de Saturne a semblé être utile; mais elle a plus souvent manqué son effet, & je n'ai pas eu

Ec 3

*Tendres
pas d'âne*

*en su
médication*

Ciguë

Mercurius

Topiques

*Solution de
sucre de
Saturne*

plus de succès du *spiritus mindereri*. On a souvent trouvé que les fomentations de toute espèce faisoient du mal ; & les cataplasmes semblent seulement hâter la suppuration. Je doute qu'on ait jamais tiré quelque avantage de ces derniers ; car les tumeurs scrophuleuses disparaissent quelquefois d'elles-mêmes ; mais jamais après qu'un certain degré d'inflammation leur est survenu, & par conséquent les cataplasmes, qui ordinairement produisent l'inflammation, empêchent la résolution de ces tumeurs, qui sans cela auroit dû arriver.

Même, quand les tumeurs scrophuleuses sont avancées vers le terme de la suppuration, je ne suis point d'avis d'accélérer l'ouverture spontanée, ou de la pratiquer avec la lancette, parce que je pense que la matière scrophuleuse est sujette à devenir plus âcre par la communication avec l'air, à être rendue plus corrosive & plus active que lorsqu'elle est renfermée sous la peau.

MDCCLVIII. Le traitement des ulcères scrophuleux, autant que j'ai pu m'en instruire, est suivi d'aussi peu de succès que celui des tumeurs. Les préparations escharotiques du mercure ou du cuivre ont été quelquefois utiles pour amener une suppuration convenable, & pour disposer par-là l'ulcère à guérir ; mais elles ont rarement réussi, & plus ordinairement elles font étendre davantage l'ulcère. L'escharotique dont j'ai obtenu le plus de bons effets, est l'alun calciné ; & en en mêlant

suppuration
cataplasmes
suppuration

tumeurs
scrophuleuses
relaxées
ou non

ulcères
escharotiques
du mercure
ou du cuivre

Alun Calciné
avec un onguent

une portion avec un onguent doux, je l'ai trouvé aussi utile qu'aucun topique que j'aie essayé. L'application cependant que j'ai trouvée la plus efficace & la plus universellement admissible, est celle des linges trempés dans l'eau froide, & changés fréquemment quand ils se desèchent; car c'est un inconvénient que de les laisser agglutiner au mal. Ils doivent être par conséquent souvent changés durant le jour; & durant la nuit, il faut appliquer un linge, sur lequel on aura étendu un onguent doux. En suivant cette pratique, j'ai quelquefois employé l'eau de mer; mais en général, elle devient trop irritante: & ni celle-ci, ni aucune autre eau minérale, ne paroît point être d'une plus grande utilité que l'eau commune.

MDCCLIX. Enfin pour conclure ce que j'ai à dire au sujet de la cure des écrouelles, je dois observer que le bain froid semble avoir été d'une plus grande utilité qu'aucun autre remède que j'aie eu occasion d'employer.

*Immerger
dans
l'eau froide
des linges
et les changer
souvent
durant le jour
et la nuit*

bain froid



C H A P I T R E I I.

*Du Siphylis, ou de la maladie
vénérienne.*

MDCCLX. L'EXPÉRIENCE qu'on a acquise dans le traitement de cette maladie, & le grand nombre d'Ouvrages qui ont été publiés sur cet objet, me dispensent d'en donner ici un Traité. Je me bornerai donc à des remarques générales, qui puissent servir à éclaircir quelques points de Pathologie ou de Pratique.

MDCCLXI. Il est assez probable qu'anciennement, dans certaines parties de l'Asie, où régnoit la lèpre, & en Europe, après que cette maladie y eut été introduite, on a vu souvent paroître une maladie des parties génitales, semblable à celle qui vient le plus communément d'une infection vénérienne: mais il est également probable qu'une maladie nouvelle, celle qu'on nomme maintenant siphylis, a été pour la première fois apportée en Europe vers la fin du quinzième siècle; & que celle qui se présente maintenant si souvent tire entièrement son origine de l'Amérique, à l'époque que je viens de dire.

*Intoxi-
cène*

MDCCLXII. Cette maladie, au moins dans ses principales circonstances, n'est jamais produite que par communication avec une autre personne qui en est déjà infectée : la manière la plus ordinaire de la contracter, c'est l'acte vénérien; mais on n'explique point clairement comment l'infection se transmet. Je suis persuadé que dans le coït, elle est communiquée sans qu'il y ait aucun ulcère ouvert, ni dans l'un ni dans l'autre sexe; mais dans tous les autres cas, je crois qu'elle ne peut être transmise que par un contact d'ulcère dans la personne qui communique, ou dans celle qui reçoit l'infection.

*Contagion
dans le coït
d'un ulcère
ou dans tout
autre appui
avec un ulcère*

MDCCLXIII. De même qu'elle est produite par le contact de certaines parties, elle paroît toujours d'abord au voisinage de ces mêmes parties, où le virus a eu immédiatement accès; & par conséquent, comme elle est ordinairement contractée par le coït, elle paroît en général d'abord aux parties génitales.

*10
infection locale*

MDCCLXIV. A sa première apparition dans certaines parties, & plus spécialement aux organes de la génération de l'un ou de l'autre sexe, ses effets semblent ordinairement bornés à ces mêmes parties; & certainement, dans plusieurs cas, elle ne s'étend pas au-delà. Dans d'autres cas cependant, le virus passe des lieux qui ont été d'abord affectés, & par conséquent des organes de la génération, dans les vaisseaux sanguins, & se

répandant de-là , elle produit des désordres dans d'autres parties du corps.

Les Médecins ont , suivant les circonstances , très-convenablement distingué les différens états de la maladie , selon qu'ils sont plus circonscrits ou plus universels. Ils ont donné aux premiers des dénominations appropriées à la manière suivant laquelle la maladie se déclare ; & quant aux autres affections générales , ils les désignent presque généralement par les noms de *siphylis* , *lues venerea* , vérole. Dans les remarques que je vais faire , je commencerai par les affections locales.

MDCCLXV. L'affection locale paroît sur-tout sous la forme de gonorrhée ou de chancre.

Les phénomènes de la gonorrhée , quand elle se déclare , ou dans ses progrès , c'est-à-dire , les symptômes d'ardeur d'urine , de gonflement de l'urètre , ou d'autres qui les accompagnent , n'ont pas besoin d'être ici décrits. J'observerai seulement que la principale circonstance qui doit être connue , est l'état d'inflammation de l'urètre , que je regarde comme inséparable de la maladie.

MDCCLXVI. La gonorrhée , avec tous les symptômes qu'on lui connoît , subsiste plus ou moins , suivant la constitution du malade : elle est ordinairement d'une plus longue durée dans les sujets robustes & vigoureux , ou suivant le régime du malade & le soin qu'il prend de concourir au soulagement ou à la guérison de la maladie. Dans plusieurs cas , si , par un régime convenable , on

*affection
locale*

*inflammation
de l'urètre*

évite avec soin l'irritation qui vient de l'état enflammé, la gonorrhée cesse d'elle-même, les symptômes de l'inflammation s'abattent par degrés, & la matière de l'écoulement acquiert une consistance plus épaisse & plus visqueuse, aussi-bien qu'une couleur plus blanche, jusqu'à ce qu'enfin l'écoulement cesse entièrement; & soit que la maladie guérisse ainsi d'elle-même ou par le secours de l'Art, elle a souvent lieu sans communiquer aucune infection à d'autres parties du corps.

MDCCLXVII. Dans d'autres cas cependant, quand la maladie a été négligée ou aggravée par un mauvais régime, elle continue long-tems avec tous ses symptômes, & produit différens autres défordres dans les parties génitales: objets sur lesquels il est inutile de s'arrêter, puisqu'ils ont été décrits par les Auteurs. J'observerai seulement ici que l'inflammation de l'urètre, qui d'abord semble avoir son siège, principal ou unique dans ses parties antérieures, est, quand la maladie a été négligée ou aggravée, plus étendue en haut le long de l'urètre, qu'elle parvient même jusqu'au cou de la vessie. Dans ces circonstances, il se produit une inflammation plus considérable dans certaines parties de l'urètre; & par conséquent il en provient un abcès & un ulcère, par lesquels le virus vénérien est quelquefois communiqué au système, & donne lieu à la maladie syphilitique générale.

MDCCLXVIII. On a supposé très-généralement

siège

*ab. K^g
ulcère
provenir
la syphilis*

depuis quelque tems que la gonorrhée dépendoit toujours des ulcères de l'urètre, qui produisent un écoulement de matière purulente; & à la vérité, quelquefois ces ulcères ont lieu de la manière que je viens de le rapporter. Nous sommes cependant maintenant assurés, par plusieurs dissections des cadavres de ceux qui sont morts pendant qu'ils éprouvoient une gonorrhée, que la maladie peut exister, &, par plusieurs considérations, il est probable qu'elle existe communément sans aucune ulcération de l'urètre; de sorte que l'écoulement qui paroît est entièrement celui d'un mucus vicié qui vient des petites glandes muqueuses de l'urètre.

une Amel

MDCCLXIX. Quoique la plupart des symptômes de la gonorrhée soient disparus, cependant il arrive souvent qu'un fluide muqueux continue à s'écouler de l'urètre long-tems après, & quelquefois une grande partie de la vie de la personne. Cet écoulement est ce qu'on nomme en Anglois *gleet*.

*est souvent
survenue
de gonorrhée
guérie*

A cet égard, il est bon d'observer que, dans certains cas, quand on est sûr que la matière qui s'écoule ne contient point de virus vénérien, souvent elle peut prendre une apparence puriforme, & cette couleur jaune & verdâtre qui paroît dans l'écoulement au commencement & durant le cours d'une gonorrhée virulente. Ces qualités extérieures dans la matière de ce qu'on appelle *gleet*, qui auparavant avoit été moins

observer que la fausse gonorrhée est quelquefois accompagnée de chaleur en urinant, & de quelque degré d'inflammation ; mais ces symptômes sont rarement considérables, & ils disparaissent d'ordinaire dans peu de jours, au moyen d'un régime rafraîchissant.

MDCCLXX. A l'égard de la cure d'une gonorrhée virulente, je remarquerai seulement que s'il est vrai, comme je l'ai dit ci-devant, que la maladie souvent guérisse d'elle-même par un régime convenable, & que toute la matière virulente puisse ainsi s'écouler sans le secours de l'Art, il sembleroit qu'on ne doit rien exiger du Praticien, que de modérer & de faire cesser l'inflammation qui fait subsister la maladie, & qui occasionne tous les symptômes incommodes qui l'accompagnent. Notre seul objet dans la cure de la gonorrhée, est donc de mettre fin à l'inflammation qui la constitue, & je crois qu'on peut ordinairement le faire, en évitant l'exercice, en usant d'un régime tenu & rafraîchissant, en s'abstenant entièrement de toute liqueur spiritueuse & fermentée, & en prenant en abondance une boisson douce & délayante.

MDCCLXXI. L'ardeur d'urine, qui est si incommode dans cette maladie, en ce qu'elle naît de la sensibilité augmentée de l'urètre dans son état inflammatoire ; & d'un autre côté l'irritation de l'urine qui augmente l'inflammation, doivent être terminées le plutôt qu'il est possible : c'est ce

qu'on peut obtenir efficacement, en prenant une grande quantité de liqueurs aqueuses douces. Les adouçiflans peuvent être employés; mais, à moins qu'ils ne soient accompagnés d'une grande quantité d'eau, ils auront peu d'effet. Le nitre a été employé d'ordinaire comme un prétendu rafraîchissant; mais, après beaucoup d'observations, je me suis convaincu que si on en use en petite quantité il est inutile, & qu'au contraire, si on en donne beaucoup, il est certainement nuisible, par la raison que toute substance saline qui passe par les urines produit en général quelque irritation sur l'urètre. Pour empêcher l'irritation de l'urètre, qui vient de sa sensibilité augmentée, on a mis en usage l'injection d'un mucilage ou d'une huile douce; mais rarement je les ai trouvés de quelque utilité.

MDCCLXXII. Dans la gonorrhée, comme la constipation peut nuire, soit par l'irritation du système en général, & celle de l'urètre en particulier, effet qui ne peut manquer d'être occasionné par l'évacuation des matières stercorales durcies, il faut tenir toujours le ventre libre; & j'ai constamment retiré de bons effets du fréquent usage des clystères abondans d'eau & d'huile. Si les clystères cependant ne préviennent pas la constipation, il fera nécessaire de donner des laxatifs par la bouche: il faut cependant les choisir de l'espèce la plus douce, & se contenter de conserver le

donner
le
nitro

injection

constipation

Amorç

de l'eau & de l'huile

on

le clystère de

laxatif

ventre régulier & un peu lâche, sans beaucoup purger.

La pratique des purgatifs fréquens, qui étoit jadis tant en usage, & qui n'est pas encore entièrement abolie, m'a toujours paru très-généralement superflue, & souvent très-nuisible. Ceux même que nous devons supposer être des purgatifs rafraîchissans; tels que le sel de glauber, le tartre soluble, & la crème de tartre, en tant qu'ils passent en partie par l'urine, ils peuvent, de la même manière que je l'ai dit du nitre, être nuisibles; & en ce qu'ils produisent des déjections liquides, dont la matière est âcre en général, ils irritent le rectum, & par conséquent l'urètre. Cependant les purgatifs âcres, & jusqu'à un certain point drastiques, produisent plus certainement ce dernier effet.

MDCCLXXIII. Dans les cas de gonorrhée accompagnée d'une inflammation violente, la saignée peut être utile; & dans les personnes robustes & vigoureuses, dans lesquelles la maladie est ordinairement la plus violente, la saignée peut être très-convenable. Comme néanmoins les saignées générales, quand il n'y a point de diathèse phlogistique dans le système, ont peu d'effet pour faire cesser l'inflammation locale, il faut recourir dans la gonorrhée, quand l'état inflammatoire est considérable, à une saignée locale, en appliquant les sangsues à l'urètre.

MDCCLXXIV.

MDCCLXXIV. Quand un phimosis accompagne la gonorrhée, on applique souvent avec avantage des fomentations émollientes sur tout le pénis. Dans de pareils cas il est nécessaire, & c'est toujours une pratique utile que de conserver le pénis relevé vers le ventre, quand le malade se promène ou qu'il est assis.

MDCCLXXV. Quand il y a un fréquent priapisme, & ce qu'on nomme gonorrhée cordée, on a trouvé avantageux d'appliquer sur tout le pénis un cataplasme de mie de pain, humectée avec une forte solution de sucre de Saturne. A cet égard, j'ai été souvent trompé dans mon attente, peut-être parce que le cataplasme conservoit le pénis trop chaud, & qu'il excitoit par-là les symptômes que je désirois de prévenir. Je n'ai point essayé d'une manière convenable si les lotions externes de l'urètre, avec une solution de sucre de Saturne, pouvoient être utiles dans ce cas.

MDCCLXXVI. A l'égard des injections, si fréquemment employées dans la gonorrhée, je suis persuadé que l'usage prématuré de celles qui sont astringentes, est pernicieux; non en occasionnant la maladie syphilitique, comme on l'a communément imaginé, mais en augmentant l'inflammation, & en donnant occasion à toutes ses suites, & particulièrement au symptôme incommode du gonflement des testicules. Quand cependant la maladie a continué quelque

Tome II,

Ff

*fomentations
émollientes*

*penis relevé
vers le ventre*

*gargarisme
cataplasme
humecté avec
une forte
solution de
sucre de
Saturne
lotion*

injections

syphilis

gonorrhée

tems, & que les symptômes inflammatoires ont été beaucoup abattus, je pense que, par des injections modérément astringentes, ou au moins ménagées graduellement, on peut terminer plutôt la maladie, qu'elle ne l'auroit été autrement, & qu'un reste de gonorrhée, qui a lieu si aisément, peut être en général prévenu.

*usage de
gonorrhée*

MDCCLXXVII. Outre l'usage des injections astringentes, il a été assez ordinaire d'employer celles où entre le mercure. A l'égard de celles-ci, quoique je sois convaincu que l'infection qui produit la gonorrhée, & celle qui produit les chancres & la maladie syphilitique sont de la même nature, cependant j'imagine que dans la gonorrhée, le mercure ne peut servir à corriger le vice de l'infection, & par conséquent, qu'il n'est pas universellement nécessaire dans cette maladie. Je suis cependant persuadé que le mercure, en agissant à la surface intérieure de l'urètre, peut favoriser une plus abondante & plus libre excrétion de la matière virulente des glandes muqueuses qui y sont situées. En partant de cette supposition, j'ai fréquemment employé les injections mercurielles, & je pense qu'elles ont été avantageuses. Ces injections amènent un état de consistance & de couleur dans la matière qui s'écoule, pareil à celui que nous savons précéder la cessation spontanée. J'évite cependant ces injections dans les cas récents, où pendant qu'il y

*injection
le*

+

*injection
après
le temps
de l'urètre.*

a beaucoup d'inflammation; mais quand celle-ci est quelque peu abattue, & que nonobstant cela l'écoulement continue encore sous une forme virulente, j'emploie librement les injections mercurielles. Je ne fais usage que de celles qui contiennent le mercure sous une forme liquide, & j'évite ceux qui peuvent déposer une poudre âcre dans l'urètre. Celle que j'ai trouvée la plus utile, est une solution de sublimé corrosif avec une telle surabondance d'eau, qu'elle ne donne aucune violente cuisson, mais cependant sans être trop délayée, & de manière à n'en causer d'aucune espèce. Il est à peine nécessaire d'ajouter que, quand il y a lieu de soupçonner des ulcérations déjà formées dans l'urètre, les injections mercurielles ne sont pas seulement convenables, mais elles sont encore le seul remède efficace qu'on puisse employer.

MDCCLXXVIII. A l'égard de la cure de la gonorrhée, j'ai seulement un autre remède à offrir. Comme la plupart des symptômes viennent d'une irritation d'un *stimulus*, les effets de cette irritation peuvent être souvent diminués en calmant l'irritabilité du système; & le meilleur moyen pour cet effet, est l'usage de l'opium. C'est pourquoi je regarde le pratique d'une application locale de l'opium directement sur l'urètre, & son administration par la bouche, comme extrêmement utiles dans la plupart des cas de gonorrhée.

MDCCLXXIX. Après ces remarques générales;

Ff 2

Y. J. J. J.
Voltaire
Alt. J. J. J. J.
Sam. J. J. J. J.
Jeau

Opium

je devrois passer à la considération particulière des divers symptômes qui accompagnent si souvent la gonorrhée; mais je crois pouvoir m'en dispenser & je renvoie aux des Ouvrages du Docteur Simmons & du Docteur Swédiaur, qui ont traité cet objet si complètement, & avec tant de discernement & d'habileté.

affection locale

Chancres

mercuriels

apoc.

MDCCLXXX. L'autre forme d'affection locale de la maladie syphilitique, est celle du chancre. Je n'ai pas besoin d'en répéter la description, qui en a été si souvent faite. La première des remarques que j'ai à offrir, est qu'à mon avis, les chancres ne se manifestent jamais sans qu'il y ait plus ou moins de virus vénérien communiqué au sang; car toutes les fois qu'il a paru des chancres, j'ai constamment observé, qu'à moins qu'on ne donnât aussi-tôt du mercure à l'intérieur, il se déclaroit bientôt après, quelques symptômes de la maladie syphilitique générale; & quoique l'usage interne du mercure prévint ces apparences, il y avoit lieu de présumer que le virus avoit été communiqué, parce que le mercure ne sauroit agir sur lui d'aucune autre manière, qu'autant qu'il est répandu dans les fluides.

chancres

mercuriels

apoc.

MDCCLXXXI. On a agité parmi les Praticiens la question suivante au sujet des chancres; savoir, si on peut les guérir immédiatement par des applications externes, ou si on devoit les

laisser ouverts quelque tems sans aucune application pareille? On a supposé que la guérison soudaine des chancres pouvoit immédiatement repousser dans la masse du sang le virus qui auroit pu être chassé par l'écoulement qu'ils produisent. Cependant cette supposition est très-douteuse; &, d'un autre côté, je suis très-certain que plus on laisse un chancre ouvert, plus le virus s'engendre, & plus il en fournit en quantité à la masse du sang. Et même quand la supposition ci-dessus mentionnée seroit vraie, elle seroit de peu de conséquence, si l'usage interne du mercure, que je crois nécessaire dans tous les cas de chancre, est immédiatement employé. J'ai souvent vu des suites fâcheuses de laisser les chancres ouverts, & les symptômes du *syphilis* général m'ont toujours paru plus considérables & plus violens, à proportion qu'on avoit laissé les chancres plus long-tems sans les faire fermer. Il faut donc toujours les guérir le plutôt possible; & cela, seulement par le moyen le plus efficace, qui est l'application du mercure sur le chancre lui-même. Ceux qui sont récents, & qui n'ont pas encore formé d'ulcère considérable, peuvent être souvent guéris par l'onguent mercuriel ordinaire; mais le moyen le plus efficace, m'a paru l'application du précipité rouge en poudre sèche.

MDCCLXXXII. Quand, à la suite des chancres, ou d'autres circonstances ci-dessus mentionnées,

Ff 3

*Donner
Chancres
ouverts*

*guérir les
chancres
à l'application
du précipité rouge*

ou l'onguent mercuriel

*Le mercure recouvert
par la chancres*

le virus vénérien a été communiqué au sang, il produit dans différentes parties du corps différents symptômes, qu'il n'est pas nécessaire de décrire ici, & qui ont été exposés par d'autres Auteurs avec une grande exactitude.

MDCCLXXXIII. Toutes les fois que quelqu'un de ces symptômes se manifeste, ou aussi-tôt qu'on apperçoit les circonstances qui donnent occasion à la communication du virus vénérien, je tiens l'usage interne du mercure immédiatement nécessaire; & je suis bien persuadé que le mercure employé sans délai & en suffisante quantité, prévient certainement les symptômes, qui n'auroient pas manqué d'avoir lieu autrement, ou fera cesser ceux qui se sont déjà déclarés.

MDCCLXXXIV. De tous les avis qu'on peut donner sur la maladie vénérienne, le plus important, selon moi, est celui d'un usage abondant du mercure dès le premier tems: & quoique je doive admettre que la virulence de l'infection peut être plus grande dans un cas que dans l'autre, & même qu'une constitution peut être plus favorable qu'une autre à la violence de la maladie, cependant, je suis pleinement convaincu que, dans la plupart des cas, elle n'est grave & rebelle que parce qu'on a entièrement négligé de faire usage, de bonne-heure, du mercure.

MDCCLXXXV. Je ne prétends point déterminer si on ne connoît point quelque autre remède, ou

*Conc. du
Système*

*proven du
délai*

*de donner
un
mercure*

si on n'en trouvera point dans la suite; mais je suis bien persuadé que, dans la plupart des cas, le mercure convenablement employé, peut être un remède très-certain & très-efficace. Quant à d'autres remèdes qu'on a proposés, je remarquerai seulement que j'ai trouvé que la décoction du mezereum contribue à guérir des ulcères qui semblent avoir résisté à l'efficacité du mercure.

MDCCLXXXVI. A l'égard du grand nombre de diverses préparations du mercure, je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'en faire ici l'énumération, puisque ce sont des objets connus, & que M. Swédiaur en a fait une Table. Le choix en paroît être le plus souvent indifférent; & je pense qu'on a guéri, & qu'on guérira encore, par plusieurs préparations différentes, si on les administre à propos. La principale attention semble consister, 1°. à choisir les préparations qui sont les moins sujettes à passer par les selles; & par conséquent, les applications externes par les frictions sont, dans plusieurs cas, les plus convenables. 2°. A employer les frictions ou à donner la préparation mercurielle à l'intérieur en une quantité suffisante, pour que les effets sensibles se manifestent à la bouche. 3°. Sans pousser trop loin ses effets, il faut continuer l'emploi du mercure plusieurs semaines, ou jusqu'à ce que les symptômes de la maladie aient quelque tems entièrement disparu. Je ne dis rien du régime convenable & né-

mezereum
ou sucs.
Carthagen

Conduire
ou
Dutour

1°

2°

3°

cessaire pour les malades durant l'emploi du mercure, parce que je présume que c'est un objet connu.

*Vulnérabil
Corroif*

MDCCLXXXVII. Parmi les autres préparations du mercure, je crois que le sublimé corroif a été souvent employé avec avantage; mais je crois aussi qu'il demande d'être continué plus longtemps qu'il n'est nécessaire quand on emploie d'autres préparations, de la manière que je l'ai exposé; & je soupçonne qu'il a souvent manqué d'opérer la cure, parce que les malades en faisoient usage en s'exposant en même-tems à l'air libre.

*requiem
pneumonie
brûlé par le
mercure
pour produire
la cure avec le
Bisul*

MDCCLXXXVIII. Sur ce point, comme sur quelques autres relatifs à l'administration du mercure & à la cure de la maladie, je pourrais offrir quelques remarques particulières; mais je crois qu'en général elles sont connues: & il me suffit de dire ici, que si les Praticiens suivent les règles générales que j'ai données ci-devant, ils manqueront rarement de parvenir à une cure certaine & prompte de cette maladie.



C H A P I T R E I I I .

Du Scorbut.

MDCCLXXXIX. C E T T E maladie paroît si fréquemment, & ses effets sont si souvent funestes dans les flottes & les armées, qu'elle a fixé avec raison l'attention particulière des Médecins. Il est surprenant que ceux-ci, de même que les hommes d'Etat, n'en aient pas pris plutôt connoissance, & qu'elle ne leur ait pas fait prendre les mesures propres à prévenir le ravage qu'elle occasionne si souvent. Cependant, depuis un demi-siècle, elle a été examinée & étudiée avec tant de soin, qu'on peut supposer que toutes les circonstances qui s'y rapportent sont si pleinement & si exactement déterminées, que toute recherche ultérieure sur cet objet est superflue. Cela peut être vrai; mais il me paroît qu'il y a diverses circonstances relatives à cette maladie, qui sont encore un sujet de controverse parmi les Médecins: il règne encore différentes opinions, dont quelques-unes ont de mauvais effets pour la Pratique; & la chose me paroît telle, que je crois devoir tâcher ici de poser les faits tels que je les ai recueillis des autorités les plus respectables, & d'offrir des remarques sur les opinions qui peuvent fournir

général
ravage du
Scorbut

Autre

pour la pratique, les moyens de prévenir & de guérir cette maladie.

MDCCXC. A l'égard de ses phénomènes, ils ont été si pleinement observés, & si exactement décrits, qu'il n'y a plus de doute par rapport au caractère de la maladie, quand elle est déclarée, & par rapport à la distinction qu'on en doit faire de tout autre. En particulier, il me paroît bien constaté qu'il n'y a seulement qu'une maladie désignée par le nom de scorbut; qu'elle est de même nature sur terre comme sur mer; qu'elle est la même dans tous les climats & les saisons, en ce qu'elle dépend par-tout presque des mêmes causes, & qu'elle n'est point du tout diversifiée, soit dans ses phénomènes, soit dans ses causes, comme on l'avoit imaginé depuis quelque tems.

MDCCXCI. Je me bornerai donc ici à constater les faits relatifs au moyen de prévenir & de guérir la maladie, sur lesquels on n'est pas encore exactement d'accord; & je m'arrêterai d'abord aux circonstances antécédentes, qu'on peut regarder comme des causes éloignées du scorbut.

MDCCXCII. La plus remarquable des circonstances antécédentes de cette maladie, est qu'elle est le plus ordinairement survenue aux hommes qui se sont nourris d'alimens fort salés, & il est très-douteux qu'elle succède à toute autre circonstance. Ces mets sont souvent dans un état putrescent, & la maladie a été attribuée sur-tout

*Maladie
sur terre
comme
sur mer*

*C'est le genre de
alimens
salés*

à l'usage long-tems continué d'une viande qui est dans un état de putridité & un peu indigestible. On n'est pas encore d'accord si la qualité salée des alimens concourt, autrement qu'en les rendant plus impropres à la digestion.

MDCCXCIII. Ce qui me fait penser que le sel y contribue, c'est qu'il n'y a presque point d'exemple qu'elle se soit manifestée à moins qu'on n'ait usé d'alimens salés, & leur usage continué n'a jamais manqué de la produire. En outre, il est arrivé qu'en évitant des mets salés, & en diminuant leur proportion dans la nourriture, on empêchoit la maladie de paroître, quoique les autres circonstances restassent les mêmes. De plus, si on admet ce que je viens de dire comme une preuve, je tâcherai de montrer dans la suite que l'usage abondant du sel tend à aggraver & à augmenter la cause prochaine du scorbut.

MDCCXCIV. On doit cependant convenir que la principale circonstance dans la cause du scorbut, est de se nourrir beaucoup & long-tems de viande, sur-tout quand elle est dans un état putrescent; & la preuve claire en est, qu'une quantité d'alimens frais pris des végétaux, préviendra toujours certainement la maladie.

MDCCXCV. Pendant qu'on a soutenu que, dans les circonstances où le scorbut étoit produit, la nourriture animale dont on usoit étoit sur-tout nuisible par la difficulté de la digestion, on a

*M**viande**alimens
végétaux
préviennent
le scorbut*

on a
cognus les
alimens farineux
non fermentés

cherché à confirmer cette opinion, en observant que la nourriture employée dans la même circonstance étoit aussi d'une digestion difficile. On a supposé que c'étoit spécialement le cas des farineux non-fermentés, qui font ordinairement une partie de la nourriture des gens de mer. Mais je crois cette opinion très-peu fondée; car les farineux non-fermentés qui entrent, en grande proportion, dans la nourriture des enfans & des femmes, & de la plus grande partie du genre humain, ne peuvent point être supposés des alimens difficiles à digérer: & à l'égard de la production du scorbut, il y a des faits qui montrent que les farineux non-fermentés employés en grande proportion, contribuent beaucoup à prévenir la maladie.

sur le scorbut

MDCCXCVI. On a supposé qu'une certaine imprégnation de l'air de la mer contribuoit à produire le scorbut: mais c'est entièrement sans vraisemblance; car la seule imprégnation qu'on ait à soupçonner, c'est celle de l'air inflammable ou de l'air méphitique: & il est maintenant bien connu que ces imprégnations sont beaucoup moindres sur mer que sur terre: il y a d'ailleurs d'autres preuves de la grande salubrité de l'air de la mer. Si donc ce dernier influe sur la production du scorbut, ce ne peut être que par ses qualités sensibles du froid ou de l'humidité.

ce n'est
pas le
froid
seul
froid

MDCCXCVII. Ce qui prouve que le froid favorise la production du scorbut, c'est que ce

mal est plus fréquent & plus considérable dans des climats & des tems froids, que dans les chauds, & que les vêtements contribuent beaucoup à le prévenir.

MDCCXCVIII. Ce qui peut en général concourir à la production du scorbut, est l'humidité de l'atmosphère dans laquelle les hommes se trouvent placés. Mais on n'a rien à craindre de semblable de l'état ordinaire de l'air de la mer: l'humidité de cet air n'est alors bien marquée que dans les pluies extraordinaires; alors même, ce n'est guère que l'impression des vêtements humides qui concourt à produire le scorbut. Je crois de plus, qu'il n'y a pas d'exemple d'un pareil effet causé par le froid & l'humidité, sans le concours des alimens viciés que prennent les gens de mer.

MDCCXCIX. Outre les autres circonstances qui favorisent la production du scorbut, il paroît qu'il attaque plus facilement les personnes qui s'exercent le moins, & qu'il faut compter le défaut d'activité & la retraite parmi les causes de cette maladie.

MDCCC. La foiblesse aussi, quelle qu'en soit la cause, accélère le développement du scorbut. Il est par conséquent probable qu'un travail extraordinaire & la fatigue peuvent nuire à cet égard: la tristesse & le découragement, en affoiblissant la circulation, sont encore, suivant l'observation, dans le même cas.

humide

*froid
humide
sans
le scorbut*

*l'inertie
du corps*

la foiblesse

malpropreté MDCCCI. On a aussi observé que les personnes qui négligent la propreté de l'extérieur du corps, & qui n'ont pas soin de se laver ou de changer d'habits, sont plus sujettes à être attaquées du scorbut.

MDCCCII. Cette maladie provient du concours des diverses causes que je viens de rapporter; mais il ne paroît pas qu'une seule d'entr'elles pût suffire, ou que leur réunion même pût avoir cet effet, si les alimens dont on use en mer n'y contribuoient pas particulièrement. Ces derniers cependant ne la produisent plus promptement, ou ne la portent à un degré plus considérable qu'ils n'auroient fait, qu'au moyen des diverses autres circonstances dont j'ai fait mention.

regime prescrire MDCCCIII. Eviter tout ce qui peut accélérer le développement du scorbut, c'est sans doute ce qu'on doit faire pour le prévenir: le plus sûr est de ne point se nourrir de viande salée, ou du moins d'en diminuer la proportion, & de préférer la viande conservée d'une autre manière qu'avec le sel marin; de faire un usage abondant de toute espèce de végétal qu'on pourra se procurer, & sur-tout de ceux qui sont les plus disposés à l'acrescence, tels que la drèche; enfin, de prendre en boisson une grande quantité d'eau pure.

MDCCCIV. La cure du scorbut semble maintenant bien déterminée; & quand on peut prendre les moyens nécessaires, on obtient ordinairement une guérison très-prompte. Le principal consiste

à se nourrir de végétaux frais & succulents, & sur-tout de toutes les espèces qui sont bonnes à manger : les plus efficaces de tous sont les fruits acides, & toute sorte de liqueur fermentée, en tant qu'elles participent de la nature de ces mêmes fruits.

MDCCCXV. Les plantes alcalescentes, telles que celles qui ont de l'affinité avec l'ail, ou celles de la tétradynamie, sont particulièrement utiles dans la cure de cette maladie ; car, sans s'arrêter à leur dénomination, la première période de leur fermentation est acidescente, & semble contenir une grande quantité de matière tournée à l'acide. En même-tems il entre dans leur composition une matière âcre, qui passe aisément par l'urine, & probablement par la transpiration, & qui ne peut manquer d'être utile en favorisant ces deux excré-
tions. Il est probable que quelques-uns des conifères, tels que le sapin, & d'autres qui possèdent une vertu diurétique, peuvent de même être utiles.

MDCCCXVI. Il est aussi assez probable que le lait de toute espèce, & sur-tout les substances qu'on en retire, comme le petit-lait & le beurre, peuvent opérer la cure de cette maladie.

MDCCCXVII. On a été dans l'usage d'employer dans le scorbut les acides fossiles ; mais il y a lieu de douter qu'ils aient été de quelque utilité, & il est certain qu'ils sont peu efficaces. On ne peut guère les prendre en assez grande quantité, pour

glands
Hedys. Gort.
M. M. M. M.
L. M. M. M.
L. M. M. M.

Cela
L. M. M. M.
L. M. M. M.

L. M. M. M.

qu'ils deviennent des antiseptiques puissans; & comme ils ne paroissent point entrer dans la composition des fluides animaux, & que probablement ils sont évacués par la voie des excréti-
 ons sans être changés, ils ne peuvent influencer que peu sur l'état des fluides.

tonique
Kne

MDCCCVIII. La grande débilité qui accom-
 pagne constamment le scorbut, a naturellement conduit les Médecins à mettre en usage les toni-
 ques & les astringens, sur-tout le quinquina; mais l'efficacité de ce dernier me paroît très-
 douteuse. On est surpris de voir avec quelle promptitude la nourriture végétale rétablit les
 forces des scorbutiques; ce qui semble faire voir
 que la débilité précédente dépendoit d'un état
 des fluides, & par conséquent, jusqu'à ce que
 ceux-ci puissent être rétablis dans leur état sain,
 tous les toniques ne peuvent avoir que peu
 d'effet. On doit donc avoir peu d'égard à l'usage
 du quinquina, qui ne peut que changer foiblement
 l'état des fluides.

Q

MDCCCIX. Je finirai par remarquer, au sujet
 des médicamens employés dans le scorbut, que
 l'usage du mercure est toujours manifestement
 nuisible.

Cause
prochaine

MDCCCX. Après avoir observé que les moyens
 de prévenir & de guérir le scorbut sont mainte-
 nant bien connus, il paroît superflu d'entrer dans
 la discussion de sa cause prochaine; mais comme
 les fausses opinions qu'on peut s'en former peuvent,
 jusqu'à

jusqu'à un certain point, égarer dans la pratique, je ne dois pas omettre de rapporter ce qui me paroît le plus probable sur cet objet.

MDCCCXI. Quoi qu'il en soit de ce qui a été avancé par des personnes d'un grand nom en Médecine, je m'en rapporte au concours des témoignages de la plupart des Auteurs, qui pensent que, dans le scorbut, les fluides éprouvent un changement remarquable.

Ces derniers nous apprennent que, dans le sang qu'on tire des veines des scorbutiques, la partie coagulée est différente, soit en couleur, soit en consistance, de ce qu'elle est dans l'état de santé, & qu'ordinairement aussi, la couleur & le goût du *serum* éprouvent un changement : il en est de même des fluides qui sortent par la voie des excréments. L'haleine est fétide, l'urine est toujours fortement colorée, & plus âcre qu'à l'ordinaire ; & si cette exsudation âcre des pieds que rapporte le Docteur Hulme, a lieu dans les scorbutiques, elle est encore une preuve remarquable de ce que je viens de dire. Mais, quoi qu'il en soit, il est assez évident que, dans le scorbut, l'état naturel des fluides est très-changé. Ce qui doit en outre le faire présumer, c'est que la maladie est occasionnée par un genre particulier de nourriture, & qu'en le changeant, on obtient sûrement la guérison : dans ce dernier cas, les aliments qu'on prend ne peuvent évidemment agir

Tome II.

G g

Mer de
fluids

fluids
autres

Sang

Lodans
urine

et du scorbut
des pieds

d'une autre manière qu'en communiquant un état particulier aux fluides.

MDCCCXII. Présument donc que la maladie dépend d'une altération particulière des fluides du corps humain, on doit maintenant rechercher quel peut être ce genre d'altération.

donc l'économie
l'économie
donc l'économie
à l'économie
l'économie
l'économie

l'économie
l'économie
l'économie
l'économie
l'économie

J'observerai d'abord que l'économie animale a un pouvoir singulier de changer les alimens acides, de manière à les rendre beaucoup plus disposés à la putréfaction; & quoique dans l'état vivant ils ne puissent presque jamais passer à un état actuel de putridité, cependant, si l'homme, qui est destiné à vivre du produit des deux règnes, ne se nourrissoit que de viande, sans une addition fréquente de végétaux, les fluides tourneroient plus à la putréfaction que l'état de santé ne le comporte. Cette dégénération semble consister dans la production & le développement d'une matière saline, qui ne se manifeste point dans la nourriture végétale, & qui ne sauroit être produite ou développée que par une fermentation poussée jusqu'à un état putride. Ce qui prouve que cette matière saline s'engendre par les loix de l'économie animale, c'est qu'il se fait constamment des excretions salines du corps humain, qui semblent par conséquent nécessaires au soutien de la santé.

Ces considérations font concevoir comment l'usage continuel de la viande, sur-tout quand

elle est déjà dans un état putride, sans aucun mélange de végétaux, peut porter trop loin le travail de l'économie animale, & donner lieu à une plus grande proportion de matière saline. L'existence de cette excédente quantité de matière dans le sang des scorbutiques, paroît encore par l'état des fluides ci-dessus mentionnés. Ce qu'on doit encore regarder comme une nouvelle preuve, est que toute interruption de transpiration, c'est-à-dire, la rétention d'une matière saline, contribue au scorbut; & cette interruption est spécialement due à toute impression du froid, ou à tout ce qui affoiblit d'une autre manière la force de la circulation; comme la négligence ou le défaut d'exercice, la fatigue, & l'abattement de l'ame. On doit remarquer ici qu'un des premiers effets du scorbut est d'occasionner une grande débilité du système; ce qui rend plus rapides les progrès de la maladie. On ne conçoit pas bien comment l'état des fluides peut produire une pareille débilité; mais les causes & la cure du scorbut, rendent probable que cette débilité provient de l'état des fluides.

MDCCCXIII. La débilité peut contribuer beaucoup à produire plusieurs phénomènes du scorbut; mais un état salin & de dissolution du sang, en rend encore raison avec plus de probabilité. Les personnes qui sont accoutumées de se rendre compte des loix de l'économie animale, n'ont pas

Gg 2

la
matière
saline
surdosée
le
scorbutique

débilité
l'état des fluides

état salin
de dissolution
du sang

besoin que j'insiste sur ce point. J'ajouterai seulement que, si la cause prochaine du scorbut consiste, comme je le suppose, dans un état salin du sang contre-nature, il s'ensuivra qu'en prenant encore à l'intérieur, avec les alimens, une quantité excédente de sel, on contribuera à développer la maladie. En supposant même qu'un sel semblable ne souffre point de changement dans le corps animal, son effet en sera plus considérable. Mon opinion aura encore plus de probabilité, si on peut présumer que tous les sels neutres, qui ont pour base un alkali fixe, sont changés dans l'économie animale en un sel ammoniac, que j'imagine dominer spécialement dans le scorbut. Si je suis en droit de conclure que les alimens salés contribuent à produire cette maladie, on sent combien il est dangereux d'admettre, avec d'autres Auteurs, qu'ils sont parfaitement innocens.

MDCCCXIV. Après avoir tâché d'expliquer ce qui se rapporte à la cure du scorbut en général, je dois renvoyer à d'autres Auteurs pour connoître la pratique qu'on doit observer à l'égard des symptômes qui demandent un traitement particulier.



C H A P I T R E I V.

De la Jaunisse.

MDCCCXV. C E genre de maladie ne se trouvant point dans les îles Britanniques , j'en ai omis les divers titres dans ma N otologie. Je ne puis point à cet égard citer ma propre expérience ; & sans elle, les compilations qu'on peut faire de différens Auteurs sont extrêmement trompeuses : c'est pourquoi je les passe sous silence , & je me bornerai à quelques remarques sur la jaunisse , suivant le plan que j'ai adopté dans le cours de mes leçons.

MDCCCXVI. La jaunisse consiste dans une couleur jaune de tout l'extérieur de la peau , couleur qui est plus marquée dans la conjonctive du globe de l'œil. Cet état peut avoir diverses causes ; mais la jaunisse dont le caractère sera exactement déterminé ci-après , me paroît dépendre d'une quantité de bile qui est passée dans la masse du sang , & qui étant rejetée à la surface du corps , communique sa propre couleur à la peau & aux yeux.

MDCCCXVII. Ce que j'avance se déduit des causes même de la maladie. Pour en rendre raison , je dois observer que la bile n'existe point en

G g 3

*ne voit
point de
bile
dans
le sang*

nature dans la masse du sang, & qu'elle n'est formée que par l'action de l'organe sécrétoire du foie. La bile par conséquent ne peut paroître dans la masse du sang ou à la surface du corps, c'est-à-dire, produire la jaunisse, que par quelque interruption de sa sécrétion, ou, ce qui revient au même, qu'elle n'ait été reprise par les vaisseaux sanguins, après avoir été formée dans le foie.

Ce cas peut arriver de deux manières : ou bien c'est par une interruption de son excrétion, c'est-à-dire, de son passage dans le duodenum, ce qui produisant une accumulation dans les conduits biliaires, occasionne un reflux dans les vaisseaux sanguins ; ou bien elle peut être portée dans ces vaisseaux par une absorption qui s'en fait de l'intérieur du canal alimentaire, où elle peut surabonder. Je ne saurois fixer avec clarté jusqu'à quel point cette dernière cause peut avoir lieu, ou dans quelles circonstances elle survient, & je pense qu'on doit lui attribuer rarement la production de la jaunisse. (Dante) (Lafon)

MDCCCXVIII. On conçoit plus clairement la première cause, qui est un obstacle qui s'oppose à l'excrétion ; & nous avons une preuve certaine que c'est la plus ordinaire & la plus générale. Cette interruption d'excrétion de la bile doit dépendre d'une obstruction de ce qu'on appelle ductus communis cholédocus. Ce qui la produit ordinairement est une concrétion bilieuse, formée dans la vésicule du fiel, & qui tombant de-là

le trouble de
la bile
le trouble
la jaunisse

la jaunisse
dans
le duodenum

la jaunisse
dans
le duodenum

obstruction

du
ductus cholédocus

obstruction
dans
le duodenum

dans le conduit commun, est d'un trop grand volume pour pouvoir passer à travers ce conduit dans le duodenum. Ce conduit peut de même être obstrué par une constriction spasmodique, & ce spasme peut survenir, ou dans le conduit lui-même, que nous supposons contractile, ou dans le duodenum; ce qui comprime & tient fermés les parois du conduit: cette obstruction, enfin, peut venir de la compression d'une tumeur; & celle-ci peut naître ou dans les tuniques du conduit lui-même, ou dans quelqu'une des parties voisines, qui lui sont contigues, ou qui peuvent le devenir.

MDCCCXIX. Quand il survient une pareille obstruction, la bile peut être accumulée dans les conduits biliaires, & de-là elle peut être absorbée & portée par les vaisseaux lymphatiques dans les sanguins, ou bien refluer dans les conduits eux-mêmes, & passer de-là directement dans la veine-cave ascendante. De l'une ou de l'autre manière, elle parvient à se répandre dans la masse du sang, & de-là elle peut passer par les vaisseaux exhalans, & produire la maladie en question.

MDCCCXX. J'ai expliqué en abrégé la production ordinaire de la jaunisse; mais on doit observer en outre qu'elle est en tout tems accompagnée de certains autres symptômes, comme d'une blancheur des matières fécales, qu'on peut attribuer à l'absence de la bile dans les intestins. En général, on observe aussi une certaine con-

*Jaune
ou
concombre*

*La bile accumulée
peut être
absorbée par
les vaisseaux
lymphatiques
ou refluer
dans les conduits
eux-mêmes*

matière fécale

jaune
épigastre
douloureux
jaunissement

sistance dans la matière des déjections, consistance dont il n'est pas aisé d'assigner la cause. L'urine est aussi toujours, dans cette maladie, d'une couleur jaune, ou du moins elle donne cette teinte au linge: ce sont-là des symptômes constants. On éprouve le plus ordinairement dans l'épigastre une douleur qui paroît correspondre au conduit commun. Cette douleur est sur-tout accompagnée de vomissement: ce dernier même survient quelquefois sans que la douleur soit considérable: dans quelques cas, où celle-ci se fait vivement sentir, le pouls devient fréquent, plein & dur, & il paroît quelque autre symptôme de pyrexie.

Comprimen
de
Conduits biliaires
échange
Canal

MDCCCXXI. Quand la jaunisse est occasionnée par des tumeurs des parties voisines qui compriment le conduit biliaire, je crois que la maladie peut être très-rarement guérie. On est fondé à supposer une pareille cause de la jaunisse, quand elle se déclare à la suite d'autres maladies qui ont subsisté long-tems avant, & plus spécialement de celles qui avoient eu pour symptômes des obstructions des viscères. Même quand la jaunisse a subsisté long-tems, sans aucune intermission & sans aucune douleur dans l'épigastre, on doit soupçonner une compression externe.

progn.

MDCCCXXII. Dans de pareilles circonstances, je considère la maladie comme incurable: ce n'est guère que quand elle est produite par des concrétions de la bile qui obstruent ses conduits excréteurs, qu'on peut ordinairement attendre du

soulagement, & que l'Art de guérir peut contribuer à l'obtenir. On peut connoître en général ces cas, par les alternatives de disparition & de retour de la maladie; par les concrétions de bile, qu'on trouve, après le premier accident, mêlées aux matières fécales, & par la douleur de l'épigastre, qui accompagne fréquemment la maladie, aussi bien que par les vomissemens qui naissent d'une telle douleur.

MDCCCXXIII. Dans ces cas, nous ne connoissons point de moyen certain & immédiat de débarrasser le passage des concrétions de la bile; c'est en général un ouvrage du tems, qui dépend de la dilatation graduée du conduit biliaire; & le volume des calculs qui quelquefois passent dans son trajet, fait voir avec surprise de quelle dilatation ce conduit est susceptible: toutefois, le cours de ces calculs est plus ou moins accéléré dans différentes occasions; & la jaunisse, après avoir plus ou moins duré, cesse souvent subitement & d'elle-même. C'est ce qui a fait croire qu'elle avoit été guérie par un grand nombre & une grande variété de remèdes différens. Plusieurs d'entr'eux sont néanmoins sans activité, & plusieurs autres ne peuvent être supposés avoir aucun effet pour débarrasser le passage des concrétions de la bile. Je ne ferai donc point connoître les remèdes nombreux de la jaunisse, qui sont rapportés par les Auteurs de matière médicale, ou qu'on trouve dans les Ouvrages de Médecine-

le conduit
biliaire
est très
dilaté

remède
soulage
&
malade

pratique : je me bornerai à ceux qu'on peut supposer, avec vraisemblance, favoriser le passage de la concrétion, ou éloigner les obstacles qui peuvent la retenir.

MDCCCXXIV. Dans le traitement de cette maladie, on doit faire attention, en premier lieu, que, comme la distention du conduit biliaire, par la transmission difficile d'une masse dure, peut y exciter une inflammation, la saignée peut être une précaution utile dans les personnes d'une vigueur ordinaire : elle devient même nécessaire, quand la douleur est vive, & qu'il y a un certain degré de pyrexie. Dans quelques cas de jaunisse accompagnée de ces symptômes, j'ai trouvé que le sang qu'on avoit tiré étoit couvert d'une croûte inflammatoire aussi épaisse que dans le cas de pneumonie.

MDCCCXXV. Nul moyen ne paroît plus propre à l'expulsion d'une concrétion biliaire, que l'action d'un vomitif, qui comprime tous les viscères abdominaux, & sur-tout la vésicule du fiel, qui est pleine & distendue, ainsi que les vaisseaux biliaires, & qui peut contribuer par-là, quelquefois assez doucement, à la dilatation du conduit de la bile; mais il est aussi possible que l'effort exercé dans l'acte du vomissement soit trop violent, & par conséquent on ne doit employer que les doux émétiques. Quand par l'état invétéré de la jaunisse on peut soupçonner que le volume de la concrétion qui cherche à s'échapper est considé-

to Saignée

Vomitif
Doux

table ; ou plus spécialement , quand la douleur qui accompagne la maladie fait craindre l'inflammation , il est prudent d'éviter l'émétique.

MDCCCXXVI. On a été dans l'usage d'employer les purgatifs dans la jaunisse , & il est possible que l'action des intestins excite celle des conduits de la bile , & favorise ainsi l'expulsion de la concrétion. Mais je crois ce moyen peu efficace ; & quand on a recours au fréquent usage des purgatifs , on peut nuire à d'autres égards : c'est ce qui me fait penser que ces remèdes ne conviennent jamais , excepté dans le cas de constipation & de tension du ventre.

MDCCCXXVII. Comme le relâchement de la peau contribue à celui de tout le système , & sur-tout à diminuer la constriction des parties subjacentes , quand la jaunisse est accompagnée de douleur , les fomentations sur l'épigastre peuvent être utiles.

MDCCCXXVIII. Comme les solides du corps vivant sont très-flexibles & susceptibles de céder , il est probable que les concrétions de la bile trouveroient , dans plusieurs cas , les conduits biliaires capables d'une dilatation propre à leur donner un libre passage , si la distention qui en provient occasionnoit point une contraction spasmodique des parties qui sont au-dessous. A cet égard , l'opium est souvent d'une grande utilité dans la jaunisse , & les bons effets qui résultent de son usage , prouvent assez la vérité de la théorie sur laquelle leur administration est fondée.

*gouttes
envis
envis*

*gouttes
l'émétique*

*fomentations
sur
l'épigastre*

opium

476 MÉDECINE PRATIQUE.

MDCCCXXIX. Il seroit beaucoup à désirer qu'on eût découvert un dissolvant des concrétions de la bile, qui pût leur être appliqué dans la vésicule du fiel ou les conduits biliaires; mais, autant que j'ai pu m'en instruire, on ne connoît point encore de pareil remède; & je considère l'emploi du savon dans cette maladie comme un moyen frivole. Le Docteur White de York a trouvé un dissolvant des concrétions de la bile, quand elles sont hors du corps; mais il n'y a aucune probabilité qu'il puisse s'étendre jusqu'à ces mêmes concrétions, quand elles sont encore renfermées dans leurs organes excrétoires.

F I N.

*Instruments
Concrétions
Bile
Savon*

*(7)
m. n. v. e. l. e*

*Ch.
Faussement en la Nouvelle d'après
et on en a vu un tel par un long
d'après — il y en a un autre me d
un Concrétion grande — mais le 4. on
(m. d. e. l. e. l. e.)*

m. e. l. e. n. a. o. u. b. l. i. e. l. e. d. r. a. i. n



T A B L E

Des Matières contenues dans le
second Tome.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. VI. De la ménorrhagie , ou de l'écou- lement immodéré des menstrues ,	page 1
CHAP. VII. De la leucorrhœe , ou des fleurs- blanches ,	9
CHAP. VIII. De l'aménorrhœe , ou interruption du flux menstruel ,	13
CHAP. IX. Des hémorrhagies symptomatiques ,	22
SECT. I. De l'hématémèse , ou vomissement du sang ,	23
SECT. II. De l'hématurie , ou évacuation du sang par les voies urinaires.	31

LIVRE CINQUIEME.

Des profluvia , ou des fluxions avec fièvre ,	39
CHAP. I. Du catarrhe ,	40
CHAP. II. De la dysenterie ;	50

SECONDE PARTIE.

Des maladies nerveuses ,	61
--------------------------	----

LIVRE PREMIER.

Des comata , ou de la perte du mouvement volontaire ,	62
--	----

CHAP. I. <i>De l'apoplexie,</i>	63
CHAP. II. <i>De la paralysie,</i>	86

LIVRE SECOND.

Des adynamies, ou des maladies qui consistent dans une foiblesse, ou une perte du mouvement dans les fonctions vitales ou animales,

100

CHAP. I. <i>De la syncope ou défaillance,</i>	ibid.
---	-------

CHAP. II. <i>De la dyspepsie ou indigestion,</i>	111
--	-----

CHAP. III. <i>De l'hypochondriaque, ou des affections hypochondriaques, connues ordinairement sous le nom de vapeurs,</i>	128
---	-----

LIVRE TROISIEME.

Des affections spasmodiques sans fièvre,

143

SECT. I. <i>Des affections spasmodiques des fonctions animales,</i>	144
---	-----

CHAP. I. <i>Du tetanos,</i>	147
-----------------------------	-----

CHAP. II. <i>De l'épilepsie,</i>	164
----------------------------------	-----

CHAP. III. <i>De la danse de Saint-Guy,</i>	191
---	-----

SECT. II. <i>Des affections spasmodiques des fonctions vitales,</i>	194
---	-----

CHAP. IV. <i>De la palpitation du cœur,</i>	ibid.
---	-------

CHAP. V. <i>Du la dyspnœe, ou difficulté de respirer,</i>	198
---	-----

CHAP. VI. <i>De l'asthme,</i>	201
-------------------------------	-----

CHAP. VII. <i>De la toux convulsive,</i>	213
--	-----

Des affections spasmodiques des fonctions naturelles, 225

CHAP. VIII. *Du pyrosis (ardeurs d'estomac), ou ce qu'on nomme en Ecosse The water-brash, ibid.*

CHAP. IX. *De la colique,* 230

CHAP. X. *Du cholera morbus,* 242

CHAP. XI. *De la diarrhée,* 247

CHAP. XII. *Du diabète,* 266

CHAP. XIII. *De l'hystérie, ou de la maladie hystérique,* 272

CHAP. XIV. *De la rage canine, ou de l'hydrophobie,* 280

LIVRE QUATRIEME.

Des Vefaniæ, ou des dérangemens des fonctions intellectuelles, 283

CHAP. I. *Des vefaniæ en général,* ibid.

CHAP. II. *de la manie,* 302

CHAP. III. *De la mélancolie & des autres formes de la manie,* 315

TROISIEME PARTIE.

Des cachexies, 327

LIVRE PREMIER.

Des émaciations, 329

LIVRE SECON D.

Des Intumescences , ou des gonflemens généraux ,

	343
CHAP. I. <i>Des intumescences adipeuses ,</i>	344
CHAP. II. <i>Des gonflemens flatulens ,</i>	439
CHAP. III. <i>Des intumescences aqueuses , ou hydropiques ,</i>	362
SECT. I. <i>De l'anasarque ,</i>	378
SECT. II. <i>De l'hydrothorax , ou de l'hydropisie de poitrine ,</i>	396
SECT. III. <i>De l'ascite , ou hydropisie du bas-ventre ,</i>	403
CHAP. IV. <i>Des intumescences générales qui proviennent d'un accroissement de volume dans toute la substance des parties déterminées ,</i>	409
<i>Du rachitis ,</i>	410

LIVRE TROISIEME.

Des imperigines , ou de l'habitude du corps viciée , avec des affections de la peau ,

	425
CHAP. I. <i>Des écouelles ,</i>	426
CHAP. II. <i>Du siphylis , ou de la maladie vénérienne ,</i>	440
CHAP. III. <i>Du scorbut ,</i>	457
CHAP. IV. <i>De la jaunisse ,</i>	469

in de la Table des Sommaires.

TABLE

TABLE GÉNÉRALE DES DEUX VOLUMES.

N. B. Le Chiffre indique le Paragraphe & non la Page.

A

Abscès,	250
Abscès & ulcères, les causes de leurs différens états,	254
Acides employés dans la fièvre,	134
Acides rafraîchissans dans la fièvre,	134
Action du cœur & des artères; comment augmentée, pour prévenir le retour des paroxysmes de la fièvre intermittente,	230
<i>Adynamia,</i>	1171
<i>Amenorrhœa,</i>	995
Par rétention,	996
Quand elle survient,	998
Ses symptômes,	999
Ses causes,	1000-2
Sa cure,	1001-6
Par suppression,	996
Quand elle survient,	1008
Ses symptômes,	1010
Ses causes,	1008-9
Sa cure,	1011-12
<i>Amentia,</i>	1598
<i>Anasarque,</i>	1868
Son caractère,	1668
Ses phénomènes,	1668-73
Sa cure,	1674-96
Distinguée de la leucophlegmatie,	1669
Antimoine émétique, employé dans les fièvres,	181
Ses différentes sortes,	<i>ibid.</i>
Son administration dans les fièvres,	183-6
Antispasmodiques, employés dans les fièvres,	152-187
<i>Tome II.</i>	Hh

Aphtes,	772
Apoplexie,	1094
Distinguée de la paralysie,	1894
Distinguée de la syncope,	<i>ibid.</i>
Ses causes prédisposantes,	1095
Ses causes excitantes,	1098-1115-16
Sa cause prochaine,	1100-21
Séreuse, la cause prochaine,	1114
Son pronostic,	1122-23
Se termine souvent par l'hémiplégie,	1122
Moyen de la prévenir,	1124
Qu'elle soit sanguine ou séreuse, les stimulans sont nuisibles,	1136-37
Par des agens qui détruisent la mobilité du pouvoir nerveux,	1138
Sa cure,	1131-9
Apyrexie,	24
Ascite,	1709
Son caractère,	1709
Son siège divers,	1710-11
Ses phénomènes,	1712-13
Son siège difficile à déterminer,	1714
Sa cure,	1715-17
Asthme,	1373
Ses phénomènes,	1375
Ses causes excitantes,	1381
Sa cause prochaine,	1384
Distinguée des autres espèces de Dyspnœe,	1385
Quelquefois occasionne la phthisie pulmonaire,	1386
Finit souvent par l'hydrothorax,	1386
Il est rare de le guérir entièrement,	1387
Astringens, employés dans les fièvres intermittentes,	231
Jointes aux aromatiques, employés dans les fièvres intermittentes,	231
Atrabile,	1029
Atrophia ab alvi fluxu,	1607
Debilium,	1606
Inanitorum,	1607
Infantis,	1605
Lactantium,	1605
Lateralis,	1606-11
A leucorrhœa,	1607
Nervosa,	1606
Nutricum,	1607
A ptialismo,	1607

T A B L E

483

<i>Rachitica</i> ;	1605
<i>Senilis</i> ,	1606-11
<i>Aura epileptica</i> ,	1306
Aliénation d'esprit sans fièvre;	1535
Ses causes,	1550-57
Ses espèces différentes,	1557
Partielle ou générale; sa différence,	1575
Amers, employés dans les fièvres intermittentes,	231
Joint aux astringens, employés dans les fièvres intermittentes,	231

B

B AIN chaud; ses effets dans la fièvre,	198
Son administration dans les fièvres,	199
Signes de ses bons effets,	200

C

C ACHEXIES; caractère de cette classe,	1599
Dans quel sens les Auteurs prennent ce terme,	1600
Calcul des reins,	428
Calx, <i>nitrata antimonii</i> ; son usage dans les fièvres,	183-185
Cardialgie,	1427
Carditis	383
D'un genre chronique;	383
<i>Carus</i> ,	1094
<i>Cataphora</i> ,	1094
Catarrhe,	1046
Prédisposition au catarrhe;	1047
Ses symptômes,	1048
Ses causes éloignées,	1047
Sa cause prochaine,	1057
Sa cure,	1065
Produit la phthisie,	1055
Dégénère en pneumonie,	1054
Produit une fausse péripleurésie,	1056
Contagieux,	1062
<i>Catarrhus suffocativus</i> ,	376
Chancre, son traitement,	1781
Chlorosis,	998

H h 2

<i>Cholera</i> ,	1453
Ses symptômes,	1453-56
Ses causes éloignées,	1458-60
Sa cause prochaine,	1454
Sa cure,	1462-64
<i>Chorea Sandi-Whiti</i> ,	1347
Ses phénomènes,	1347-53
Sa cure,	1354
<i>Cœliaca</i> ,	1493
Colique; ses symptômes,	1435-38
Sa cause prochaine,	1441
Sa cure,	1454
Colique du Poitou,	1451
Sa cure,	1452
<i>Coma</i> ,	1094
<i>Comata</i> ,	1093
Contagions,	78
Leur variété supposée,	79
Convulsions,	1253
Corpulence,	1621
Cystitis,	431
D	
D ÉBILITÉ dans les fièvres; ses symptômes,	104
Comment on y remédie,	202
Délire, expliqué en général,	1529-50
Il est de deux espèces; avec fièvre,	45
Ou sans fièvre,	1550-57
Diabète; ses symptômes,	1504-9
Ses causes éloignées,	1508
Sa cause prochaine,	1510-12
Sa cure,	1513
<i>Diæta aquea</i> ,	157
Diarrhée,	1465
Distinguée de la dysenterie,	1466
Distinguée du cholera,	1467
Sa cause prochaine,	1468
Ses causes éloignées,	1471-93
Sa cure,	1494-1503
Bilieuse,	1480
Colliquative,	1501
Muqueuse,	1488
Diathèse phlogistique,	61-147
Comment on y remédie,	266

T A B L E.		485
Délayers ; leur usage dans les fièvres ;		154-58
Dysenterie,		1067
Contagieuse,		1075
Ses causes éloignées,		1072
Sa cause prochaine,		1077
Sa cure,		1080
Elle demande l'usage des purgatifs doux fréquemment répétés,		1080
La rhubarbe ne convient pas,		1080
<i>Dysenteria alba</i> ,		1079
<i>Dysmenorrhœa</i> ,		1014
Dyspepsie,		1190
Ses causes éloignées,		1198
Sa cause prochaine,		1193
Sa cure,		1201
Traitement des flatuosités qui surviennent,		1221
des douleurs d'estomac,		<i>ibid.</i>
du vomissement,		1221
Dyspnœe,		1365
E		
ECROUELLES ; leurs phénomènes,		1738-49
Leur cause prochaine,		1750
Point contagieuses,		1751
Ne viennent point des maux vénériens,		1752
Leur cure,		1753-59
Mézentériques,		1606
Emanations humaines,		85
Des marécages,		85
Emaciations,		1600
Leurs causes,		1602-18
Leur traitement,		1619
<i>Emanfo mensum</i> ,		998
Emétiques appropriés à la cure des fièvres,		174
Leurs effets,		176-180
Moyens de remédier au spasme,		170
Leur administration dans les fièvres,		175
Leur usage dans les fièvres intermittentes,		230-33
Emprosthotonos,		1267
Entéritis, phlegmoneuse ou érythématique,		404
Ses causes,		406
Sa cure,		408
		H h ;

Epilepsie,	1182
Ses phénomènes,	1183
Sa cause prochaine,	1184
Ses causes éloignées,	1185
Ses causes prédisposantes,	1310
Sympathique,	1316
Sa cure,	1317
Idiopathique,	1316
Sa cure,	1319
Epistaxis,	804
Ses causes,	807
Ses diverses circonstances,	806-17
Le régime & le traitement,	818-28
Erysipelle,	274
De la face,	707
Ses symptômes,	704-707
Son pronostic,	705
Sa cause prochaine,	696
Sa cure,	707-10
Phlegmoneux dans diverses parties du corps,	711
Celui qui accompagne les fièvres purrides,	712
Erythème,	274
Exanthèmes,	584
Exercice utile dans les fièvres intermittentes,	231
Esquinancie,	300
Maligne,	311
Des parotides,	332
Du pharynx,	331
Des amigdales,	301
De la trachée artère,	318
Comme affectant les enfans,	322-29
Sa cure,	330
Effluves humains, cause de la fièvre,	81
Ceux des marais, cause des fièvres intermittentes,	84
F	
Fièvre proprement dite,	8
Son caractère,	8
Ses phénomènes,	8-32

T A B L E.

487

Fièvre; ses causes éloignées sont d'une nature sédative,	36
Sa cause prochaine,	33
Atonie dans l'extrémité des vaisseaux, circonstance principale de la cause prochaine,	43-44
Spasme, principale partie dans la cause prochaine,	40
Doctrines générales,	46
Causes de la mort,	101
Pronostic,	99
Indications du traitement,	126
Ses différences,	53
Fièvre continue,	28
Continue,	27
Inflammatoire,	67
Nerveuse,	67
Bilieuse,	71
Putride,	72
Nommée synocha,	67
Synochus,	69
Typhus,	67
Hectique,	74
Intermittente, ses paroxysmes,	12
La période du froid,	11
Du chaud,	<i>ibid.</i>
De la sueur,	11
Du type de la tierce,	25
De la quarte,	<i>ibid.</i>
De la quotidienne,	25
Caused par des exhalaisons des marécages,	84
La bile n'en est pas la cause,	51
Sa cure,	128
Ses paroxysmes, comment on les prévient,	229
Accompagnée d'une diathèse phlogistique,	234
Accompagnée de congestions dans les viscères abdominaux,	234
Rémittente,	26
Flux avec fièvre. Voyez <i>Profluvia</i> .	
Fluor albus. Voyez <i>Leucorrhœa</i> .	
Fomentation des extrémités inférieures; son usage dans les fièvres,	199
Fomites de la contagion,	82
Fonctions intellectuelles; leurs dérangemens,	1528-29
Foiblesse chronique,	1191
Froid; son action absolue ou relative,	88-89
Ses effets généraux sur le corps humain,	90-91
Ses effets morbifiques,	92

Hh 4

Froid..... modère la violence de la réaction dans les fièvres,	133
Son pouvoir tonique appliqué aux fièvres,	205

G

G ANGRENE des parties enflammées; sa cause,	255-56
Tendance à la gangrène; quels en sont les signes,	257
A quels signes on la reconnoît,	257
Gastritis	384
Phlegmoneuse ou érythématique,	385
Phlegmoneuse, son siège,	385
Ses symptômes,	386
Ses causes,	387
Sa cure,	393-397
Erythématique; comment on la découvre,	400
Son siège,	385
Sa cure,	401
Gastrodinie,	1427
Gonorrhée,	1765
Ses phénomènes,	1767-69
Sa cure,	1770-78
Goutte; son caractère,	491
Maladie héréditaire,	499
Distiguée du rhumatisme,	525
Ses causes prédisposantes,	492-499
Ses causes occasionnelles,	501-504
Sa cause prochaine,	526-532
N'est point une matière morbifique,	528
Goutte régulière décrite,	505-517
Sa pathologie,	532
Sa cure,	536-572
On n'a point encore trouvé de remède efficace ni sûr pour la guérir,	538
Médicamens employés,	555
Peut-elle être guérie radicalement?	539
Manière de la traiter dans les intervalles des paroxismes,	541
Conduite à tenir durant le paroxisme,	559
Régime durant le paroxisme,	560
Topiques, jusqu'à quel point ils sont d'un usage sûr,	567-568
Saignée dans l'intervalle des paroxismes,	552
Dans le tems des paroxismes,	562
Constipation nuisible,	558

T A B L E.

489

Goutte régulière ; laxatifs, doivent être employés,	558
Effets des alkalis,	557
Effets de la poudre de Portland,	556
Goutte irrégulière,	517
Atonique,	573-578
Sa pathologie,	533
Sa cure,	579-81
Rétrocedente ;	531
Sa pathologie,	554
Son traitement,	579-581
Goutte déplacée,	522
Sa pathologie,	535
Sa cure,	582-583
Deux cas de transport de goutte,	524

H

HÉMATÉMÈSE,	1017
Artérielle ou veineuse,	1027
Par suppression des menstrues,	1020
Par suppression du flux hémorrhoidal,	1025
Par compression des <i>vasa brevia</i> , par la rate,	1027
Par obstruction du foie,	1028
Hématurie,	1033
Idiopathique est sans vraisemblance,	1033-34
Causée par le calcul,	1037
Sa cure,	1038
Violente,	1039
Par suppression des évacuations ordinaires,	1041
Putride,	1043
<i>Spuria & lateritia</i> ,	1044
Hémiplégie,	1140
Ses causes,	1141
Souvent causée par l'apoplexie,	1122
Souvent elle est alternative avec l'apoplexie,	1144
Sa cure,	1152
Stimulans, sont d'un usage douteux,	1160
Hémoptisie ; ses symptômes,	637-839
Ses causes,	759-62-829-837
Comment la distinguer du crachement de sang,	840-44
Son traitement,	845-51
Hémorrhagie de l'utérus,	966
Hémorrhagie active ou passive,	734
Son caractère,	735
Artérielle,	743
Veineuse,	767

Hémorrhagie	Causes des différentes espèces qui paroissent à différentes périodes de la vie, 749-72
Ses phénomènes généraux,	737-42
Ses causes éloignées,	773
Sa cure,	775
S'il faut l'entreprendre par les secours de l'art,	775-80
Manière de prévenir les attaques ou son retour,	781
Son traitement quand elle est déclarée,	788-804
Symptomatique,	1015
<i>Hæmorrhoides vesicæ,</i>	1042
Hémorrhoides externes ou internes,	924
Leurs phénomènes,	924-30
La nature de leurs tumeurs,	931
Leurs causes,	932-42
Parviennent à être liées avec l'état du système,	942-43
Particulièrement avec l'estomac,	945
Leur traitement,	946-64
Hépatirrhœe,	1480
Hépatitis,	411
Aiguë ou chronique,	411
Aiguë, ses symptômes,	412-414
Compiquée d'une inflammation pneumonique,	415
Ses causes éloignées,	415
Son siège,	417
Diverses issues du pus qui s'y produit,	420
Sa cure,	421
Hépatitis chronique; son siège,	417
Comment on le découvre,	422
Horreur; son impression employée dans les fièvres intermittentes,	230
Hydrophobie,	1525
Hydropisies; leur cause en général,	1645-46
De la poitrine. <i>Voyez</i> Hydrothorax.	
Du bas-ventre. <i>Voyez</i> Ascite.	
Hydrothorax,	1697
Son siège,	1698
Ses symptômes,	1701-3
Souvent compliquée d'une hydropisie universelle,	1704
Sa cause prochaine,	1706
Sa cure,	1707-8
Dans quels cas convient la paracentèse,	1708
Hypercatharsis,	1477
Hypochondriac,	1222
Ses phénomènes,	1222

T A B L E.

491

Hypochondriase ; distinguée de la dyspepsie,	1226
Sa cause prochaine,	1230
Sa cure,	1232
Son traitement moral,	1244
Hystérie,	1514
Ses symptômes,	1515-16
Son paroxysme décrit,	1515-16
Paroît rarement dans l'homme,	1517
Comment distinguée de l'hypochondriase,	1518-19
Sa cause prochaine,	1522
Analogie entre l'hystérie & l'épilepsie,	1523
Son traitement,	1524
<i>Hysteria libidinosa</i> ,	1517
J	
JAUNISSE,	1515-16
Ses causes,	1816-21
Sa cure,	1823-29
Ileus ou passions iliaques,	1437
Impetigines,	1737
Caractère de cet ordre,	1737
Indigestions. <i>Voyez</i> Dyspepsie.	
Inflammation ; ses phénomènes,	235
Interne ; ses signes,	236
L'état du sang dans l'inflammation,	237
Sa cause prochaine,	239
Ne dépend pas d'une lenteur du sang,	241
Spasme, en est la cause prochaine,	243-48
Terminée par résolution,	249
Par suppuration,	250
Par gangrène,	255
Par squirrhe,	258
Par effusion,	259
Par des vésicatoires,	260
Par exsudation,	261
Ses causes éloignées,	262
Sa cure en général,	264
Par résolution,	264
Quand elle tend à la suppuration,	268-70
Quand elle tend à la gangrène,	271
Ses divisions générales,	273
Plus proprement cutanée,	274
De la vessie. <i>Voyez</i> Cystitis.	
Du cerveau. <i>Voyez</i> Phrenitis.	
Du cœur. <i>Voyez</i> Carditis.	
Des intestins. <i>Voyez</i> Enteritis.	

Inflammation des reins. Voyez <i>Nephritis</i> .	
Du foie. Voyez <i>Hepatitis</i> .	
Des poumons. Voyez <i>Pneumonia</i> .	
Du péricarde. Voyez <i>Pericarditis</i> .	
Du péritoine. Voyez <i>Peritonitis</i> .	
De la rate. Voyez <i>Splenitis</i> .	
De l'estomac. Voyez <i>Gastritis</i> .	
De l'utérus,	431
Inoculation de la petite-vérole,	601
Diverses manières de la pratiquer,	603
Leur importance,	603-614
Intempérance dans la boisson, cause éloignée de la fièvre,	97
Intermission de la fièvre,	24
Intervalle de la fièvre,	24
Institutions de Médecine,	4
Intumescences; caractère de cet ordre,	1620
Adipeuses & flatulentes,	1621-26
Jours critiques dans les fièvres,	107-114
Non critiques,	113

L

LÉTHARGIE,	1694
Leucophlegmatie,	1669
Leucorrhœe,	984
Son caractère,	985
Qualités de la matière de cet écoulement,	987-992
Ses causes,	988
Ses effets,	990
Sa cure,	993
Lyenterie,	1469

M

MALADIES; comment on les distingue, on les prévient & on les traite,	3-4
Manie; ses symptômes,	1558
Ses causes éloignées,	1559-61
Son traitement,	1562-74
Son caractère dans les tempéramens sanguins,	1576
Sa cure dans les tempéramens sanguins,	1577
Marcores,	1600
Melœna,	1017

T A B L E.

493

Mélancolie,	1575
Comment distinguée de l'hypochondriac,	1587-88
Son caractère,	1582-89
Sa cause prochaine,	1590
Son traitement,	1592-97
Ménorrhagie,	966
Active ou passive,	966
Dans quels cas c'est une maladie,	968-75
Ses effets,	972
Sa cause prochaine,	977
Ses causes éloignées,	978
Sa cure,	980
Météorisme,	1633
Miasme,	78
Miliaire (fièvre), son histoire générale,	713-14
De deux sortes, rouge ou blanche,	715
Symptômes de la blanche,	716-18
Sa cure,	719
Morbus celiacus,	1493
<i>Mucosus,</i>	1070
<i>Niger,</i>	1029
Mort, causes de la mort en général,	100
Ses causes directes & indirectes.	100
Ses causes dans la fièvre,	101

N

N EPHRITIS, ses symptômes.	426
Ses causes éloignées,	427
Sa cure,	429
Neuroses,	1090
Nofologie méthodique,	2

O

O BÉSITÉ; dans quels cas c'est une maladie,	1621
Odontalgie; en quoi elle diffère du rhumatisme,	476-479
Ses symptômes,	477
Prédispositions à l'odontalgie,	480
Ses causes éloignées,	480-81
Sa cause prochaine,	483
Sa cure,	484-490
Oneyrodonia,	1698

<i>Ophthalmia</i> ;	278
<i>Membranarum</i> ,	278
Ses différens degrés,	279-280
Ses causes éloignées,	280
Sa cure,	288-290
Opiats, employés dans l'état de chaud des fièvres intermittentes,	233
Dans l'intervalle des fièvres intermittentes,	231
Opisthotonos. Voyez <i>Tetanus</i> .	

P

P ALPITATION du cœur,	1355
Ses phénomènes,	<i>ibid.</i>
Ses causes,	
Sa cure,	1363
Paracentèse dans l'ascite ; dans quels cas on doit la pratiquer,	1717
Dans l'hydrothorax,	1708
Paralyse, distinguée de l'apoplexie,	1094
Ses causes,	1141
Paraphrenitis,	343
Paroxysme des fièvres intermittentes ; comment il faut prévenir son retour,	229
Pemphigus,	731
Pericarditis,	383
<i>Peripneumonia notha</i> ;	376
Ses symptômes,	379
Sa pathologie,	380
Sa cure,	381-382
Explication de quelques-uns de ses symptômes,	350
Péripneumonie,	342
Peritonitis,	384
Peste ; son caractère général ;	664
Ses phénomènes,	<i>ibid.</i>
Ses principaux symptômes,	666
Sa cause prochaine,	667
Moyens de la prévenir,	669-684
Sa cure,	685, 694
Pétéchies,	733
Petite-vérole ; son caractère général ;	586
Discrette ; ses symptômes,	588

T A B L E

495

Petite-vérole confluyente,	588, 592
Différences générales de ces deux espèces,	593
Causes de leurs différences,	595-600
Pronostic,	593
Sa cure,	600, 629
Conduite à tenir dans la petite-vérole reçue par contagion,	615-629
Petite-vérole volante; comment on la distingue de la petite-vérole,	631
Phlegmasie,	235
Phlegmon,	274
Phrénésie,	291
Son caractère;	293
Ses causes éloignées;	294
Sa cure,	295-299
Physconia,	1718
Phthisie pulmonaire; son caractère général,	852
Toujours avec ulcération des poumons,	854
Comment le pus qu'on rend par la toux est distingué du mucus,	855
Accompagnée de fièvre hectique,	856
Ses causes diverses,	862
Telles sont :	
L'hémoptisie;	863-864
La pneumonie,	865-868
Le catarrhe,	869-872
L'asthme,	874
Les tubercules;	875, 881
La matière calcaire engendrée dans les poumons,	885
Est-elle contagieuse?	885
Symptômes de celle qui vient des tubercules,	888
Sa durée différente,	899
Son pronostic,	896
Sa cure,	898-923
Son traitement, quand elle vient de tubercules,	905-920
Palliation de ses symptômes,	921-923
Pleurésie,	341
Pleurorhthotonos. Voyez <i>Tetanus</i> .	
Pneumonie, ou inflammation pneumonique,	334
Ses symptômes généraux,	335-339
Son siège,	339-343
Son pronostic,	352-360
Sa cure,	361

Pneumonie; usage de la saignée dans son traitement,	362-366
Emploi des purgatifs,	370
des émétiques,	371
des vésicatoires,	372
Moyens de seconder l'expectoration,	373
Usage des sudorifiques,	374
Usage des opiatés,	375
Polysarchie: dans quels cas c'est une maladie,	1621
Sa cure,	1623-25
Profluvia,	1045
Caractère de cette classe,	1045
Pouls; son état durant le paroxysme des fièvres intermittentes,	
Purgatifs; leur usage dans les fièvres continues,	144
Dans les fièvres intermittentes,	234
Pus; comment il est produit,	250
Putrescence des fluides dans la fièvre; ses symptômes,	105
Comment on obvie à la tendance à la putridité dans les fièvres,	222-226
Pyrexie; caractère de cette classe,	6
Ordre de cette classe,	7
Pyrosis,	1427
Ses symptômes,	1431
Sa cause prochaine,	1433
Ses causes éloignées,	1432
Sa cure,	1434
<i>Suecica</i> de Sauvages,	1428
Q	
QUINQUINA n'est point un spécifique,	213
Son pouvoir tonique,	214
Dans quels cas il doit être employé dans la fièvre,	215
Comment on doit en faire usage,	216
Son administration dans les fièvres intermittentes,	232
Employé comme tonique dans les fièvres intermittentes,	232
R	
RACHITIS,	1719
Son origine,	1726
Ses causes éloignées,	1621-23
Ses phénomènes,	1724
Sa cause prochaine,	1725-28
Sa cure,	1729-36
Rafrâchissans;	

T A B L E.

497

Rafrâchissans ; leur usage dans la fièvre ,	134
Rage ; sa cure ,	1525-1527
Réaction du système ,	59
Violence dans la fièvre ; ses symptômes ,	103
Sa violence , comment on la calme ,	127
Régime antiphlogistique ,	129
Comment on le dirige ,	130
Comment on l'emploie dans les fièvres intermittentes ,	234
Remèdes ; table de ceux qu'on emploie dans les fièvres continues ,	227
Rémission de la fièvre ,	26
Résolution de l'inflammation , comment produite ,	249
Respiration , ses changemens durant le paroxysme d'une fièvre intermittente ,	13
Révolution diurne dans le corps humain ,	53
Rhumatisme aigu ou chronique ,	432
Aigu , ses causes éloignées ,	436
Sa cause prochaine ,	454 , 459
Ses symptômes ,	438-446
Sa cure ,	460 , 469
Chronique , ses symptômes ,	449
Comment on le distingue de l'aigu ,	450
Sa cause prochaine ,	471
Sa cure ,	472-475
Comment on le distingue de la goutte ,	525
Rougeole ,	633
Ses symptômes ,	636-641
Sa nature ,	643
Sa cure ,	644 , 649
D'un genre putride ,	642
S	
Saignée , son emploi dans les fièvres ,	138-143
Circonstance qui en dirige l'usage dans les fièvres ,	142
Son administration dans les fièvres ,	143
Dans quels cas on l'emploie dans les fièvres intermittentes ,	234
Scarlatine (fièvre) ,	650
Ses symptômes ,	655
Diffère de l'esquinancie maligne ,	650 , 654
Sa cure ,	656 , 663
Tome II.	II

Scorbut,	1789
Ses causes éloignées,	1792-1802
Sa cure,	1804-1809
Sa cause prochaine,	1810-13
Soda,	1427
Spasme interne; moyens de le faire cesser dans les fièvres,	152-187
Cause prochaine de l'inflammation,	243-248
Spasmodiques (affections), sans fièvre,	1250
Des fonctions animales,	1254
Des fonctions vitales,	1355
Des fonctions naturelles,	1427
Sphaécèle,	255
Splénitis,	424
Stimulans; dans quels cas on les emploie dans les fièvres,	217
Leur usage dans les fièvres intermittentes,	230
Stomach; sa sympathie avec les vaisseaux de la surface du corps,	44
Sudorifiques; preuves en faveur de leur usage dans les fièvres,	163-167
Leur usage dans les fièvres,	164
Sueur; dans quels cas elle est nuisible dans les fièvres continues,	165
Règles pour la diriger dans les fièvres continues,	168
Son usage dans les fièvres intermittentes,	230
Suppuration des parties enflammées; ses causes,	251
Signes de tendance à la suppuration,	<i>ibid.</i>
Signes qui dénotent qu'elle est déjà formée,	251
Surface du corps; son accord sympathique avec l'estomac,	44
Synapismes; leurs effets,	157
Syncope; ses phénomènes,	1171
Ses causes éloignées,	1174-1178
Prédisposition à la syncope,	1184
Sa cure,	1180
Distinguée de l'apoplexie,	1094
Syphilis,	1760
Originaire de l'Amérique,	1761
Syphilitique (maladie); comment elle se propage,	1762
Et la gonorrhée, comment on la distingue,	1764
Sa cure,	1783-88

T

T <i>Abes ab hydropo,</i>	1609
<i>A sanguifluxu,</i>	1608
<i>Dorsalis,</i>	1610
<i>Glandularis,</i>	1606
<i>Mesenterica,</i>	1606
<i>Nutricum,</i>	1608
<i>Rachialgica,</i>	1606
<i>Scrophulosa,</i>	1606
Tartre émétique; son usage dans les fièvres,	185
Tempérament mélancolique,	1230
Tetanus,	1257
Ses causes éloignées,	1268
Sa cure,	1270
<i>Lateralis,</i>	1268
<i>Piffelæon Barbadiense,</i>	1280
Toniques, employés dans les fièvres continues,	211
Dans les fièvres intermittentes,	231
Toux convulsive,	1402
Contagieuse,	<i>ibid.</i>
Souvent accompagnée de fièvre,	1410
Ses phénomènes,	1404
Son pronostic,	1413
Sa cure,	1414
<i>Trismus nascentium,</i>	1281
Tympanites; son caractère,	1627
Ses différentes espèces,	1628-30
<i>Intestinalis,</i>	1628
<i>Enterophisodæ,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Abdominalis,</i>	1628
<i>Asciticus,</i>	<i>ibid.</i>
Ses phénomènes,	1632
Sa cause prochaine,	1635-36
Sa cure,	1737-44
Typhus, espèce de fièvre,	70

V

V <i>APEURS.</i> Voyez <i>Hypochondriasis.</i>	
Vénérienne (maladie). Voyez <i>Syphilis.</i>	
Vénériens (plaisirs); leur excès, une cause éloignée de la fièvre,	97
<i>Vesania</i> en général,	1528

Vésicatoires; leurs effets,	189-197
Leur manière d'opérer dans la cure des fièvres,	190-94
Dans quels cas on les emploie dans les fièvres,	195
Dans quels lieux on doit les appliquer dans les fièvres,	196
Vin, stimulant le plus convenable dans les fièvres,	218
Son usage dans les fièvres.	219
Dans quels cas il est utile ou nuisible dans les fièvres,	220
<i>Vis medicatrix natura</i> ,	38
Vomissement de sang, Voyez <i>Hématémèse</i> .	
Ses effets dans les fièvres continues,	171-73
Vomissement; son usage dans les fièvres intermittentes,	230-34
Urine sanguinolente. Voyez <i>Hématurie</i> .	
<i>Urticaria</i> : histoire & traitement,	929

Fin de la Table générale.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Institutions de Médecine-Pratique, traduites de l'Anglois de M. Cullen, Professeur de Médecine à Edimbourg ; par M. PINEL, Docteur en Médecine.* Cet Écrit, fait avec beaucoup d'ordre, & avec la méthode ordinaire à son Auteur, peut être regardé comme un Ouvrage classique qui offre un système général de Médecine théorique & pratique, renfermant le tableau de presque toutes les maladies, décrites & distinguées avec soin, & que je crois pouvoir devenir très-utile à tous ceux qui s'occupent de la Nosologie. Je n'y ai rien trouvé d'ailleurs qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.
A Paris, le 7 Juin 1785.

PAULET, Docteur Régent de la Faculté
de Médecine.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le sieur PINEL, Docteur en Médecine, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, une Traduction de l'anglois des *Principes de Médecine-pratique de Cullen*, s'il Nous plaçoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilège, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétro-

cède à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession , l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris , à peine de nullité , tant du Privilège que de la cession ; & alors , par le fait seul de la cession enregistrée , la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant , ou à celle de dix années , à compter de ce jour , si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années : le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777 , portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires , & autres personnes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire ledit Ouvrage , sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant , ou de celui qui le représentera , à peine de fausse & de confiscation des Exemplaires contrefaits , de six mille livres d'amende , qui ne pourra être modérée pour la première fois , de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive , & de tous dépens , dommages & intérêts , conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777 , concernant les Contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout-aulong sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles , que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en beau papier & beau caractère , conformément aux Réglemens de la Librairie , à peine de déchéance du présent Privilège : qu'avant de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , es-mains de notre très-cher & féal Chevalier , Garde des Sceaux de France , le Sieur HUE DE MIROMESNIL , Commandeur de nos Ordres ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , Chancelier de France ; le Sieur DE MAUPEOU , & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL ; le tout à peine de nullité des Présentes , du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs , plei-

nement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Prêfentes, qui fera imprimée tout-au-long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foit tenue pour dûement fignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Confeillers & Secrétaires, foi foit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiffier ou Sergent fur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceffaires, fans demander autre permission, & nonobftant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eft notre plaifir. DONNÉ à Paris, le fixième jour du mois de Juillet, l'an de grace mil fept cent quatre-vingt-cinq, & de notre Règne le douzième. Par le Roi en fon Confeil. LE BEGUE.

Regiftré fur le Regiftre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 195, fol. 365, conformément aux difpofitions énoncées dans le préfent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prefcrits par l'Arrêt du Confeil d'Etat du Roi du 16 Avril 1785. A Paris, le 12 Juillet 1785.

LE CLERC, Syndic.

Regiftré la Ceffion du préfent Privilège, faite à PIERRE J. DUPLAIN, Libraire de Paris, & à ANDRÉ, Libraire de Versailles, fur le Regiftre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 405, fol. 365, conformément aux anciens réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 12 Juillet 1785.

LE CLERC, Syndic.



ERRATA.

TOME PREMIER.

- P**RÉFACE, page ij, ligne 14, réunis, *lisez réunies.*
 Pag. vj, lig. 2, 2, *lisez a.*
 Pag. vij, ligne 19, le même, *lisez la même.*
 Pag. xiv, lig. dernière de la note *vix*, *lisez vis.*
 Page 12, ligne 22, de la période de l'état du froid, *lisez*
 de la période du froid.
 Pag. 25, lig. 13, de l'état des fièvres, *lisez* du froid des
 fièvres.
 Pag. 54, lig. 3, ôtez par.
 Pag. 91, lig. 25, ci constance, *lisez* consistance.
 Pag. 136, lig. 21, de la prunelle de l'œil, *lisez* du globe
 de l'œil.
 Pag. 140, lig. 15, & pag. 41, lig. 1, albuginée, *lisez* con-
 jonctive.
 Pag. 170, pénult. lig. escripelle, *lisez* érépipelle.
 Pag. 266, lig. 20, noir, *lisez* noire.

Tome second.

- Pag. 2, lig. 1, métrorrhagie, *lisez* ménorrhagie.
 Pag. 27, lig. 19, porterons, *lisez* porteront.
 Pag. 100, lig. 16, précaution, *lisez* précision.
 Pag. 115, lig. 4, tous, *lisez* tout.
 Pag. 180, lig. 26, symptomatique, *lisez* sympathique.
 Pag. 233, lig. 13, appropriées, *lisez* appropriés.
 Pag. 270, lig. 13, étoit à un, *lisez* étoit dû à un.
 Pag. 293, lig. 19, degrés, *lisez* états.
 Pag. 324, lig. 20, quant à de leur choix, ôtez de.
 Pag. 357, lig. 28, fluides des musculaires, *lisez* fibres
 musculaires

De l'Impr. de CL. SIMON, Imprimeur de Monseigneur
 L'ARCHEVÊQUE de Paris, rue S. Jacques,
 près S. Yves. 1785.